YASSIN ADNAN

HOT MAROC

roman traduit de l'arabe par France Meyer



Sindbad
ACTES SUD

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :
Hot Maroc
Éditeur original :
Dâr al-‘Ayn, Le Caire
© Yassin Adnan, 2016

Illustration de couverture : © El Moustach

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13358-0

OceanofPDF.com

YASSIN ADNAN

Hot Maroc

roman traduit de l'arabe (Maroc) par France Meyer

Sindbad
ACTES SUD

OceanofPDF.com

Les événements et les personnages décrits dans ce roman relèvent de la fiction et n'ont aucun lien avec la réalité. Toute ressemblance avec des personnages réels et toute similitude avec des événements existants relèveraient de la maladresse de l'auteur.

OceanofPDF.com

Les gens vivront des années frauduleuses où l'on croira celui qui ment et on ne croira pas celui qui ne ment pas. On fera confiance aux traîtres et on se méfiera des gens honnêtes, et ce sera le rouwaybida *qui parlera. On lui demanda : Qu'est-ce qu'un* rouwaybida, *ô messager de Dieu ? Un sot qui se prononce sur tout, au nom de tous.*

HADITH

S'ils voient le bien, ils le récusent avec soupçon,
S'ils voient le mal, ils le défendent à l'unisson.

Or aucun d'eux n'est à l'abri d'une fatalité,
Et aucun d'eux n'ignore qu'il peut fauter.

IBN DURAYD AL-AZDI

N'est profond, n'est véritable que ce que l'on cache.
D'où la force des sentiments vils.

EMIL CIORAN

OceanofPDF.com

I. LE PAPILLON EN ROUTE VERS L’ABATTOIR

OceanofPDF.com

1

Le jeune poète Wafiq Dera’i ne pensait pas que l’affaire prendrait une tournure aussi désastreuse. Au début il avait fait le mariole, en s’enorgueillissant des rires émoustillés que provoquaient chez ses petites amies ses astuces prétentieuses. Mais il avait compris, dès l’instant où Rahhal lui avait sauté au cou pour le secouer violemment, qu’il s’était engagé dans une voie que sa fertile imagination de poète n’avait pas entrevue. Il avait tenté de rectifier le tir, d’arrêter là la plaisanterie et de s’en tirer de manière honorable, mais va te faire fiche ! Un élan d’héroïsme avait précipité Rahhal dans la bataille. Un direct dans les dents, un sur la tempe, un crochet devant et un autre derrière. Un coup par-ci et un par-là, histoire de s’échauffer. Puis ce fut le moment fatal où Wafiq sentit les paluches de Rahhal se refermer sur le col de sa chemise pour le plier en deux, avant que son genou osseux ne s’empale sur son visage comme une flèche empoisonnée. Un genou aigu comme un roc sur lequel les vagues se brisent, comme un couteau qui perce la chair et les os, faisant jaillir de la bouche et du nez des ruisselets écarlates.

Rahhal Laaouina, court sur pattes et de stature malingre, face de rat et œil étroit, n’avait recours à la violence que lorsqu’il avait l’impression d’étouffer ou que le dévorait son sentiment d’infériorité. Et ce depuis ce

jour lointain de son enfance où Khalid Battout avait eu l'idée de le tirer par la jambe pour le faire tomber. Rahhal avait profité du moment où son adversaire se penchait vers lui pour mettre en œuvre son plan diabolique : il avait tiré d'un coup brusque la tête de Khalid vers le bas, et levé son genou pour le lui planter en plein visage. Et le sang de fuser.

La technique même et le top de la précision, une prise fulgurante pour faire courber le chef à l'adversaire, afin de permettre au genou de se ficher en plein dans le mille, ainsi Rahhal concluait-il toutes ses échauffourées depuis vingt-cinq ans. Sa botte secrète tenait toujours à une même chose : un genou agile qui visait d'ordinaire la tête – le visage plus précisément. Rahhal n'en venait d'ailleurs pas toujours aux mains, mais le cas échéant, le coup devait être fatal.

Khalid Battout par exemple le harcelait sans cesse à l'école. Comme ça, sans raison évidente. Ils n'étaient ni copains ni voisins, et ils ne se disputaient même pas les faveurs d'une de leurs camarades de classe, puisque Rahhal se tenait naturellement, ou peut-être instinctivement, le plus possible à l'écart des filles. D'ailleurs on ne lui connaissait pas d'amis dans sa section, ni même dans tout l'établissement. Un jour, Rahhal était passé devant Khalid qui fanfaronnait avec ses copains. Voilà tout. Celui-ci l'avait intercepté, et lui avait brusquement demandé d'une voix doucereuse, en mimant les montreurs de singes de Jemaa el-Fna, d'imiter la démarche du directeur. Rahhal, d'abord estomaqué, était reparti honteux, tandis que Khalid le poursuivait d'un doigt accusateur en ricanant : "J'vous l'avais bien dit, n'est-ce pas ?" Et ses camarades de s'esclaffer.

Mais qu'avait-il bien pu leur dire pour qu'ils se marrent comme ça ? Qu'est-ce que c'était que cette mauvaise blague ? Est-ce qu'il parlait d'un singe en uniforme déguisé en écolier ? D'un singe à qui il avait serré la main sur la place Jemaa el-Fna où les montreurs avaient une place de choix ? Personne ne lui avait offert d'explication. Une fois où Rahhal

attendait debout devant la porte de la cantine sa part de l'exquise soupe aux lentilles dont il n'avait jamais goûté d'aussi bonne, ni chez lui, ni dans les bouis-bouis qui émaillaient le bidonville d'Aïn Itti, à l'extérieur des remparts, Khalid avait brusquement surgi devant lui, suivi par quatre des plus jolies filles de l'école. Malgré sa corpulence, il s'était mis à cabrioler comme un clown. Une pirouette en l'air, un atterrissage sur le genou droit digne d'un acrobate, puis une courbette pour saluer ses petites amies d'un geste théâtral, avant de braquer son index sur lui : "J'vous l'avais bien dit, pas vrai ? Et en plus il aime les lentilles !"

Les gamines avaient éclaté de rire, et Rahhal aurait voulu que la terre s'ouvre sous lui et l'engloutisse. Une autre fois, il n'avait pu se retenir de fuir, abandonnant son poste près de la porte de la cantine, et il avait couru jusque chez lui, couru comme si toute une tribu le poursuivait. Mince alors ! Et les lentilles ? Il en avait oublié la ration de soupe exquise et fumante que Lalla Zoubida, la cantinière, versait directement sur le pain pour qu'il n'en perde rien, et qu'il dévorait sur le chemin du retour. Rahhal avait dit adieu aux délicieuses lentilles et aux haricots épicés, renoncé au thon et aux morceaux de fromage, et aux épais steaks de bœuf qu'il avait du mal à mâcher. Il s'était privé de tout ça et évitait désormais la cantine, ne s'en approchant plus qu'après avoir inspecté l'endroit de ses yeux de rat, à distance, pour s'assurer que Khalid n'y était pas.

OceanofPDF.com

2

Wafiq Dera’i était un jeune poète en vogue. Élégant dans sa mise sobre, les cheveux toujours peignés avec soin. Plutôt doué, mais qui s’imaginait briller par la grâce divine au firmament de la nation pour la guider dans sa sombre nuit poétique. Sa prestance lui avait permis de se tailler une place de choix auprès des filles. Voilà pourquoi ce soir-là Rahhal alla l’écouter. Ni pour le poète, ni pour ses poèmes, mais parce que la présence de la gent féminine y était garantie, comme à toutes ses soirées. C’était ce que Rahhal essaierait de savourer furtivement, tout en respectant les distances qu’il s’appliquait toujours à mettre entre lui et le reste du monde, et en particulier entre lui et le sexe faible. Wafiq était un adepte du poème en prose, or les petites prétentieuses qui assistaient à ses soirées ne connaissaient fichtre rien à la prosodie ni à la métrique. Mais elles venaient là en général dans l’espoir de l’approcher.

L’animatrice de la rencontre organisée à la maison de la culture de Riad Laârouss était journaliste à la radio et connue dans toute la ville. Elle présenta Wafiq comme le Rimbaud de son temps. Wafiq goba tout rond ce compliment irresponsable, et se mit aussitôt à déclamer dans un style que ses admiratrices trouvaient unique et éblouissant, et Rahhal affecté, maniéré, et à la limite indécent. Rahhal n’était pas critique littéraire et ne

prétendait pas l'être. Mais il était diplômé en lettres et littérature arabe classique, et il s'y connaissait en rimes et métaphores. Pour être honnête, il trouvait parfois aux poèmes de Wafiq une certaine virtuosité : quelques analogies réussies d'une strophe à l'autre, quelques belles images, des réflexions qui ne manquaient pas de piquant… Mais quand le zigue se mettait à déclamer de cette manière lascive qui ravissait les filles, Rahhal avait l'impression de voir se déhancher une stripteaseuse. C'était d'ailleurs pour ça qu'il pensait toujours à lui comme à une pute. Pourtant quand Wafiq se tut, il ne put s'empêcher d'applaudir. Certes pas aussi chaleureusement que ses admiratrices, mais poliment. Avec réserve, par prudence, et seulement pour se plier à la loi du plus fort. Quand la discussion s'engagea et que les commentaires fusèrent, Rahhal sentit le dégoût l'envahir. Toutes les remarques étaient déplacées. Des mots qui n'avaient pas de sens, proférés par de jeunes sottes à qui personne n'avait expliqué que s'il n'existe aucune loi leur interdisant de perdre la tête pour leur joli poète, elles n'avaient pas pour autant le droit d'insulter la poésie comme ça. Rahhal, pourtant spécialiste de littérature arabe, n'osait pas intervenir, alors que ces excitées pontifiaient à en vomir, sans que ce dandy efféminé ne cherche à tempérer leurs flagorneries débridées.

Rahhal au fond était un lâche. Il n'avait jamais participé à un débat, ni parlé devant un public de plus de trois personnes. Mais pour la première fois de sa vie, il se surprit à lever le doigt pour demander la parole. Avec hésitation bien sûr. D'un doigt tremblant et à demi plié qui tenta de gagner légèrement en hauteur, avant de se rétracter, perdant courage, tout à son tremblement. Mais l'animatrice avait remarqué l'index hésitant :

— Le jeune homme au fond là-bas… oui, vous… Parlez, je vous en prie…

Puis à Wafiq, en plaisantant :

— C'est pour ne pas donner l'exclusivité aux femmes !

Le sang se figea dans les veines de Rahhal. Crucifié. Une girouette en bois mort, oubliée du vent.

— Le jeune homme au fond, en veste kaki… vous, vous monsieur… oui, vous !

Sa voisine, une femme dans la cinquantaine, le poussa du coude. Oh là là, le désastre ! Il était dans de beaux draps.

— Levez-vous je vous en prie, cher monsieur, pour qu'on puisse bien vous voir et vous entendre.

Salope ! Elle n'a pas demandé aux autres avant moi de se lever. Et maintenant Rahhal, sur quel pied vas-tu danser ? Ses jambes, ses tripes, tout battait la breloque. Peut-être bien que son cœur aussi.

— Je… je voulais dire… je voulais dire que…

Wafiq l'interrompit avec une assurance odieuse :

— Parler poésie, c'est pouvoir tout dire. Je t'en prie mon ami, vas-y.

Rahhal faillit s'effondrer sur sa chaise. Il eut l'impression que Wafiq resserrait la prise, l'étranglait pour de bon, le ridiculisait devant sa cour, tandis que lui, comme un imbécile, ne savait que dire ni comment. Soudain la vision diabolique lui jaillit à l'esprit, et si grandes étaient sa honte et son humiliation qu'il lâcha le morceau :

— J'ai trouvé que t'en f'sais dix fois trop quand tu récitais. J'avais l'impression de voir une… une… une pu… une pu… bredouilla-t-il.

Puis avec une audace qui le surprit lui-même, il lui cracha le mot en plein visage, comme un fana qui lance un pétard sur le terrain :

— … une pute. C'est ça. Une stripteaseuse.

Des murmures désapprobateurs s'élevèrent dans la salle. Nul ne semblait s'attendre à tant d'impudence de la part de cet être chétif que ses jambes au début portaient à peine. Seul Wafiq ne parut ni choqué ni vexé. Il éclata d'un rire franc avant de répliquer d'une voix sonore et détendue :

— Je m’excuse tout particulièrement auprès de mes chères auditrices, mais notre ami a raison. Seulement, la chose ne dépend pas uniquement de la façon de réciter, contrairement à ce qu’il croit. Ni non plus du moment où l’on récite – même si pour moi ce moment est sacré –, mais du travail poétique dans son ensemble. Parce que, chez le poète, l’acte d’écrire insuffle à l’âme et au corps une sensualité dont il ne peut se départir. Quelque chose de plus fort que l’émotion et de plus profond que le vécu, une sorte de folie douce, de désintégration totale, qui affecte la conscience et l’esprit. Voilà pourquoi j’apprécie ta remarque, cher ami, et je loue ton audace…

Et lorsque l’animatrice lui demanda de lire, à la demande expresse de ses admiratrices et sous le tonnerre de leurs applaudissements, le dernier poème que son talent lui avait inspiré, il lança avec gouaille :

— Et maintenant, mesdames et messieurs, la seconde partie du striptease ! Mais où se cache mon cher ami le spécialiste du genre ? Je l’aperçois tout juste… Allons, lève un peu la tête, ce déshabillage est pour toi.

La salle tout entière éclata de rire, et les têtes se tournèrent d’un bloc vers Rahhal qui se sentit défaillir sous l’assaut des regards railleurs. Il aurait voulu être mort. Ne pas exister. Ne pas avoir laissé son doigt lui obéir. Aussi, dès que Wafiq se mit à déclamer et que son auditoire fut captivé par les modulations de sa voix aux inflexions ardentes, et par les acrobaties dont il accompagnait sa performance, Rahhal esquissa quelques pas inquiets et hésitants vers la sortie, avant de prendre ses jambes à son cou et de déguerpir sans plus se soucier de rien. Il courut comme s’il avait le diable aux trousses, talonné par un violent sentiment d’humiliation.

Cette nuit-là, il ne dormit pas. Il avait coutume de se coucher tout habillé, le pyjama n’ayant jamais fait partie des habitudes culturelles de sa tribu, mais cette fois-ci, il en oublia même d’enlever sa veste kaki. Il retira

seulement d’un coup les vieilles Bata blanches qu’il avait achetées au marché aux puces de Sidi Mimoun, sans se soucier d’en défaire les lacets, et il se jeta sur son matelas dénudé posé tel quel à même le sol, sans sommier. Et comme l’oreiller bourré d’un mélange de laine et d’alfa était plutôt dur, il préféra le serrer contre lui plutôt que d’y poser sa tête, et il resta là à tournicoter dans son lit, vaincu et démoralisé. Mais au point du jour, juste avant que les ténèbres ne se dissipent, ses pensées refluèrent côté rêves. Et dans ses rêves, il réinventa la scène à sa façon. À la fin de la soirée, il sortit à Wafiq tout ce qu’il n’avait pas su lui dire avant. Et à peine l’arrogant poète fit-il mine de reprendre ses élucubrations prétentieuses que Rahhal le saisit au collet. Et la suite, vous la connaissez.

Rahhal ne démolissait ses adversaires et ses rivaux qu’en rêve. Et ce depuis ses dix ans, depuis son histoire avec Khalid Battout, lequel l’avait torturé trois années durant, et n’avait cessé sa méchante blague que lorsqu’il avait obtenu son certificat d’études primaires et était entré au collège Chaïr el-Hamra, heureusement loin du collège Abdelmoumen où irait Rahhal un an plus tard. Depuis ces jours lointains, il réglait tous ses comptes en rêve. Rendait deux coups pour un. Et toujours avec la même technique. Le même coup de genou fulgurant. Il est vrai qu’en réalité ses genoux se dérobaient sous lui dès qu’il se retrouvait en mauvaise posture, et ses camarades avaient eu plus d’une fois la surprise de le voir tourner de l’œil et s’effondrer en classe, juste parce que le prof l’avait appelé au tableau. Mais de ces deux genoux que la peur faisait s’entrechoquer dans la réalité, le droit dans ses rêves était invincible.

OceanofPDF.com

3

Rahhal ne comprenait pas pourquoi certains le traitaient de singe et d'autres de rat. Ces comparaisons l'agaçaient. Il sentait bien qu'on l'insultait. Mais il ne se laissait pas démonter. Car, au fond de lui, il était convaincu que ces surnoms incohérents reflétaient en réalité l'ignorance de ceux qui les lui attribuaient, et trahissaient la médiocrité de leur sens de l'observation. Car Rahhal se sentait plus proche de l'écureuil que de tout autre animal. Et tous ceux qui parlaient de singe, de souris, de rat, ou même de grenouille, comme l'avait une fois surnommé une voisine bigleuse, manquaient de perspicacité et étaient incapables de transposer de manière rigoureuse les caractéristiques d'un être humain à un animal. La souris, le rat et l'écureuil ont beau appartenir à la même famille, celle des rongeurs, l'écureuil est d'une espèce tout à fait différente. D'un genre supérieur. Sans parler de la queue. Tout le monde sait que celle du rat est fine et longue, alors que l'écureuil s'enorgueillit d'un panache épais et touffu. Toute la différence réside dans le comportement, les mœurs, et le mode de vie, ainsi que dans les aspirations profondes de l'animal, et dans ce qui affecte inconsciemment le comportement de son homologue humain et sa performance au travail et dans la vie. Par exemple, il existe une espèce d'écureuil qui vole. Mais est-ce que les rats volent ? Il y a bien d'autres différences essentielles, comme

la mémoire et le sens aigu de l'odorat. Jamais rat, au cours de la longue histoire des rongeurs, n'a espéré avoir une mémoire d'écureuil. Alors que l'écureuil n'oublie jamais l'endroit où il a un jour enterré ses noix. Jamais. En ce qui concernait Rahhal, il avait à la fois l'odorat aigu et la mémoire exceptionnelle de l'écureuil.

— Tu as une mémoire d'éléphant, p'tite souris anémique ! lui avait un jour lancé son prof d'histoire géo au collège.

Mais Rahhal avait aussitôt rectifié à part soi :

— Non, m'sieu, d'écureuil !

Voilà pourquoi Rahhal s'identifiait depuis toujours à un écureuil et non à un rat. Et il repérait sans peine dans tout être humain qui passait à sa portée l'animal qui lui faisait pendant. Une fois qu'il avait fait plus ample connaissance avec la personne, et avait compris sa façon de penser et d'argumenter ou son sens de l'humour, il confirmait son jugement initial. En cas d'erreur, il rajustait le tir en choisissant un autre animal, le plus souvent de la même famille que celle vers laquelle son instinct l'avait guidé la première fois. Ce savoir-là ne s'acquiert généralement pas à l'université. Dans le cas de Rahhal, c'était un don divin qui l'incitait depuis l'enfance à chercher dans les visages de ses camarades de classe et de ses voisins de rue l'animal qui s'y cachait. Ainsi dans son esprit et dans son imagination, Rahhal renvoyait-il l'humain à son animalité première, selon son atlas personnel du monde et des créatures qui l'habitent.

Aussi le jour où il rejoignit les rangs de l'Union nationale des étudiants du Maroc (Unem) qui se réunissait sur le campus de la faculté de lettres de Marrakech, il n'évalua pas les intervenants selon leur affiliation comme il est courant de le faire – un tel est de la Voie démocratique basiste, un tel du Parti de l'avant-garde démocratique et socialiste, une telle est de l'Organisation de l'action démocratique populaire, et une telle de l'Union socialiste des forces populaires ou du Parti du progrès et du socialisme. Pas

du tout. Rahhal ne se préoccupait ni de parti ni d'idéologie, il allait droit au cœur. Il évaluait la silhouette, la stature, la relation œil sourcil, la taille de la bouche, sa courbe, la longueur de l'arête nasale ou la largeur des narines, la place qu'occupait le nez par rapport aux mâchoires et aux joues. Voilà ce qui de prime abord l'intéressait. Venaient ensuite les caractéristiques fondamentales qui rendaient plus évident le lien entre l'intervenant et l'animal enfoui en lui : les gestes, le regard, le sourire, la façon de se tenir et de parler, les mouvements des mains, le froncement des sourcils, la respiration plus ou moins rapide, en plus de la façon de s'exprimer et de raisonner. Voilà pourquoi Rahhal attendait avec impatience les interventions du camarade Ahmed la Hyène, alors que les plaidoyers d'Atiqa la Vache l'ennuyaient profondément.

Atiqa était une fille de la campagne, originaire des environs de Marrakech, révolutionnaire dans l'âme, marrante et le cœur sur la main. Rahhal enviait ses camarades de faction et l'extrême dévouement qu'elle leur témoignait. C'était une mère pour eux. Son corps puissant et plantureux, son visage qui rayonnait de gentillesse – sinon d'intelligence, mais on l'en excusait –, la limpidité de ses grands yeux, tout ceci avait poussé Rahhal à l'assimiler dès le départ à une vache. Et ce que les frères des factions islamistes murmuraient à son propos, comme quoi c'était elle qui cuisinait pour les camarades dans l'antre secret qu'ils louaient dans un quartier populaire voisin de la faculté, un bouge qu'ils appelaient *la maison rouge*, comme quoi encore elle buvait autant qu'eux, coup sur coup, et ils se l'envoyaient après, consentante et conciliante, parce que les principes du communisme sexuel dont ils se gargarisaient l'obligeaient à soulager les besoins biologiques des camarades du coin, avec une conviction d'activiste engagée et une foi révolutionnaire à toute épreuve, bref cet arrangement que nous qualifierons faute de mieux de "coït militant" revint tant et si bien aux oreilles de Rahhal qu'il s'ancra en lui et devint une évidence, ce qui lui

permit du même coup de vérifier la pertinence de son système de classement. Car les vaches servent à labourer et fendre la terre, on les attelle pour faire tourner les meules, et elles ne refusent leur pis ou leur lait ni aux veaux ni aux hommes. De même qu'une fois égorgées, elles offrent leur viande, leur graisse et même leur cuir à qui les veut. Qu'est-ce qui aurait donc empêché la vache des camarades de souscrire avec loyauté aux obligations que lui dictait sa nature ?

Au début, Rahhal s'était donc amusé à effeuiller un à un les vêtements d'Atiqa quand elle intervenait lors des réunions, et s'était imaginé rejoignant les rangs de ses camarades éméchés et être l'un des leurs, buvant à leur coupe, mangeant à leur râtelier et se soulageant où ils se soulageaient. Mais il avait hélas toujours le temps de terminer sa p'tite affaire, de tirer son coup en pensée, de laver sa faute et d'implorer la clémence divine en invoquant les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu, alors qu'elle en était encore à débiter sa tirade ennuyeuse. De sorte qu'il lui semblait voir en l'oratrice, dès lors qu'il avait eu d'elle ce qu'il voulait, une vache léthargique qui ruminait et ruminait bêtement, sans se soucier de savoir s'il s'agissait de luzerne ou d'orge.

Ahmed la Hyène, lui, était plus sérieux, et plus respectueux des principes de l'Unem que beaucoup de ses camarades soi-disant affiliés aux basistes gauchistes *qaidis*. Et Rahhal ne comprenait pas pourquoi Aziz le Sloughi s'acharnait à lui chercher noise en le noyant sous un flot de prétendues motions d'ordre chaque fois qu'il prenait la parole. Rahhal appréciait particulièrement les interventions du camarade Ahmed, notamment à cause de la pertinence des faits qu'il rapportait. Ses discours n'étaient pas seulement éloquents et instructifs, ils apportaient toujours quelque chose de nouveau. En outre, il avait une voix tempétueuse qui touchait le cœur avant l'esprit, et étayait ses arguments. Une voix cassée et lancinante qui lorsqu'il haussait légèrement le ton était à la fois plainte et lamentation. Enfin, ce que

Rahhal aimait le plus dans les interventions d'Ahmed, c'était qu'il citait toujours de célèbres disparus comme Marx, Lénine, Engels ou Mao Zedong, ainsi que les deux martyrs Mahdi Amel et Mehdi ben Barka, ce qui selon la théorie signée Rahhal Laaouina collait parfaitement avec la fascination instinctive de la hyène pour les cimetières. Par contre, il méprisait Aziz, et ses motions d'ordre l'agaçaient. Mais au royaume des aveugles, le borgne est roi. Un jour, à la cafétéria de la faculté, il l'avait entendu expliquer à de nouveaux étudiants l'importance des motions d'ordre et pourquoi il préférait les points de procédure aux longs discours répétitifs. En ceci, il avait bien raison. Mais qui aurait osé dire ça à la Vache ?

Pour Aziz, une motion d'ordre pouvait en une minute réduire à néant la thèse qu'un intervenant avait passé une heure à élaborer, et radicalement changer le cours de la discussion. C'est pourquoi il préférait s'y référer plutôt que de perdre son temps en discours. Mais Rahhal, expert en nature animale, savait qu'un sloughi reste un sloughi, quel que soit son tour de tête. Tous les animaux du monde chassent pour leur propre compte, sauf le sloughi qui est dressé à chasser pour son maître. Quand la chasse est finie, il a droit aux bas morceaux que ce dernier lui octroie. Pareil pour Aziz. Au début, il harcelait les participants en réclamant à qui mieux mieux des motions d'ordre en faveur du Parti du progrès et du socialisme. Mais à la suite du décès de son père l'été précédent, il avait entamé une nouvelle saison de luttes avec une autre vision du monde, dès lors qu'il avait connu la brûlure du deuil et l'amertume d'être orphelin, et découvert que la terre est vouée à disparaître et que nous sommes tous mortels. Ainsi le Sloughi surprit-il tout son entourage en déposant soudain une motion d'ordre en faveur des étudiants du mouvement Justice et Bienfaisance, mettant ses talents innés de gloseur et de commentateur à la disposition des islamistes.

OceanofPDF.com

4

Rahhal ne se joignit aux discussions du campus de la fac de lettres ni parce qu'il cherchait une cause à défendre, ni par amour de la politique, la preuve étant qu'il avait passé trois ans à l'université sans fréquenter ces cercles, et en évitant même les couloirs qui menaient à la cour où ils se réunissaient. Mais quand il fut renvoyé, après avoir échoué trois fois aux examens de fin de première année du département d'histoire et géographie, il n'eut plus d'autre choix que de soumettre son dossier au Comité pour le dialogue estudiantin qui avait commencé la saison en bataillant férocement pour le retour des étudiants renvoyés. Par chance, Rahhal s'aperçut que la camarade Atiqa la Vache et le frère Abdelghafour le Lézard étaient en tête de cette liste, après avoir pris fait et cause pour la lutte estudiantine ces dernières années, et échoué trois fois de suite aux examens de deuxième année de littérature française dans le cas d'Atiqa, et à ceux de troisième année de littérature anglaise dans le cas d'Abdelghafour. La présence de noms illustres de part et d'autre de la liste des étudiants renvoyés fit que les camarades de factions diverses et les frères de différents groupes se donnèrent la main pour mener à bien ce combat fatidique. Ils menacèrent d'organiser un sit-in symbolique devant le bureau du doyen et, l'administration ne réagissant pas, ils mirent leur menace à exécution. Ils

menacèrent aussi de ne pas aller en cours pendant toute une journée, en solidarité avec ceux qui étaient renvoyés et pour sensibiliser les autres à cette action juste, située dans le cadre de la lutte contre la spoliation systématique de la part du makhzen du droit sacré du peuple marocain à l'éducation. L'administration ne réagissant toujours pas, ils s'exécutèrent. Finalement, la Vache et le Lézard étant des membres indispensables à la survie des deux groupes, et vu que sans eux les discussions manquaient de piquant, les camarades montèrent au créneau, secondés par les frères solidaires, et tous se mirent en grève pour une durée illimitée, jusqu'au retour inconditionnel des étudiants renvoyés. Voilà comment Rahhal put ouvrir une nouvelle page de sa vie universitaire.

C'était la confiance aveugle que vouait Rahhal à la mémoire de l'écureuil qui avait déterminé son choix initial. Il avait pensé que le département d'histoire et géographie conviendrait le mieux à quelqu'un comme lui, doté d'une telle mémoire. Son aptitude à stocker les informations et à les régurgiter lui serait sans aucun doute utile dans cette discipline. Mais il découvrit, au fil de ses déceptions successives, que la géographie du continent africain et l'histoire du Maroc ancien sont fort différentes des cachettes à noisettes que son alter ego l'écureuil peut aisément retrouver chaque fois que la faim lui mordille les entrailles. En réalité, Rahhal était de ceux qui peuvent mémoriser les nouvelles et les informations récentes, les noms de leurs interlocuteurs, leur physionomie, parfois la couleur de leurs vêtements lors de leur première rencontre, ainsi que les déclarations sans valeur qu'ils font dans telle ou telle soirée, aussitôt oubliées, mais dont quelqu'un comme Rahhal se souvient à jamais. Disons qu'il avait une mémoire d'indic, plutôt que celle d'un historien ou d'un géographe. Voilà pourquoi il décida, quand il réintégra l'université après la célèbre bataille

pour le Retour des Renvoyés, de quitter définitivement son département, et de tenter sa chance avec la grammaire, la rhétorique, la prosodie, la poésie, les lettres et l'analyse critique dans le département de littérature arabe. Et bien qu'il fût moins assidu dans cette nouvelle étape de sa vie universitaire, vu qu'il partageait désormais ses journées entre les cours et les réunions de l'Unem, il était cette fois en route vers la réussite. Une réussite tout à fait banale, notez bien. Mais une réussite en soi brillante pour Rahhal, qui obtiendrait une licence de littérature arabe avec spécialisation en lettres classiques en tout juste quatre ans, quatre années vouées à l'étude et à l'apprentissage, ponctuées par un mémoire sur l'histoire de l'ère préislamique et de ses tribus à travers les *Mu'allaqaat*, sous la direction du distingué professeur Bouchaïb Makhloufi.

OceanofPDF.com

5

La politique menée dès l'indépendance par les gouvernements marocains successifs, pour "combler le fossé" comme ils disaient, s'avéra être un atout pour le professeur Makhloufi, qui fut l'un des premiers à obtenir un diplôme d'enseignant, après seulement trois ans d'études en sciences d'éducation traditionnelle à la médersa Ben Youssef de Marrakech. Ceci parce que les écoles d'après l'indépendance durent combler le fossé laissé par l'exode des instituteurs et des professeurs français, puis par l'expulsion des enseignants égyptiens, en réponse à l'alliance conclue par Gamal Abdel Nasser avec l'Algérie, lors de la guerre des Sables que mena l'armée marocaine contre les troupes algériennes en 1963. Elles facilitèrent ainsi le recrutement d'individus qui n'avaient parfois pas le niveau minimum de formation pour rejoindre le corps enseignant.

Bouchaïb, une armoire à glace au crâne aplati, avait appris par cœur le Coran, l'*Alfiyya* d'Ibn Malik[1], le *Mukhtasar* de Cheikh Khalil[2] et le corpus d'Ibn Ashir[3], à l'école coranique rattachée au mausolée du vertueux saint Sidi Zouine situé à une quarantaine de kilomètres de Marrakech, et il était venu dans la ville rouge pour parfaire son éducation à la médersa Ben Youssef. Mais juste après avoir obtenu son BEPC, il avait répondu à l'appel

du roi et de la nation, et était parti enseigner dans la région de Ouarzazate, muni d'un numéro de matricule qu'il exhibait avec fierté, que l'occasion s'y prête ou non. Car c'était le signe indéniable et la preuve incontestable que l'État indépendant reconnaissait son existence et son prestige en son sein. Là il se frotta, lui un descendant de la tribu arabe des Rehamna, à ses frères berbères, et il décida qu'apprendre à lire et à écrire aux gamins de ces villages était partie intégrante du combat que menaient le roi et son peuple contre le colonialisme et son *dahir* berbère[4]. Mieux encore, après chaque prière qu'il dirigeait à la mosquée du douar, à une époque où le maître d'école faisait aussi fonction de *fqih*, il lisait consciencieusement la prière dite *Al-Latif* que le mouvement nationaliste avait écrite à Fès contre le *dahir* colonial : "Dieu de bonté, soyez bon avec nous face à la destinée. Ne nous divisez pas, nous et nos frères berbères." Ce genre de considérations échappaient aux habitants des villages amazighs, qui répétaient pourtant consciencieusement les invocations de Bouchaïb, en remerciant Dieu des lumières érudites que leur apportait ce jeune *fqih*, surtout lorsque Si[5] Bouchaïb se mit à prier avec eux, à émettre des fatwas d'ordre religieux, et à arbitrer leurs conflits, alors que la seule tâche que le makhzen lui eût confiée était d'enseigner. Et Dieu récompensant les travailleurs, Bouchaïb trouva dans le calme et la monotonie de la vie au village le temps libre nécessaire à la préparation du baccalauréat, qu'il présenta en auditeur libre et obtint cette année-là.

Cette politique visant à combler le fossé permettrait à Bouchaïb Makhloufi d'être muté au lycée de Ouarzazate dès son ouverture, vu qu'il était l'un des rares enseignants à avoir son bac dans la région. Il devint ainsi une des stars de l'établissement, bien que les inspecteurs se plaignent de l'opacité de ses méthodes d'enseignement et de ses profondes lacunes au niveau pédagogique. Sa mentalité d'ancien de Sidi Zouine l'empêchait en effet d'assimiler les nouvelles méthodes d'éducation édictées par le

ministère. Mais les étudiants de tous horizons qui s'inscrivaient à l'internat du lycée de Ouarzazate et venaient des casbahs de Zagora, des douars de Tineghir ou de Qalaa des Mgouna trouvaient dans ses cours un écho à l'enseignement qu'ils avaient reçu à la mosquée. Ils n'avaient aucun mal à retenir plusieurs chapitres de l'*Alfiyya* d'Ibn Malik, ni à ajouter à tout un manuel scolaire les voyelles des cas grammaticaux, ce qui accrut la notoriété de Si Bouchaïb dans la région et permit à ses victoires "pédagogiques" de résonner au fin fond des vallées.

Son mariage avec Zhour, une cousine côté maternel qui habitait Rabat, fit que Si Bouchaïb s'installa dans la capitale où il enseigna quelques années dans un collège. Et comme les élèves de Rabat se fichaient tout autant de l'*Alfiyya* d'Ibn Malik que des déclinaisons, grande fut sa frustration. Il finit pourtant par trouver le moyen d'y remédier. Il se lava les mains des fils de pute qui se moquaient de lui et se gaussaient de sa culture classique, qui se piquaient de citer tous les jours les noms de Marx ou Lénine et osaient certaines références auxquelles *Dieu n'avait concédé aucun pouvoir*[6]. À quelque chose malheur est bon. Bouchaïb tira parti de la situation en s'inscrivant à la faculté de lettres de l'université Mohammed V à Rabat, pour y poursuivre ses études au sein du département de littérature arabe, section lettres classiques. La faculté étant en état d'ébullition, et les étudiants gauchistes galvanisant les foules à coups de slogans incendiaires et formant leurs rangs pour préparer le Maroc de demain qui mettrait fin à ce qu'ils appelaient "le Maroc de la répression et de l'errance", Makhloufi se retrouva sous la houlette d'éminents professeurs qui continuaient de garder espoir en une poignée d'étudiants qui, malgré l'effervescence, s'acharnaient à étudier et à approfondir leur connaissance de la grammaire, la rhétorique, la prosodie et la poésie classiques. Et dès lors que *si Dieu reconnaît un bien en vos cœurs, Il vous accordera de meilleures choses*[7], Bouchaïb obtint sa licence avec mention bien, et annonça à sa femme Zhour

qu'il n'était plus à sa place dans cette ville d'hérétiques désormais qu'il était diplômé. Ainsi demanda-t-il son transfert à Marrakech, et revint-il s'installer dans la ville rouge au milieu des années 1970.

En 1978 ouvrit ses portes à Marrakech une université moderne portant le nom d'un des sept saints de la cité, le juge malikite Abou al-Fadl Ayyad ben Moussa ben Ayyad al-Sebti, dit Cadi Ayyad, auteur de *La Guérison par la connaissance des droits de l'Élu* et d'*Affûter la perception et éclairer la voie pour connaître les sommités de l'école malikite*. Encore une fois, la volonté politique de combler le fossé joua un rôle déterminant dans la destinée de Bouchaïb, en facilitant son intégration à la faculté de lettres de Marrakech. Car c'est dans cette optique que furent sélectionnés une élite d'enseignants du secondaire, et qu'on les rattacha à l'université pour combler le fossé qui existait aussi à ce niveau d'enseignement. Ainsi Bouchaïb se retrouva-t-il à enseigner la grammaire, la rhétorique et la prosodie aux étudiants de première année de fac, et s'inscrivit-il à un diplôme de troisième cycle en poésie préislamique. À partir de ce jour, il prétendit être absorbé par la rédaction de sa thèse, et il s'employa à donner les mêmes cours surannés qu'il avait enseignés autrefois à ses élèves des casbahs du sud de Ouarzazate.

---

1. Al-Khulasa al-Alfiyya, "Les Mille Vers" d'Abu Abd Allah Jamal al-Din Muhammad ibn Malik (XIII^{e} siècle) – traité didactique en vers de grammaire arabe. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. "L'Abrégé" de Khalil ibn Ishaq al-Jundi (XIV^{e} siècle) – traité de droit musulman consacré à la doctrine malikite.

3. Al-Murshid al-Mu'in d'Abu Muhammad Abd al-Wahid *ibn Ashir* (XVI^{e} siècle) – célèbre traité de droit musulman malikite.

4. Dahir (décret) du 16 mai 1930 qui codifiait le fonctionnement de la justice dans les tribus berbères, et s'inscrivait dans le cadre de la "politique berbère" menée par la puissance coloniale française après le traité de Fès de 1912. Cette politique consistait à préserver l'autonomie traditionnelle des Berbères, essentiellement dans le domaine juridique, en les soustrayant à la législation islamique ou charia et en maintenant leur droit coutumier.

5. “Si” : Abréviation de “Sidi”, monsieur.

6. Allusion au Coran, sourate XII, verset 40 – Joseph. Les citations coraniques sont extraites de la traduction du Coran de Denise Masson, Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, 1967. *(N.d.T.)*

7. Coran, sourate VIII, verset 70 – Le Butin.

OceanofPDF.com

6

Rahhal n’hésita pas un instant quant au choix de son directeur de recherche, parce que “qui se ressemble s’assemble”. D’autant que tous les étudiants savaient que préparer sa maîtrise avec le professeur Makhloufi garantissait une note finale de dix-sept sur vingt, quels que soient la qualité et le niveau du travail. L’important était d’être discipliné, d’assister aux sessions hebdomadaires qu’il organisait pour ses étudiants, de suivre ses conseils, et de respecter scrupuleusement sa méthode de travail. Quant à la soutenance du mémoire, c’était une simple formalité pour laquelle Si Bouchaïb choisissait un de ses collègues de faculté, de ceux qui comme lui avaient été recrutés pour “combler le fossé”, afin que tout aille comme sur des roulettes.

— Ce qui compte, c’est de progresser pas à pas, avec sérieux et discipline, répéta Makhloufi à Rahhal et ses compagnons qui l’avaient choisi comme directeur de recherche, la première fois qu’il les réunit cette année-là.

Tout d’abord, sachez que le professeur Makhloufi (il parlait de lui à la troisième personne), ne supervise pas les étudiants qui espèrent traverser l’oued sans se mouiller les pieds, et qui rédigent leur mémoire comme s’il s’agissait de leur premier ouvrage critique. Nous ne sommes pas là pour

publier, mais pour apprendre. Et rien n'irrite davantage le professeur Makhloufi que ceux qui prétendent être ce qu'ils ne sont pas. Un étudiant doit étudier, et la faculté est un lieu d'apprentissage où l'arrogance n'a pas lieu d'être. C'est pourquoi le professeur refuse catégoriquement qu'intègre son équipe ne serait-ce qu'un seul jeune coq. Ceux qui embrassent les théories matérialistes athéistes, qui parlent à tort et à travers de marxisme et de structuralisme, qui se targuent de lire Bakhtine, Barthes ou Lukács, et qui truffent leur recherche sur l'essence de la poésie arabe ancienne de termes ayant trait à la dialectique, à la lutte des classes, au structuralisme, à l'intertextualité ou autres grands mots, ceux-là sont en général incapables d'analyser correctement un simple segment de poème de mètre *tawil*. Et la plupart ne savent même pas, quand ils analysent un mot, faire la différence entre les lettres dites solaires qui assimilent le son *l* de l'article arabe, et les lettres lunaires qui ne l'assimilent pas. Mais pire que tout, ce qui fait monter en flèche la tension du professeur, c'est qu'un poète de pacotille infiltre son équipe. Un de ces rimailleurs que la gauche athéiste recrute en publiant dans ses pages littéraires ses réflexions triviales et sibyllines et qui, des extraits de son torchon en poche, vient les étaler sous vos yeux pour vous convaincre qu'il est poète. Et pas n'importe lequel. Qu'il est aussi doué qu'Al-Harith ben Hilliza al-Yashkuri[8]. Et qu'il ne convient donc pas de lui demander par exemple d'apprendre par cœur une strophe de la *Hamziya* dudit poète, préparation obligatoire que le professeur a coutume de requérir de tout étudiant sérieux qui songe à faire son mémoire sur ce poème fondateur, au travers duquel l'auteur chanta la gloire de sa tribu avec une fierté orgueilleuse que n'entachèrent ni l'arrogance ni la vulgarité. Mais les rimailleurs d'aujourd'hui, oublieux de la langue et de ses secrets, des mètres et de la métrique, ne possèdent plus rien en réalité que leur morgue et leur vanité.

Rahhal n’avait ni choisi, ni exprimé l’envie d’étudier la *mu’allaqa* d’Amr ibn Kulthum. Et Hassaniya ben Mimoun n’avait pas non plus souhaité un instant se retrouver coincée de longues heures à ses côtés à la bibliothèque pendant toute une année. Mais qu’y pouvait-il ? Son doigt le trahissait toujours dans ces moments-là. S’il tentait de le lever, il ne lui obéissait pas. Le prof avait expliqué à ses étudiants que les mémoires de cette année-là devraient traiter du rôle que jouait le poème préislamique dans la connaissance de l’histoire de la péninsule arabique avant l’islam : ses rois et ses tribus, ses guerres et ses batailles, ses chroniques et ses hauts faits. Bien entendu, il ne croyait pas au travail individuel, ni à l’étudiant génial qui, de retour de vacances, serait prêt à se frayer un chemin sur la voie de la recherche académique et de la critique littéraire. De ce fait, il fallait que chacune des dix *mu’allaqaat* soit confiée à une équipe de deux à cinq étudiants, à qui Si Bouchaïb proposa de choisir leur auteur.

— Qui veut Imru’ al-Qays ? Qui préfère Antara ? Et *quid* de Labid ? D’Al-Nâbigha ? De Zuhayr ? D’Al-A’sha ? De Tarafa ?

Si Rahhal l’avait pu, il aurait choisi Imru’ al-Qays, mais le prof l’avait proposé en premier et il ne serait pas dit que Rahhal courait après les honneurs. Il aimait tout autant la *mu’allaqa* d’Antara. Ce serait donc Antara, puisqu’il avait loupé Imru’, le roi errant. Mais comment oser lever un doigt tremblant et hésitant ? Finalement, quand vint le tour d’Amr ibn Kulthum, la plupart des étudiants étaient partis, et il ne restait plus en lice que notre ami Rahhal Laaouina et sa collègue maigrichonne, Hassaniya ben Mimoun.

---

8. Poète arabe de la période préislamique, mort vers 580 apr. J.-C.

OceanofPDF.com

7

Rahhal peina d’entrée à identifier l’animal que Hassaniya dissimulait sous les plis de son hijab et de son ample djellaba. Son petit visage indiquait une certaine fragilité et une tendance innée à se rendre et se soumettre, faute d’entregent. Son front étroit trahissait un être superficiel et sans horizon, incapable de toute réflexion. Mais comme son corps malingre flottait dans sa grande djellaba et que les traits de son visage s’estompaient dans la banalité, Rahhal échoua tout à fait à deviner en elle l’animal caché. Et ceci lui compliqua beaucoup la tâche. Car comment se comporter normalement avec un être dont on ignore l’homologue animal ?

Ils consacrèrent leur première rencontre à la bibliothèque à une lecture approfondie de leur *mu’allaqa*. Ils y ajoutèrent mot par mot les voyelles et signes diacritiques, selon les recommandations de leur directeur de recherche, et en expliquèrent le vocabulaire difficile en se référant au *Lisan al-’Arab* d’Ibn Manzour et au dictionnaire encyclopédique d’Al-Firouzabadi dont les éditions complètes étaient toutes deux disponibles à la bibliothèque. Rahhal épia Hassaniya du coin de l’œil pour tenter de mieux la cerner, mais en vain. Son regard ricochait, comme s’il n’y avait rien, là, devant lui. Pas de relief à ce visage, aucun trait particulier, aucune caractéristique, aucune forme. Il ne trouva jamais sa bouche. Ses lèvres

pincées étaient minuscules et à peu près de la même texture que ce masque dont rien ne les distinguait. Comme si l'incarnat et l'ourlet en avaient été gommés et que la petite bouche était l'extension décevante du jaune cireux des joues. Ah, quelle malchance que la tienne, Ibn Kulthum, et que sombre est ta nuit ! Seuls les yeux noisette gardaient à ce faciès pâle et taciturne un éclat de vitalité et une lueur d'intelligence trompeuse et insaisissable.

Hassaniya se pencha sur le livre ouvert entre eux et lui dit en évitant son regard :

— Je propose que tu lises le poème à voix haute, camarade Rahhal… Comme ça on s'entraîne un peu avant de commencer à mettre les diacritiques.

Catastrophe ! La gueuse l'avait pris de court. Elle était sans visage, et voilà qu'il était sans voix. Sa voix s'était évaporée. Il la chercha entre ses lèvres, dans sa gorge, dans son larynx, dans sa poitrine, dans sa cage thoracique, et finit par trouver un vague souffle d'air, un chuintement irrégulier.

— En réalité chère amie… en réalité…

En réalité quoi, imbécile ? Elle ne t'a pas demandé de lui proposer le mariage. Elle t'a simplement demandé de t'en remettre à Dieu et de lire, puisque vous êtes censés être là pour ça. Tu ne vas pas lui dire *Je ne sais pas lire* comme le prophète Mohammed à Gabriel ! Tu espères une révélation, peut-être ? Qui te tomberait du ciel juste maintenant ? Lis, espèce d'imbécile. Lis ! Lis donc ce texte, avant de passer avec elle au commentaire des merveilles linguistiques et autres bizarreries que vous y aurez dénichées. Rahhal chercha de nouveau sa voix au fond de lui et n'en trouva qu'un mince filet inaudible et entrecoupé, tout juste un murmure, une voix faible et tremblotante comme celle d'un adolescent impubère. Il attaqua les premières lignes en bégayant et balbutiant :

— *Fe… Femme !… Deb… Debout ! Apporte ton cra… cratère et ver… verse-nous la cou… coupe du matin !*

Et ne… ne garde p… p… point en réserve les vins d'Anderine[9]*…*

Puis sa voix s'affermit peu à peu et il poursuivit sa lecture, avec pour tout dire peu de fautes, jusqu'à ce vers :

— *Nous attaquons avec nos lances, tant qu'on se tient à distance*

Et frappons de nos sabres, quand nous serrons de près !

Là, Hassaniya l'interrompit et corrigea :

— Quand *on nous serre* de près. *Et frappons de nos sabres, quand on nous serre de près*[10].

Elle avait dit ça avec assurance, et elle ajouta d'un ton sans réplique :

— Si tu permets Rahhal, je vais continuer.

La méthodologie du professeur Makhloufi était simple et claire. Lors de la première réunion, il distribua les *Mu'allaqaat* à de petits groupes d'étudiants et les invita à les lire, à les expliquer, et à y ajouter les diacritiques. À la deuxième réunion, il les exhorta à en étudier la métrique et la prosodie, et demanda à chacun de se pencher sur quatre vers. Pour Si Bouchaïb, les choses étaient évidentes : impossible de comprendre un poème si on était incapable d'en analyser le mètre. Puis à la troisième rencontre, il leur demanda d'identifier les noms des tribus et de leurs plus célèbres héros, poètes et guerriers, et d'inventorier tous les lieux mentionnés – montagnes, vallées, campements, hameaux et villages, afin que ces données leur permettent d'éclaircir, d'analyser, puis de conclure – chaque chose en son temps.

— Car le professeur Makhloufi – ainsi poursuivait-il son discours pédagogique – n'est pas de ces directeurs de recherche qui reçoivent leurs étudiants dans les couloirs, pour dispenser à la hâte des instructions rapides

pendant la pause, en fumant leur clope vite fait entre deux cours. Pour le professeur, diriger les travaux d'un étudiant est un devoir éducatif essentiel dont on ne se vante pas sur tous les toits, mais qui se traduit plutôt par un atelier hebdomadaire fixe et des réunions ponctuelles.

Bouchaïb Makhloufi était un véritable éléphant. Un éléphant dans tous les sens du terme, de sorte que Rahhal n'avait eu aucun mal à cerner l'animal dès le premier cours de rhétorique et prosodie auquel il avait assisté lorsqu'il avait rejoint le département de littérature arabe. Une masse charnue au cuir épais, avec deux grosses jambes enflées comme si l'homme souffrait d'éléphantiasis. L'excès de graisse et de chair l'empêchait de tourner complètement la tête, même si l'arrière de sa djellaba blanche avait pris feu. Aussi s'en tenait-il comme l'éléphant à regarder devant lui et sur les côtés. En outre, le milieu dans lequel Si Bouchaïb aimait évoluer et travailler ressemblait de près à celui d'une famille d'éléphants, avec sa hiérarchie stricte fondée sur le respect du plus jeune pour son aîné. L'âge y détermine le rang de l'individu, à qui il est impossible de brûler les étapes. Les éléphanteaux reçoivent ainsi des leçons quotidiennes, et doivent apprendre à honorer les conventions sociales et à appliquer les règles collectives, avec le respect pour les éléphants plus âgés que ceci sous-entend. Ce système exemplaire appliqué à la lettre dans toute harde d'éléphants, était précisément ce que Makhloufi hélas ne trouvait pas dans notre triviale société humaine, et dans cette université en particulier. Voilà pourquoi il prenait soin de trier ses étudiants sur le volet, pour créer avec eux une communauté d'éléphants vertueuse, où il n'y avait place ni pour les graines de sceptiques ni pour les jeunes prétentieux.

Et même lorsqu'une note ministérielle informa la faculté que les professeurs qui "avaient comblé le fossé" devaient à présent soutenir la thèse sur laquelle ils prétendaient travailler depuis plus d'une décennie, et qu'on leur accordait pour ce faire un délai d'un an sinon ils seraient

renvoyés dans leurs anciens lycées, Makhloufi passa à l'as. Tout le monde murmurait que ses étudiants rédigeaient sa thèse à sa place. Car il avait choisi comme sujet, selon des sources fiables de l'Association des enseignants du troisième cycle, "L'histoire, l'environnement et la société arabe ancienne dans la péninsule arabique à travers les *Mu'allaqaat*". Le sujet même qu'il avait assigné à ses étudiants. Mais Makhloufi ne déviait jamais d'un iota de son plan ni de son chemin, et tous les ragots et qu'en-dira-t-on du monde n'auraient pu déplacer un cheveu sur son crâne. Et si certains s'étonnaient de la froideur de l'homme et de son impassibilité face aux soupçons qui pesaient sur lui et ternissaient sa réputation de chercheur, Rahhal, lui, qui savait combien son professeur tenait du pachyderme, ne trouvait rien dans ces ragots qui pût lui nuire en profondeur. Car le lent développement intellectuel de l'éléphant ne lui cause jamais aucune gêne ni ne représente un obstacle, vu que cet animal est un des rares à continuer d'apprendre toute sa vie. "Du berceau à la tombe", comme le répétait sans cesse Makhloufi.

— Et si on travaillait à la fois sur Ibn Kulthum et Ben Hilliza, professeur ?

— Comment ça, ma fille ?

— Je propose que mon camarade et moi on travaille sur les deux *Mu'allaqaat* en même temps. Ça nous permettrait de cerner plus précisément la période, et d'étudier en profondeur les luttes tribales au temps du roi lakhmide Amr ibn Hind et leurs répercussions sur son entourage et ses conseillers.

— J'apprécie ton enthousiasme, ma grande, mais à vous deux vous faites la plus petite équipe, comment est-ce que je pourrais vous laisser affronter seuls deux des plus célèbres poèmes jamais déclamés par les Arabes ?

Mais Hassaniya s’accrocha à sa proposition qui toucha au cœur le professeur et enflamma son esprit, de sorte que l’accord fut en effet conclu dès la fin de leur première rencontre avec Makhloufi, dans le cadre de la série d’entretiens qu’il avait commencé à organiser avec les différentes équipes, chacune à son tour, pour étudier les détails des projets de recherche, et pour en définir les grandes lignes avant que les étudiants passent à l’étape suivante de rédaction et d’édition. Quant à Rahhal que la surprise avait laissé sans voix, il ne comprenait absolument pas comment cette punaise s’était permis de prendre une décision pareille en son nom, sans se donner la peine de le consulter auparavant.

Hassaniya ne laissa pas à Rahhal l’occasion de protester ou de se révolter, elle le prit à revers. Et ce dans la cafétéria de la faculté qu’il ne fréquentait qu’exceptionnellement ou pour des rendez-vous de la plus extrême importance. Il ne l’avait fait, pour être précis, que deux fois seulement, la première pour remettre son dossier aux camarades du comité de l’Unem qui s’occupaient du problème des étudiants renvoyés, et la deuxième pour retrouver un des frères de la brigade islamiste, et lui expliquer qu’il n’avait aucun lien avec les factions de la gauche, et que le fait de leur avoir confié son dossier ne voulait pas nécessairement dire qu’il adhérait à leurs théories hérétiques. Deux séances à la cafétéria dont Rahhal avait assumé le fardeau financier. Deux cafés et un *barrad* de thé à la menthe la première fois, un jus d’orange la deuxième. Aujourd’hui il y accompagnait Hassaniya après avoir palpé ses poches pour s’assurer qu’il avait de quoi régler au moins une consommation. Lui de toute façon ne prendrait rien. Il prétendrait ne rien pouvoir avaler tant il était préoccupé. Ni café, ni thé, ni rien du tout. L’important c’était qu’elle lui dise exactement ce qu’il en était. Et ainsi fut fait.

L’histoire telle qu’elle la lui conta était simple et convaincante. Elle l’expliqua en quelques phrases, et le sujet fut clos.

Elle se promenait dans le souk des bouquinistes de Bab Doukkala lorsqu'elle était tombée sur un numéro poussiéreux d'une vieille revue syrienne, ou plutôt de ce qu'il en restait, vu que les première et dernière pages en avaient été arrachées et qu'il y manquait la couverture et l'index. Le magazine comportait plusieurs articles littéraires, dont une étude de plus de vingt pages – ô merveille du hasard ! – sur les luttes qui avaient opposé les tribus des Banu Bakr et des Taghlib, leurs défaites et leurs faits d'armes, à travers les deux *Mu'allaqaat* d'Amr ibn Kulthum et d'Al-Harith ben Hilliza al-Yashkuri.

— Plus de vingt pages, bien assez pour pouvoir bosser d'ssus, et en brodant un peu, en y ajoutant quelques trucs, et en gonflant l'tout avec des citations d'poèmes, on en aura vite fini d'cette saga. Puisque ton copain veut s'approprier le travail des autres, on va l'laisser s'approprier ç'ui d'un chercheur syrien inconnu. Et le tour sera joué. Trop compliqué pour toi ?

Elle s'était exprimée avec une clarté et une fermeté auxquelles Rahhal, que cette fille énigmatique étonnait de jour en jour, ne s'attendait pas, et qui le laissèrent bouche bée.

---

9. *Les Suspendues*, traduction de Heidi Toelle, Flammarion, 2009.

10. *Les Suspendues*, *op. cit.*

OceanofPDF.com

8

La relation qu'entretenait Rahhal avec les rêves était un rien étrange. Car pour lui l'univers du rêve ressemblait à celui de la salle du cinéma Marhaba qu'il fréquentait pour y assister seulement à la première séance, celle du film de karaté, avant de revendre son ticket d'entracte à quelque ramollo émotionnel passionné de films indiens et bêtement accro aux triviales histoires à l'eau de rose. Pour Rahhal, l'amour n'était que du blabla. Heureusement ses rêves, tout comme ses choix cinématographiques, restaient confinés au premier genre de films, ceux de karaté. Car Rahhal ne rêvait que lorsqu'il assistait à des règlements de compte, et qu'il pouvait se venger d'un des assaillants et l'envoyer rouler à terre après lui avoir fiché son genou empoisonné dans la mâchoire. Des rêves sérieux, qui honoraient le dormeur et dont il pouvait être fier quand il était réveillé. Et en dehors des corps à corps, des coups de pied, des coups de poing et des coups de genou pervers, les rêves – au sens pacifique du terme – continuèrent de fuir le sommeil de Rahhal, jusqu'au jour où Hassaniya apparut dans sa vie.

Pour ce qui était de la virginité de Rahhal Laaouina, elle était attestée et indubitable. Car avant de rejoindre les cercles de l'Unem, où il fit la connaissance – platonique, entendons-nous – de la camarade Atiqa, il n'avait jamais osé approcher une fille. Avec Atiqa, il se sentit fléchir en

quelque sorte. Au début, les multiples anecdotes que les frères racontaient sur elle lui avaient donné envie de partager une de leurs soirées. De simplement se faufiler jusqu'à *la maison rouge* à la nuit, et de s'asseoir en silence dans un recoin isolé parmi eux. Il n'aurait ni mangé ni bu. Mais dès qu'Atiqa serait entrée en scène, aurait enlevé son pantalon et son slip rouge, ou bleu ciel, ou noir – peu importe – et ouvert ses jambes avec une générosité militante et une désinvolture affable, il se serait glissé dans le rang. Il se disait que les camarades étant démocrates et affiliés à un parti de masse, ils auraient honte d'interdire à un membre des masses étudiantes de cueillir sa part du miel d'Atiqa, et de tremper lui aussi son calame dans l'encrier de sa féminité. Mais comme ses rêves, qui avaient toujours su le consoler quand un de ses adversaires l'emportait ou le brutalisait, le trahissaient et annihilaient ses espoirs sur ce point précis, Rahhal décida de prendre les choses en main. Il se mit donc à attendre avec impatience les interventions d'Atiqa. Et dès que la camarade entonnait son credo militant et ses litanies révolutionnaires, Rahhal s'allongeait sur la couche des rêves éveillés, en pleine réunion.

— Camarades, je vous adresse un salut militant dans le cadre de l'Union nationale des étudiants du Maroc, une organisation de masse démocratique, progressiste et indépendante. Et quand je dis *indépendante*, camarades, j'entends là indépendante du makhzen, de son administration corrompue et des partis réformistes et rétrogrades, mais non de nos masses populaires engagées aux quatre coins de cette nation assiégée, assaillie par l'autorité oppressive des réactionnaires, des sionistes et des impérialistes mondiaux…

Avant même qu'Atiqa ait fini son introduction, Rahhal l'avait entièrement déshabillée, et c'était parti. Il happait son sein comme un agneau la mamelle de sa mère, pour téter tout son saoul et le vider entièrement de son lait. Quand il avait fini de suçoter et mordiller, il descendait légèrement pour fourrager sous le nombril et entre les cuisses, à

la recherche du pot de miel, ne relevant la tête que lorsqu'il avait goûté son suc et donné à goûter du sien. Mais le problème historique de Rahhal, c'était que les digressions d'Atiqa n'en finissaient jamais, ce qui l'ennuyait profondément dès lors qu'il avait achevé sa tâche libératrice, et qu'il en venait à la haïr aussitôt après. Et il ne savait pas si ce sentiment était normal et banal, ou s'il s'agissait d'une réaction adverse particulière, propre aux rongeurs auxquels le destin envoyait une vache pour les éprouver.

Avec Hassaniya, c'était autre chose. Rahhal n'arrivait pas à lui enlever sa djellaba, que ce soit à la cafétéria, où elle l'invita à le rejoindre plus d'une fois par la suite, ou à la bibliothèque. À la bibliothèque surtout, il passait des heures assis face à elle à l'épier et à s'interroger. Il cherchait des voies d'accès, à l'affût des charmes et des replis de ce corps, mais en vain. Parfois il voulait simplement savoir ce que cachait la djellaba. Un caftan marocain richement brodé ? Une robe tunique bon marché comme dans les réclames ? Un survêtement ? Un négligé moderne en tissu léger ? Il n'arrivait même pas à imaginer ses cheveux. Étaient-ils longs, retenus en queue de cheval, et soigneusement enroulés sous son foulard ? Ou souples et lisses, partagés au milieu et tressés comme dans le bled ? Était-ce plutôt une crinière dense et brillante dont Hassaniya ne savait que faire ni comment la dompter, sinon en l'écrasant sous un petit foulard, puis en enroulant autour son écharpe épaisse et sombre avant d'aller à la fac ? Mais… et s'ils étaient courts et bouclés, de ceux qu'on ne doit ni brosser ni coiffer ?

Rahhal s'épuisait en suppositions. Et quand Hassaniya se mit à apparaître de temps à autre dans son sommeil, les questions devinrent plus pressantes et plus mystérieuses. Au début, elle surgit dans un poème préislamique qui ne fut ni la *mu'allaqa* d'Ibn Kulthum, ni la *Hamziya* d'Al-Yashkuri ; elle déboula dans son rêve comme le torrent rugissant d'un vers d'Imru' al-

Qays. Elle se mit tour à tour à se cabrer et à s'enfuir telle une jument sauvage, à approcher et à se dérober dans la foulée, sous le regard somnambulesque et perplexe de Rahhal, qui jamais auparavant n'avait vu de cheval dans son sommeil. Hassaniya paradait dans ses rêves comme un pur-sang.

Gazelle pour les flancs, autruche pour les jambes
Loup pour la souplesse du trot, renardeau pour le galop[11]*…*

La grâce de l'oryx, les jambes puissantes et fines de l'autruche, l'allure du loup, l'agilité du renard. Quel animal incarnait cette fille qui avait fait la nuit passée irruption dans ses rêves sous forme de cheval ? Ah, Rahhal ! Tu aurais dû oser lever bien haut et droit ton doigt quand Makhloufi avait proposé Imru' al-Qays ! Car enfin, qu'avais-tu à faire des accrochages entre les Banu Bakr et les Taghlib ? Ne valait-il pas mieux étudier un poème qui peuplait les rêves de fougueux purs-sangs ? Mais Hassaniya reviendrait le hanter moins d'une semaine plus tard, sous une autre forme, dans un autre rêve. Cette fois-là elle ondulait sur un air de *mawal* andalou, dans la peau d'une gazelle.

Une gazelle gracile a dardé sur moi sa beauté,
Et la flèche qui aurait dû tuer m'a soulagé.

La voix off récitait le vers en boucle, tandis que Hassaniya-la-gazelle paradait devant lui.

— Est-ce que c'est ça l'amour ? Ô Dieu du ciel, est-ce que c'est ça ? s'interrogea Rahhal.

Il se souvint alors de Qays ibn al-Mulawwah et de sa passion pour Leila :

Je vis une gazelle qui paissait dans un pré,
Et je me dis, c'est Leila, qui au grand jour nous apparaît.

Mais est-ce bien Hassaniya qui t’apparaît comme ça, dans ton sommeil, Rahhal, déguisée en oryx ?

Le jour suivant, assis à ses côtés dans la bibliothèque de la faculté, il ne vit en elle ni gazelle, ni oryx. Son animal était tapi sous l’ample djellaba, son visage était sans âme, et elle s’appliquait à recopier un nouveau paragraphe de l’article du magazine. Elle s’interrompait de temps à autre pour proposer à Rahhal d’ouvrir ici une parenthèse, d’ajouter là une citation en vers, ou même de se lancer dans une digression stupide qui permettrait à Makhloufi de les corriger et de leur refaire écouter son vieux disque rayé sur l’importance d’aller droit à l’essentiel, et la nécessité d’être vigilant pour éviter les pléonasmes et les répétitions.

---

11. *Les Suspendues, op. cit.*

OceanofPDF.com

9

Conférence après conférence, réunion après réunion, Makhloufi louait le succès de Rahhal et de Hassaniya et les encensait devant les autres équipes d'étudiants. Il était clair qu'ils interprétaient de manière compétente ce que lui-même voulait incorporer à sa dissertation, et qu'ils lui donnaient une idée précise du chemin qu'il désirait parcourir pour finir une thèse dont il ne cessait de proroger l'échéance, vu qu'il ne savait comment s'y prendre. L'Éléphant sortait heureux de chacun de leurs entretiens, optimiste à l'idée que son rêve de relever le défi qui le rattacherait officiellement à la faculté comme professeur d'université était enfin à sa portée. Satisfaire le maître, confier à Hassaniya la tâche de réécrire le texte et la laisser s'immiscer dans l'article original en ajoutant, abrégeant et modifiant à sa guise, avec la bénédiction de Rahhal, tout cela donna à ce dernier le loisir de se consacrer aux réunions et autres activités militantes et propagandistes de l'Unem. C'est ainsi qu'il rencontra pour la première fois Wafiq Dera'i. Bien entendu, "rencontrer" pour Rahhal était à sens unique. Mais sa manière pointilleuse d'observer les autres, l'attention extrême qu'il portait aux individus qui éveillaient sa curiosité, à leurs faits et gestes, à leur façon de parler et d'écouter, ou même à la manière dont ils s'échappaient des réunions pour telle ou telle raison, à leur façon de s'éclipser pour fumer

s’ils étaient fumeurs, ou à leur marque de cigarettes préférée et à quel point ils y étaient fidèles, tout ceci était bien plus profond qu’une simple rencontre. Rahhal s’attachait à tout savoir de ses “amis”. Ainsi se laissait-il submerger par les rapports précis et exhaustifs qu’il s’astreignait à préparer sur eux, pour servir l’étrange amitié qu’il leur vouait. Mais qui dit amitié ne dit pas toujours amour. Aussi par exemple, malgré le vif intérêt qu’il portait à la personnalité de Wafiq Dera’i, Rahhal se sentait-il désagréablement mal à l’aise en sa présence. Non, il ne s’agissait ni de rancœur ni de jalousie, mais de quelque chose qui ressemblait à des crampes d’estomac. Des crampes légères, mais néanmoins douloureuses, qui lui vrillaient les tripes, surtout quand Wafiq montait sur le podium pour déclamer ses poèmes en soirée.

— C’qui est bizarre, c’est qu’il nous pond chaque fois un nouveau poème.

— Et c’est quoi le problème ? s’étonna Hassaniya.

— Le problème, c’est le plagiat et le manque de rigueur. Des mots vides, récités face à une forêt de mains avides de les applaudir, alors que ces vers-là ne répondent pas le moins du monde aux impératifs de forme et de rhétorique qu’un poète est censé respecter. Et puis, un poème par mois ! Tu trouves ça normal ?

Rahhal ne comprenait pas comment un individu pouvait proposer un nouveau poème par rencontre, et un qui collait avec le thème prévu. Et des thèmes, il y en avait un nombre effarant : la Journée mondiale de la femme, la Journée mondiale des droits de l’homme, la Journée de la Terre, la Journée internationale du travailleur, la Journée du prisonnier, la Commémoration du martyre de Saïda Menebhi, de celui de Mehdi ben Barka, de Boubker al-Douraidi, de Mustapha Belhouari, sans parler des

soirées de chants poétiques pour clore les Semaines de solidarité avec la Palestine, l'Irak, et tous les peuples vulnérables de la planète. Wafiq avait un nouveau poème pour chaque occasion.

— Tu le crois toi ? Al-Harith ben Hilliza a mis quinze ans à écrire sa *mu'allaqa*, une décennie et demie pour un seul poème, et nous on bosse encore dessus des siècles plus tard. Amr ibn Kulthum n'a écrit qu'une ode de toute sa vie, sa *mu'allaqa*, il l'a d'abord écrite au sabre et à l'archet, avec sa chair et son sang, avant de la mettre en vers… Et arrive ce p'tit péteux de Wafiq qui nous pond un poème par mois ? Des poèmes qui s'ressemblent l'un l'autre comme deux œufs de dinde. Plus prétentieux qu'érudits, qui n'ont aucun sens de la langue et des règles de la métaphore, qui ne créent aucune image, qui n'évoquent rien du tout et…

— Tu parles comme Makhloufi, l'interrompit-elle. On dirait qu'tu lui as piqué sa logique et sa façon de penser.

La remarque était un rien blessante. Mais au fond de lui, il trouvait difficile de la réfuter. Depuis tout jeune, il peinait à développer des idées originales qui lui soient propres, même pour parler de la pluie et du beau temps. Il attendait toujours l'opinion des autres pour ajouter son grain de sel. Et en général il s'abstenait. Il adoptait un point de vue en silence et se persuadait qu'il était juste et non sujet à révision. La plupart des idées qui avaient forgé sa personnalité, il les avait trouvées comme ça. Aussi facilement que ça. Et aussi spontanément. Et il y croyait aujourd'hui avec une ferveur quasi religieuse, comme si elles lui étaient tombées du ciel. Le domaine de la discussion et de l'échange ne s'était ouvert à lui que cette année-là, avec Hassaniya précisément, au cours des longues heures qu'ils passèrent à la bibliothèque. Avant ça, il se contentait de tortiller quelques idées dans sa tête, et s'imaginait participer à des débats bruyants au cours desquels il défendait ses convictions : les idées des autres qui lui avaient plu, qu'il avait empruntées, et qu'il avait fini par considérer comme siennes,

y croyant dur comme fer et s’amusant de temps à autre à les défendre à mort, chose qu’il se surprenait souvent à faire avec plus d’enthousiasme que ceux à qui elles appartenaient. Car le plus important pour lui, c’était le niveau d’implication, et une ferveur sans faille, même si elle était muette et indécelable.

Rahhal déciderait pourtant, et brusquement, de rompre son silence. Il n’en pouvait plus de rester en retrait. Bien sûr, il lui serait toujours impossible de lever le doigt au beau milieu d’une discussion pour intervenir, ou même pour présenter une motion d’ordre. Il était bien trop lâche pour oser prendre un tel risque. Et puis qu’aurait-il dit, vu qu’on ne lui connaissait pas d’orientation politique ou intellectuelle claire ? Il n’était qu’un simple observateur scrupuleux. Au sein même des cercles de l’Unem, jamais Rahhal n’avait été obligé d’opter pour un courant ou un autre. Mais outre le fait qu’il y surveillait sa ménagerie, s’assurait que sa classification initiale demeurait exacte, et observait les changements subis par tel ou tel spécimen zoologique, Rahhal appréciait les figures de rhétorique et les joutes orales, même lorsque les arguments étaient bancals et faux – et davantage d’ailleurs quand ils l’étaient. Il y prenait plaisir, voilà tout. Mais quant à participer, avoir une opinion précise qui l’engagerait dans une voie ou une autre, ça il n’en serait jamais capable. Aussi, quand il décida de sortir de son inertie pour se manifester sur la scène étudiante qu’il fréquentait depuis peu, il choisit de le faire sans devoir renoncer à son effacement habituel, ni perdre sa capacité historique à vivre loin des feux de la rampe.

Rahhal se mit à l’œuvre en douceur, et dans un domaine très précis. L’important, c’est qu’il avait enfin trouvé le moyen d’exprimer sa présence de manière active, au lieu de rester passif et de s’agiter en silence. Il avait besoin d’une brèche par laquelle s’infiltrer, et il la trouva en la personne du camarade Mourad et de celle de Mokhtar. Deux étudiants aussi introvertis

que lui. Qui n’intervenaient jamais dans les réunions. Mais Rahhal découvrirait qu’ils étaient deux fleurons des *qaidis* et avaient un statut spécial dans cette faction. Ils étaient les rois de la polarisation sociale et du travail sous le manteau, et ils savaient s’acquitter des tâches difficiles inhérentes à leur fonction de taupes. En général, les militants réservaient aux deux camarades une place spéciale, et même Atiqa n’hésitait pas à les fréquenter, malgré leur éternel silence et le choix qu’ils avaient fait de rester en marge des réunions, laissant aux orateurs de leur faction et des factions alliées et ennemies le premier rang. Au début, le rapprochement qui eut lieu entre Rahhal et les camarades Mourad et Mokhtar fut naturel, d’ordre animal pour être précis, du fait qu’ils appartenaient tous trois à l’espèce des rongeurs. Mourad était une gerboise et Mokhtar un rat-taupe – on ne pouvait s’y tromper. Mais à peine Rahhal les mit-il en garde contre Wafiq Dera’i, en faisant allusion à la relation douteuse qui liait ce dernier à Fadel Sarraj, un des plus célèbres officiers de sécurité de la ville, que le lien s’affermit entre les trois rongeurs, et que Rahhal devint pour Mourad et Mokhtar un de ces soldats invisibles à ne pas négliger. Une info de ce prix ne pouvait que rehausser le statut des deux camarades au sein de l’organisation, et confirmer le rôle actif qu’ils jouaient pour la protéger de toute infiltration. Bien que quelqu’un vînt plus tard expliquer à la camarade Atiqa – dont on connaissait l’affection pour le poète suspect – que l’officier en question était en réalité le cousin de Wafiq côté maternel, mais qu’il existait une haine historique entre la mère de Wafiq et son frère, ce dernier ayant mis la main sur la part d’héritage de sa sœur, et que les relations entre les deux familles étaient par conséquent quasiment rompues depuis le début des années 1980, tous ces détails n’eurent aucune importance. Car les camarades avaient résolu d’ajouter le nom de Wafiq à la liste des membres suspects, et ils le bannirent du chœur des poètes de l’Unem. Ce fut

apparemment l’amertume de Wafiq, à la suite de sa mise à l’écart cette année-là, qui lui inspira la plupart des poèmes de son premier recueil intitulé *Le Papillon en route vers l’abattoir*.

OceanofPDF.com

10

Rahhal ne s’attendait pas à une réaction aussi sévère de la part des camarades. Or le mépris que dut affronter Wafiq Dera’i fut plus que le malheureux n’en put supporter. Il vint de moins en moins souvent à la faculté, on ne vit plus trace de lui dans les réunions, et il se mit à éviter tout le monde. Mais ce que Rahhal n’avait pas prévu, c’était la cruauté que lui témoigneraient certains sympathisants de sa faction estudiantine, des individus qui ne bronchaient pas dans les réunions et n’intervenaient jamais dans les discussions, qui ne se manifestaient qu’en groupe, bruyamment cette fois, dans les querelles qui éclataient de temps à autre avec la garde universitaire ou avec les islamistes, et qui avec leurs gourdins représentaient la branche armée de la faction, ingénument baptisée comité de vigilance. Ce gang dont les hourras avaient embrasé la cour de la faculté chaque fois que Wafiq finissait de lire un de ses glorieux poèmes, ce gang-là le renia du tout au tout, au point que ses membres se mirent à lui bloquer le passage dans les couloirs et firent tout ce qu’ils pouvaient pour le provoquer.

Rahhal n’était pas de ces méchants hommes qui se réjouissent du malheur des autres. Aussi continua-t-il au fond de lui à compatir avec Wafiq dans son épreuve, conscient que le harcèlement qu’il endurait dépassait les bornes. Mais en même temps, il n’était pas peu fier d’être l’ami de Mourad

et Mokhtar, surtout qu'il savait désormais que ses deux acolytes, la Gerboise et le Rat-taupe, étaient les véritables moteurs du gang en question. Car ni Atiqa la Vache, ni Ahmed la Hyène, ni aucun autre des leaders notoires et des éminents orateurs de la faction ne pouvaient gérer ces milices et les contrôler comme le faisaient les deux compères.

Mais au-delà de la fierté que lui procurait l'amitié des deux augustes camarades ou de sa sympathie pour le poète déchu, ce qui stupéfia Rahhal, ce fut la puissance du tour de magie qui permit à un commentaire anodin de faire vaciller la vie d'un homme et de le détruire entièrement. Il ne pensait pas que ce petit bout d'info que Hassaniya lui avait offert sur un plateau en défendant son voisin de quartier Wafiq Dera'i, et son droit d'écrire les poèmes qu'il voulait comme il voulait, aurait tant de répercussions. Sauf que le secret n'était pas dans l'info elle-même, loin de là, puisqu'elle n'avait en soi rien de secret à l'origine, et qu'un bon nombre d'étudiants originaires du quartier de Mouassine connaissaient le lien de parenté qui liait Wafiq à son cousin Sarraj. Mais glisser ce ticket entre les mains qu'il fallait et au bon moment lui conféra un pouvoir magique.

Rahhal en demeura abasourdi des jours entiers, stupéfié par la puissance miraculeuse de son méfait, jusqu'à ce que Hassaniya, qui l'avait surpris plus d'une fois étourdi et distrait, l'interpelle d'un ton furieux lors de leur ultime rencontre à la bibliothèque de la faculté :

— Si tu t'pointes à nos réunions dans cet état, hagard comme si t'avais fumé un joint, vaut mieux que tu t'cantonnes aux réunions d'la fac et qu'tu viennes pas ici me perturber davantage. Fouad Wardi, un des étudiants de l'équipe de Labid ibn Rabi'a, nous livre une guerre féroce et raconte qu'on

a plagié notre mémoire, qu'on s'fout d'la gueule de Makhloufi, et qu'on va l'embringuer dans un scandale académique, et toi, tu planes ! Pour ta gouverne, sache que Wardi menace de révéler bientôt la source du plagiat.

Rahhal avait déjà reçu à ce sujet une vague mise en garde d'un autre collègue de l'équipe d'Al-A'sha, mais il l'avait mise sur le compte de la jalousie légitime que provoquait ce genre de situation. Soyons clairs, des équipes de quatre ou cinq étudiants, qui faisaient toujours entendre leur voix en classe et dans les amphithéâtres, qui expliquaient, intervenaient et commentaient, ces équipes-là s'acharnaient sur une seule *mu'allaqa* et étaient pourtant encore empêtrées dans leur introduction. Tandis que Rahhal et Hassaniya, qui ne s'étaient jamais distingués en rien, et n'avaient pas ouvert la bouche en cours ces dernières années, s'étaient attaqués à deux des *Mu'allaqaat* les plus difficiles et progressaient à une allure suspecte. Leur travail aurait pu n'éveiller aucun soupçon sans la bêtise de Makhloufi qui s'était mis à chanter leurs louanges auprès de leurs collègues à tout bout de champ. Ils furent donc tout naturellement dans leur collimateur. Mais qu'un individu dangereux comme Fouad Wardi, un protégé du mouvement Justice et Bienfaisance, se focalise ainsi sur eux, c'est ce qui ficha vraiment la trouille à Rahhal.

OceanofPDF.com

11

Aussitôt après que Wafiq Dera’i eut disparu de la scène, Rahhal fit une dépression. Il comprenait un peu tard qu’il avait perdu quelqu’un qui comptait beaucoup pour lui. Il l’enviait bien sûr, il le haïssait parfois, sa présence lui était dans certains cas insupportable, mais tout au fond de lui, il l’aimait. Wafiq était un ami très proche. Une amitié à sens unique, mais une amitié profonde qu’une surveillance quotidienne assidue avait rendue plus chaleureuse et lumineuse. Rahhal éprouvait un plaisir particulier à épier les faits et gestes de Wafiq. Il avait appris à bien connaître ses habitudes : à quel moment il fumait, quand il quittait le cercle pour la cafétéria. De même qu’il connaissait par cœur son emploi du temps : quand il arrivait à la fac, quand il en partait, quand il se postait en marge d’un groupe pour distribuer généreusement ses sourires aux copines et le V de la victoire aux copains, ou quand il s’accroupissait au milieu du cercle et se concentrait sur la discussion. Aussi lorsqu’il disparut, Rahhal fut d’entre tous les étudiants le plus affecté par son absence. Et parce que la nature a horreur du vide, il lui fallut trouver un substitut adéquat.

Il se lassa rapidement des interventions des camarades comme de celles des frères islamistes. Il y voyait beaucoup de blabla et de lieux communs. Le plus souvent, il observait plus qu’il n’écoutait. Il épiait tout le monde,

sans exception. Celui qui intervenait et celui qui attendait son tour, celui qui écoutait et celui qui rêvassait, celui qui approuvait les paroles de l'intervenant et celui qui les condamnait. Peu à peu, il se sentit particulièrement attiré par le Sloughi. Le camarade, pardon, le frère Aziz, n'avait pourtant rien de très attrayant, et ne possédait ni le charisme de Wafiq ni sa capacité à éveiller l'attention des autres. Au contraire, l'homme était fragile et présentait des signes évidents de confusion et de manque de confiance en soi. Sauf que Rahhal trouva pourtant un certain plaisir à l'observer. Car la façon qu'avait le Sloughi de guetter ses proies, l'habileté avec laquelle il se jetait sur un mot quand il était à l'affût d'une motion d'ordre importante, la lueur dans ses yeux, le pas timide qu'il esquissait à l'intérieur du cercle – deux parfois –, le signe à la fois implorant et insistant qu'il adressait à l'animateur pour qu'on lui donne la parole et qu'on ne le déçoive pas, l'impuissance que ressentaient en sa présence les animateurs des cercles des différentes factions – au point que tout le monde sut bientôt que les motions d'ordre d'Aziz étaient des jugements divins, impossible d'argumenter –, sa façon de passer de l'état de soumission et d'humilité qui était le sien au moment où il requérait de l'animateur une motion d'ordre, à l'état d'arrogance hautaine et ostentatoire où il se retrouvait dès qu'il ouvrait la bouche, tous ces éléments contribuèrent peu à peu à distraire Rahhal et à le soulager du vide immense qu'avait laissé Wafiq.

Rahhal était également fasciné par le don inné qui faisait d'Aziz le Sloughi, d'entre tous les individus qui fréquentaient les cercles de l'Unem, celui le plus à même de gagner l'amitié de tous : ses anciens camarades de gauche, ses nouveaux frères du mouvement Justice et Bienfaisance, leurs frères ennemis du groupe Réforme et Renouveau, et le reste des militants des diverses factions. Même les étudiants s'enhardissaient davantage avec lui qu'avec les autres activistes. Car si tout activiste a sa place réservée au sein de la vénérable Union des étudiants, Aziz était le plus proche de la

masse étudiante et le plus à l'aise avec tous. L'expérience qu'avait Rahhal des animaux lui avait permis de comprendre le secret de la familiarité qui caractérisait la relation d'Aziz avec son prochain. Le sloughi est en effet dans une large mesure un animal de compagnie. Même les rapaces, les faucons par exemple, s'en font un allié et un compagnon quand ils chassent. Il était donc tout naturel qu'Aziz occupe cette place parmi les étudiants. D'ailleurs même Rahhal, qui ne parlait à personne, à l'exception de ses deux compères les rongeurs, s'était trouvé attiré par Aziz qui, affable, avait échangé avec lui plus qu'un simple bonjour à plusieurs occasions.

Voilà exactement pourquoi il pensa à Aziz. Car si le sloughi chassait pour les autres plus que pour lui-même, pourquoi ne pas tenter sa chance avec lui ? Il lui céderait peut-être une part du trophée. Et puis c'était là l'occasion unique de se venger de Fouad, le gars de l'équipe de Labid.

Aziz ne comprit pas bien pourquoi un étudiant aussi léthargique et insignifiant que Rahhal Laaouina l'avait invité à boire un café à la cafétéria de la faculté. Mais sa gentillesse et sa simplicité le firent accepter de bon cœur. La perspective de cette rencontre terrifiait Rahhal. Il est vrai qu'au fond de lui il méprisait Aziz et le considérait comme une créature inférieure, mais ce dernier malgré tous ses défauts restait un être vivant qui pratiquait son *sloughisme* en pleine lumière et non en secret, et dont on notait la présence. Alors que Rahhal, peu loquace et solitaire, avait toutes les difficultés du monde à organiser ses pensées et à les exposer aux autres. Voilà pourquoi il ne savait ni comment ni par où commencer.

— Cher frère, tu me connais bien. Considère-moi comme un ami. Et sois sûr qu'avec l'aide de Dieu, je serai à tes côtés. Alors dis-moi, que veux-tu au juste ? demanda Aziz qui commençait à s'agacer de ses réticences.

Rahhal ne savait que répondre. Il sirotait timidement son café, le regard rivé au sol. Aziz jeta un coup d'œil contrarié à sa montre. L'heure de la prière de l'après-midi approchait, et les frères islamistes avaient décidé de se retrouver à la mosquée de l'université et d'organiser une descente en masse sur le campus, aussitôt après la prière, pour protester contre la décision des camarades de "libérer" la cafétéria de l'emprise administrative de la faculté, et de confier à certains de leurs anciens partisans, tout juste sortis de prison, la charge de la gérer et de s'occuper de la partie financière et de l'animation. En ce moment même, les camarades étaient en train de fignoler leur cahier des charges et décidaient de tout, des nouveaux prix – réduits, bien entendu – du café, du thé et des boissons gazeuses, à l'horaire proposé de fermeture qui prolongerait l'ouverture de la cafétéria jusqu'à huit heures du soir, c'est-à-dire deux heures après la fin des cours. De même qu'ils dressaient la liste des chansons et des enregistrements musicaux autorisés dans le restaurant universitaire, liste où figuraient Fairouz, Marcel Khalifé, Ahmad Kaabour, le groupe Al-Asheqeen, Cheikh Imam, Saïd el-Maghrebi, Khaled el-Haber, Abu Arab, ainsi que le groupe irakien At-Tariq, le Tunisien Al-Bahth al-Moussiqi et le Marrakchi Alwane. Les étudiants islamistes tâcheraient de riposter, s'ils échouaient à faire capoter le projet à la base, en imposant lors de la réunion de l'après-midi une sorte de quota artistique qui permettrait d'alterner dans la cafétéria les chants islamistes et les choix des gauchistes. La bataille serait fatidique, ses ramifications graves, et Aziz, qu'elle préoccupait, avait bien peu de temps à perdre avec un Écureuil apathique.

— Frère Aziz, je vais commencer par la fin…

La voix à la fois tremblante et résolue de l'Écureuil le surprit au moment même où il allait exprimer son impatience et proposer de remettre leur entretien à plus tard.

— Je t'en prie, cher ami, vas-y.

— Tu vois bien tout le respect que j’ai pour toi et combien je t’estime. J’apprécie ta simplicité et je te considère comme un frère, même si on ne s’est parlé que quelques fois. Mais tu m’es très cher, tu le sais.

— Merci… c’est trop, mon frère… c’est trop, vraiment.

— C’est pour ça que j’ai décidé de te rapporter ce que j’ai appris. Parce que je souffre vraiment de savoir qu’on te veut du mal.

Aziz commença à s’énerver sérieusement. Et plus la voix de l’Écureuil gagnait en assurance, plus le Sloughi se sentait craquer.

— Ah, mon frère… Dieu nous protège des médisants.

Là, Rahhal vida son sac et raconta comment seul le hasard l’avait conduit à assister à une réunion secrète des *qaidis*, où ils avaient parlé des taupes que les services secrets avaient semées parmi les étudiants.

— S’ils ont déjà démasqué Wafiq Dera’i, poursuivit Rahhal, ils suspectent quelqu’un d’autre dans leurs rangs, dont ils révéleront bientôt l’identité, et qu’ils banniront après l’avoir jugé comme il se doit. Mais ce qui m’inquiète dans cette affaire, c’est ce que je les ai entendus dire sur votre organisation. D’après eux, les services secrets ont réussi à recruter un de vos sympathisants, Fouad Wardi, et la tâche qui lui a été assignée est de semer le désordre dans votre faction en faisant courir le bruit qu’un des activistes de Justice et Bienfaisance travaille pour les services secrets. Il semblerait, toujours selon les sources des *qaidis*, que le dénommé Fouad Wardi a jeté son dévolu sur toi, et a apparemment commencé de façon précise et ciblée à répandre la rumeur que tu complotes contre la faction islamiste. Parmi les *qaidis*, certains au début ont suggéré de te prévenir, dans le contexte de l’éthique militante qui doit prévaloir entre les différents partis, mais la majorité s’est rangée à la position de principe des *qaidis* qui considère le makhzen et l’obscurantisme comme deux faces d’une même pièce ; aussi ont-ils décidé de surveiller le piège qu’on tisse autour de toi, plutôt que de t’en avertir et d’avertir ta faction.

Aziz le Sloughi n'arrivait plus à se concentrer. La terre s'était mise à tourner autour de lui. Le café n'avait plus de goût dans sa bouche. Et les chansons islamistes bouillonnaient dans sa tête mêlées à celles de Marcel Khalifé et de Cheikh Imam. Il retint sa tête à deux mains comme pour l'empêcher de s'écraser sur la table, ce qui donna à Rahhal un regain d'assurance :

— Je ne te dis pas ça pour te perturber, mon ami. Mais tu es un frère pour moi, je t'apprécie vraiment beaucoup, et je ne suis pas le dernier des salauds pour te cacher ce que je sais se tramer contre toi. Voilà pourquoi je t'avertis. J'ai confiance en ton jugement, et je suis convaincu que tu sauras croquer l'abjecte taupe avant qu'elle ne te croque.

Et comme *Dieu absout les bons travailleurs*[12], Rahhal n'hésita pas à informer aussitôt les camarades Mourad et Mokhtar de ce qu'il avait appris au sujet des étudiants de Justice et Bienfaisance, c'est-à-dire qu'ils avaient eux aussi découvert un suspect dans leurs rangs, le dénommé Fouad Wardi. Ainsi, à peine Aziz le Sloughi se mit-il à la tâche et cavala-t-il, haletant, de réunion en réunion, pour mettre tout le monde en garde contre Fouad Wardi et révéler son plan diabolique, que des informations fiables émanant des camarades vinrent confirmer ses dires, ce qu'Aziz estima être un signe de Dieu et une *éclatante victoire*[13]. Ainsi *la vérité vint et l'erreur disparut*[14], une fois semble-t-il qu'eut triomphé dans les camps des camarades la thèse voulant que les indics des services secrets soient montrés du doigt quels qu'ils soient, même s'ils s'attaquaient à des adversaires intellectuels et politiques.

Mais Rahhal s'apercevrait avec surprise que le régime de sanctions pratiqué par les factions islamistes restait moins sévère que celui de la gauche. Car Wardi trouva au moins un islamiste pour le défendre en citant le Coran : *Ô vous les croyants ! Si un homme pervers vient vous apporter une nouvelle, faites attention ! Car si, par inadvertance, vous portiez*

préjudice à un peuple, vous auriez ensuite à vous repentir de ce que vous auriez fait[15]. Quelqu'un d'autre demanda qu'on l'exclue des comités consultatifs et qu'on le tienne à l'écart des cercles, mais sans le discréditer, en citant un hadith noble rapporté par Ibn Majah : *Celui qui voile les faiblesses de son frère musulman, Dieu voilera ses faiblesses le jour du Jugement dernier*. Ainsi Fouad Wardi ne fut-il ni discrédité ni poursuivi par les comités de vigilance de la faculté. Mais nul doute qu'il subit une épreuve qu'il n'avait ni envisagée ni imaginée. Et nul doute que cette épreuve le dissuada tout à fait de poursuivre son enquête sur le dossier de Rahhal Laaouina et de sa collègue Hassaniya ben Mimoun, et de chercher à découvrir la source de leur mémoire plagié.

---

12. Allusion à un hadith du prophète Mohammed.

13. Allusion au Coran, sourate XLVIII, verset 1 – La Victoire.

14. Allusion au Coran, sourate XVII, verset 81 – Le Voyage nocturne.

15. Coran, sourate XLIX, verset 6 – Les Appartements privés.

OceanofPDF.com

12

Rahhal ne courait pas après la gloire ni n’avait d’ambition. Le jeune homme aurait été renvoyé de l’université n’était la clémence du destin qui avait fait renaître l’espoir en son cœur, et l’avait fait changer de département pour trouver dans la littérature arabe une étreinte chaleureuse et une échappatoire au vertige des cartes et des dates. Et voilà qu’il se retrouvait à deux doigts du diplôme que toute créature rêve d’obtenir, et que lui voulait décrocher pour que son père Abdeslam, cet homme qui n’avait jamais pu s’enorgueillir de rien de toute sa misérable vie, pût être fier de son fils.

Rahhal avait toujours pensé que la malchance poursuivait sa famille et sa tribu depuis la nuit des temps. Il lui suffisait d’entendre les histoires de sécheresse et de troupeaux décimés, et celles des épidémies qui n’avaient cessé de frapper leur village dans la région d’Abda, depuis la période du protectorat qu’Abdeslam avait vécue, et qu’il racontait avec une minutie lassante. Sans parler des abus que des caïds brutaux et sans merci leur avaient fait subir. Des générations entières exterminées au temps de la siba[16] en toute impunité, ou chassées pour la simple raison qu’un de leurs fils s’était mal tenu à une réunion caïdale, ou qu’une de leurs filles, courtisane de l’époque, avait chanté son mal-être avec tant d’émotion que le caïd y avait vu une attaque personnelle et une insulte à son prestige.

Abdeslam racontait aussi l'histoire du puissant caïd Aïssa ben Omar et de Kharboucha al-Zaydiyya – perle des courtisanes et martyre d'Abda –, et comment le tyran avait massacré sa tribu des Ouled Zaid et torturé la *cheikha* rebelle, auteur de la fameuse *aïta* "Je veux la siba, je n'veux pas d'leurs lois". Voilà tout ce qu'Abdeslam était bon à faire, raconter une ribambelle d'histoires d'épidémies et de famines, et décrire avec talent les attaques et les raids des caïds au temps de la siba.

Rahhal sentait que son père cachait au fond de lui deux fois plus de blessures que celles qui marquaient son corps, et le double des meurtrissures qui se lisaient sur son visage. Et il ne savait toujours pas comment ce grand homme maigre et maladif vivait heureux et satisfait comme s'il jouissait d'une absolue félicité. De la maison à la mosquée, de la mosquée à la maison. Parfois il se joignait aux groupes qui se réunissaient le soir le long du mur du dispensaire du quartier, pour regarder une partie de cartes ou de dames, avant de rentrer chez lui, heureux comme s'il revenait de voyage. Ainsi Abdeslam allait-il son chemin, en suivant un plan étriqué et précis, sans attendre personne ni rien espérer de nouveau. Il mangeait son pain en attendant la fin, tranquillement, silencieusement. Comme si la vie était une chose qui ne le regardait pas. L'homme était-il mort ? Était-il mort avant même d'avoir rendu l'âme ? Était-il mort sans le savoir ? Vivait-il en paix avec les araignées maudites qui nichaient dans sa tête ? De temps à autre, Rahhal lâchait un tantinet la bride à son imagination et comparait son père et Makhloufi. Mais ça ne tenait pas debout. La marge était trop grande. Même si les deux hommes venaient de la campagne et avaient tous deux appris le Coran par cœur à la zaouïa de Sidi Zouine, dans la même vieille école coranique, pendant les dernières années du protectorat français. Pourquoi Makhloufi s'était-il battu, défiant le destin et son avenir, pour se retrouver finalement prof à la faculté de lettres de l'université Cadi Ayyad ? Et pourquoi Abdeslam, après avoir appris le Coran, les corpus

classiques et le *Mukhtasar* de Cheikh Khalil par cœur, était-il revenu dans son douar pour labourer une terre que les nuages battaient froid et élever des moutons faméliques qui n'avaient que l'air à brouter ? Quand les années de sécheresse s'étaient succédé, il n'avait plus eu qu'à fuir à Marrakech, pour fourrer sa femme et son fils dans une petite pièce qu'il avait louée dans le bidonville d'Aïn Itti, non loin de son nouveau lieu de travail, le cimetière de Bab Khémis qui s'étend le long de l'oued Issil, près de Kamra. Là, Abdeslam s'accroupissait près du portail du cimetière qui s'était ouvert sur son premier cortège dans les années 1940, lorsqu'une pieuse femme avait constitué ce terrain en bien de mainmorte *habous*, et en avait fait don pour que les musulmans y soient enterrés. Quand il faisait très chaud, Abdeslam se réfugiait auprès de Boumahdi, le fossoyeur sourd-muet, pour s'allonger à ses côtés sous l'énorme tronc du pistachier lentisque à l'écorce fissurée qui poussait au milieu du terrain. Le seul refuge qui soit dans ce lieu aride où il n'y avait que des palmiers malingres et clairsemés, de petits jujubiers, des épineux et quelques figuiers de Barbarie. Boumahdi cultivait en secret des courges rouges sur un petit lopin de terre à une extrémité du cimetière. Dès qu'elles étaient mûres, il installait un étal contre le mur d'enceinte et les vendait aux passants. Souvent, il laissait Abdeslam allongé sous le lentisque, et le chargeait de surveiller le cimetière et de l'appeler si le gardien – toujours absent – se pointait à l'improviste, ou s'il y avait un enterrement et que le muet oubliait d'accueillir le cortège, même s'il s'efforçait de guetter le portail depuis son étal à citrouilles. Qu'il soit accroupi à l'entrée du cimetière ou allongé sous l'arbre, Abdeslam se levait chaque fois qu'un visiteur apparaissait. Il l'accompagnait silencieusement jusqu'à la tombe, et dès que l'homme – ou la femme – se mettait à prier pour le proche disparu et l'aimé absent et versait quelques larmes sur la sépulture, Abdeslam entonnait ses récitations d'une voix discordante.

Ya Sin.

Par le sage Coran !
Tu es, en vérité, au nombre des prophètes. Et tu es envoyé pour guider les hommes. Sur une voie droite.
C'est une Révélation. Du Tout-Puissant, du Miséricordieux.
Descendue sur toi pour que tu avertisses un peuple dont les ancêtres n'ont pas été avertis. Parce qu'ils étaient insouciants.
La Parole s'est réalisée contre la plupart d'entre eux ; ils ne croient donc pas.
Oui, nous mettrons des carcans à leurs cous, jusqu'à leurs mentons ; leurs têtes seront maintenues droites et immobiles.
Nous placerons une barrière devant eux et une barrière derrière eux. Nous les envelopperons de toutes parts pour qu'ils ne voient rien.
Il est indifférent pour eux que tu les avertisses ou que tu ne les avertisses pas, ils ne croiront pas.
Tu avertiras seulement quiconque suit le Rappel et redoute le Miséricordieux dans son mystère. Annonce-lui un pardon et une généreuse récompense[17].

C'était précisément cette "récompense" qui intéressait Abdeslam, même si celle-ci n'était pas aussi généreuse dans les cimetières que dans ce verset du Coran. Aussi, à peine le visiteur tendait-il la main pour lui donner la part que Dieu lui avait allouée, qu'il ânonnait la phrase de clôture rituelle, *Notre Seigneur Dieu tout-puissant dit la Vérité*. Il la prononçait d'une voix chaude et mélodieuse qui contrastait profondément avec la grosse voix discordante dont il usait d'habitude pour réciter le Coran. Puis il retournait s'asseoir à l'entrée du cimetière ou sous le lentisque et attendait le prochain client. Quant aux enterrements, Abdeslam les évitait, car tous les récitateurs se pressaient ensemble autour de la tombe au moment de la mise en terre. Et lorsqu'une fois les gens partis, un des doyens de la confrérie recevait des proches du défunt la *baraka*, elle était rarement partagée équitablement. En réalité, Abdeslam restait étranger à ce lieu. Il se sentait étranger au cimetière de Bab Khémis, même après avoir passé presque deux décennies parmi ses tombes. Voilà pourquoi il évitait les enterrements et préférait les visiteurs qui venaient seuls se recueillir quelques minutes auprès de leurs bien-aimés disparus, qu'il accompagnait de quelques versets de la sourate *Ya Sin*, et dont l'aumône qu'ils dédiaient à leurs morts lui était garantie.

Rahhal ne trouvait pas d'explication à tous les revers que sa famille et sa tribu avaient subis depuis le temps de la siba et du règne des caïds jusqu'à ce jour, sinon la malchance. Le mauvais œil les poursuivait, et impossible de s'en départir. Son oncle Eyyad par exemple était arrivé en ville avant Abdeslam, en passant d'abord par Safi, le chef-lieu de la province d'Abda, pour atterrir à Marrakech. C'était lui qui avait fait miroiter à son père l'idée d'émigrer et l'avait incité à partir. La première fois qu'Eyyad était venu à Marrakech, c'était en compagnie de son ami Bachir, un gars du bled qui vivait dans un douar voisin du leur. Ils avaient travaillé ensemble dans le bâtiment, de sorte qu'Eyyad se vantait toujours d'avoir participé à la construction des facultés de lettres et de droit de l'université Cadi Ayyad, et d'avoir travaillé sur le chantier du palais des Congrès, sur l'avenue de France. Toutes ces prouesses en réalité ne voulaient rien dire. Car son ami d'enfance avait grimpé tous les échelons de la profession, avait rapidement percé ses secrets, avait déchiffré avec une grande sagacité la langue des ingénieurs et des architectes et appris à lire leurs plans, si bien qu'au début des années 1990 il était devenu entrepreneur, alors qu'Eyyad était encore manœuvre journalier dans ses ateliers.

Eyyad n'étant pas tout à fait satisfait de ce partage et de son lot, il continua de raconter dans les douars qu'il était la main droite de Bachir et que celui-ci ne s'engageait dans aucun projet sans l'avoir consulté auparavant. Mieux encore, lors des réunions de village, il mettait toutes les réussites de Bachir sur le compte de ses propres aptitudes. Mais le destin est un enfant de salaud. Au travail, Eyyad continua de s'amuser pendant la pause à raconter aux manœuvres des chantiers ses premiers jours à Marrakech, au temps où le *maâllem* Bachir bouffait de la vache enragée. Parfois, emporté par son élan, il leur parlait de ses premières aventures

sexuelles avec les prostituées de Marrakech, et racontait comment Bachir et lui buvaient cul sec la coupe de la vie ces soirs-là, au point que leurs nuits devenaient jour, et que leurs misérables compagnes, qui étaient elles-mêmes venues chercher refuge dans les ténèbres de la cité pour échapper à la sécheresse qui frappait leurs villages, leur semblaient aussi vertueuses que des dragons de vertu.

Et comme il se trouvait toujours quelqu'un pour renvoyer l'écho des histoires d'Eyyad à Bachir, celui-ci comprit que son vieil ami ne s'habituait pas à la nouvelle donne, et qu'il excellait à rouler son image dans la boue du souvenir. Ainsi le divorce fut-il consommé et Eyyad se retrouva-t-il au chômage, forcé de se pointer tous les jours à Moukef pour attendre le client, viendra-t-y, viendra-t-y pas ? Un quidam qui louerait ses services pour ravaler un des murs effrités des ruelles du quartier ou le plafond fissuré d'une de ses masures, ou un autre qui lui demanderait de crépir une petite pièce lépreuse pour dissimuler ses lézardes et prolonger sa vie, ne serait-ce que temporairement. Quand il ne venait personne, il passait prendre Abdeslam et le menait jusqu'au mur du dispensaire où ils suivaient ensemble une partie de cartes ou de dames. Il y avait toujours un perdant et un gagnant. À tour de rôle. Seule leur tribu était condamnée à un éternel échec. Car il semblait que le Très-Haut, pour une raison mystérieuse, avait assigné à tous les Laaouina de n'avoir jamais que le rôle du perdant, jusqu'à ce que Dieu hérite de la terre entière et de tout ce qui se trouve dessus.

---

16. À l'époque du protectorat, le bled siba (région dissidente) s'opposait au bled makhzen (région sous contrôle du gouvernement marocain).

17. Coran, sourate XXXVI, versets 1 à 11 – Ya Sin.

OceanofPDF.com

13

Au cours de sa première année universitaire, Rahhal et sa famille quitteraient le bidonville d'Aïn Itti pour le quartier Moukef dans l'ancienne médina. Presque un rêve pour Abdeslam qui n'avait jamais espéré tant de sollicitude de la part de son frère. Mais Eyyad ne travaillait plus pour Bachir. Et le logis qu'il avait acheté vingt ans plus tôt dans un fondouk de bas étage qui avait abrité des artisans traditionnels jusqu'à ce que l'opportunisme et la cupidité de son propriétaire en fassent un complexe résidentiel comprenant onze logements, ce logis qui comptait trois pièces, une cuisine et une salle d'eau, était trop grand pour lui. Il commençait à s'ennuyer dans cet endroit où ses navettes entre les chantiers et les étreintes des filles de joie lui avaient fait oublier de fonder une famille pour y insuffler la vie. Et dès lors qu'il avait perdu son boulot et se retrouvait l'otage de l'indigence, la solitude et l'ennui, il songea que la seule façon pour lui de regagner un semblant d'équilibre était de peupler son foyer. Pas question de prendre femme. Il était incapable dans sa nouvelle situation de satisfaire aux exigences du mariage. Voilà donc pourquoi il finit par faire venir Abdeslam et sa famille. Pour eux, vivre dans ce trou serait une bénédiction, sans comparaison possible avec l'existence pourrie qu'ils menaient dans le bidonville d'Aïn Itti, tandis que lui serait heureux de les

avoir à ses côtés pour redonner vie à son quotidien monotone. Et ainsi fut fait. Abdeslam et les siens se retrouvèrent à partager le logis d'Eyyad, dans une ruelle où les autorités refusaient d'installer l'électricité en invoquant la vétusté du bâtiment, bien que d'après ses plus vieux résidents il soit debout depuis plus de cent ans, et bien que ces mêmes autorités l'aient équipé, au début des années 1970 et sans doute pour des considérations d'ordre électoral, de l'eau potable et du tout-à-l'égout.

La ruelle ouvrait sur une vaste place, constamment encombrée depuis qu'elle avait été transformée en souk aux légumes et poissons. Sur la droite, Eyyad s'alignait avec plusieurs autres manœuvres et artisans munis d'outils rudimentaires au célèbre lieu-dit du Moukef qui avait donné son nom au quartier, et ils attendaient là qu'on vienne leur confier un petit boulot technique de pas plus d'une heure ou deux, ou un travail plus important qui ne durait jamais plus de trois jours, dans le meilleur des cas.

La masure d'Eyyad venait d'être répertoriée par le ministère de l'Habitat comme un des bâtiments menaçant de s'écrouler dans l'ancienne médina. Jusqu'à présent ce classement n'avait été suivi d'aucun projet sérieux susceptible d'améliorer la vie des résidents, aussi Eyyad avait-il commencé à faire en secret quelques réparations et rénovations chez lui, à l'intérieur, sans prévenir les responsables ni demander de permis. Aujourd'hui, il lui semblait vivre dans un foyer respectable qui collait à sa réputation d'ouvrier du bâtiment, et non dans un taudis. Rahhal avait lui aussi rapidement senti la différence. Lui qui tout au long d'une enfance difficile avait dû passer le pont de l'oued Issil et traverser Bab Khémis pour rejoindre le collège Abdelmoumen, près de Moukef, lui qui enviait alors aux gosses de ce quartier d'être vraiment de Marrakech et d'habiter au cœur de la ville rouge, il était aujourd'hui l'un des leurs. Il vivait au cœur de la ville, et pouvait désormais se considérer comme un enfant des remparts, et se présenter aux autres comme un vrai Marrakchi, un fils de l'historique quartier Moukef.

Au cours des dernières années, plusieurs jeunes de la ruelle s'étaient plaints des ateliers de menuiserie qui les étouffaient et les empêchaient, eux et leurs familles, d'ouvrir les fenêtres pour profiter de la tiédeur du soleil marrakchi dans le froid mordant de l'hiver. Ils avaient aussi protesté contre les artisans en marqueterie d'os qui proliféraient de façon effrayante dans leur quartier, surtout après la parution de rapports révélant que cet artisanat était polluant et représentait un danger pour l'environnement. Certains avaient également demandé que les tanneries soient transférées à l'extérieur de Moukef, les odeurs putrides qui s'élevaient des fosses à tannage leur bloquant les narines, et les produits chimiques employés pour le traitement des peaux commençant à inquiéter les associations environnementales de la ville. Par ailleurs, certains jeunes organisaient de temps à autre des manifestations contre les marchands de légumes et les poissonniers qui faisaient de leur quartier un vaste dépôt d'ordures. Mais Rahhal resta en dehors de toutes ces bisbilles, même après avoir rejoint les cercles de l'Unem. Car il était malgré tout étranger au quartier et restait prisonnier des comparaisons qu'il faisait entre ses nouvelles conditions de vie à Moukef et la turpitude de son existence à Aïn Itti, et il remerciait le Très-Haut des changements que leur vie avait connus grâce à la bonté et à la générosité de son oncle.

OceanofPDF.com

14

Rahhal n’avait pas pris note du léger froncement qui avait plissé le front étroit de Hassaniya quand il lui avait dit qu’il était de Moukef, lors de leur première réunion à la bibliothèque de la faculté. En général, les traits de cette dernière étaient parfaitement lisses, et il était difficile pour quiconque de lire ses pensées sur son visage vide de toute expression. De toute façon, il ne prenait pas au sérieux son affiliation avec le quartier Mouassine. Car les trois ans qu’il avait passés à redoubler sa première année dans le département d’histoire et géographie lui avaient permis d’assister aux conférences du professeur Mouassini sur l’histoire de Marrakech, depuis les Almoravides jusqu’au début du xx^{e} siècle. L’intérêt du Dr Mouassini, un des plus éminents professeurs de la faculté et celui qui apparaissait le plus souvent sur les écrans de télévision, se concentrait sur son quartier d’origine, tout naturellement. Car pour lui, le quartier Mouassine était un des plus illustres et des plus anciens quartiers de Marrakech. N’était-ce pas l’extension de l’enclave royale almoravide qui avait abrité le Qasr al-Hajar, le palais de pierre du souverain de l’époque ? N’était-ce pas un des plus importants quartiers de la cité impériale fondée par cette dynastie, avant que les Almohades ne s’emploient à détruire son palais, et ne déplacent la résidence du souverain à la casbah de Tamarrakecht, en laissant entre la

nouvelle enclave impériale et l'ancienne cité almoravide, avec ses quartiers, ses souks et ses corps de métiers, une zone neutre, un vaste terrain en friche qu'ils appelèrent Jemaa el-Fna ?

Non, ni l'accent, ni le physique, ni l'attitude de Hassaniya ne laissaient supposer qu'elle était de sang noble, et de ces filles qui peuvent trouver dans leur généalogie personnelle un fonds de royauté. Mais *quid* de son nom de famille, Ben Mimoun[18] ? Zut, comment ce détail avait-il pu lui échapper ? Au temps des Almohades, l'actuel quartier Mouassine était le quartier juif Abou Abidane, et il en avait été ainsi jusqu'au XVIe siècle. Le prof d'histoire géo leur avait même dit que le mot *Mouassine* renvoyait selon certains historiens à un ancien souk isolé réservé aux artisans juifs qui y fabriquaient des couteaux, des poignards et diverses armes blanches, et plus particulièrement des lames – en arabe *moussa*. On avait donc appelé l'endroit quartier des rémouleurs, en arabe *mouassine*, tout comme on parle des teinturiers *sabbaghine*, des feutriers *labbadine*, des marchands d'épices *'at.t.arine*, et autres corps de métiers qui ont donné leur nom aux ruelles des vieux souks de Marrakech.

Ben Mimoun, l'ancêtre de Hassaniya, avait-il été un de ces rémouleurs ? Avait-il vécu en cachette dans ce quartier, les traits de son visage et de ceux de ses descendants se fondant peu à peu dans l'obscurité de son antre ? Ben Mimoun avait-il refusé de se plier à la décision du sultan saadien Al-Ghalib Billah ordonnant aux juifs d'Abou Abidane d'aller s'installer dans le Mellah, un quartier qu'il avait fait construire pour y rassembler tous les juifs auparavant disséminés aux quatre coins de la cité ? Ben Mimoun avait-il préféré vivre clandestinement près du cimetière de ses ancêtres, aiguisant dans l'ombre les couteaux des musulmans, tout en regardant se construire sur les tombes de ses aïeux la mosquée des Chorfas, et près d'elle le hammam et la célèbre fontaine Mouassine ? Peut-être avait-il suivi depuis son repaire, dans une des ruelles secondaires du nouveau quartier, les

conflits qui avaient opposé quelques âmes pieuses aux juristes de la cour des Mérinides, quand la mosquée fut achevée et qu'y retentirent les premières oraisons, le chant de son muezzin dominant tous les autres. Sans doute l'invitation à boycotter la prière dans une mosquée construite sur un ancien cimetière juif avait-elle réjoui l'âme de Ben Mimoun.

Alors Hassaniya ? Est-ce que ça s'est passé comme ça ? Rahhal n'avait pas souvent besoin qu'on lui confirme une information. Il suffisait de faire jaillir l'étincelle d'une idée dans sa tête et il s'enflammait pour elle jusqu'à ce qu'il y croie dur comme fer et qu'elle devienne pour lui une évidence. Cependant les histoires de racines, d'exclusion, de croyance et d'appartenance religieuse et de courants intellectuels et idéologiques restaient pour Rahhal des détails d'un intérêt très limité. Car ce qui l'intéressait, c'était l'animal qui se tapissait dans tout être humain, et c'était là précisément ce qui l'intriguait et l'effrayait dans sa relation avec Hassaniya.

En vérité, Hassaniya pouvait être fière d'être de Mouassine. Car bien qu'elle ne soit pas de la rue, ni même de la ruelle des Chorfas, mais d'une impasse perdue au fond du quartier, sa position restait enviable. Et pour un descendant d'une des misérables tribus d'Abda qui s'enorgueillissait du simple fait que sa famille ait enfin trouvé un taudis improvisé dans un fondouk de Moukef, l'adresse de son amie Hassaniya était prestigieuse. Car elle n'habitait pas loin du riad Si Aïssa, l'ancienne demeure du caïd Aïssa ben Omar, l'impitoyable chef des tribus Abda, Chiadma et Ahmar. Et un voisinage aussi illustre suffisait à glorifier Hassaniya.

C'était précisément pour ça que Rahhal s'efforçait de lui plaire et de rester dans ses bons papiers. Et à peine la rumeur de la collaboration de Fouad avec les services secrets courut-elle, et son affaire fut-elle exposée au

grand jour dans les cercles d'étudiants, qu'il vint tout guilleret la lui rapporter. Mais Hassaniya l'accueillit froidement, et lui répondit d'un ton sans réplique, en évitant son regard :

— Tu l'savais donc pas ? Mon pauvre, toujours le dernier au parfum. Moi qui quitte jamais la bibliothèque d'la faculté, j'suis au courant depuis une semaine, et c'est pour ça qu'je m'inquiète plus des menaces de Fouad. C'est aussi pour ça qu'je t'en parle plus. J'ai bien compris qu'le ciel s'en est mêlé et lui a mis l'boulet pour l'couler. Mais dis-moi, toi qui fricotes jour et nuit avec des cliques de charlatans, *qaidis* par-ci, islamistes par-là, et j'en passe et des plus sinistres, tu t'réveilles seulement maintenant ? Tu viens juste d'avoir l'info ?

Rahhal commençait à s'habituer à ce ton qu'elle prenait. Il ne se souvenait plus de quand sa malingre collègue avait osé lui parler comme ça la première fois. Mais ce ton lui était désormais familier. Il s'était mis à l'accepter peu à peu. Avec colère et exaspération. Avec une sorte de fureur silencieuse. Mais il ne faisait ni remarque ni commentaire. Hassaniya de son côté n'hésitait pas à le critiquer, à le rabaisser, et à se gausser de ses idées et de ses suggestions, à bon ou à mauvais escient. Le plus bizarre est qu'il ne réagissait pas. Il était frappé en sa présence d'un mutisme qu'il ne s'expliquait pas. Son écureuil était pris d'une étrange faiblesse devant l'animal tapi en elle.

Rahhal n'était pas naïf au point de lui raconter l'histoire de Fouad depuis le début, et de lui expliquer comment il avait été impliqué. Et puis de toute façon, la plupart du temps elle ne le croyait pas. Il resta donc silencieux et la laissa le houspiller un peu, puis ils s'assirent pour revoir l'avant-dernier chapitre de leur mémoire – ils n'avaient que deux heures devant eux pour y jeter un dernier coup d'œil, avant de le remettre au professeur Makhloufi lors du séminaire de recherche qui réunirait tous les candidats à cinq heures dans l'amphithéâtre Chaïr el-Hamra Mohammed ben Brahim. Or Rahhal

attendait ce séminaire sur des charbons ardents, pour voir où en étaient ses chers collègues de l’équipe de Labid ibn Rabi’a al-Amiri, ainsi que leur chef et porte-drapeau Fouad Wardi, bien qu’il doute que Fouad, après le cuisant scandale dont il avait fait l’objet, ose se montrer.

---

18. Au Maroc, le nom de famille Ben Mimoun est commun aux juifs et aux musulmans.

OceanofPDF.com

15

Fouad Wardi ne s’était aperçu de l’existence de Rahhal que sur le tard, quand Makhloufi s’était mis à chanter un peu trop fort ses louanges et celles de sa collègue. Il avait longuement scruté son visage, et avait été intrigué par l’expression à la fois de gêne et d’exaspération qui se dessinait sur ses traits chaque fois que le professeur le complimentait sur son travail. Ce n’était pas de la modestie ni de l’humilité, mais plutôt une gêne anxieuse qui semblait crier “Tirez-moi de là !” Il y a anguille sous roche, s’était dit Fouad qui trouvait cette tête d’écureuil familière. La tête d’un être effacé qui était toujours là sans avoir jamais éveillé sa curiosité. Un être coutumier des classes et des amphithéâtres, et toujours présent aux réunions de l’Unem. Mais qui n’était jamais intervenu, ni en cours, ni ailleurs. C’est pourquoi lorsque Makhloufi se mit à les bassiner en louant à l’envi les progrès évidents de Rahhal et Hassaniya, Fouad demanda au professeur de lui permettre de consulter au moins un chapitre de leur mémoire, afin qu’il puisse se faire une idée de la méthode de travail de ses collègues. Qui sait, peut-être que l’équipe de Labid saurait tirer profit de leur méthodologie, de leur plan et de leur style ? Et le professeur faisant toute confiance à Fouad, il lui remit une copie du dernier chapitre qu’il avait corrigé sans avoir à se servir du stylo rouge, sinon à deux endroits pour suggérer de supprimer des

digressions, qui n'affecteraient pas la cohérence du texte. Or Fouad n'étant pas aussi crédule que son professeur, il remarqua dès la première page l'expression et le style moyen-oriental du mémoire, et comprit que Makhloufi était le pire des ignares, le texte qu'il avait sous le nez étant purement et simplement copié.

Rahhal par contre n'avait pas attendu l'incident du mémoire pour savoir qui était Fouad. Car il l'épiait depuis leur première année dans le département de littérature arabe. Fouad à l'époque n'avait pas encore rejoint le mouvement Justice et Bienfaisance, mais c'était un étudiant scrupuleux, attaché à ses références islamistes qu'il citait à bon ou mauvais escient. Jalal Roundi, un jeune prof de méthodologie et d'analyse critique connu pour ses tendances gauchistes, s'énervait beaucoup des remarques futiles que Fouad faisait parfois pour évoquer les racines du structuralisme en islam, ou pour dénoncer l'athéisme dans le marxisme, bien que la discussion concerne la méthodologie et non une doctrine ou une autre. Cependant, l'assiduité de Fouad portait ses fruits, même si cette assiduité-là exaspérait le professeur Jalal. "T'es jeune, mon ami, lui dit-il un jour, alors pourquoi t'es si coincé ? On dirait un des profs d'éducation traditionnelle de la médersa Ben Youssef !"

La participation de Fouad aux réunions de l'Unem lui valut le respect de tous dès la première année. Bien qu'il n'y assiste pas régulièrement, ses rares interventions étaient assez musclées pour polariser l'attention des islamistes de Justice et Bienfaisance, du groupe Réforme et Renouveau, et même de certaines associations salafistes qui s'étaient retirées de l'Union des étudiants, mais qui suivaient le débat de loin. Au cours de sa troisième année, Fouad se joignit au mouvement Justice et Bienfaisance, sans guère changer ses habitudes. Ses interventions restèrent limitées, et il continua d'assister beaucoup plus volontiers à ses cours qu'à autre chose.

Quand Fouad choisit le professeur Bouchaïb Makhloufi comme directeur de recherche, il ne le fit ni par faiblesse, ni par manque de jugeote. Il n'était pas de ces étudiants qui veulent pondre un mémoire au hasard pour avoir le dix-sept sur vingt que Makhloufi distribuait sans faute à toute personne inscrite à ses ennuyeux séminaires, indépendamment du sérieux et de la valeur de la recherche. Fouad en vérité s'était raccroché à Makhloufi pour échapper aux professeurs de méthodologie, de littérature moderne et de poésie contemporaine, ces gauchistes qu'il avait vus, pendant les années où il les avait eus comme profs, détourner la littérature de son auguste vocation. Fouad avait compris que travailler avec Jalal Roundi et ses semblables serait difficile, et qu'il s'exposerait à des conflits qu'il était prêt à affronter bien entendu dans les amphithéâtres, mais dont il se passait bien puisque son but était ce travail de recherche qu'il soutiendrait en fin d'année, et dont la note jouerait un rôle crucial dans l'obtention d'une mention.

Et lorsqu'en début d'année Makhloufi énonça la liste des auteurs de *Mu'allaqaat*, Fouad ne choisit pas ses collègues, ni ne réfléchit à la cohérence de sa future équipe. Il tint seulement à s'approprier Labid ibn Rabi'a, non parce qu'il admirait son poème, mais par amour pour ce vénérable compagnon du Prophète, d'entre *ceux dont les cœurs sont à rallier*[19]. Il suffisait que le Prophète, le meilleur des hommes, ait dit : *Les plus justes des mots jamais dits par un poète sont les mots de Labid*, et ceci à propos des vers suivants :

> *Car tout sinon Dieu s'avère insignifiant*
> *Et tout plaisir s'efface, inéluctablement*.

Puis qu'il ait ajouté – la paix soit sur lui :

> *Sauf les plaisirs du paradis.*

Me voici Labid, je suis à toi, se répéta Fouad, et il leva le doigt bien haut.

Mais trois des étudiants les plus nuls et les plus niais l'imitèrent aussitôt. De toute évidence, ils attendaient que Fouad se manifeste. Ils se fichaient tout autant du poète de la tribu des Hawazin que de sa *mu'allaqa* qui, à peine l'avait-il récitée devant Al-Nâbigha[20], avait fait dire à ce dernier : *Va, tu es le plus grand des poètes !* Ils se fichaient bien de l'opinion d'Al-Nâbigha al-Dhubyani. Car en réalité, ils ne savaient même pas qui il était. Ils s'étaient inscrits avec Makhloufi pour la bonne note garantie, et avaient attendu que Fouad lève la main pour lui sauter dessus et faire équipe avec lui – *Dieu a épargné aux croyants le combat*[21].

Fouad comprit dès le début qu'avec de tels collègues, le champ de discussion serait extrêmement restreint. Ils n'avaient pas assez la fibre littéraire pour l'assister dans ses recherches. Ils n'avaient pas d'opinion qui puisse justifier un débat ou une polémique. Et ils ne s'intéressaient pas assez à la cause estudiantine pour admirer le militantisme de Fouad et reconnaître son statut. Ce n'était qu'une bande d'imposteurs qui, les rares fois où ils étaient venus en cours, avaient remarqué la vivacité de Fouad et l'étendue de sa culture, et qui s'étaient donc arrangés pour être dans son équipe. Et Fouad se retrouva coincé.

Dès leur première réunion, il comprit qu'il devrait faire seul ses recherches. Car les nobles frères étaient des bons à rien. Il décida donc de faire confiance à Dieu et de se mettre à bosser, quitte à expliquer plus tard à Makhloufi ses déboires avec les bandits que le Très-Haut avait mis sous sa coupe. Et à peine Makhloufi leur donna-t-il le feu vert pour entamer leurs recherches que Fouad se cloîtra dans sa chambre pendant des jours, rédigeant d'une traite trois chapitres qui portaient sur la vie du valeureux compagnon, sur sa noblesse d'âme, son sens moral profond et la beauté de l'islam qu'il pratiquait. Il s'arrêta notamment sur sa célèbre anicroche avec le gouverneur de Koufa qui le fit mander un jour et lui ordonna de réciter

certains de ses poèmes lors d'un conseil, ce à quoi Labid répondit d'un ton sans appel : "Je ne réciterai plus un poème, désormais que Dieu m'a enseigné les sourates de La Vache et de La Famille de 'Imran[22]." La réponse de Labid parvint aux oreilles du calife Omar ibn al-Khattab qui s'en réjouit, et ordonna d'ajouter la somme de cinq cents dirhams aux deux mille dirhams que le Trésor public musulman allouait au poète.

Mais la gifle que reçut Fouad de Makhloufi fut plus forte que le soufflet reçu par le gouverneur de Koufa. Car lorsqu'il soumit ses trois chapitres à son directeur de recherche, persuadé qu'il en serait content et le féliciterait pour ses efforts, Makhloufi déclara à sa grande surprise, avec des regards méprisants que par chance il distribua équitablement à toute l'équipe :

— On dirait mes enfants qu'un courant différent de celui que nous devons suivre vous a emportés au loin. Le cadre de nos recherches est clair et balisé. Nous travaillons sur "l'histoire, l'environnement et la société arabe traditionnelle dans la péninsule arabique, à travers les *Mu'allaqaat*". Et qui dit *mu'allaqa* se réfère bien sûr spécifiquement à la période d'avant l'islam. Quand je vous ai confié ce travail sur Labid, je pensais à sa célèbre *mu'allaqa* qui commence par *Effacés les campements d'étape et de séjour*, etc. Or je ne trouve aucune analyse de ce poème dans ce que vous avez écrit. D'ailleurs vous y faites à peine référence. Je vais être franc, Labid a vécu à peu près cent ans, dont quatre-vingt-dix à l'époque préislamique, et il a écrit sa *mu'allaqa* bien avant l'islam. Et vous, vous me parlez de Koufa et d'Omar ibn al-Khattab ! Qu'est-ce que c'est que ces salades ? De tels écarts sont inexcusables pour des étudiants de quatrième année ! Mes enfants, cet homme n'a composé qu'un seul vers à l'époque islamique, et le voici : *Un homme valeureux n'a pas de meilleur juge que lui-même, Et il lui faut pour l'éclairer des compagnons vertueux*. Alors oubliez tout ce que

vous avez écrit, et que Dieu vous éclaire ! Relisez sa *mu'allaqa*, discutez-en à la bibliothèque comme vos collègues l'ont fait, et j'espère que vos recherches reprendront leur cours normal, comme les leurs.

Fouad en perdit d'un coup toutes ses illusions. Il avait choisi de travailler sur la noble biographie et le legs au parfum divin d'un valeureux compagnon du Prophète, et voilà que le prof le renvoyait de force à l'ère de l'ignorance et des ignorants ! Il se sentit frustré au plus haut point, et décida de se laver les mains de toute l'histoire. Puisque Makhloufi garantissait un dix-sept sur vingt à la fin de l'année, il allait châtier ses collègues et les abandonner à leur triste sort. Ainsi les voleurs se retrouvèrent-ils volés. Il expliqua à son équipe de nuls que puisque de son côté il avait essayé, mais que ses efforts avaient été vains, ce serait cette fois leur tour de proposer quelque chose pour leur premier chapitre à la prochaine réunion. Il leur souhaita bonne chance et les laissa échanger des regards perplexes, complètement perdus, comme des naufragés qu'une vague expédie au fond de l'eau.

---

19. Allusion au Coran, sourate IX, verset 60 – L'Immunité.

20. Ziyad ibn Mu'awiya, dit Al-Nâbigha al-Dhubyani, le Génie de Dhubyan ; poète de l'époque préislamique.

21. Coran, sourate XXXIII, verset 25 – Les Factions.

22. Coran, sourates II et III.

OceanofPDF.com

16

Rahhal connaissait chacun des gars de la clique de Labid. Car ils étaient de son quartier ou des environs – un de Moukef, un autre d'Arset el-Mellak et le troisième de Bab Kechiche. Connus dans la ville comme les plus célèbres supporters de l'équipe de foot marrakchie Kawkab. Ils accompagnaient les représentants de la ville rouge lors du Championnat national de football, où qu'il ait lieu. Ils assistaient aux matchs gratuitement, et voyageaient aux frais du club pour encadrer ses fans et les galvaniser avec les slogans adéquats quand ils étaient en déplacement. La rumeur courait que le doyen de la faculté intervenait en personne pour les recommander aux profs chouchous de la direction. Et l'attention du doyen grandit quand il fut élu membre du comité directeur du club Kawkab. Inutile de préciser que Makhloufi était un de ces chouchous. Et qu'il considérait son extrême servilité à l'égard du doyen comme une simple marque de respect pour la hiérarchie. Il arguait parfois que l'application à la lettre des décisions et des recommandations du doyen relevait avant tout des principes d'obéissance stipulés par la charia. Aussi la direction trouva-t-elle dans cet éléphant prosaïque un de ses meilleurs alliés pour faciliter les affaires des trois preux chevaliers. Qui sait, ce fut peut-être Makhloufi qui leur suggéra de

s’accrocher à Fouad Wardi, dont il connaissait très bien les aptitudes, pour lui avoir enseigné la rhétorique, la prosodie et la grammaire deux années de suite.

Le complot était donc vaste et les mailles en étaient serrées, mais cet idiot de Fouad au lieu de les plaquer tous là, ou au moins de se jouer d’eux d’une manière plus subtile et de laisser la clique se dépêtrer comme il avait décidé de le faire après que les trois premiers chapitres du mémoire eurent été rejetés, cet idiot se rangea finalement au point de vue de Makhloufi. Et le voilà qui revenait sur cette maudite *mu’allaqa* qui l’avait frustré dès le premier vers. Il commença par dresser la liste de tous les lieux-dits mentionnés dans le poème, et fut enchanté d’y trouver Mina, au tout début : *Effacés les campements d’étape et de séjour à Mina ! Le Ghawl et le Rijam redevenus sauvages* [23] *!* Mais dès qu’il se référa aux sources, il découvrit que le mot renvoyait à une autre région, dominée par la tribu des Banu Amir, sans aucun lien avec la Mina de La Mecque où les pèlerins du hadj jettent sept cailloux sur les stèles de Satan, le dixième jour du douzième mois du calendrier musulman. Et comme il n’aimait pas du tout la poésie préislamique, il lui sembla qu’il labourait une terre aride, pleine d’épineux et de saillies.

Mais pourquoi décida-t-il, lassé de creuser dans ces vallées désolées, de s’en prendre à nous, Hassaniya et moi ? Pourquoi laissa-t-il tomber Labid pour s’intéresser à Ibn Kulthum et son équipe ?

L’affection que portait Rahhal à Fouad vira à la colère, et il jura de se venger. Heureusement, Aziz le Sloughi était par nature prêt à s’élancer et glisser sur toutes les savonnettes placées sur son chemin. Et le plan de Rahhal était en béton. Ainsi Fouad Wardi, tout occupé à se défendre en vain contre ceux qui l’accusaient de fricoter avec les services secrets, en vint-il à oublier Labid, Ibn Kulthum, Al-Harith ben Hilliza et leur *Mu’allaqaat*, ainsi que Makhloufi et ses séminaires auxquels il avait cessé d’assister.

Rahhal voulait seulement pondre un mémoire moyen et avoir dix-sept à la fin de l'année, sauf que Hassaniya les avait embringués dans une histoire qui les avait mis tous deux sous les feux de la rampe. Or Rahhal ne recherchait pas la lumière. Au contraire, il la fuyait. Il souffrait des louanges répétées que Makhloufi chantait devant les étudiants, qui l'embarrassaient et le faisaient rougir de lui et du monde entier. Alors pourquoi Fouad avait-il voulu enfoncer le couteau dans la plaie et battre le tambour autour de Rahhal et de ses recherches ? Rahhal ne demandait rien à personne. Il voulait simplement finir l'année avec un diplôme, même sans mention, qui lui permettrait de se présenter aux examens du ministère de l'Éducation. École, collège, lycée, peu importait. L'important c'était que le miracle se produise, qu'il réussisse à un examen quelconque, qu'il soit embauché dans la fonction publique, qu'il ait lui aussi un numéro de matricule, et qu'il crée un unique moment de bonheur dans la vie d'Abdeslam. Il voulait défier le mauvais œil qui s'acharnait sur lui et sa tribu, et réussir à faire quelque chose dont son père pourrait s'enorgueillir, seul s'il le fallait, puisque Abdeslam s'était coupé des siens ces dernières années et retournait rarement dans son douar à Abda.

---

23. *Les Suspendues, op. cit.*

OceanofPDF.com

17

Hassaniya n’était pas du tout inquiète de ce qui l’attendait après la maîtrise. Parce que le fils Katifa, le cadet du hadj Katifa père – le propriétaire du magasin de tissus le plus en vue du souk Semmarine –, attendait seulement qu’elle passe sa maîtrise pour lui proposer de travailler pour lui. Imad Katifa venait d’ouvrir une école primaire dans le quartier Massira. Un bâtiment résidentiel spacieux de trois étages, situé dans un endroit stratégique, et pour lequel une connaissance du hadj Katifa père avait dégoté un permis qui lui permettait de le transformer en centre pédagogique. Houyam, la femme d’Imad, ayant échoué à gérer l’école la première année, le hadj avait conseillé à son fils de prendre Hassaniya pour l’épauler, à partir du début de l’année scolaire suivante.

Hassaniya avait toutes les qualités requises : calme, instruite, sérieuse, peu bavarde, et voilée. Et puis, c’était une voisine, elle avait grandi sous leurs yeux, et l’élément de confiance – c’était là le plus important – était garanti. Outre ces qualités, les traditions des Katifa ne leur permettaient pas d’employer un homme pour aider Houyam à gérer l’école, et de la laisser en compagnie d’un étranger toute la journée au bureau. Ça ne se faisait pas. Et Houyam étant extrêmement jalouse, son mari ne pouvait pas non plus lui amener une assistante délurée, du genre trop maquillé, qui risquerait de

compliquer les choses entre eux plus qu'elles ne l'étaient déjà. Voilà pourquoi le fils Katifa trouva bonne la suggestion du hadj. Ils n'attendaient plus que Hassaniya finisse ses études pour l'embaucher.

Hassaniya se rengorgeait souvent des solides liens familiaux qui les liaient elle et sa mère à la famille du hadj Katifa, le célèbre marchand de tissus, sauf que l'Écureuil n'eut guère de mal à deviner le fond de l'histoire et à remettre cette relation dans son véritable contexte : qu'est-ce qui pouvait lier – à part le voisinage bien sûr – une vieille famille marrakchie à la mère de Hassaniya ? Une veuve qui vivait avec sa fille unique dans un logis minuscule accroché comme une tique à leur vaste riad ? L'imagination débordante de Rahhal lui fournissait tous les détails sans qu'il ait besoin qu'on les lui raconte. Il présumait que la mère de Hassaniya aidait la famille Katifa dans tous les travaux pour lesquels on avait besoin d'elle. Les tâches ménagères, et toutes les grosses besognes qui précédaient les fêtes religieuses ou les événements familiaux. Préparer les repas pour la ribambelle d'invités que le hadj conviait à d'interminables dîners ; laver le blé qui arrivait tout frais de ses propriétés des environs de Marrakech au moment de la moisson ; fendre les olives rouges au couteau et casser les vertes avec une pierre pour en extraire le noyau, avant de les mettre dans des récipients hermétiques qu'on avait remplis avec de l'eau salée couronnée de tranches de citron pour les conserver après la récolte ; accompagner les femmes de la famille au hammam Mouassine pour les enduire de savon noir et les frotter à la luffa avant de les rincer à grande eau ; masser leur corps avec de l'argile mélangée à de l'eau de rose pour leur redonner leur fraîcheur, et leur chevelure pour la débarrasser des pellicules. Sans oublier de leur apporter l'eau chaude du bassin tapi au fond du hammam dans un épais nuage de vapeur.

Rahhal imaginait tout ça sans dire mot. Il laissait Hassaniya raconter ce qu'elle voulait. Mais il l'écoutait broder avec plaisir. Et il se mit peu à peu à s'identifier à elle, au point que chaque fois qu'il croisait le frère d'Imad, le professeur Abdelmaoula Katifa, à la faculté où il enseignait le droit constitutionnel, il se sentait tout fier et supérieur, comme si c'était sa propre mère qui massait les corps de la mère et des sœurs du professeur Katifa au hammam.

OceanofPDF.com

18

Un pélican ne peut pas faire un écureuil avec une mante religieuse. C’est une loi de la nature qui obéit à des règles évidentes et précises. Mais qui dit que les destins des hommes s’accordent aux normes naturelles et les respectent ? Ainsi, quand Halima accoucha de Rahhal, quelques années avant qu’Abdeslam ne s’exile à Marrakech pour fuir plusieurs années de sécheresse consécutives qui grillèrent jusqu’au dernier brin d’herbe verte ou sèche dans les douars, il fut clair que la puissance divine avait enfin décidé de rendre justice à Abdeslam et de lui accorder une faveur. Car en dix ans de mariage, il n’avait cessé de souhaiter une petite fille dont le sourire ensoleillerait ses matins, ou un petit garçon qui allumerait les feux d’un joli désordre dans son quotidien monotone. Or Dieu ne l’avait pas voulu, et Abdeslam croyait en Dieu. Mais Halima n’était guère patiente et sa foi était capricieuse. D’ailleurs, elle n’avait pas besoin d’examen médical ni d’analyses pour décider avec une certitude absolue que le *défaut* venait d’Abdeslam, et elle racontait dans le douar que son âne de mari ne pouvait pas avoir d’enfant comme tout le monde. Aussi quand la petite graine devint chair et os et s’épanouit de jour en jour dans le ventre rond de Halima, Abdeslam se sentit le plus heureux des hommes du douar. Il ne prêta guère attention aux clins d’œil de quelques méchants imbéciles. Car il

connaissait parfaitement sa femme. Elle pouvait lui aboyer dessus, l'insulter, le ridiculiser devant tout le monde, mais il était impossible qu'elle le trompe. Et en gros, le bonheur que lui procurait le ventre rebondi de Halima était trop parfait pour que puissent le troubler de misérables ragots.

Halima ne se faisait guère d'illusions sur ses origines et ses gènes. Elle n'était pas la petite-fille du caïd Si Aïssa. Elle était de ce douar et de cette tribu, d'une branche encore plus modeste que la famille Laaouina. Mais elle restait profondément convaincue que sa famille avait abusé d'elle en la mariant à Abdeslam, lui qui ne méritait même pas un ongle de sa main. "Ah mon Dieu, pauvre de moi, j'suis dans la merde jusqu'au cou ! Dieu du ciel, qu'est-ce que j'vais foutre d'un mec comme ça !"

Halima continua de seriner tous les jours la même rengaine à Abdeslam, d'abord au village, puis à Aïn Itti, et même après qu'ils eurent emménagé à Moukef. Elle cherchait n'importe quel prétexte, si insignifiant soit-il, pour le coincer et le cingler de sa langue de vipère. Quant à Rahhal, il ne cessa de plaindre son père en secret, sans rien comprendre à l'orgueil démesuré de sa mère, d'autant qu'il ne lui trouva jamais aucune justification, ni passée, ni présente.

Halima tenait vraiment du pélican. Elle avait une grande bouche, largement fendue. Quant à ses problèmes de thyroïde dont les symptômes s'étaient manifestés aussitôt après son mariage, ils lui avaient donné un goitre qui lui gonflait le cou et le faisait ressembler à l'ample poche que ces oiseaux ont sous le bec. D'autre part, elle avait du mal à se lever à cause de son énorme fessier, et quand elle était sur pied, elle marchait d'un pas ridicule, tout à fait comme un pélican.

Abdeslam au contraire était une vraie mante religieuse, avec tous ses papiers d'identité. Long et mince comme la mante, et d'un calme qui inspirait la confiance. Que ce soit à Aïn Itti ou plus tard à Moukef, les

voisins l’avaient toujours respecté et on l’appelait le *fqih*, bien qu’il n’ait du juriste musulman que ce que sa mémoire avait retenu des sourates et des versets qu’il réservait aux sépultures. En gros, il était *fqih* dans l’œil des autres et s’accrochait mâchoires serrées à son surnom. Rien de mieux que le silence, la bonté et l’impartialité envers petits et grands pour mériter un tel surnom et appeler le respect. Rahhal songeait parfois que l’insecte du nom duquel il avait baptisé son père avait pu avec ces mêmes armes se jouer des nations, des tribus et des langues. Car *mantis* vient du grec “prophétesse”, d’où vient aussi le mot allemand. Les Arabes de la péninsule appellent la mante “cheval du Prophète”. Quant aux juifs ils se la sont appropriée et l’appellent “chameau des juifs”. La mante est sacrée pour les Espagnols, et leurs voisins du Sud, les gens de Tanger, de Tétouan et Fès, l’appellent “le père pèlerin”, tandis que les gosses des ruelles de Marrakech l’appellent avec égards “chamelle du Seigneur”.

Le respect de la mante religieuse pour les plantations des paysans et son insatiable appétit pour toutes sortes d’insectes nuisibles en font pour les agriculteurs le meilleur gardien de leurs champs. Aussi la respectent-ils tout autant qu’elle les respecte, et apprennent-ils à leurs enfants, dès leur plus jeune âge, à ne pas lui faire de mal. Elle a dans toutes les langues un nom qui lui garantit des égards. Abdeslam, de son côté, savait comment se procurer en récitant des versets du Coran une maigre obole au cimetière, et un peu de respect dans sa communauté. Car ses services étaient le plus souvent gratuits. Il priait pour les malades et les épileptiques, et lisait quelques sourates au pied du lit des mourants. Et chaque fois qu’une naissance ou un deuil survenaient dans le quartier, il se mêlait aux récitateurs pour psalmodier le Coran avec eux d’une voix fervente, sans demander de rétribution.

Chaque fois qu'il était invité à une fête ou à une cérémonie chez un voisin, Abdeslam enfilait sa djellaba blanche immaculée. Au cimetière il en portait une bleu marine foncé ou une autre vert olive, et il mettait parfois son ample *deraâ* marron quand il faisait chaud. Mais ce que Rahhal ne comprenait pas du tout, c'était pourquoi son père portait toujours la même djellaba, sa vieille djellaba grise au ton passé, chaque fois qu'il retournait dans son village. Bien sûr, la blanche immaculée était réservée aux fêtes et aux cérémonies, et ça n'allait pas pour le douar. Mais pourquoi pas la vert olive ? Et pourquoi n'essayait-il pas une seule fois dans sa vie d'aller étreindre les siens dans sa djellaba bleu marine ? Mais la mante obéit sans doute à ses propres lois. Car cet insecte frêle change de couleur pour se fondre dans son environnement, et se soustraire plus facilement à la vue de ses ennemis. Même si en réalité Abdeslam n'avait pas d'ennemis. On pouvait au contraire le dire expert en l'art d'éviter les conflits. Aux récitateurs qui lui créaient des problèmes au cimetière, et l'accusaient parfois de leur voler leurs clients, il baisait le front en s'excusant de choses qu'il n'avait pas faites, afin qu'ils soient tous convaincus que chercher noise à Abdeslam c'était chercher un cheveu blanc dans un verre de lait. Ainsi l'homme était-il au cimetière l'ami de tout le monde, des fossoyeurs aux marchands de figues, de dattes, et de fioles de fleur d'oranger. Leur ami à tous, en silence, et de loin.

Il n'y avait qu'à la maison qu'Abdeslam perdait ce sentiment profond de paix et d'harmonie. Car Halima l'attendait, à l'affût. Et il l'encourageait à le torturer, d'abord par son silence, puis par la terreur qu'elle lui inspirait. Le respect que vouait Rahhal à son père l'empêchait de l'interroger franchement à ce sujet pour se rassurer. Mais les menaces de Halima n'étaient que du blabla et des mots sans substance – il ne devait pas les prendre au sérieux. Et puis c'était un pélican, pas une mante femelle qui pouvait attaquer le mâle à tout moment et lui croquer la tête.

OceanofPDF.com

19

Ce qui se passa ce jour-là à la faculté surprit tout le monde. Car la bataille de l'Infirmerie n'avait rien d'exceptionnel, et ressemblait à toutes les autres batailles que les camarades avaient farouchement livrées au cours des deux derniers mois ; personne donc n'imaginait que les représailles des forces de l'ordre seraient aussi violentes. Les gars de la faction des *qaidis* avaient élaboré un programme d'actions successives sans consulter quiconque, et ils le mettaient à exécution point par point. Les autres factions progressistes avaient observé les dernières batailles sans beaucoup s'y mêler. Car les militants de ces groupes proches des partis de gauche s'étaient mis en retrait et jouaient désormais le rôle d'observateurs, depuis que les *qaidis* avaient rejeté l'initiative de coordination unifiée qu'ils avaient proposée pour donner une nouvelle dimension à la lutte commune des étudiants, au sein de l'Unem. La position des *qaidis* était inflexible. Ils étaient contre toute initiative mitonnée au siège des partis réformistes ralliés au régime. Et puis il y avait dans cette concoction douteuse des points de vue politiques en contradiction avec le plan d'action de l'Unem.

Les étudiants *qaidis* n'étaient pas à priori contre le travail d'unification, comme le soulignèrent les camarades Ahmed la Hyène et Atiqa la Vache lors de deux longues discussions consacrées à cette initiative. Au contraire,

affirma la Hyène, ils étaient la faction la plus attachée à promouvoir l'unité dans les rangs des étudiants.

— Mais quelle unité voulons-nous, camarades ? Quelle unité voulons-nous ? Ou plutôt, quel genre d'unité nous propose-t-on ? Le ralliement à l'obscurantisme, comme le demandent les panarabistes de l'Organisation de l'action démocratique populaire, dont les dirigeants séniles ont trahi les principes de la gauche en jouant sur le terrain du makhzen, et qui aujourd'hui appellent les divers mouvements étudiants à se reconnaître mutuellement, en oubliant les principes qui définissent de manière précise le caractère démocratique et l'identité progressiste de notre structure actuelle ? Avec qui nous unirions-nous, camarades ? Avec les étudiants de Justice et Bienfaisance ? Avec des éléments extérieurs qui jusqu'à récemment qualifiaient l'Unem d'Upem, "Union païenne des étudiants du Maroc", avant de décider de s'y infiltrer et de la faire imploser ? Et les voilà qui montrent leur gueule de fascistes, comme ils l'ont fait en attaquant à l'arme blanche nos camarades de la fac de sciences de Dhar el-Mahraz à Fès, une attaque qu'ils ont eu le culot d'appeler la bataille de Libération de Kaboul ?

Notre engagement pour le travail d'unification destiné à reconstruire l'Unem reste une question de principe, ajouta la Hyène, mais sur la base des décisions du quinzième congrès national de notre organisation, à partir des neuf recommandations du programme démocratique des *qaidis* de l'année 1979, et de notre approche scientifique qui définit de manière précise les mécanismes du travail de coordination des *qaidis* au sein de l'Université, et en incluant les principes de la base étudiante résistante et militante. Voilà pourquoi c'est à nos camarades réformistes de donner d'abord à la lutte sa légitimité, en étant chaque jour présents sur le terrain, et en participant à l'élargissement de la base de l'Unem, ce qui préservera l'identité

progressiste et combattante de l'organisation. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'on pourra parler d'unification, sur un terrain de lutte qui fait corps avec la masse, et non depuis les salons dirigés par la gauche caviar.

Les islamistes restèrent, comme les réformistes, en dehors de la bataille. Car les raids barbares que leurs frères avaient lancés, armés de chaînes, de sabres et de gourdins, contre les *qaidis* des universités de Fès et d'Oujda, les avaient mis dans une position difficile. Leurs relations avec les camarades de Marrakech étant loin d'être aussi tendues, ils s'étaient efforcés de laisser les choses se calmer et d'attendre que l'orage passe. Ils avaient donc évité toute confrontation avec les *qaidis* après la bataille pour la Libération de la Cafétéria. Même s'ils étaient mortifiés de la voir se transformer en place forte rouge avec les chansons de Cheikh Imam, Saïd el-Maghrebi, le groupe Al-Asheqeen, et d'autres groupes plus que bizarroïdes qui n'étaient pas sur la liste que les camarades leur avaient donnée lors de la fameuse réunion au cours de laquelle ils avaient décidé de cette libération. Mais ce qui énervait au plus haut point les frères islamistes, c'était que les nouveaux gestionnaires de la cafétéria, composés d'ex-militants *qaidis* tout juste sortis de prison, et qui s'étaient inscrits à la fac pour y étendre l'influence de leur faction, avaient révoqué l'interdiction de fumer qui avait été en place jusque-là. Si bien qu'à cause de l'épais nuage de fumée qui donnait à la cafétéria un air d'antre de malfaiteurs, l'endroit fut interdit aux sœurs islamistes, ainsi qu'à la majorité des étudiantes qui se réfugièrent dans les cafés des quartiers alentour. Bien entendu, les camarades se fichaient bien du déficit financier, dès lors qu'ils se réjouissaient de voir l'endroit se changer en club privé réservé aux *qaidis*, aux gauchistes et aux légions de fumeurs.

La décision prise par les leaders des factions islamistes d'ordonner à leurs supporters de faire profil bas et de se tenir à carreau jusqu'à la fin de l'enquête sur la tentative d'assassinat de plusieurs étudiants *qaidis* à Fès et

Oujda, lors des raids que les islamistes avaient lancés contre eux, cette décision donc avait permis aux camarades de sortir vainqueurs de la bataille de la Cafétéria. Une victoire qui les avait incités à établir un ambitieux programme militant, bien que les étudiants originaires de province aient commencé à quitter progressivement la faculté pour Essaouira, El-Kelaâ des Sraghna et autres villes et villages des environs de Marrakech, afin de préparer dans le giron familial les examens qui approchaient à grands pas. Aussi quand un matin, lors d'une réunion à la cafétéria, le camarade Farid évoqua le problème de l'absence d'infirmerie sur le campus de la fac de lettres, et de la détermination des résidents de la cité universitaire à se battre pour faire valoir leur droit à l'accès aux soins médicaux *in situ*, les externes inscrits en lettres s'enthousiasmèrent pour ce dossier. Ils décidèrent de mettre le feu aux poudres en organisant le lendemain une marche allant de la fac à la cité universitaire, en solidarité avec ses résidents et en soutien à ses militants dans leur combat légitime.

OceanofPDF.com

20

Où était Rahhal ce jour-là ?

Mais où était-il donc ?

Ah oui… Il était en réunion avec son directeur de recherche. La dernière réunion, au cours de laquelle le professeur Bouchaïb Makhloufi prononcerait un discours d'adieu solennel et remercierait ses étudiants de leur sérieux, de leur persévérance, et de s'être pliés à ses directives et à ses conseils, avant de leur donner son imprimatur et de leur souhaiter bonne chance à l'écrit, en leur affirmant que "pour l'oral, *inchallah*, tout irait pour le mieux".

Rahhal ne croyait absolument pas à la chance ; il croyait plutôt dur comme fer à la malchance. Car il était convaincu que la malchance pour lui était héréditaire, chronique et incurable. Cependant il croyait aussi aux privilèges d'ordre divin que sont les *karamas*, et parmi elles la "satisfaction promise aux parents". En effet, comment un être aussi insignifiant qu'Abdeslam aurait-il pu rêver d'avoir un jour un fils comme Rahhal, qui assoirait son statut de père, l'écouterait, et le traiterait avec égards, même s'il sortait tout droit du bidon de Halima le Pélican ? Ce fut donc cette *karama* dont bénéficient les parents, et ici surtout Abdeslam, qui poussa Makhloufi à choisir précisément ce jour pour faire son discours d'adieu à

son bataillon de chercheurs en poésie préislamique. Ainsi l'Écureuil se retrouva-t-il loin du champ de bataille qui laissa des dizaines de blessés et d'estropiés, et se solda par l'arrestation de quinze personnes qui furent jugées dans la semaine.

L'absence de la masse étudiante fut évidente dès le début. Car la manifestation qui partit de la cour de la faculté de lettres ne comptait que des militants endurcis et quelques-uns de leurs fidèles supporters, de ceux qui avaient préféré rester à l'université jusqu'à la complétion du programme d'action – sachant qu'Atiqa la Vache avait demandé à plusieurs reprises la remise du programme à la saison suivante, mais que les camarades Mokhtar et Mourad – le Rat-taupe et la Gerboise – avaient insisté pour le compléter, et même l'étoffer en y ajoutant certains dossiers auxquels ils n'avaient jamais prêté attention jusque-là, comme celui concernant l'infirmerie qu'ils avaient oublié d'inclure dans le dossier complet des requêtes. Ainsi la manifestation partit de la cour de la faculté en direction du restaurant de la cité universitaire à l'heure du déjeuner.

Les camarades s'attendaient à l'intervention des membres de la garde universitaire, et nul doute que le comité de vigilance en avait tenu compte pour préparer sa riposte contre cette intrusion. Mais ils n'avaient jamais pensé que les attendraient sur la place qui séparait le portail de la faculté de lettres de l'entrée de la cité universitaire les hordes des forces d'intervention rapide, dont personne ne savait quand elles étaient arrivées ni comment elles avaient cerné les lieux. Nul n'avait prévu une telle escalade de la part du makhzen. Mais il était difficile de reculer, aucun des camarades ne pouvant souiller son honneur de militant en invitant les manifestants à rebrousser chemin vers la faculté, fût-ce pour revoir la situation à l'aune des nouvelles données. Une telle décision, pourtant sage, aurait à jamais marqué

du sceau de la honte quiconque aurait osé la prendre. Voilà pourquoi les gorges s'égosillèrent de plus belle et clamèrent leurs slogans de plus en plus fort.

Camarades, il faut lutter,
Pas question d'abandonner…

Et plus la panique s'infiltrait dans les cœurs, plus le ton montait.

On n'sera jamais soumis,
On n'a pas peur des fusils…

Le sang bouillonnait dans les veines. Les camarades étaient un rien perplexes. Mais ils braillaient malgré tout. Frappés d'hystérie collective.

Vous aurez beau nous tuer,
Vous pourrez nous massacrer,
D'autres viendront nous remplacer…

La manifestation avançait timidement vers la cité universitaire. Elle avançait par à-coups. Dans le désordre. Elle avançait en louvoyant vers l'entrée. Soudain, comme une horde de loups brusquement relâchés d'un invisible enclos, les forces d'intervention rapide décimèrent les manifestants. Elles les assaillirent de tous côtés et les mirent en menus morceaux. Les blessés et les estropiés restèrent là à hurler sur la place, dans la chaleur du début d'après-midi, sans personne pour les secourir et leur offrir une goutte d'eau. Quant aux quinze étudiants qui furent arrêtés, pas un seul n'appartenait au noyau dur de la faction.

Les militants sont toujours les derniers à être arrêtés, se marrèrent les islamistes en reprenant ce fameux précepte des *qaidis*, tout en discutant des événements, réunis à la buvette qu'avaient désertée ses habitués depuis que courait la rumeur d'une vague d'arrestations à grande échelle ciblant les *qaidis* dans les prochains jours. Les gestionnaires de la cafétéria avaient

complètement disparu. Ils ne voulaient pas perdre bêtement la liberté qu'ils avaient recouvrée depuis peu. Ainsi les islamistes prirent-ils temporairement le contrôle des lieux. Ils y interdirent de nouveau les cigarettes, ainsi que la musique, sous prétexte que la période de préparation aux examens nécessitait davantage de calme. Et de leur repaire au fin fond de la cafétéria, ils se mirent à analyser ce qui s'était passé, certains que le fait qu'aucun leader *qaidi* n'ait été arrêté constituait la preuve de leur collaboration avec le régime.

Bien que lors du procès certains étudiants véreux aient balancé les noms des leaders de la faction, et aient confirmé la responsabilité personnelle de ceux qui avaient appelé à "une manifestation non autorisée sur la place publique" qui les avait conduits au tribunal, aucun des leaders ne fut arrêté. Et l'affaire se compliqua davantage quand la rumeur courut dans les rangs des étudiants que Mokhtar le Rat-taupe se trouvait parmi les enquêteurs qui avaient accueilli au siège des services secrets ceux qui avaient été interpellés. On racontait – mais comment savoir ? – qu'il portait un costume chic avec une cravate et des souliers brillants, et qu'il fumait des Marlboro pendant l'interrogatoire, sans que rien dans son attitude ou son expression ne trahisse le fait qu'il avait un autre nom et qu'il vivait une double vie, une vie où il assistait avec eux aux réunions marathons de l'Unem.

OceanofPDF.com

21

Le sommeil ne trouvait plus le chemin des paupières de Rahhal. Il se tortillait dans son lit comme un poisson dans un filet. En général, Rahhal ne rêvait pas. En dehors de ses duels qui s'étaient faits rares ces dernières années, et en dehors de certaines mascarades nocturnes au cours desquelles Hassaniya lui apparaissait soit en aigle, soit dans la peau d'un cheval, ou encore en fantôme de gazelle, Rahhal à priori ne rêvait pas. Mais depuis peu, il rêvait toutes les nuits, et toujours avant de sombrer dans un sommeil qui ne l'emportait plus qu'à l'aube. En réalité ce n'étaient pas des rêves, mais des cauchemars éveillés. Par exemple, il se voyait au milieu d'une manif, braillant dans la foule "Camarades, il faut lutter – Pas question d'abandonner". La suite du slogan se dissout dans sa bouche, les masses populaires s'évaporent, ceux qui se tiennent devant et derrière lui l'abandonnent, et il se retrouve face à une énorme matraque qui fait pleuvoir sur sa tête une série de coups violents, et l'enfonce comme un piquet jusqu'à ce que le haut de son crâne soit au niveau du sol. Rahhal fait des efforts légendaires pour s'extirper, mais en vain. Il sait qu'il ne dort pas. Pourtant il ne peut rien faire. Il sent qu'il a soif. Se lever pour aller boire ? Il veut pisser, sa vessie le torture, mais il en est incapable et il ne sait pas pourquoi. Il reste là, planté en terre comme un piquet. Il ne voit rien. Il

n’entend rien. Il a du mal à respirer et il sent son cœur battre violemment. Il ouvre les yeux et il ne voit rien. Si seulement la municipalité avait mis l’électricité dans cette maudite ruelle pour qu’il puisse allumer la lumière et vaincre les ténèbres de ses cauchemars. Mais il n’y a pas de lumière. Pas d’interrupteur sur le mur à sa portée. Et allumer une bougie requiert un effort, or il n’a aucune force. Ses yeux sont ouverts sur le vide. La poussière s’y infiltre, avec la vermine et les vers de terre. Rahhal crie sans émettre aucun son. Ni voix, ni larynx, dans son cou.

Rahhal… Rahhal…
Toi qui vis en nous…
Rahhal… Rahhal…
Le joli nom que voilà…

Il rêvait parfois que deux membres des services secrets le repéraient et l’arrêtaient, lui précisément, parmi des dizaines de manifestants.

Ils l’attrapent brutalement par le col de sa chemise et l’entraînent hors de la manifestation pour le jeter dans une grosse camionnette déglinguée, comme celles dans lesquelles on transporte les moutons de l’Aïd el-Kebir. Là quelqu’un l’attend qui lui passe rapidement les menottes et lui bande les yeux, et on le jette sur un tas de corps empilés à l’arrière du véhicule. Chaque fois que la porte s’ouvre sur un nouvel arrivant, il perçoit les mêmes gestes rapides et efficaces, puis le sac de viande humaine atterrit sur lui ou sur les autres sacs de viande jetés à ses côtés. Les sacs fermés remuent. Se tortillent. Gémissent. Chaque fois que l’un d’eux essaie de changer de posture, c’est la panique et les gémissements redoublent. La voiture est garée là-bas, pas loin du champ de bataille. Rahhal entend les cris à l’extérieur. Les cris des étudiants. Les supplications des étudiantes. Leurs hurlements. Le bruit des coups qui s’abattent sur les corps. Son cerveau est près d’exploser. Il essaie de crier, mais il n’y arrive pas.

Il ouvre les yeux et songe à se lever. Il faut qu'il aille boire à la cuisine. Il meurt de soif et sa bouche est sèche. Il pourrait se traîner jusqu'aux WC pour vider sa vessie et en finir avec cette brûlure au bas-ventre. Mais il ne se lève pas. Il sent une délicieuse chaleur mouiller son entrecuisse. Une chaleur salée humiliante. Merde ! Il a pissé au lit. Pourtant il ne se lève pas. Il est réveillé. Ses yeux sont grands ouverts. Je suis un écureuil. Je ne suis pas un poisson pour dormir les yeux ouverts. Rahhal n'est plus sûr de rien : écureuil ou poisson ? Un poisson qui se débat dans un filet ? Il ne sait plus s'il dort ou s'il est réveillé, ou s'il est quelque part entre éveil et sommeil. Il ne se souvient plus de rien et n'est plus sûr de rien. Les questions se succèdent, innombrables : des questions sur son père et sa mère, sur sa provenance et ses origines, sur Aïn Itti et Moukef, sur Makhloufi et Hassaniya, sur Wafiq Dera'i, sur Al-Harith ben Hilliza al-Yashkuri et Amr ibn Kulthum, sur la Vache et la Hyène, le Rat-taupe et la Gerboise, le Sloughi, le Lézard, et autres animaux qu'il s'aperçoit ne pas avoir bien étudiés dans les cercles de discussion. Il répond consciencieusement à toutes les questions, avec dévouement, et une précision d'écureuil. Il vomit un flot d'informations, de détails, d'expressions, les couleurs des manteaux, les marques de cigarettes et les marques de chaussures. Comme un robinet qu'on ouvre, qui se brise entre nos mains, et que personne ne sait plus fermer. Il parle sans s'arrêter. Il délire, il n'en finit plus de délirer…

Halima ne savait que faire de ce fils ensorcelé. Quant à Abdeslam, il récitait dès l'aube à son chevet quelques versets du Coran, et ne le quittait que lorsqu'il l'entendait ronfler.

Halima ne comprenait rien à l'étrange sérénité dont jouissait Rahhal pendant la journée. Comme s'il ne passait pas ses nuits à délirer. Le gosse est-il envoûté ? demandait-elle à Abdeslam sans attendre sa réponse. Eyyad

ne se mêlait pas de leurs affaires. Quant à Abdeslam, il ne posait pas de questions. Il avait pris l'habitude de n'en poser aucune sur ce qui se passait dans cette maison. Il n'y avait que Halima pour en poser et y répondre.

Rahhal de son côté était profondément heureux de ne pas s'être trouvé parmi les manifestants le jour de la bataille de l'Infirmerie. Les cauchemars régissaient ses nuits, et de noirs scénarios, décrivant en ennuyeux détails ce qui aurait pu lui arriver, l'assiégeaient. S'il avait été là. S'il était tombé à son tour entre les mains des policiers, parmi les inconnus qui avaient été arrêtés, tous des étudiants banals, aussi insignifiants que lui. Il était heureux, parce que tout ce qui lui arrivait en ce moment se passait dans son lit, et pas dans les ténèbres du cachot. Voilà pourquoi chaque fois qu'il se réveillait tard – toujours après midi – il rejoignait Halima, Abdeslam et Eyyad à la table du déjeuner, le visage serein, sans trace des crispations qui l'avaient déformé pendant qu'il délirait.

— Le gosse est ensorcelé, affirmait Halima en se grattant le cou avec son épaule comme un pélican. On a j'té un sort au gamin, y a pas photo…

Puis en tançant Abdeslam d'un regard hostile :

— Ah, malheur ! Ton fils… Maudits charlatans !… OK, tu sais pas quoi m'dire ? Eh ben moi j'te l'dis, ensorcelé, y a pas d'autre mot. En-sor-ce-lé !

Mais Abdeslam ne disait rien. Eyyad souriait, tête basse. Quant à Rahhal, il ne parlait à personne. Il mangeait en silence. Les traits apaisés, avec un sourire satisfait que Halima trouvait étrange et mystérieux. À peine se levait-il de table qu'il retournait s'affaler sur son matelas sans sommier posé à même le carrelage usé, et il révisait une énième fois ses cours. Au coucher du soleil il sortait faire une balade qui le menait toujours place Jemaa el-Fna. À Marrakech, tous les chemins mènent à Jemaa el-Fna, et lui en prenait chaque fois un nouveau.

Pendant le trajet, il savait s’offrir quelques petits bonheurs. S’asseoir à un café de la place était un luxe hors de portée. Mais il avait pris l’habitude de s’acheter des pépites et aimait entendre craquer les graines de tournesol entre ses dents tout le long du chemin. C’était sa seule distraction. Parfois il s’inventait d’autres petites joies artificielles pour se faire plaisir. Quand il faisait froid, il emportait son unique manteau, un manteau bleu et court, vieux mais épais, doublé de coton, avec une capuche qui, tant il était malingre, le faisait ressembler, quand il la mettait, à un écolier. Il emportait parfois un des deux pulls en laine orphelins qu’il possédait. Il les avait aussi achetés à Sidi Mimoun, à la friperie située près du mausolée de Youssef ben Tachfine. Le premier était en cachemire gris, et le second bleu nuit, crocheté en rosettes – Hassaniya se doutait bien que c’était un tricot de femme, mais elle n’avait jamais osé le lui faire remarquer. Cependant Rahhal n’enfilait son manteau ou son pull que quand le froid était mordant. Son plaisir c’était de souffrir. De jouir de souffrir. Il commençait par tenir tête au froid. Il frissonnait un peu. Il tremblotait. Mais il résistait. Il continuait de marcher à grands pas vers Jemaa el-Fna et, une fois sur la place, il enfilait ses vêtements chauds et savourait l’instant. Bien emmitouflé, il goûtait alors à la douceur de sa balade parmi les saltimbanques et les conteurs, puis dans les souks avoisinants, heureux de porter quelque chose qui lui réchauffait les os et le protégeait du froid.

Mais aujourd’hui, il n’avait pas besoin de manteau. Parce qu’il faisait chaud. On était en mai. Le mois de préparation aux examens. Rahhal portait une chemise d’été à manches courtes kaki, un jean gris, et il était chaussé de sandales artisanales en cuir grossier. Il se sentait plus léger et marchait d’un pas alerte, comme si tout le bonheur du monde l’habitait. Il était libre, ça suffisait. Et si les cauchemars le hantaient aux heures troubles qu’il passait entre veille et sommeil, c’était une punition bien méritée, pour avoir trop souvent assisté aux réunions de l’Unem en oubliant que ce pays avait des

lois. “Vive l’autorité !” répétait constamment sa mère. Et lui qui s’était dit ces derniers temps que la poigne qui tenait le pays s’était relâchée ! Il remerciait Dieu de lui avoir permis de profiter de la leçon sans l’envoyer moisir des années en prison, pas comme ses malheureux collègues qui à eux tous venaient de récolter un demi-siècle au trou, dans le froid et l’obscurité. Alors qu’ils se trouvaient là par hasard. Juste parce qu’ils ne s’étaient pas inscrits en maîtrise avec Makhloufi et que, par conséquent, ils n’avaient pas été invités à son discours d’adieu. Ou peut-être parce que leur bourse était en retard et qu’ils n’avaient pas assez de sous pour acheter un billet et rentrer chez eux, dans leur ville ou dans leur village, et ils étaient restés à Marrakech un ou deux jours de plus à attendre leur virement. Double scoumoune. Peut-être s’étaient-ils joints à la manif pour passer le temps, comme d’habitude. Peut-être se trouvaient-ils là par erreur. Et les voilà maintenant avec sur les bras des procès, des tribunaux, des délibérations, des avocats, et des mères qui venaient de douars lointains pour leur rendre visite, chargées de paniers et de larmes.

Jemaa el-Fna la nuit resplendit comme en plein jour. Mille petits soleils trouent les ténèbres et la place en devient plus belle que tous les matins du monde. Et Rahhal s’y promène au comble du bonheur. Il ne rentre chez lui que lorsque Eyyad, Abdeslam et Halima sont endormis. Il va dans la cuisine. La théière est à sa place. Le pain, l’huile d’olive. Quand il fait chaud, Rahhal adore boire son thé froid. Il sirote son premier verre avec délice. Et le second, il le savoure avec le pain et l’huile. Il se demande toujours ce que les Marocains buvaient avant que le *thei* ne devienne leur boisson nationale. *Quid* de leur humeur avant l’arrivée du thé vert au XIX^{e} siècle ? Rahhal mange dans l’obscurité, avant de se glisser dans son lit, parfaitement heureux, oublieux des cauchemars qui l’attendent.

OceanofPDF.com

22

Sans lever les yeux sur lui, elle lui dit d’une voix tremblante et résolue tout à la fois :

— J’ai réfléchi à la question. J’suis d’accord. Tu peux aller d’mander ma main quand tu veux.

Rahhal crut sentir la terre se dérober sous lui. Mais Hassaniya ajouta de sa faible voix tremblotante et du même ton décidé :

— Au fait, ma mère aussi est d’accord. Seulement, ne tarde pas.

Dis donc l’Écureuil, on dirait que la p’tite te demande en mariage !

Rahhal et Hassaniya étaient en plein dans l’édition de leur mémoire. Tous les étudiants les faisaient taper dans des boutiques proches de la faculté, à Daoudiate, où les filles étaient expertes, travaillaient vite, et faisaient un nombre limité de fautes, ce qui facilitait le travail de révision. Et elles avaient toutes tapé des mémoires pendant des années sur des machines à écrire, à une époque où les corrections n’étaient pas aussi faciles à faire que sur l’ordinateur. Mais Rahhal, qui mourait de peur d’être arrêté, avait préféré chercher ailleurs, loin de l’université et de ses environs. Il était tombé par hasard, dans le quartier du mausolée du vénérable saint Sidi Abdelaaziz Tebaâ, sur une célibataire diplômée à qui son père avait ouvert une petite boutique attenante à la maison de famille, et qui demandait

moitié moins cher par page que ses concurrentes de Daoudiate. Rahhal trouva l'offre alléchante, et il n'eut aucun mal à convaincre Hassaniya. Mais dès qu'ils se mirent au travail, il réalisa que la fille n'avait aucune expérience. Et qu'en dehors de l'ordinateur et de la photocopieuse qui meublaient la boutique, la pauvrette n'avait que sa gentillesse, sa timidité et son entière disponibilité à offrir. Hassaniya comme d'habitude n'hésita pas à rejeter sur lui la responsabilité de ce bourbier, et elle le laissa assumer seul les conséquences de son choix.

Ainsi Rahhal se mit-il à passer ses journées enfermé comme un ermite avec Rabi'a dans sa boutique. Il lui dictait le texte mot par mot, ligne par ligne. Il lui signalait les fautes d'orthographe et les erreurs de diacritiques, lui expliquait où placer la voyelle *kasra* de la particule *'inna*, quand écrire la consonne *hamza* sur la ligne ou sur la lettre *yaa'*, et lui parlait des différences entre la *hamza* stable, instable ou élidée. Il en vint même à tout épeler et à lui dire explicitement si le *taa'* à la fin d'un mot était ouvert ou fermé. Rabi'a, une fois passée la gêne des premières pages, lui expliqua qu'elle n'était pas diplômée en littérature arabe mais en études islamiques, et que d'ailleurs depuis sa tendre enfance, elle n'avait jamais aimé l'arabe littéraire.

— Incroyable, tu t'rends compte, ça fait depuis l'primaire qu'l'arabe et moi, on s'entend pas !

Incroyable, en effet ! songea Rahhal, sarcastique. Comme si la fille était un puits de sciences en français, qu'elle avait étudié la jurisprudence, les hadiths et les fondements de la religion en araméen à la fac, ou comme si le Coran avait été révélé en dialecte marocain, la seule langue qu'elle maîtrisait !

Mais trop tard, plus question de discuter. Rahhal était dans le pétrin et il devait assumer. Rabi'a lui raconta par la suite que c'était sa mère qui avait eu cette idée. Elle avait suggéré à son mari d'ouvrir cette boutique pour tirer

leur fille de sa solitude, après plus de cinq années de réclusion. Dès sa sortie de l'université, elle s'était trouvée en prison. Une fille unique, entre son bigot de père et ses trois frères. Qui la traitaient tous comme une bonne depuis qu'elle avait fini ses études. Et elle cavalait, essoufflée, de l'un à l'autre pour satisfaire leurs interminables demandes. Isolée du monde. Elle faisait de temps à autre avec sa mère des balades insipides. Mais elle n'avait pas le choix. Soit l'accompagner pour de rares visites à sa tribu de pipelettes, soit rester prisonnière entre quatre murs. Elle avait posé sa candidature partout, mais Dieu l'avait abandonnée. Elle avait échoué au concours de l'École normale supérieure. On avait accepté son dossier au Centre de formation des instituteurs, mais une fois de plus, la chance lui avait fait faux bond à l'examen. Au fond Rahhal voyait très bien pourquoi. Car son incompréhensible problème avec l'écriture du *taa'* en fin de mot aurait fait en soi de son admission au Centre de formation des instituteurs un véritable crime contre l'humanité et les générations futures.

Le mémoire sur *Les Conflits entre les Banu Bakr et les Taghlib, leurs défaites et leurs faits d'armes, à travers les deux Mu'allaqaat d'Amr ibn Kulthum et d'Al-Harith ben Hilliza al-Yashkuri* fut pour Rabi'a la première occasion de faire ses preuves depuis l'ouverture de sa boutique, plusieurs mois auparavant. Elle n'avait jusque-là tapé que des avis de réclamations, des documents administratifs, et quelques contrats de vente et de location. Elle avait failli se transformer à son insu en écrivain public. Mais un beau matin, ce rat timoré lui avait offert une opportunité en or : un mémoire de maîtrise. Et il s'était aussitôt mis à marchander bec et ongles le prix du feuillet. Il lui avait expliqué par exemple que les pages avec des poèmes devraient être moins chères parce qu'il y avait moins de mots ; il lui avait fait valoir que les premiers feuillets portant le titre, la dédicace et les remerciements adressés au directeur de recherche étaient gratuits dans les boutiques autour de la fac, et patati et patata… Mais Rabi'a se fichait bien

du prix, elle voulait simplement le ferrer. *Primo* pour s'entraîner. Parce que pour ça, elle avait besoin d'un truc à taper. Un document plus long qu'un contrat de location. *Secundo* parce que sa mère l'avait prévenue qu'elle ne se marierait jamais si elle ne sortait pas pour voir du monde et être vue. En outre, si elle restait oisive à la maison à la disposition de ses trois chameaux de frères, elle gaspillerait son avenir et "sa vie lui filerait entre les doigts".

Ainsi Rahhal se retrouva-t-il à souffrir avec elle. Ils mettaient une heure entière à taper un court paragraphe. Et chaque fois qu'un client entrait pour une photocopie, elle s'interrompait pour l'accueillir comme s'il s'agissait d'un invité ou d'un ami. Parfois le client voulait une enveloppe ou un timbre, et elle demandait à Rahhal de le servir à sa place, comme s'ils étaient associés. Et dès que sa mère ou un de ses frères l'appelaient pour quelque tâche ménagère urgente, elle s'excusait de nouveau, sortait par la porte arrière qui donnait directement dans la maison, et disparaissait pendant un moment. Une demi-heure parfois, ou plus longtemps. Quand elle réapparaissait, c'était avec un verre de *thei* ou une pâtisserie pour lui, et il comprenait qu'on l'avait appelée pour le petit-déjeuner, la pause de dix heures que les Marrakchis respectent religieusement, comme si elle était dictée par la sunna.

Au début, Rahhal s'en agaça, mais un jour où elle était sortie, il prit sa place, et se mit à taper quelques mots. Quelques lignes pour gagner du temps, ou du moins pour ne pas mourir d'ennui. De fil en aiguille, il prit goût à la tâche. Il s'aperçut même qu'il tapait mieux et plus vite qu'elle. Avec moins de fautes. Ainsi les rôles se renversèrent. Ce fut Rabi'a qui dictait et lui qui écrivait. Et elle s'émerveillait de la vitesse à laquelle il allait, lui qui n'avait reçu aucune formation en informatique, ni n'avait appris comme elle à taper à la machine. Aussi, quand Hassaniya leur rendit visite à l'improviste un après-midi, elle n'y comprit que dalle. Rahhal essaya bien de lui expliquer les choses, mais non, elle ne comprenait pas.

Ou peut-être à ce moment-là ne voulut-elle rien comprendre à ce qu'il lui expliqua. Mieux encore, elle ne voulut rien entendre. Elle revint le lendemain. Et quand elle revint le surlendemain, dans l'après-midi, elle profita de ce que Rabi'a s'était absentée quelques minutes pour dire à Rahhal d'un ton sans réplique qu'elle était d'accord, et que sa mère aussi. Seulement, il ne fallait pas qu'il tarde.

Rahhal ne se souvenait pas d'avoir jamais abordé la question de leur éventuelle union, ni même d'y avoir fait la moindre allusion, fût-ce en passant. Alors, lisait-elle l'invisible et voyait-elle ce qui était caché ? Mais comment aurait-il pu cacher ou divulguer une idée qu'il n'avait même pas eue ? C'est vrai que Hassaniya hantait parfois ses nuits, et c'est vrai qu'il n'avait jamais été aussi près d'une femme de toute sa vie, mais malgré son ambiguïté, le cadre de leur relation était clairement défini. C'est vrai aussi qu'il s'était senti faiblir devant elle récemment, et qu'elle le houspillait de temps à autre et n'hésitait pas à le rudoyer, même quand il n'avait rien fait pour le mériter, mais ceci n'expliquait pas cela.

Alors, était-elle jalouse de Rabi'a ? Mais qu'est-ce que Rabi'a avait à voir là-dedans ? Rahhal n'osa plus poser de questions. Mais il songea à Halima, aux remarques acerbes dont elle assommait Abdeslam, avec ou sans raison : "Seigneur Dieu tout-puissant ! Nous les femmes, les hommes sont nos boulets, et moi j'ai écopé d'un âne ! On lui parle, et il reste planté là la bouche ouverte, comme un demeuré !"

Hassaniya avait-elle perçu des choses qui lui avaient échappé ? Un jour Makhloufi leur avait parlé de Hind bint al-Nu'man ibn al-Mundhir, qui lorsqu'on l'interrogea sur sa taille qui s'arrondissait alors qu'elle était sous la tutelle d'Al-Hadjaj ben Yusef, un être qu'elle haïssait, répondit :

Hind n'est qu'une pouliche arabe,

Descendante de chevaux mâtinés de mulets,
Si elle met au monde un poulain, Dieu l'aura comblée,
Si elle met au monde un mulet, elle l'aura eu d'un mulet.

Rahhal aimait ces vers. Hind faisait exactement comme lui, elle renvoyait l'humain à ses origines animales. Mais leur écho résonnait aujourd'hui comme si Hind était sa mère, Halima bint al-Wafi ould Hadjoub. Était-il ce mulet, fils de mulet ? S'était-il mis à ressembler tant que ça à une mante, bien que son père et lui ne soient ni du même type ni de la même espèce ? S'était-il passé quelque chose à son insu, pour que Hassaniya intervienne soudain et prenne le contrôle de la situation, tandis que lui, comme son père Abdeslam, avait tout d'un sourd à une noce – "un âne, un demeuré, qui restait planté là, bouche ouverte, quand les gens lui parlaient" ?

— En tout cas maint'nant, les choses sont claires, annonça Hassaniya d'un ton résolu. Maîtrise ou pas, je commence à bosser à partir de début septembre à l'école d'Imad Katifa à Massira, et je peux te trouver une place au même endroit. Bien sûr, personne t'empêche de passer tous les concours qu'tu veux. Si tu décroches un boulot à l'École normale supérieure, super, j'pourrai t'accompagner en poste. Mais si tu réussis au concours des instituteurs, j'quitterai pas mon boulot pour m'enterrer avec toi dans un douar, un village ou un bled perdu. Tu m'as bien comprise, hein ?

Halima, elle, ne comprenait pas. Elle ne comprenait rien à toute cette histoire. Car l'offre était bien là, ficelée emballée, et semblait presque incroyable pour quelqu'un d'une lignée aussi malchanceuse. Une fiancée bizarre et maigrichonne certes, mais diplômée comme son fils. Une belle-mère prête à accueillir le promis sous son toit pour que le jeune couple vive avec elle. La possibilité pour son fils de travailler aux côtés de sa dulcinée, à l'école d'Imad Katifa à Massira. Une mobylette que le directeur leur

achèterait pour leur permettre de se déplacer facilement entre Mouassine, dans la médina, et Massira. Que demandait le peuple ? Surtout pour un gosse aussi guignard que Rahhal qui n'avait réussi ni au concours de l'École normale supérieure, ni à celui du Centre pédagogique régional. Quant au Centre de formation des instituteurs où il avait quelque peu hésité à postuler, on n'y avait même pas accepté son dossier. Voilà pourquoi Halima avait tout de suite considéré l'offre de Hassaniya comme une occasion en or de tirer son rejeton de la spirale infernale, même si elle ne comprenait pas pourquoi la mère de Hassaniya s'astreignait à tous ces rituels diaboliques de magie et de sorcellerie pour faire tomber l'Écureuil dans les rets du mariage. Si elle était venue la trouver en premier, elle le lui aurait livré sur le dos d'un âne, pieds et poings liés. Car l'affaire ne méritait pas toutes ces incantations et ces machinations qui empêcheraient Rahhal de fermer l'œil pendant des semaines. Lui avait-elle préparé un cocktail de bouse de vache et de cervelle de hyène ? Avait-elle loué pour lui les services d'un suppôt des djinns à un *fqih* spécialiste en philtres d'amour ? L'avait-elle séduit avec de la cire ou du poivre ? Avec du sel ou de l'encens ? En réalité, les Marrakchies sont dangereuses, la sorcellerie coule dans leurs veines plus vite que le sang, songeait Halima, secrètement impressionnée par les femmes de la ville rouge, et stupéfaite de voir ce qui lui arrivait, mais cependant heureuse de ce cadeau du ciel qui allait insuffler un peu de nouveauté dans sa vie, et la soustraire à la monotonie des ans.

Halima, qui raisonnait simplement, souhaitait que Rahhal reste près d'elle à Marrakech et qu'il se trouve un petit boulot convenable, plutôt que de partir à l'autre bout du monde pour être instituteur dans un bled paumé, une des oasis de Zagora, d'Errachidia ou de Tata, ou dans un douar accroché entre deux sommets de l'Atlas, battu par la neige et le froid. Son père Abdeslam – un modèle du genre question flemme et manque d'astuce – avait quitté les terres de ses ancêtres dans la plaine d'Abda,

poussé par Halima bien sûr, et avait émigré dans la ville des Sept Saints. Alors pourquoi Rahhal, instruit et dégourdi comme il l'était, quitterait-il Marrakech pour gaspiller sa jeunesse suspendu entre deux montagnes, ou craché comme un noyau dans les sables du grand Sud ?

— Ça, moi, tu vois, qui suis qu'une femme, pas éduquée, pas futée, ça j'le veux pas pour toi. Même s'ils te l'demandent et te l'red'mandent, mon fils, mon p'tit Rahhal, à l'école des instits, ils te f'ront la honte, j'vais pas t'laisser y aller. Tu vas aller où ? Au diable ? Mieux vaut le p'tit hérisson qu'tu m'as am'né comme ça en douce, sans prévenir sans rien dire, plutôt qu'aller t'perdre dans l'désert ou à Perpète-les-Oies.

Hérisson…

Elle avait bien dit "hérisson" ?

Ah ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt !

Comment n'avait-il pas vu que cette fille aux oreilles minuscules et dont la tête et le cou faisaient presque bloc ressemblait à un hérisson ?

Rahhal avait passé tous les mois précédents à traquer l'animal en Hassaniya. Dans ses expressions, ses mots, ses silences, les inflexions de sa voix. Dans sa démarche, sa façon de s'asseoir, ses gestes et ses attitudes. Dans les livres et les rêves. En vain. Et voilà que Halima, dans une de ses tirades sans queue ni tête, l'extirpait sans peine et par hasard de son terrier !

Tu vas passer les années qu'il te reste à vivre dans le giron d'un hérisson, Rahhal. Dans le giron d'un animal qui pique et que tu découvres à peine, alors que la date du contrat de mariage est déjà fixée. Les autres ont droit à de la chair fraîche et tendre dans le lit conjugal, tandis que toi tu te réserves des piquants. Même si tu t'es un peu habitué aux épines de ton hérisson maigrichon dans la bibliothèque de la faculté, quand elle dardait sur toi, à tort ou à raison, ses mots blessants. Ou quand elle était prise d'une de ses

mille colères et t’envoyait des piques acérées comme des flèches. Tu t’y es habitué, l’Écureuil. Et puis qui sait, peut-être que les liens d’affection tissés sur la couche nuptiale guériront ton hérisson de sa timidité congénitale, et qu’elle s’offrira à toi librement corps et âme ? Alors, ta résistance et ta patience seront récompensées, et tu cueilleras sa rose de plein droit. Tu promèneras ta main sur le petit ventre de ton hérisson pour goûter à la douceur de sa fourrure. Sans ses piquants, Rahhal, le hérisson a le poil doux. Et tu sauras bien convaincre Hassaniya que tu n’es ni chien ni renard pour qu’elle se hérisse devant toi, mais seulement un paisible et gentil écureuil dont nul n’a rien à craindre.

Ah ! Halima, ma mère… Halima bint al-Wafi…

Tu as enfin percé le mystère !

Car tout est clair maintenant. Et l’Écureuil trouvera bien moyen d’apprivoiser son Hérisson.

OceanofPDF.com

23

Le vent d’automne soufflait sur les vergers, les jardins et les arbres de Marrakech en cette fin septembre. La période des concours était terminée, les amis de Rahhal et de Hassaniya qui avaient été reçus aux écoles de formation de professeurs venaient d’intégrer leur institution, et ceux qui avaient échoué étaient retournés se vautrer dans les bras d’un ennui fatal. Les étudiants continuaient leurs études à l’université et attaquaient un nouveau semestre de conférences, de réunions, et de batailles de cafétéria qui n’en finissaient pas. Tandis que les malchanceux étaient privés de tout, même de la routine universitaire. Accrochés dans le vide, comme des vêtements sur une corde à linge. Le vent les taquinait, et un sentiment d’inutilité les rongeait. Rahhal, lui, était face à l’offre de Hassaniya. Il n’avait pas le choix. Et lui-même n’aurait pu espérer de meilleure solution.

Il se présenta, servile et embarrassé, à la porte du bureau de la directrice, et lorsque Hassaniya lui eut fait signe d’entrer, Imad Katifa en personne s’empressa de l’accueillir.

— Entrez… entrez… Siii… Si Rahhal, n’est-ce pas ?

— …

— Entrez… Je vous en prie.

Rahhal se contenta de hocher la tête en signe de gratitude. Il était tendu, gêné, incapable de lever les yeux sur Imad qui se montra cordial pendant toute la durée de la rencontre. Tandis que Houyam, la véritable directrice de l'établissement, resta assise à son bureau. Sans piper mot. Sans décoller de sa chaise. Elle observait la scène en silence, l'air à la fois revêche et indifférent.

L'entretien s'acheva rapidement, plus rapidement que Rahhal ne s'y attendait, et sans qu'il ait ouvert la bouche une seule fois. Il se retrouva dans la cour de l'ancienne maison devenue école, tout frais embauché et prêt à l'emploi, mais sans vraiment savoir en quoi consistait son job, ni quelles étaient exactement ses responsabilités. L'établissement comptait un certain nombre d'enseignants, et la charte détaillée du personnel, avec la photo, le nom et la spécialisation de chacun, était épinglée sur un mur, à droite du bureau de la directrice – or la photo de Rahhal n'y figurait pas. L'établissement avait un gardien posté à l'entrée, qui lavait la voiture de Houyam, surveillait la mobylette de Hassaniya, celles des profs et leurs bicyclettes, et vendait des cigarettes à l'unité aux passants – donc là non plus, le poste n'était pas vacant. Que restait-il ? Eh bien voilà, Rahhal serait relégué dans un coin de la cour, comme un remplaçant dans une équipe de foot. Il resterait là jusqu'à ce qu'on y voie plus clair. Il surveillerait les allées et venues des élèves et serait à la disposition de tout le monde : celle d'Imad Katifa, le maître de céans, de sa femme Houyam, la directrice, et de sa sous-directrice et secrétaire particulière, Hassaniya ben Mimoun.

Quand Imad Katifa avait accepté la suggestion de Hassaniya d'employer son mari à ses côtés dans l'école primaire privée Les Lionceaux de l'Atlas, c'était simplement pour être sûr qu'elle-même y travaillerait. Car le conseil de famille présidé par Katifa père en personne s'accordait à dire que la fille

unique de leur voisine Oum el-Eid était toute qualifiée pour cet emploi, à cause de sa moralité irréprochable et de la formation universitaire qui l'avait préparée à un tel poste, et aussi parce qu'elle était plus capable qu'une étrangère de supporter les sautes d'humeur de Houyam. La condition qu'avança adroitement Hassaniya, dès lors que sa suggestion avait reçu un accord de principe, fut d'engager Rahhal en attendant d'y voir plus clair. Ainsi Rahhal profita-t-il de cette aubaine sans que ni Imad ni Houyam n'aient dû s'embêter à définir la nature de son poste. Il se retrouva membre du personnel, sans responsabilités précises. Car à part conduire la mobylette que l'établissement avait fournie à Hassaniya, et à part aller passer les commandes de Houyam au café voisin, ou sortir acheter des sandwiches pour Hassaniya et lui, à midi, dans les restaurants de l'avenue Dakhla à Massira, Rahhal ne faisait rien de particulier. Il regardait arriver et partir les élèves, il surveillait une classe ou une autre quand le prof allait aux WC ou était convoqué dans le bureau de la directrice, et il passait les longues heures restantes à bayer aux corneilles dans la cour de l'école, désœuvré et résigné.

L'insolence de Hassaniya et le ton coupant qu'elle employait parfois avec lui encouragèrent Houyam à s'y mettre aussi. Mais dès qu'elle s'aperçut que le gars se fichait bien de son image de marque et des questions de dignité, elle le laissa tranquille. Car Houyam adorait les embrouilles, l'entêtement et les guerres dérisoires, et elle était experte en l'art de créer des problèmes et d'inventer des bisbilles. Or Rahhal était mou et barbant. Il n'était pas du genre à rivaliser avec elle dans ce domaine. Et comme elle avait le triomphe modeste, elle le méprisa en silence et se soucia désormais de lui comme d'une guigne.

Quand Hassaniya lui parla des exploits de Rahhal à l'ordinateur, Houyam, magnanime, suggéra à son mari d'ouvrir pour lui l'ancien garage de la maison, d'acheter un ordinateur et une photocopieuse, et de les mettre

à sa disposition. Il pourrait ainsi se charger de taper et photocopier tous les rapports et les documents administratifs de l'institut, ainsi que les dossiers des enseignants et les examens des différents niveaux, tout en ouvrant aussi l'endroit au public. Ça ferait de la publicité, pour lui et pour l'école. D'autant qu'avec cet arrangement, Rahhal aurait un vrai travail qui justifierait le salaire qu'il recevait depuis quatre mois.

Imad, qui avait accepté la suggestion de sa femme, eut également l'idée de signer un contrat avec Maroc Telecom, afin d'ouvrir aussi une téléboutique dans le vaste garage, si bien que Rahhal se retrouva à la tête d'un ordinateur, d'une photocopieuse et de trois téléphones publics accrochés au mur gauche de la pièce.

T'occuper des lignes de téléphone, Rahhal, ne te demandera rien de plus que de faire la monnaie aux clients, et de vider la mitraille de la panse des machines en fin de journée. À part ça, tu auras tout le temps que tu voudras pour espionner la vie des autres, planqué derrière ton bureau en bois vermoulu. "Allô Naïma… Allô hadj… Allô hadja… Allô ma beauté… Allô mon amour… Allô, allô… Tu m'raccroches au nez, sale pute ? Attends qu'j'nique ta mère… Rappelle-toi de qui t'l'as mis…" Des discussions interminables… Toi, tu tends les pièces aux clients, et tu t'amuses à les écouter parler. À t'immiscer dans leur vie. La photocopieuse, c'est un geste mécanique, ce n'est pas plus bête que de surveiller une classe ou une autre en attendant que le prof revienne des toilettes. Mais utiliser l'ordinateur, taper quelque chose, caresser les touches du clavier, il n'y a pas plus grand plaisir : tendre l'index pour taper le *taa'*, l'annulaire pour caresser le *miim*, le majeur pour appuyer fort sur le *nuun*, une légère pression pour le *baa'*, pointer l'auriculaire pour effleurer la boucle du *zhaa'*…

Ses mains dansaient sur le clavier et Rahhal, l'œil rivé à l'écran, regardait ce qu'écrivaient ses doigts ailés. Avec un étrange sentiment de fierté, tout juste comparable à celui qu'il avait ressenti en apprenant à conduire la mobylette de son oncle Eyyad, juste après qu'ils avaient emménagé chez lui à Moukef. Mais ici la conduite était plus agréable et moins dangereuse. Le parcours baignait dans une belle lumière blanche. Pas de rues encombrées, pas de bicyclettes qui brûlaient le feu rouge, pas de bus qui polluaient l'atmosphère avec une épaisse fumée noire, pas de bruits de moteurs. Pas de passants qui traversaient hors des clous, pas de tut-tut ni de pouet, pouet. Un parcours sans danger, sur une route dégagée et bien éclairée.

— Une photocopie s'il vous plaît.

Il se levait lourdement. Allumait la photocopieuse. Prenait le document d'un air contrarié. Il attendait que la machine chauffe, puis zzzz… Sa tâche terminée, il retournait à son clavier. Mais peu à peu, il se mit à jeter un coup d'œil aux documents qu'on lui tendait. Il les regardait brièvement pour passer le temps, en attendant que la machine chauffe. Au fil des jours, il trouverait un certain plaisir à faire des photocopies. En réalité, cette rencontre avec des inconnus, cette incursion dans leur vie par le biais des documents qu'on lui apportait, ne manquait pas de piquant. La tâche n'était pas aussi ennuyeuse qu'il l'avait imaginé.

Mais laissons cela.

Revenons à notre lumineux destrier ailé.

Les doigts de Rahhal virevoltaient sur le clavier, de plus en plus souples et légers. Au fond de lui, il était très reconnaissant à Rabi'a. Il en avait plus appris pendant les quelques semaines qu'il avait passées auprès d'elle, dans sa boutique exiguë du quartier Sidi Abdelaziz, qu'avec Makhloufi, les profs de littérature arabe et les militants de l'Unem. Comme il était content de sa machine ! Il volait tous les jours un peu plus haut. Il avait enfin découvert le *dhaal*, tapi dans la rangée des chiffres, et réussi à tirer la *shadda* de sa

cachette, après s’être épuisé à la chercher les jours précédents. Le point d’exclamation lui résistait encore, mais pas question de se lasser ni de se décourager, il le tirerait lui aussi de son terrier. Il appuierait sur la touche *shift* et essaierait toutes les lettres du clavier jusqu’à ce qu’il le trouve. Et enfin… Eurêka ! Eurêka ! Il appuya par hasard sur le chiffre 1 et la touche *shift*, et voilà que lui apparut le point d’exclamation à la taille élancée. Fier et droit sur son petit support solide, il lui tirait la langue, le sourcil arqué.

Quel triomphe mon p’tit Rahhal !

Tire la souris par sa queue électronique, et continue ta joyeuse promenade parmi les mots et les phrases. Formate bien les paragraphes, tape le titre en majuscules et en caractères gras, change la couleur de fond, supprime les espaces inutiles, aligne les marges et les alinéas, utilise le correcteur automatique au fur et à mesure que tu tapes…

— Mon frère, une photocopie, s’te plaît.

— Pardon ?

— Une copie d’la carte, s’te plaît.

Elle était belle et élancée. Elle portait une djellaba turquoise à la mode, bordée de galons en fil de soie. Ses cheveux étaient noir de jais. Ses yeux charbonneux. Son visage était triste.

> ***Nom :*** *Nafissa Kitout*
> ***Date de naissance :*** *14 mars 1971*
> ***Profession :*** *Sans*
> ***Adresse :*** *Douar Aït Mohammed, commune (…), province de Séfrou.*
> ***Cette carte est valide du :*** *13 août 1989 au 12 août 1999.*

Mais que fais-tu à Marrakech, Nafissa ? Pourquoi as-tu quitté Séfrou, pays des cèdres et des cerisiers, pays des cerises, du Festival des cerises, de la reine des cerises ? Qu’est-ce qui t’amène ici, belle enfant aux yeux

tristes ? Le travail ? Quel travail puisque c'est marqué "Sans" ? Qu'est-ce qu'une jolie fille comme toi vient faire dans une ville située à plus de quatre cents kilomètres de chez elle ?

Rahhal s'appliquait toujours à sonder de son regard perçant les documents qu'on lui tendait, avant de les photocopier. Mais certaines informations très importantes lui échappaient.

Nafissa par exemple. Il se souvenait du nom du douar et de la province. Mais *quid* de la commune ? Venait-elle d'une commune urbaine ou rurale ? De Séfrou ville, ou de Bhalil ? D'Ahermoumou ou de Bir Tamtam ? Il ne se souvenait plus. Aussi décida-t-il de ne plus transiger sur ce genre de choses. À l'avenir, il prendrait soin de faire deux copies dont une pour lui – en secret bien sûr – qu'il aurait tout le temps d'étudier à loisir après le départ du client.

Ainsi commença à s'accumuler sur le bureau de Rahhal un tas d'archives fabuleux : cartes d'identité, passeports, attestations de résidence, contrats de mariage, certificats de naissance ou encore de décès, procurations pour vendre ou acheter, certificats de travail, paperasserie d'enseignants, rapports d'inspecteurs de l'éducation, copie d'examens des profs de l'école des Lionceaux de l'Atlas ou des écoles avoisinantes.

Rahhal s'amusait à lire tous ces documents, à les décortiquer et à réfléchir soigneusement à leur contenu. Ceux qui l'excitaient, le titillaient ou l'amusaient, il les choisissait pour s'entraîner à l'ordinateur. Il les mettait à sa gauche et manipulait la souris avec sa main droite. Il ouvrait un nouveau document Word et commençait à taper.

OceanofPDF.com

24

Le mariage de Rahhal et Hassaniya n’eut pas grand-chose d’un mariage. Ce fut un jour comme un autre et une nuit avec plus de tensions que de joies. Un humble festin que prépara Oum el-Eid dans sa maison de Mouassine. Bœuf aux pruneaux, poulet aux olives et citron, et le plateau de *thei* avec tout juste ce qu’il fallait de pâtisseries, *ghribas* aux amandes et cornes de gazelle – ce fut tout. Ni tam-tam ni *ghaytas*, ni orchestre, ni musiciens. Juste Abdeslam, son frère Eyyad, trois de ses amis récitateurs du cimetière de Bab Khémis, et deux témoins légaux. Le hadj Katifa père assista un moment à la cérémonie. Il salua la famille du fiancé et bénit les mariés ; il vérifia en personne l’acte de mariage, et resta là, debout, jusqu’à ce que les témoins légaux entendent les vœux et l’acceptation des époux, et apposent leur signature ; alors il les paya et s’en alla. Halima le Pélican se mit à pousser des youyous en continu, toute seule comme une folle. De longs youyous aigus qui s’étirèrent comme s’ils ne devaient jamais s’arrêter. Elle continua de hululer à qui mieux mieux, jusqu’à ce qu’elle s’aperçoive que tout le monde la regardait d’un air stupéfait, entre autres la mère de la mariée. Elle avala donc son élastique de langue, s’assit, et considéra cette assemblée morose, si morose qu’on se serait cru à un enterrement plutôt qu’à une noce. L’idée de l’enterrement s’imposa d’ailleurs davantage à

Hassaniya quand les voix d'Abdeslam et de ses acolytes s'élevèrent soudain et entonnèrent la sourate *Ya Sin. Par le sage Coran ! Tu es, en vérité, au nombre des prophètes…*

— Ils ont rien trouvé d'mieux qu'*Ya Sin* ? Ils en ont jamais appris d'autres ou quoi ? murmura-t-elle, offusquée, à l'oreille de Rahhal.

— Mais c'est l'âme du Coran ! On a tous un cœur, ma chérie, et *Ya Sin* c'est le cœur du Coran.

— Ni cœur, ni foie, ni rate ! Ce soir, c'est mon mariage, bon sang. Qu'est-ce qu'ils ont contre la sourate *Ta Ha*[24] par exemple ? Ou *Al-Rahman* : *Le Miséricordieux a fait connaître le Coran*[25]… Qu'ils nous lisent même *Que les deux mains d'Abou Lahab périssent*[26]… si ça leur chante, mon vieux… Mais *Ya Sin* ! C'est celle qu'on lit aux enterrements, sur les tombes et au ch'vet des mourants, pas aux fêtes ni aux noces ! Mais rassure-toi, ce s'ra bien sa dernière, Rahhal. Si ton père remet un pied dans cette maison après le scandale de cette nuit, j'm'appelle pas Hassaniya ben Mimoun !

L'incident de *Ya Sin* suffit à lui seul à transformer cette parodie de fête en quasi-funérailles. Les deux témoins s'excusèrent et partirent. Oum el-Eid, qui s'était aperçue du changement d'humeur de sa fille unique, commença à éteindre les lumières et à débarrasser la table. La mariée, furieuse, alla se changer dans sa petite chambre, et y enlever l'épaisse couche de maquillage auquel elle n'était pas habituée. Eyyad comprit qu'ils devaient déguerpir et il montra le chemin à son frère et à ses amis. Halima fut la dernière à partir. Elle prit tout son temps pour embrasser Oum el-Eid. Une série de baisers retentissants. Dix sur la joue gauche et treize sur la joue droite. Oum el-Eid les lui rendit l'un après l'autre, encore plus bruyants, comme une succession de mini-explosions, d'autant qu'elle les faisait claquer dans le vide.

— Debout mon garçon, va retrouver ta femme… allez, debout !

Oum el-Eid encouragea Rahhal avec un large sourire – quoique d'un ton un rien réprobateur – après s'être aperçue qu'il était toujours rencogné dans le salon, les bras croisés sur sa poitrine comme un bon élève. "Qu'attend donc cet imbécile puisque la fête est finie et qu'sa mère est enfin partie – Dieu merci ! Il croit que j'vais lui servir le couscous ou quoi ?"

— Debout mon chéri… debout !

L'Écureuil se leva, embarrassé. Il se dirigea d'un pas mal assuré vers la chambre de Hassaniya – la seule chambre de ce logis minuscule, attenante au salon. Quant à l'alcôve d'Oum el-Eid, c'était presque un cagibi, plus exigu qu'un placard, et sans porte du tout. Mais elle avait de son plein gré choisi de s'en contenter, juste après que Hassaniya avait réussi son bac et était entrée à l'université. Et elle avait laissé son étudiante de fille prendre ses aises à sa guise dans sa chambre.

— Vas-y mon cœur, entre… Hassaniya, c'est ta femme maintenant… devant Dieu et son Prophète… Entre, n'aie pas honte.

Les scénarios se mirent à se bousculer dans la tête de Rahhal tandis qu'il avançait vers la chambre de Hassaniya. Tout ce à quoi il avait pensé, tout ce qu'il avait préparé et lu dans les livres qu'il avait achetés chez un des bouquinistes de Bab Doukkala sur la sexualité, les coutumes du mariage, et les règles de la cohabitation, tout se bousculait dans sa tête, au point que sa respiration était de plus en plus désordonnée. Il avait imaginé plusieurs scénarios, préparé son plan d'attaque en détail, et appris par cœur plus de dix phrases romantiques pour détendre l'atmosphère. Mais à présent, tout ça se carambolait dans son crâne, et il ne savait par où commencer.

Toc toc…

— Entre, maman.

— Euh, non… c'est Rahhal.

— Ah… eh ben entre.

— …

— J’te dis d’entrer… entre, Rahhal.

Hassaniya était allongée sur le lit, en déshabillé ultra transparent. Un lit en bois d’acacia bon marché, mais un lit quand même, l’Écureuil, pas un matelas jeté à même le sol au milieu de la pièce. Les deux oreillers avaient l’air moelleux, les taies d’un blanc éclatant étaient brodées au point de Rabat, pas une broderie main, mais une broderie machine bon marché. Le bas du corps de Hassaniya était enroulé dans une couverture Mazafil bleue avec un dessin de lion qui montrait les crocs. Elle avait enlevé le foulard qui avait retenu ses cheveux jusque-là. Et Rahhal voyait les poils de son hérisson pour la première fois. Des cheveux mal lissés, ce qui accentuait, plus que ne cachait, leur fadeur. Courts et du genre crépu, secs et cassants. Ils semblaient noirs… ou bruns. Disons entre noir et brun foncé. Quant à sa chemise de nuit légère qui découvrait ses petites épaules étroites et une partie de sa poitrine maigrichonne, elle était d’une couleur indéfinissable. Foncée elle aussi. Presque de la couleur de ses cheveux… Le genre de chemise de nuit qui…

— Éteins la lumière, Rahhal.

Il joua la carte du charme. L’occasion pour lui de créer l’ambiance et de tester les méthodes de diplomatie sexuelle auxquelles l’auteur du bouquin avait consacré un chapitre entier.

— Pourquoi j’éteindrais, Hassaniya ? Je tiens à inspecter mes terres, admirer les champs que je vais labourer et semer… Je veux me promener dans mon verger. Voir les grenades mûres et les pommes vermillon, fouiller le carré de menthe avant de l’arroser…

— Qu’est-ce que tu racontes ? Arrête avec ta menthe et tes salades ! J’te dis d’éteindre, Rahhaaaaaaaaal !

Le ton était sans appel cette fois. Et Rahhal, qui s'était promis caresses et soupirs, sursauta d'effroi et alla éteindre la lumière, avant de se diriger à tâtons dans l'obscurité vers le lit. Les batteries qu'il s'était efforcé de charger à bloc les jours précédents le lâchèrent soudain. Même la prière du coït qu'il avait apprise par cœur s'évapora.

Te voilà dans le giron du Hérisson. Patience et longueur de temps… Prie le Seigneur pour qu'elle ne te mette pas en menus morceaux, l'Écureuil.

— Seigneur tout-puissant… Dieu fasse que tout se passe bien cette nuit.

Quand Rahhal se glissa près de Hassaniya, il s'aperçut qu'elle avait enlevé son déshabillé. Elle avait défait son haut, dénudé sa poitrine, et s'était étendue en silence. Même son souffle l'avait désertée. Elle était silencieuse comme une morte. Il caressa à l'aveuglette le corps allongé près de lui comme un lac immobile, et trouva l'eau tiède malgré tout. Se frotter au ventre du Hérisson et à sa douce fourrure le mit d'attaque. Il vérifia de l'autre main son entrejambe. Le sabre était défouraillé, prêt à frapper.

Il aurait pourtant voulu dire des mots tendres, prendre sa femme dans ses bras, commencer par l'effleurer, la caresser, la masser, l'embrasser, mais il redoutait une réaction désastreuse.

Le mieux Rahhal, c'est de besogner en silence. Il enleva la cravate qui l'étranglait, sa chemise d'été et son pantalon, et enfin son caleçon. Pour la première fois de sa vie, il se retrouvait nu devant une chair vivante. Une chair bien réelle, douce comme celle qu'il imaginait quand il fantasmait la nuit ou se masturbait en reluquant le postérieur d'Atiqa la Vache. Il pensa au bouquin. Il maudit le diable en secret, et pensa au bouquin. Le corps près de lui était inerte. Pas un son, pas un mouvement. Il pouvait donc prendre le temps de réfléchir. Il se remémora le troisième chapitre, le plus important et le plus délectable, où l'auteur parlait en détails fastidieux de la différence

entre le clitoris et le vagin. Et où il expliquait que le clitoris – et non le vagin – est le principal organe sexuel féminin. Car le clitoris est érectile, exactement comme la verge, et le toucher, le masser et le caresser de manière continue facilite la pénétration et conduit la femme à l'orgasme. Rahhal tendit l'index de sa main gauche vers le bas-ventre de Hassaniya, à la recherche du carré de menthe. Il le trouva, et prenant son Hérisson par surprise, il planta vivement son doigt dans sa fente, puis…

— Aïe… aïe !

Hum… apparemment, il n'avait pas bien étudié sa leçon. Il n'était donc pas au bon endroit ? Ou était-ce que la vitesse à laquelle il avait attaqué le tendre losange écarlate avait rendu son geste brutal et douloureux ? Allez, cent fois sur le métier… Il allait essayer d'être plus délicat. Comme dans le bouquin.

— Écout'-moi, j'te prie. Les p'tits jeux pervers, Rahhal, j'en ai rien à foutre. Fait c'que la sunna te dit d'faire, et basta.

Oh Rahhal ! Dire que tu voulais dissiper sa peur en la caressant ! Exciter ton Hérisson jusqu'à ce qu'il sécrète la fameuse moiteur qui facilitait la pénétration et dont parlait le bouquin. Mais elle ne voulait pas de ça. Il se souvint de la position préconisée par la sunna dans son traité encyclopédique : il lui releva donc les jambes jusqu'aux épaules, et il se mit à enfoncer doucement son petit écureuil dans son terrier. Il était gêné et redoutait toute réaction furieuse de sa part. Mais de nouveau inerte, elle rejoua sous lui le rôle du cadavre.

— Eh… eh… eh… eh…

Ce n'était ni un cri, ni un gémissement. Ce n'était pas un cri de hérisson parce que celui-ci braille comme un nouveau-né. Ce n'était pas un cri de douleur, parce qu'une femme a le droit de crier à pleins poumons quand on la déflore. Ce n'était pas non plus un gémissement. Rahhal savait très bien ce qu'était un gémissement. Car Halima, toujours malade, ou quand elle

allait bien, malade imaginaire, lui avait rendu familier ce bruit-là. C'était donc autre chose. Comme un léger murmure. Ou comme un râle, mais avec un *h* aspiré. Elle le répéta quatre fois avant de repousser Rahhal. Il venait de répandre sa semence dans un vrai puits, pour la première fois. Mais il n'avait rien senti. Hormis une certaine tiédeur, il n'avait rien senti. Ce frisson qui le faisait tressaillir de la tête aux pieds quand il éjaculait dans son sommeil ou se masturbait lui avait fait défaut cette fois. Un truc lui avait échappé. Est-ce donc ce que tu avais espéré, Rahhal ? *Quid* de l'orgasme dont parlait le bouquin ? L'orgasme qui expédiait l'homme au septième ciel pendant quelques secondes ? Cette extase qu'il atteignait au summum du plaisir, avant de redescendre sur terre, ivre et léger, en remerciant Dieu de l'avoir comblé. Rien de tout ça ici. Des mots dans un livre, c'était tout. Et puis, *quid* du sang ? Les ténèbres enveloppaient la scène, et le corps à présent était silencieux, immobile. Je voulais juste examiner sa fente. Essuyer le sang et y jeter un œil pour être fier de moi. Mais elle ne semblait pas vouloir sortir de son silence d'enterrement et elle ne réagit pas.

> *Ya Sin.*
> *Par le sage Coran !*

Pourquoi cette sourate, Abdeslam ? Ah mon père, n'avais-tu donc pas d'autre flèche dans ton carquois ?

---

24. Coran, sourate XX.

25. Coran, sourate LV, verset 1 – Le Miséricordieux.

26. Coran, sourate CXI, verset 1 – La Corde.

OceanofPDF.com

25

Nul doute que les prières du hadj Katifa jouèrent un rôle décisif dans la réussite de son fils cadet. L'âne d'Imad avait buté contre le mur du baccalauréat. À voir ses notes inavouables, il était évident que le succès n'était pas garanti, eût-il redoublé. Et même s'il franchissait cet obstacle, il lui serait encore plus difficile de s'inscrire à un cours adéquat à l'université. Voilà pourquoi le hadj, sur les conseils de son fils aîné, le professeur Abdelmaoula Katifa, installa Imad dans une boutique du souk Semmarine. Après une période d'apprentissage d'un an et demi, Imad, toujours sous la houlette de son père, quitta la médina pour le nouveau quartier Massira, qui depuis la fin des années 1980 drainait des hordes de fonctionnaires. Il commença par vendre des tissus dans une petite boutique, avant d'ouvrir un magasin plus grand, sur deux étages, de mobilier de bureau et d'intérieur, et de décoration. Imad, le cancre de l'école, surprit tout le monde, et sut grâce à son sens inné du commerce, développer une base de clientèle solide parmi les employés de la classe moyenne, de ceux qu'intéressaient davantage la possibilité de faire crédit ou de payer en plusieurs fois que les marques ou la qualité des matières premières. Son commerce fleurit et son champ d'activités s'élargit d'une façon qui étonna même le hadj Katifa. Au bout de seulement quatre ans, Imad emménagea dans un grand immeuble près du

pont de Massira, en consacra une partie aux tissus – spécialité familiale dont il ne fallait jamais se départir, et l'autre à l'ameublement : mobilier de chambre à coucher, canapés en cuir, moquettes et tapis, tables, armoires, et toutes sortes de luminaires pour la maison, depuis l'énorme chandelier en cristal jusqu'à la lanterne chinoise vermillon.

Imad était enchanté chaque fois qu'entrait dans son magasin quelqu'un qu'il connaissait. Un membre de sa famille, un gars de son ancien quartier de Mouassine, ou même un camarade de lycée. Ses copains de classe en particulier, il les accueillait avec une affabilité exceptionnelle et leur proposait des crédits de rêve. C'était sa façon à lui de redorer son blason devant ceux qui avaient réussi là où il avait échoué, et avaient été témoins de sa déconfiture scolaire. Le bac en poche, ils avaient poursuivi une formation ici ou là pendant deux ou trois ans, quatre même pour un diplôme d'université, puis ils avaient eu plusieurs petits boulots qui leur avaient permis de financer l'achat d'un appartement dans les immeubles de Massira réservés aux logements économiques selon la formule "Achetez au prix où vous louez", en partenariat avec leur épouse, fonctionnaire la plupart du temps. Leur challenge c'était maintenant de meubler ces appartements, et Imad était bien sûr aux petits oignons. Il leur proposait généreusement toutes sortes de facilités. Trop heureux de les aider. Il empochait une humble partie de leurs économies et leur ouvrait un crédit tout confort. Ces mêmes clients revenaient quelques mois plus tard avec des amis dans une situation semblable, avec les mêmes besoins. Et toujours le même échéancier pour les dettes des nouveaux clients, avec toujours un crédit tout confort. Finalement, cette recette fut pour Imad la clé du succès. Il devint le roi de l'ameublement à Massira et dans les quartiers avoisinants. Le roi du crédit, ouvert à toutes sortes de facilités de paiement. Une recette gagnante

donc. Toutes les bonnes recettes d'Imad en business partaient du cœur, et il réussissait facilement, sans plan préalable. Aidé en cela bien sûr par "la satisfaction promise aux parents" et les prières du hadj et de hadja Katifa.

L'école, c'était autre chose. Ce n'était pas vraiment un projet commercial, mais plutôt un gage d'amour d'Imad pour son épouse. Houyam était sa parente côté maternel. Son père, le hadj Maati Blayghi, était un commerçant réputé du souk Semmarine et un ami intime du hadj Katifa. Elle avait ensorcelé Imad avec son doux sourire et ses grands yeux noirs, et il avait été séduit par son regard fuyant alors même qu'il était encore enfant. Il avait souffert de son aversion prétentieuse pour les gamins de la famille, et redouté ses sautes d'humeur, mais il s'était accroché, et ce qui devait arriver arriva. Il la savait par expérience de caractère changeant, et il la savait encore plus capricieuse en amour, mais son idiot de cœur ne l'avait pas consulté quand, très tôt, il était tombé dans la poche de sa robe fleurie à manches courtes. Houyam avait quatre ans de moins qu'Imad qui l'aima avec constance tout en la regardant grandir. Ses seins s'arrondirent, ses fesses s'étoffèrent, et son corps s'affermit. Sa taille s'élança, ses membres se délièrent, ses yeux s'élargirent, sa voix se percha un ton plus haut. Ses rires retentirent, cascadèrent comme du miel, se firent délicieux. Il l'épiait dans le quartier comme à l'école. Il attendait les vacances et les réunions familiales pour s'asseoir à côté d'elle à table, et il se débrouillait pour se frotter un peu contre elle, l'air de rien, avec une innocence d'enfant. Une innocence qui s'enhardit au fil des ans. Audacieuse, mais toujours chaste et pure. L'innocente audace d'un amoureux transi. Imad sut enfouir son amour au plus profond de lui et n'en rien dire. Il continua de l'aimer en silence, sans mots doux, sans sous-entendus. Juste comme ça, en silence.

Quand Houyam sortit du centre pédagogique régional de Marrakech, avec son diplôme de professeur de français du secondaire, Imad la demanda en mariage. Sa réussite en affaires avait dissipé sa honte d'avoir échoué au

bac, un examen que Houyam avait décroché haut la main avec mention. La jeune femme ne passerait qu'une année à enseigner dans un des collèges de la région de Marrakech. Car l'idée de l'école naquit, qui permettrait à la fille du hadj Maati Blayghi, l'épouse d'Imad Katifa, d'entrer dans le monde du business par une porte qui collait à sa formation : une institution privée d'éducation, qui bénéficierait des exemptions d'impôt que le gouvernement avait mises en place pour encourager les investissements privés dans le secteur de l'éducation et de la formation.

La première année fut un peu difficile. Stress financier et problèmes multiples. Car Houyam eut du mal à monter l'affaire et à s'entendre avec les enseignants – elle ne comprenait pas qu'elle ne devait pas forcément les trouver sympas ni agréables pour qu'ils travaillent pour elle. Mais avec l'arrivée de Hassaniya, la situation changea. La fille d'Oum el-Eid sut remettre les choses en ordre et imposer un rythme de travail à l'école. Des rapports sérieux avec les profs, sévères avec les élèves, et plus crucial encore, elle sut flatter la vanité de Houyam et gagner sa confiance. Son bizarre et malingre mari fut relégué dans le garage, où il semblait avoir pas mal de clients, surtout à la fin de l'année universitaire, lorsque les étudiants en littérature arabe, droit, histoire ou études islamiques lui tombaient dessus avec leur mémoire à taper. L'important, c'était de l'avoir là. Il était à la fois secrétaire de l'école, écrivain public et dactylo. Sans oublier sa casquette de chauffeur. Chauffeur de mobylette. Chauffeur particulier de Hassaniya, de Mouassine à Massira, aller et retour.

Imad, quant à lui, avait quitté la vaste demeure de Mouassine et acheté une petite villa à Massira. Il s'y était installé avec sa femme et le voilà parti pour la routine d'une existence heureuse. Des affaires qui tournaient. Une femme qu'il adorait. Mais l'amour, tout comme la patience, a ses limites, aussi essaya-t-il de s'occuper autrement, tout en l'occupant elle, avec l'école des Lionceaux de l'Atlas. Un cercle d'amis dignes de son rang.

Deux avocats, un ingénieur, un prof de fac, et le directeur d'un hôtel quatre étoiles. Le groupe se réunissait régulièrement le mercredi et le samedi soir dans le piano-bar de l'hôtel que leur ami gérait, sur l'avenue de France. Quant au vendredi, c'était un jour sacré. Il fallait que les gens de son ancien quartier voient Imad et ses frères dans leur djellaba blanche, parfois coiffés d'un tarbouche rouge, dans les premiers rangs des fidèles de la mosquée Mouassine, priant aux côtés du hadj Katifa, avant de se diriger ensemble vers la grande maison où les attendait la traditionnelle *gsaa* de couscous aux sept légumes. L'enthousiasme que mettait Imad à faire la prière du vendredi à Mouassine égalait son goût très vif pour les veillées entre amis. Et même les soirées qu'il passait chez lui avec Houyam, à zapper entre les chaînes et à faire chauffer la télécommande pour passer d'un film américain à une série arabe, n'étaient pas le moins du monde ennuyeuses. Car dans leur douceur tranquille et leur monotonie familière – que Houyam brisait parfois avec ses crises de jalousie –, elles n'étaient pas moins agréables que ses sorties entre hommes. Chacune avait sa saveur particulière. Et Imad savait jouir de toutes les occasions. Ainsi s'était-il réservé de bonne heure sa carte de membre à vie au club des bienheureux.

OceanofPDF.com

26

Les crampes légères qui, à l’université, vrillaient les tripes de Rahhal en présence de Wafiq Dera’i, le prenaient maintenant chaque fois qu’il voyait le fils du hadj Katifa garer sa voiture devant l’immeuble. Imad était de taille moyenne et large d’épaules. Son regard brillait de gentillesse et son sourire indiquait la même bienveillance. Un large sourire qui lui prenait tout le visage et lui donnait un charme particulier. Il était toujours rasé de près, les cheveux toujours coupés court – une coupe moderne, naturelle. En été, il laissait le haut de sa chemise ouvert sur son torse poilu. Ses chaussures étaient italiennes. Il portait des vestes Lacoste au printemps, et ses manteaux d’hiver ressemblaient à ceux des stars de cinéma. Une montre à quartz en or ne quittait jamais son poignet gauche. Mais Rahhal ne l’avait jamais vu en costume-cravate. Imad avait coutume de saluer Rahhal de la main chaque fois qu’il passait devant lui. Un petit geste rapide, un grand sourire qui illuminait son visage en poire, puis il continuait vers l’entrée de l’école. Il n’entrait jamais dans la boutique de Rahhal ni ne s’arrêtait devant, comme si l’endroit ne faisait pas partie de ses projets ni de ses activités. Imad se fichait de la téléboutique. Même l’école, il ne s’en

occupait plus. Ses visites s'espacèrent quand il fut assuré que le projet était sur pied et que l'affaire tournait. Et s'il faisait parfois une apparition à l'école des Lionceaux de l'Atlas, c'était pour voir Houyam.

Mais ce que fabriquait le mari de Hassaniya dans son antre, c'était le dernier de ses soucis. Le contrat de Maroc Telecom avait beau être au nom d'Imad Katifa, c'était Rahhal qui réglait avec la compagnie tous les comptes concernant les communications et les pourcentages de bénéfices qui leur étaient dus. Et tous les revenus, y compris ceux que généraient les ordinateurs et la photocopieuse, Hassaniya les vérifiait avec lui. Rahhal ne se tuait pas au travail. Car de toute façon, il recevait un salaire mensuel, indépendant des bénéfices ou des pertes de la boutique. Pourtant, tout le monde semblait content de sa performance, Houyam incluse.

Bien que Rahhal et sa petite boutique soient souvent dans le champ de vision de la directrice, elle ne lui montrait aucune bienveillance, ne serait-ce qu'en le saluant brièvement. C'était comme si elle portait des lunettes invisibles qui l'excluaient. Au début il avait observé avec soin ses heures d'arrivée et de départ. Il se levait vivement de sa chaise, prêt à se mettre à sa disposition. Qui sait ? Peut-être aurait-elle besoin de lui pour une chose ou une autre ? Mais elle ne regardait même pas de son côté. Elle ne le voyait pas. Même quand elle l'appelait pour le charger d'une tâche quelconque – taper quelques lettres administratives ou des notes éducatives, ou photocopier une liasse de documents –, elle lui parlait froidement sans lever la tête vers lui. Est-ce qu'elle le haïssait ? Peut-être. Cependant, Rahhal ne lui en voulait pas. Il ne pensait qu'à Ali ibn al-Jahm[27] et à ces vers célèbres :

Les yeux de l'oryx, entre le pont du Tigre et Rusafa,
Puisent où je sais et où je ne sais pas
Leur charme fatal.

Mais oublie Rusafa, Rahhal, on n’est pas à la cour de Bagdad ! On est dans le quartier Massira, à Marrakech. Pas de quartier Rusafa ici, ni de pont, ni de Tigre. Juste l’autopont de l’avenue Dakhla dont personne ne sait pourquoi il a été construit. Un autopont qui n’a pas de sens, ni de raison d’être. Quant aux yeux qui t’ont foudroyé, Rahhal, ce sont ceux d’un oryx qui pâture parmi les lionceaux. Un oryx nommé Houyam. Comme tu déplorais que le hadj Maati Blayghi ne l’ait pas appelée Maha, du nom de l’oryx gazelle. Et tu déplorais encore plus que son idiot de mari, qui avait rameuté pour elle tous les lionceaux de Massira dans une école privée, en gage d’amour et de passion, n’ait fait aucun effort pour découvrir son animal caché, et ne la traite pas comme un oryx. Il n’avait peut-être même jamais entendu parler d’Ali ibn al-Jahm et de ses sonnets pour darder sur elle la flèche poétique qu’il fallait.

La fièvre qu’éveillait en Rahhal le corps d’Atiqa la Vache au temps des cercles de discussion de la faculté et le fait que ses compères le Rat-taupe et la Gerboise soient pendus à sa mamelle à la cafétéria ou lors des réunions l’avaient incité depuis lors à étudier avec attention l’étrange attraction naturelle des individus mâles de son espèce, celle des rongeurs, pour les individus femelles de la famille des bovidés. Car l’oryx est un bovidé. Un bovidé sauvage, différent de la vache domestique, malgré leurs caractères communs. Peut-être que l’oryx tenait du cheval. Un beau cheval blanc. *Gazelle pour les flancs, autruche pour les jambes…* Un cheval à tête de gazelle. L’oryx était moitié gazelle, moitié cheval. Et c’était ce cheval qui batifolait dans tes rêves, Rahhal, et que tu avais cru être Hassaniya. La robe claire et lumineuse, le corps délié, la queue tressée. C’était Houyam qui hantait tes nuits avant même que tu ne la rencontres, et que tu croyais être tour à tour cheval ou gazelle. En vain cherchais-tu son corps vigoureux et farouche sous la djellaba de Hassaniya.

T’as vraiment rien dans l’ciboulot, Rahhal !

À la maison, tous les samedis soir vers dix heures, c’était sa fête hebdomadaire, si toutefois les rouges hérauts du débarquement mensuel ne venaient pas tout gâcher. Après avoir éteint la lumière et s’être déshabillé dans le noir, et une fois que le Hérisson s’était mis à jouer sous lui son rôle de cadavre, Rahhal fermait les paupières et se mettait à traquer l’oryx. Et à peine ses yeux rencontraient-ils les grands yeux assassins de la créature, avant même qu’il ait flatté de la main la charmante et superbe encolure, hop, emballez c’est pesé, il répandait rapidement sa semence dans le puits de Hassaniya. Il essayait pourtant de se perdre un peu plus longtemps dans les grands yeux noirs, il serrait l’oryx contre lui et enfouissait son visage entre ses seins, mais le petit hérisson ne supportait pas le poids de son corps, surtout après qu’il avait accompli sa tâche et arrosé le carré de menthe. Elle hérissait donc brusquement ses piquants et l’en transperçait pour qu’il se retire. Tout ceci se passait dans un silence absolu. Même les faibles *eh*, *eh* étouffés du début, Rahhal ne les entendait plus.

Ah, Ibn al-Jahm…

> *Celui qui caracole n’est pas toujours bon cavalier,*
> *Et il n’est pas dit de tous ceux qui s’agitent qu’ils ont fait*.

— Merci ma chérie, dors bien… murmurait Rahhal, dompté, avant d’éteindre la lumière.

Pas la lumière de la lampe qui importunait Hassaniya quand elle était étendue sous son écureuil nu, mais une autre lumière, chaude et intime, que Rahhal allumait à la dérobée dans son cœur, quand il traquait son farouche oryx dans la réserve à hérissons.

Autant Rahhal était indulgent envers Houyam et ses sautes d'humeur, lui pardonnant tout, même quand elle l'enguirlandait pour les raisons les plus triviales, autant la présence d'Imad lui nouait la gorge.

Sourire à son frère, c'est lui faire l'aumône, dit-on. Ce crétin s'imagine me faire la charité avec ses sourires. Il croit que je suis tout content de le voir passer devant la boutique, et me saluer comme s'il était le roi du monde. Il se la joue gentil monarque et humble chef. Mais même s'il a bien eu les profs de l'école, qui inventent tout un tas de légendes sur sa générosité et sa simplicité, avec moi, son petit jeu ne marche pas.

Rahhal ne pouvait oublier qu'il était diplômé. Il avait une maîtrise en langue et littérature arabes de la faculté de lettres et de sciences humaines de l'université Cadi Ayyad de Marrakech. Sans mention, il est vrai, et qui ne lui avait pas permis de décrocher un poste dans l'enseignement, mais une maîtrise néanmoins. Un diplôme supérieur reconnu par l'État. Et dont Imad n'avait même pas pu rêver, vu qu'il n'avait pas passé son bac et n'avait pas pu s'inscrire à l'université.

Aujourd'hui, parce qu'il est le fiston du hadj Katifa, je suis son employé. Et s'il me paye, ce n'est pas parce qu'il a confiance en mes capacités, mais parce que je suis le mari de Hassaniya, et le chauffeur de la mobylette qu'il lui a achetée pour qu'elle arrive à l'heure, c'est-à-dire une demi-heure avant que les élèves entrent en classe. Tout ça pour que sa femme puisse se pointer tranquillement après le début des cours, Hassaniya ayant déjà tout organisé.

Des crampes vrillaient les tripes de Rahhal chaque fois qu'Imad passait devant lui, ou qu'il entendait Hassaniya raconter à sa mère – avec un enthousiasme grandissant – le dernier exploit de son patron. Mais quand en plus le débarquement mensuel tombait un samedi et qu'il était privé de chasse à l'oryx dans la réserve à hérissons, Rahhal s'endormait déprimé. Et

dans ses rêves sanglants, la victime, c'était le pauvre Imad. Avec toujours la même technique. Le coup de genou fulgurant qui atteignait sans faute son but, en plein visage.

Un jour, Rahhal entra sans prévenir dans le bureau de Houyam. Il y découvrit Imad qui, debout derrière elle, la serrait dans ses bras. Elle était assise à son bureau, et il l'enlaçait comme ça, ce dégoûtant, par-derrière. Il murmurait à son oreille et elle riait. Que lui disait-il ? Avait-il embrassé son long cou gracieux ? L'avait-il léchoté ? À moins qu'il ne lui ait chatouillé les oreilles du bout des lèvres en haletant ? L'avait-il mordillée ? Pour Rahhal, la scène était insoutenable. La situation intenable. Et sans plus réfléchir, ses yeux dardant des étincelles, il se dirigea vers Imad, l'agrippa brutalement par les cheveux, et le fit tomber à la renverse près du bureau. Houyam, terrorisée, se recroquevilla sur sa chaise. Quant à son mari, une fois remis de sa surprise, il rassembla ses forces et se jeta sur Rahhal pour le pousser et le faire tomber. Mais va te faire fiche ! Rahhal accusa le coup, lui envoya deux gnons dans le ventre, et l'agrippa de nouveau par les cheveux, mais plus fermement cette fois. Puis il leva vivement son genou et le lui planta en plein visage. Et le sang de fuser.

Cet incident eut lieu un peu avant l'aube.

---

27. Ali ibn al-Jahm al-Sami, poète arabe du IXe siècle.

OceanofPDF.com

II. L’ÉCUREUIL ENTRE DANS LA BOÎTE BLEUE

OceanofPDF.com

1

Le roi est mort, vive le roi !

Et Rahhal, comme bien des fils de ce pays, perçoit la différence. Partout les gens respirent un vent nouveau, dans la rue et dans le bus, chez eux et au fond des impasses, au souk et dans les cafés. C'est vrai que le régime est le même, car bien que l'opposition socialiste ait accédé au pouvoir en 1998, un an avant le décès de Hassan II, elle a continué de gérer les affaires du royaume en parfait accord avec ses préceptes. "Changer le système de l'intérieur et dans la continuité." C'était le slogan de l'époque. La presse parlait d'une résistance farouche aux initiatives de réforme lancées par les nouveaux ministres, venant du "gouvernement de l'ombre" et de poches opposées à tout changement. Le rythme était plutôt lent. Mais le changement était possible, et ceux qui en rêvaient étaient de plus en plus nombreux.

Hassan II mourut par un torride vendredi de juillet 1999. La télévision marocaine s'était mise à diffuser non-stop des versets du Coran et de *dhikr*, et les Marocains s'interrogeaient sur la ferveur et la piété subites qui s'étaient emparées des chaînes de diffusion et des programmes télévisés. Les portes s'ouvrirent grand sur une multitude d'interprétations, et les rumeurs coururent. L'agence France-Presse parla du décès probable du roi,

selon des sources proches du palais. Mais les détails restèrent bloqués en France. Tandis que le peuple ici demeurait dans l'expectative, jusqu'à ce que la presse officielle espagnole diffuse un communiqué annonçant le décès du souverain marocain.

Le roi était mort. Mais les rois ne meurent pas plus que quelques heures. Ils entrent aussitôt après dans les dossiers de l'histoire et gravissent les marches de la légende. La mort d'un roi ne dure que quelques petites heures. Le roi est mort, vive le roi ! Car le même jour eut lieu le serment d'allégeance du prince héritier Mohammed ben Hassan, dans la salle du trône du palais royal de Rabat. Le gouvernement de l'alternance, que dirigeait un ancien opposant qui avait été condamné à mort pendant les "années de plomb", semblait vraiment vouloir que la transition se fasse en douceur, et que le jeune roi saisisse pleinement sa chance de contribuer au processus de réforme.

Le roi est mort. Vive le roi !

Beaucoup de choses changèrent, Rahhal. Beaucoup de choses. Les cabines téléphoniques disparurent et furent remplacées par les cartes et les téléphones portables. Même les ados se mirent à défiler devant toi avec des portables qui sonnaient tous différemment. Les philatélistes furent soudain une espèce en voie de disparition, parce que le courrier électronique se passait de timbre, d'enveloppe, et même de facteur. Ta mobylette, une Peugeot 103 qui vous amenait à Massira, Hassaniya et toi, se transforma en Fiat Uno. Elle était d'occasion, mais son moteur opiniâtre crépitait encore, vrombissait avec rage, travaillait aussi dur qu'une industrieuse abeille. Hassaniya avait réussi son permis de conduire, et c'était elle maintenant qui faisait le chauffeur. Quand elle rentrait avant toi, tu devais prendre le bus jusqu'à Jemaa el-Fna. Parfois tu t'entassais avec des créatures patibulaires dans les taxis collectifs de minuit. Et de la place, tu te faisais déposer le plus près possible d'une ruelle qui menait à Mouassine.

Rahhal, ces dernières années, travaillait de plus en plus tard. Car les araignées du cybercafé qu'il gérait continuaient de tisser leurs toiles électroniques avec diligence et dévotion jusqu'à minuit, et même parfois jusqu'à une heure passée, quand la chaleur s'intensifiait et que les nuits de la ville rouge incitaient aux veillées tardives.

Ses clients étaient pour la plupart des jeunes et des adolescents. Il y avait aussi parfois quelques adultes, mais qui ne venaient pas régulièrement. La majorité des habitués était de jeunes garçons et filles, élèves au lycée voisin. Il y avait aussi des étudiants et quelques chômeurs.

Si seulement Hassaniya capitulait ! Aujourd'hui, notre nouvelle vie était à Massira, il fallait qu'elle se mette ça dans la tête. La vieille maison décrépite de Mouassine n'était plus qu'une piaule. Une piaule misérable, dont on comprenait bien qu'elle convenait à une veuve démunie vivant seule avec sa fille, mais qui n'allait plus pour nous. Une piaule éloignée qui nécessitait une véritable expédition pour l'atteindre. Les gens se trouvaient à l'étroit dans l'ancienne médina, et la vie était résolument ailleurs. Et il y avait le choix. Même les enfants des bonnes vieilles familles marrakchies essaimaient les uns après les autres vers les nouveaux quartiers, et ils habitaient maintenant à Daoudiate, Massira, Azli, Inara, et même dans le lointain quartier Mhamid, où les lotissements et les immeubles poussaient comme des champignons, en bordure de l'aéroport Marrakech Ménara.

Le roi est mort. Vive le roi !

Oum el-Eid avait elle aussi essaimé vers son Seigneur, trois ans auparavant. La camarde était venue faucher son corps malingre alors qu'elle était rivée à l'écran de la télé du salon, en train de regarder un feuilleton mexicain doublé en arabe. Son âme épuisée avait quitté sa carcasse fragile en agitant ses ailes translucides, paisiblement et en silence, sans préavis, et depuis ce jour-là, je tâchais de te convaincre, Hassaniya, qu'Oum el-Eid s'étant envolée, rien ne nous retenait plus à Mouassine.

— Cherchons un p’tit appartement dans un immeuble près d’l’école. On l’meublera avec le crédit tout confort des établissements Katifa, et on s’posera comme tout l’monde. La médina n’est plus viable, et la distance qui la sépare de Massira nous claque. Même Imad et Houyam, dont les familles vivent à Mouassine depuis des générations, se sont installés dans une jolie villa d’Massira. Pourquoi tu nous condamnes à faire tous les jours ce maudit trajet ?

OceanofPDF.com

2

Imad n’aurait pas imaginé un seul instant le nombre de taloches et de gnons dont il écopait dans les rêves sanglants de Rahhal, sinon il ne l’aurait pas défendu avec autant de véhémence. Car lorsque Houyam suggéra en 1999 de profiter des vacances d’été pour ajouter un troisième étage à l’immeuble, afin de renforcer l’infrastructure de l’école des Lionceaux de l’Atlas avec trois nouvelles salles de classe, elle en profita pour suggérer aussi de convertir le garage du rez-de-chaussée en classe. L’établissement aurait ainsi quatre nouvelles pièces pour accommoder le nombre croissant d’élèves.

— Et Rahhal ?

— Quoi Rahhal ? C’est mon fils peut-être ? J’en aurais accouché et j’l’aurais oublié ?

— Non, Houyam, c’est pas ton fils et tu l’as pas élevé. Mais il est avec nous depuis le début, il fait partie de l’équipe, et j’peux pas m’en débarrasser comme ça sans prévenir. Et puis, c’est le mari de Hassaniya, et le hadj, ma chérie, demande toujours de ses nouvelles et de celles de Rahhal, et chaque fois qu’on parle de ses protégés, il me recommande de

prendre soin d’eux. C’est vrai que la téléboutique ne marche pas aussi bien que les premières années, mais Rahhal a d’autres activités et ses recettes sont tout de même OK.

Houyam resta sur sa position et Imad sur la sienne.

Et l’Écureuil planait.

Car comme d’habitude, il vaquait à ses occupations en toute quiétude, comme si la téléboutique où il bossait faisait partie de son patrimoine. Ou comme s’il avait un contrat d’embauche et un numéro de matricule en bonne et due forme, qui lui garantissaient son salaire mensuel, et une retraite dorée dans quelques années. Voilà pourquoi il travaillait dans la sérénité la plus absolue. Il tapait avec ardeur les mémoires des étudiants, écoutait les conversations téléphoniques des clients avec une intense curiosité que dissimulaient ses traits affables et son air détaché, et archivait les documents de la photocopieuse en toute quiétude. La nuit, au lit, il faisait très attention à ses mouvements, et se retournait en douceur pour ne pas déranger Hassaniya. Et comme à l’accoutumée, il s’amusait tous les samedis soir à chasser l’oryx dans la réserve à hérissons, et il tabassait Imad dans son sommeil, chaque fois que le samedi se teintait de rouge et que Hassaniya lui refusait sa fente.

Cependant Imad, qui ne gagnait pas souvent quand il se disputait avec Houyam, trouva une solution qui laissa son honneur intact et satisfit sa bien-aimée. Ce qui tracassait Houyam, c’était de récupérer le garage. Il lui permit donc de fermer la boutique de Rahhal et de la convertir en salle de classe, dès lors qu’il avait découvert une meilleure façon d’utiliser le talent en informatique du mari de Hassaniya. Le mieux, c’était de lui ouvrir un cybercafé. Et par chance, il y avait un local commercial à louer pas loin de l’école, sur l’avenue Dakhla. L’endroit était spacieux et collait à l’ambition d’Imad qui commençait à se préparer sérieusement à l’aventure des cafés

internet. Quant à Rahhal, il s’était rendu compte preuves à l’appui, en voyageant tous les jours grâce à l’écran bleu, et en se baladant du matin au soir sur la toile, que la vie était assurément ailleurs.

OceanofPDF.com

3

Ah, Rahhal…

C’est quoi ce bonheur ?

As-tu jamais rêvé d’un luxe pareil ? T’attendais-tu à un tel privilège ?

Ce n’étaient pas les écrans éparpillés aux quatre coins de la pièce qui enchantaient Rahhal et gonflaient son cœur de fierté, ni son boulot tout neuf consistant à ouvrir pour ses nouveaux clients les portes du septième ciel vers des sanctuaires de lumière et des rades bleues translucides, mais les WC modernes et rutilants attenants au magasin. Des WC bien éclairés, avec un carrelage bleu ciel, situés de manière stratégique en face du bureau de Rahhal. La porte du magasin l’en séparait, haute et large, décorée sur la façade extérieure par un bel écriteau bleu portant le nom que Houyam avait elle-même choisi : Cybercafé des Lionceaux de l’Atlas. Les ordinateurs étaient alignés serrés au fond du magasin et sur les côtés, de sorte que les clients surfaient sur le Net en tournant le dos à Rahhal qui, étant le seul à être adossé à un mur, pouvait voir leur écran de sa chaise par-dessus leur épaule, et surveiller ce qui se passait dans la pièce. Et quand il était las d’épier les écrans des autres, il tournait son regard vers l’unique espace

libre qui s’ouvrait devant lui face à son bureau, celui des WC. Et il en laissait délibérément la porte ouverte, pour profiter de sa merveilleuse propreté et de son carrelage bleu de rêve.

Rahhal avait songé à recouvrir d’un grand sac les cabinets pour que personne ne s’en serve. Pour en interdire l’usage, y compris pour lui. Il aurait fait de cet espace propre et bleu une petite cuisine où il aurait mitonné les délicieux tajines, fastoches à préparer, que Hassaniya aimait à se damner : un demi-kilo de poulet, deux tomates, un oignon. Quatre pommes de terre. Une gousse d’ail. Une seule cuillérée d’huile. Un peu de sel et de poivre, du gingembre et du piment doux. Il en mangeait juste assez pour assouvir sa faim, mais Hassaniya elle, se serait bouffé les doigts de gourmandise. Il y avait souvent pensé, d’autant que les clients du cyber utilisaient rarement l’endroit. Ils s’appliquaient à exploiter à fond l’heure ou la demi-heure qu’ils avaient payée pour surfer et chatter. Et ils n’avaient pas le temps d’aller aux WC.

L’idée l’avait effleuré maintes fois tandis qu’il rêvassait, perdu dans l’azur du carrelage rutilant qui lui faisait face. Mais il l’avait résolument chassée. Ses WC étaient bien trop propres pour être souillés par de la tambouille et des odeurs de tajine. Et il n’était pas prêt à sacrifier le bel abîme romantique de son nouveau local pour un simple tajine qu’il porterait à l’école pour le partager avec Hassaniya. Qui sait, celle-ci pourrait inviter Houyam à se joindre à eux, Houyam pourrait le trouver délicieux, et elle pourrait nommer l’Écureuil cuisinier officiel de l’école, lui qui en revenait à peine d’avoir pu échapper à son rôle de chauffeur.

Rahhal avait également échappé aux allers-retours quotidiens entre la médina et Massira, Hassaniya ayant dû se plier aux ordres de Houyam, laquelle ayant eu des jumeaux, n’avait plus le temps de s’occuper des Lionceaux de l’Atlas. Elle arrivait tard à l’école et tout le boulot retomba bientôt sur Hassaniya, qui était maintenant la première à arriver et la

dernière à partir. Elle était tout et partout. Aussi Houyam lui donna-t-elle l'ordre catégorique de déménager et de s'installer à Massira. Imad était là pour enrober de douceur cet ultimatum. Ce fut lui qui leur trouva un appartement dans un immeuble qui donnait sur l'autopont de Massira, c'est-à-dire à cinq minutes à pied de là. Et il se chargea de l'aménager entièrement à ses frais de A à Z. L'Écureuil et le Hérisson devaient simplement se charger du loyer. Mais avec l'augmentation qu'Imad venait d'accorder à Hassaniya au vu de ses nouvelles fonctions, ils pouvaient maintenant se permettre ce bel appartement, avec des fenêtres ouvrant sur deux rues, et donnant sur l'autopont de l'avenue Dakhla pour lequel on avait excavé la route, et qu'on avait planté là comme une décoration, sans qu'il ne soit d'aucune utilité, d'autant qu'à la surprise générale, le tunnel qui passait dessous se transformait à chaque pluie en lac, et bloquait la circulation.

En quittant la maison de Mouassine, Rahhal découvrirait que cette masure accrochée comme une tique à la demeure des Katifa faisait en réalité partie intégrante du riad. Elle n'appartenait pas du tout à Oum el-Eid, mais la veuve y avait vécu avec sa fille grâce à la bienveillance et la générosité du hadj. Ce qui le surprit davantage, ce fut la morosité qui s'abattit soudain sur son hérisson. Pourquoi cette tristesse ? s'interrogeait-il. On aurait dit Boabdil quittant l'Alhambra en pleurant comme une femme un bien qu'il n'avait pas su défendre comme un homme. Mais Hassaniya ne versa pas une larme ; car elle avait l'œil avare. Elle ne pleura pas, n'eut même pas un sanglot. Ses traits simplement se crispèrent, son teint jaunit, et elle devint étrangement distraite.

Rahhal, lui, était enchanté de ce nouvel appartement, avec sa chambre à coucher design et ses meubles chics. Et ce qu'il appréciait par-dessus tout, c'était de dormir pas très loin du cybercafé. Son vrai bonheur, c'était sa

boutique, le cyber des Lionceaux de l’Atlas. Le fameux ailleurs où sa vie s’était installée.

OceanofPDF.com

4

Le nouveau local était vraiment spacieux. Spacieux et propre. Le plafond était remarquablement haut. Quant au sol, il était pavé de carreaux espagnols beige clair, extra-lisses, au point que lorsque Rahhal avait marché dessus pour la première fois, il avait cru glisser sur de la glace.

Punaise !… Tu sais ce que ça veut dire se retrouver dans un endroit spacieux, haut de plafond, avec un carrelage rutilant, et des chiottes propres et lumineuses ?

À Aïn Itti, les cabinets étaient un luxe inabordable pour beaucoup. Les habitants du bidonville faisaient dans des sacs en plastique noirs qu'ils jetaient dans des tranchées aménagées à cet effet aux alentours du quartier. Les petits besoins, comme pisser ou se purifier, on pouvait les faire à la maison, où tout ça se frayait un chemin par des tuyaux insalubres se jetant dans un petit égout qui serpentait dans les ruelles jusqu'à l'oued Issil. Rahhal et sa famille se soulageaient dans un réduit étroit de pas plus d'un mètre carré, avec au centre un petit trou se déversant dans le sillon qui serpentait dans la ruelle. Mais quand l'affaire était sérieuse, chacun redoutait de bloquer le trou, et le sac plastique devenait la seule solution envisageable pour qui ne voulait pas courir loin à l'autre bout du quartier, là

où les gens d'Aïn Itti – homme, femme ou enfant – pouvaient se soulager en plein air, sous la protection du Seigneur et des aboiements des chiens errants.

Les aboiements des chiens…

Rien n'aidait mieux Rahhal à évacuer rapidement la merde accumulée dans ses entrailles, que des aboiements. S'il n'en entendait aucun dans le terrain vague avoisinant, les choses se compliquaient. Il souffrait depuis son enfance d'une étrange constipation. C'était seulement quand il entendait les chiens aboyer, et parce qu'il en avait une peur bleue, que le Seigneur omnipotent, Lui qui entend et qui sait, exauçait ses prières et liquéfiait le contenu de son estomac, afin que l'immonde magma se fraie un chemin à l'extérieur de son rectum.

Mais au collège Abdelmoumen, il n'y avait pas de chiens.

Ou plutôt si.

Allal le gardien avait deux énormes chiens noirs. Deux molosses paresseux qui aboyaient rarement, toujours attachés près de chez lui, à côté du terrain de sport. Allal les détachait après le départ des élèves, à six heures du soir, et ils se mettaient à gambader dans la cour de l'école et sur les aires de jeux. Ainsi le gardien profitait-il de ses enfants le soir, et pouvait-il se jeter dans les bras de sa femme la nuit, en confiant aux deux chiens la tâche de surveiller l'établissement.

Mais là, c'était la session du matin, la maison du gardien était loin des WC, les chiens étaient attachés, et il n'y avait rien qui puisse effrayer Rahhal, qui, accroupi dans les toilettes, faisait mille efforts pour expulser la merde de ses entrailles. Il appuyait vigoureusement sur les muscles de son ventre. Ses cuisses étaient repliées sous son estomac, et il forçait tellement qu'il en avait presque le souffle coupé. Il appuyait et appuyait, mais rien à faire. Rahhal ne chiait qu'une fois par jour, et il préférait faire ça à l'école au lieu de l'immonde sac plastique ou de la séance en plein air du terrain

vague où, quand il faisait froid, le vent cinglait ses fesses nues, et où le menaçaient les chiens sauvages dont les aboiements le terrorisaient. Son horaire pour se soulager était précis et calqué sur son emploi du temps. Un programme étudié avec soin, élaboré en sachant que ce serait manquer de tact que de s'excuser auprès du même prof deux fois dans la semaine pour aller aux WC. Ainsi le lundi matin, il avait choisi le cours de neuf heures avec le prof d'éducation islamique. Le mardi, le cours d'arabe. Le mercredi, le cours d'éducation physique. Le jeudi, il demandait la permission au prof de maths. Le vendredi, pas de problème, il faisait sa petite affaire dans les WC de la mosquée, avant les ablutions de la prière rituelle. Et le samedi, il repoussait son rendez-vous au dernier cours de la semaine, le cours de sciences naturelles, un cours de deux heures, le soir, de quatre à six. Quant au dimanche il faisait ça au cimetière quand il allait y retrouver son père.

La constipation dont souffrait Rahhal lui avait maintes fois valu d'être puni. Il ne prenait pas garde au temps qu'il passait à se tordre les tripes dans les WC. Une fois, il s'était excusé au début du cours et n'était revenu que lorsque ses camarades se préparaient à sortir, et il avait eu droit aux remontrances cinglantes du prof d'éducation islamique. Les choses continuèrent ainsi, jusqu'au jour où le prof de maths lui mit la joue en feu avec une taloche tout à fait injuste.

Rahhal, blessé et humilié, alla s'accroupir dans les toilettes et eut beau se vriller le colon et appuyer sur les muscles de son ventre, la merde coincée dans son gros intestin refusait de sortir. Il s'apitoya sur son sort en se souvenant de la gifle du prof. Il poussait vigoureusement en se palpant la joue, lorsqu'il eut l'idée de ramasser le bout de craie rouge humide qui se trouvait là par terre. Zut, il sentait le pipi. Quelqu'un avait pissé dessus. Mais tant pis. Rahhal serra la craie immonde entre ses doigts et écrivit à la

hâte, sur la porte devant lui : *Yacoubi le prof de maths est un ân…* Il avait presque fini quand il sentit ses jambes s'entrechoquer et son cœur battre la chamade. Il imagina que le prof, le directeur, et son assistant ouvraient brusquement la porte et le surprenaient en train d'écrire le mot *âne.* Sa main trembla, ses battements de cœur redoublèrent, mais il trouva malgré tout la force de finir sa phrase, tout en se tordant les tripes et en se vidant d'un seul coup.

À partir de ce jour, il n'alla plus aux WC de l'école qu'avec un bout de craie, un feutre de couleur, ou un compas en poche. Il était à peine accroupi qu'il commençait à écrire. *Le directeur est un con. Si Khalifa le surgé est un sale péquenaud. Bouchta Doukkali est un branleur. Salima Chaoui est la pute du prof de sport…* Il commença par les élèves qui le méprisaient, puis il s'en prit aux profs qui le punissaient ou l'enguirlandaient, et aux employés, parce qu'ils étaient employés. Et même quand il n'en voulait à personne, il s'amusait à accuser sans raison l'un ou l'autre de ses camarades qu'il choisissait au hasard, en tirant au sort. Un jour il s'insulta lui-même, peut-être pour éloigner de lui tout soupçon. L'important c'était d'écrire une injure qui lui fasse l'effet d'une poussée d'adrénaline et précipite les battements de son cœur, et de pousser de toutes ses forces pour débloquer ses intestins et retourner en classe sans tarder.

Rahhal ne savait pas pourquoi ces mauvais souvenirs lui revenaient en mémoire ici et maintenant. Il s'était très bien habitué au carrelage bleu romantique des WC du cyber. Il laissait d'ailleurs la porte ouverte pour voir l'azur miroiter devant lui, et rompre la monotonie du beige qui dominait sur les murs et le sol. Le bleu rutilait, les cabinets brillaient, et Rahhal n'hésitait pas à rouvrir la porte chaque fois qu'un client la fermait après lui.

Il caressait du pied le carrelage lisse, et essuyait les murs avec son chiffon à lunettes. Mais dès qu'il se laissait aller, ses souvenirs le ramenaient aux latrines de son enfance.

Mourad Marini est amoureux fou de Nora la blonde en seconde 4.

Aïe aïe aïe…

La phrase était gravée à la pointe du compas sur la porte des WC. Était-ce le cri d'un amoureux transi ? Un aveu désespéré ? Le mouchardage d'un surveillant cruel ?

Au début, Rahhal s'était cru seul à écrire sur les murs et les portes des WC, à cause de ses problèmes de constipation. Mais il découvrit par la suite que c'était un sport populaire que tous les élèves ou presque pratiquaient. Tout moyen leur était bon pour leurs graffitis. Tous les types de crayons et de stylos qui étaient à leur disposition, rouge à lèvres inclus pour les filles. Même ceux qui n'avaient pas de crayon en poche traçaient du bout du doigt leur message sur les carreaux poussiéreux des fenêtres. Au collège Abdelmoumen, les graffitis s'étalaient sur les murs et les tables, se cachaient derrière les volets latéraux des tableaux, et quelquefois même faisaient d'ignobles taches sur les bureaux des profs. Mais Rahhal s'en tenait aux WC. À cause de son impérieux besoin de gribouiller quelque chose, juste pour vider ses tripes et retourner en classe le plus vite possible.

Mourad Marini est amoureux fou de Nora la blonde en seconde 4.

Le trait était encore frais, comme s'il avait été gravé à l'instant.

Rahhal avait aussi un compas en poche. Et n'ayant rien apporté d'autre pour gribouiller ce jour-là, ni élu de cible pour sa guerre des pissotières, il s'en prit à la phrase devant lui. Il ne connaissait ni Mourad, ni sa dulcinée blondinette, et il n'était pas très sûr de l'amour dont parlait le graffiti. Mais il ne laissa pas passer l'occasion. Accroupi sur les toilettes, tous les muscles du ventre contractés, il tira son compas et se mit à poignarder le cadavre de l'amour crucifié devant lui.

Mourad Marini est un crétin d'ado, et Nora la blonde est une pute que tous les élèves de seconde 4 ont niquée.

Point final.

Rahhal reboutonna sa braguette et retourna vite fait en classe. Car l'histoire était censée s'arrêter là.

Or quand il retourna une semaine plus tard dans cette même cabine, la dernière du rang des WC des élèves, furieux ce jour-là contre le prof d'éducation islamique, et bien décidé à trouver une phrase abominable qui lui échappait encore, il sortit un stylo-bille et laissa sa main tremblante trouver toute seule l'injure adéquate. Mais en cherchant un espace libre au milieu des insultes étalées sur la porte, il eut la surprise de trouver la phrase suivante, gravée au ciseau cette fois, sous la sienne :

Mourad nique ta mère, espèce de pédé. Et Nora, elle vaut bien mieux que toi et que ta sale pute de sœur.

L'odeur dans les WC ce matin-là était particulièrement putride. Le nez de Rahhal en était bouché. Mais il s'accrocha. Il se fichait même de la merde bloquée dans ses intestins. Et il oublia le prof d'éducation islamique. Il fallait maintenant qu'il trouve la bonne réponse pour l'ignoble salaud qui les avait insultés, lui et sa mère, et qui avait même eu le nerf de s'en prendre à sa sœur. Rahhal était fils unique. Il n'avait ni frère, ni sœur. Mais insulter une sœur, même inexistante, avec tant de bassesse et la traiter de pute, demandait impérativement une réponse.

Mourad, si t'avais des couilles, t'aurais parlé à ta pute en face, au lieu de te branler d'ssus dans les chiottes. Et tes copains des secondes 4 et 5, ils l'ont niquée à bloc, par-derrière et par-devant. Mais toi, c'qui t'faut, c'est quelqu'un pour t'enculer, mon pédé !

Cette fois-là la délivrance fut rapide, puisque les entrailles de Rahhal se vidèrent alors qu'il en était à la moitié de sa réponse incendiaire à Mourad, ou à l'infâme mouchard qui avait embringué le dénommé Mourad Marini

dans cette guerre immonde.

OceanofPDF.com

5

Mourad Marini. Salima Chaoui. Najwa Benrahmoun. Widad Tubayli. Ahmed Errounda. Ah, Rahhal ! Une ribambelle de noms tournoyait dans les cieux de ta mémoire, depuis l'époque de ta scolarité au collège Abelmoumen ben Ali el-Goumi à celle du lycée Mohammed V de Bab Ghmat par la suite.

Des noms qui revenaient souvent, liés aux horribles insultes sexistes des WC, ou aux chastes compliments des tableaux et des tables, ou qui, esseulés, éclairaient les murs comme de petites lanternes suspendues.

Ahmed Errounda était le Qays[28] du lycée, et on s'interrogea longtemps sur l'identité de sa Leila. Un Qays légendaire pour lequel Leila se consumait d'amour, une Leila dont le fantôme se mit à hanter le lycée à l'insu de tous, gravant ses aveux dans toutes les langues possibles sur les portes et les murs :

Ahmed Errounda, je t'aime.

Ahmed Errounda, kanhmaaq alayk.

Ahmed Errounda, I love you.

La bien-aimée d'Ahmed Errounda ne passait devant aucun mur sans y inscrire sa fièvre, ni aucun tableau sans y graver les secrets de sa passion.

Et parce que tous les élèves, filles et garçons, voulurent savoir à quoi ressemblait ce bourreau des cœurs et tombeur de vierges, ils se renseignèrent, et s'aperçurent que l'amoureux en question ressemblait plus au poète Antar ibn Shaddad al-Absi[29] qu'à Qays ibn al-Moulawwah. Errounda en effet avait la peau noire, le nez épaté, les membres noueux, les cheveux crépus, et malgré tout un beau sourire.

Mais qui est donc l'infortunée qui s'est amourachée d'Antar ? Où es-tu Abla ? Où te caches-tu ? Quand vas-tu enfin te montrer ?

Abla et sa bouche en cœur restèrent anonymes. Quant à Antar, toutes les filles, qui s'étaient mises à le reluquer pendant la récré, notèrent son charmant sourire. Et Errounda s'installa en effet sur le trône des stars du lycée qu'il occupa pendant plusieurs semaines.

Mais trois mois seulement après que le nom et la légende d'Ahmed Errounda eurent défrayé la chronique, les élèves du lycée Mohammed V eurent la surprise de découvrir un matin un avis du proviseur, écrit d'une main ferme et d'un trait net sur le tableau d'annonces, signalant la décision du conseil de discipline de l'établissement de renvoyer Ahmed Errounda du lycée pendant deux semaines, le gardien l'ayant découvert derrière les vestiaires en train d'écrire la phrase culte, *Ahmed Errounda, je t'aime*, avec une bombe de peinture cette fois, de celles que n'emploient que les accros du graffiti.

Rahhal n'aimait pas assez son nom pour l'écrire sur les murs, et il n'était pas fou pour signer de sa plume ses âneries de pissotières. Surtout que s'il l'avait fait, il aurait été facilement identifié. Car il était le seul Rahhal du collège Abdelmoumen. Et même au lycée Mohammed V de Bab Ghmat, on ne connaissait pas d'autre Rahhal dans tout l'établissement.

Rahhal.

Dis-moi Abdeslam, pourquoi Rahhal ?

Abdeslam par exemple, c'est un nom OK. Pas un chef-d'œuvre ni une merveille. Mais un nom OK. Acceptable quoi. Qui n'éveille l'attention de personne. Pourquoi ne m'as-tu pas appelé Abdel-quelque-chose : Abdelaziz, Abdelghafour, Abdelhaq, Abdelrahim, Abdelrahman, Abdelsami, Abdelwadoud, Abdelhay, tous des noms qui ressemblent à des noms. Mais Rahhal ?

Halima prétend que si tu m'as appelé comme ça, c'est d'après le saint Bouya Rahhal el-Boudali. Mais Bouya Rahhal est enterré à Zemrane, et il était originaire de Tamdoult sur l'oued Akka, alors que toi tu es d'Abda. Qu'est-ce qui t'a pris, Laaouina ? Tu aurais pu choisir un saint de la province d'Abda avec un nom moins ridicule, et terminé !

Oncle Eyyad raconte qu'un jour où Bouya Rahhal était en route pour Tadla, où il allait rendre visite à Sidi ben Daoud al-Bouziri, il atteignit l'oued Oum er-Rbia qu'il trouva en crue, roulant des eaux tumultueuses. Bouya Rahhal récita quelques versets de *dhikr* soufi, et l'oued se fendit en deux sur un radier à sec que lui et ses compagnons purent traverser en toute sécurité. La main de Dieu, Bouya Rahhal ! Mais moi, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

L'image dans le salon. La vieille image fanée qui nous a suivis depuis nos débuts à Abda, puis à Aïn Itti, jusqu'au salon de la maison d'oncle Eyyad à Moukef, avec un dessin étrange de Bouya Rahhal chevauchant un lion en prison. Les initiés racontent que c'est une représentation d'une des *karamas* du saint enterré à Zemrane. Car lorsque le sultan noir avait voulu se débarrasser de lui en l'enfermant avec un lion, le fauve l'avait épargné. Quand le sultan était venu aux nouvelles, il avait découvert Bouya Rahhal el-Boudali à califourchon sur l'animal, et le roi de la forêt remuant de la queue sous lui comme un chat.

Mais tu es une mante religieuse, Abdeslam, et ta femme est un pélican, alors quel rapport avec un saint dont les *karamas* changent les prédateurs en chats ?

Rahhal n'aimait pas assez son nom pour l'exhiber sur les portes et les murs. Il avait même du mal à le prononcer en public. Mais à l'université, et plus exactement lors d'une manifestation de l'Unem, il panserait la blessure que ce prénom lui infligeait avec un pansement militant. Il découvrirait un autre Rahhal, doué de *karamas* modernes, qui le réconcilierait un peu avec lui.

La bataille des Renvoyés battait son plein. La foule s'avançait en grondant vers le bureau du doyen. Or la seule façon pour Rahhal de pouvoir continuer ses études était de s'engager dans la bataille. Les slogans fusaient depuis le matin, lorsque l'un d'eux fit soudain battre le cœur de l'Écureuil :

Demandez à Rahhal,
Demandez à Zéroual,
Se révolter, ils l'ont fait.

Demandez à Rahhal ? Rahhal comment ? Et lui demander quoi ?

Impossible bien sûr qu'il s'agisse de Bouya Rahhal el-Boudali, n'est-ce pas ?

Non, c'était un autre Rahhal, avec qui l'Écureuil ferait plus ample connaissance le jour de la grande fête, la fête de la victoire des masses étudiantes résistantes et combattantes, qui avait suivi la bataille pour le Retour des Renvoyés. Ce jour-là, Rahhal rencontra pour la première fois Wafiq Dera'i qui lut un de ses poèmes intitulé : "Ils ne te chasseront pas de l'atmosphère". Des mots bizarres de bizarres, n'ayant aucun rapport avec la poésie telle que la connaissait et la comprenait Rahhal, mais qui valurent pourtant à Wafiq les bravos des camarades comme ceux des frères islamistes, et qui leur arrachèrent des applaudissements. Mais l'apothéose était pour la fin. Une troupe de musiciens et de chanteurs composée de

jeunes gens de la médina, tous vêtus de noir comme s'ils étaient en deuil, et leurs épaules drapées dans des keffiehs palestiniens, monta sur scène et se mit à chanter :

Appuie sur la détente, et danse s'il faut danser
Pour libérer Jaffa, Naplouse, et le pays entier…

Rahhal n'avait pas la moindre envie de libérer Naplouse, ni même Ceuta. Il voulait simplement pouvoir se réinscrire à la fac, dans le département de littérature arabe, après son retentissant échec avec l'histoire et ses dates, et la géographie et ses cartes.

La dernière chanson fut la surprise de la soirée. Ce fut cette fois *Mon pays* du Marocain Saïd el-Maghrebi :

Mon pays,
Ma patrie,
Ô mère bien-aimée,
Ni veuve, ni stérile,
Même s'ils t'ont vendue
Sur le marché du franc et du dollar,
Même s'ils t'ont habillée
De honte et d'habits usés,
Le sang des hommes libres continue de couler,
En ton nom, Rahhal !
Rahhal, Rahhal,
Toi qui vis en nous,
Rahhal, Rahhal,
Quel joli nom tu as…

Les camarades savaient les paroles par cœur, comme si c'était leur hymne national à eux. Ils chantaient avec une dévotion qui frisait le soufisme. Comme s'ils étaient en transe. Et les spectateurs exaltés reprenaient en chœur le refrain : *Rahhal, Rahhal, Toi qui vis en nous, Rahhal, Rahhal, Quel joli nom tu as…*

C’est bien ce nom-là qui t’défrise, espèce d’Écureuil stupide ? Vise un peu la sagesse d’Abdeslam. Il t’a donné un nom d’avenir, dont tu ne découvres la valeur qu’en ce moment crucial de ton existence, alors que tu savoures pour la première fois le goût de la victoire, et que tu célèbres ton retour triomphant au sein de la faculté.

L’Écureuil apprendrait par la suite que la chanson faisait allusion au martyr Rahhal Jbiha, un des plus célèbres activistes du Mouvement marxiste du 23 mars. Il avait été arrêté en 1974, et avait passé plus d’un an dans l’effroyable geôle secrète de Derb Moulay Chérif, où lui et ses compagnons avaient subi diverses formes de torture avant d’être jugés en janvier 1977, pour se voir condamnés à de lourdes peines, trente-deux ans ferme pour Rahhal. Pour améliorer leurs conditions de vie en prison, ses compagnons et lui avaient fait plusieurs grèves de la faim, dont une de quarante-cinq jours qui avait emporté Saïda Menebhi. Et le 13 octobre 1979, Rahhal avait trouvé la mort lors d’une tentative d’évasion.

Rahhal, Rahhal, quel joli nom tu as…

Joli nom dans la chanson. Compliqué dans la vie. Lourd à porter dans la réalité. L’Écureuil commençait à apprécier la valeur symbolique de son prénom. Mais dans le même temps, cette responsabilité l’écrasait. L’Écureuil apathique qu’il était avait bien du mal à porter un nom aussi chargé d’histoire.

Ah, Abdeslam ! Pourquoi pas Abdelrahman, Abdelghafour ou même Abdelnabi ? Pourquoi m’avoir donné un nom que je n’ai pas la force d’assumer, ô toi la Mante ?

---

28. Qays ibn al-Moulawwah, dit le Fou de Leila. Poète arabe et chantre de l’amour courtois (mort entre 685 et 699), célèbre pour sa passion malheureuse pour sa cousine, Leila al-Amiriyya.

29. Poète préislamique auteur d’une des *Mu’allaqaat* (525-608), dont la mère était éthiopienne, et dont la peau noire lui valut le surnom de Corbeau. Son amour impossible pour sa cousine Abla constitua une des sources de son inspiration.

OceanofPDF.com

6

Le roi est mort, vive le roi !

Vive le portable et son choix de sonneries ! Vive la technologie moderne ! Vivent les écrans bleus !

Depuis que la populace peut s’offrir un portable et naviguer dans l’univers des électrons, elle en oublie sa misère. Le monde est devenu village. Il est à la portée des fils du peuple dans les cybercafés qui poussent comme des champignons, et pratiquent des tarifs démocratiques. Pas cher pour les pauvres. Deux dirhams pour une courte visite ponctuelle. Trois dirhams pour une demi-heure. Et cinq pour une heure entière. Quant à la deuxième heure, elle passe à quatre dirhams pour le client fidèle, et ainsi de suite. Quelques dirhams, et un fonds linguistique d’à peine quelques mots en diverses langues étrangères, pour que le peuple connecté puisse surfer aux quatre coins de contrées blondes parlant mille et un charabias. Voilà pour les garçons. Pour les filles, des rudiments d’arabe suffisent à faire palpiter de l’Atlantique au golfe Persique de rouges cœurs électroniques.

Vive la technologie !

Quant à Rahhal, il se retrouvait au cœur de l’événement. Exactement au bon moment.

Il ouvrit un compte Hotmail, pas pour correspondre avec qui que ce soit, mais juste pour avoir un compte Hotmail. Il en ouvrit un autre sur Maktoob, pas pour chatter avec les Arabes de la toile, mais parce qu'il était normal d'avoir un compte Maktoob. Un troisième sur Yahoo, comme ça, parce que c'était Yahoo. Et pour le quatrième, il n'avait pas encore décidé.

Tous les clients du cyber étaient débutants dans ce domaine. La plupart en étaient au stade de la découverte. Aussi, dès qu'un nouveau client entrait, il se plantait devant Rahhal et demandait un ordi et un coup de main. Celui-ci voulait ouvrir un compte Hotmail, celui-là un compte Yahoo, et Rahhal s'employait à créer aux uns et aux autres des comptes électroniques en veux-tu en voilà. Un nouveau service qui semblait magique à qui venait au cyber pour la première fois. C'est pourquoi il lui avait fixé un prix – trente dirhams. Le compte était gratuit. Mais les clients trouvaient normal que Rahhal les fasse payer. Car on ne pouvait avoir un compte électronique ayant le même rôle qu'une boîte postale au bureau de poste de Massira, comme ça, gratuitement. Et puis, la boîte de Rahhal était bien mieux, parce qu'on ne payait que les frais d'ouverture le premier jour, et après on l'avait pour la vie.

Les clients allaient et venaient. Ils se relayaient aux ordinateurs et promenaient leur souris cybernétique sur les bureaux. Et bientôt une petite famille se rassembla peu à peu autour de Rahhal.

Salim. Il préparait son bac et s'émerveillait de ce nouveau monde virtuel. Il avait jusque-là deux adresses mail, une sur Hotmail et l'autre sur Yahoo. Il venait parfois avec son père, et d'autres fois avec sa petite sœur Lamia. Toujours à explorer les sources d'information qu'offrait le net, et ayant chaque jour besoin d'imprimer un résumé de ses recherches dont il se vanterait devant ses copains de classe.

Samira et Fadwa. Elles arrivaient ensemble, s'asseyaient ensemble, et partaient ensemble. Spécialité, les *chat rooms*. Elles s'y inscrivaient sous un seul nom. Elles aimaient chatter en arabe, en français et en anglais. Surnom virtuel : L'Étoile de Marrakech.

— Deux en un, shampoing et démêlant, les narguait Qamareddine Souyouti chaque fois qu'il les voyait entrer au cyber.

Qamareddine était le fils de Shehabeddine Souyouti, l'un des plus célèbres profs d'éducation islamique du lycée de Massira, et le plus cité dans les blagues des élèves.

— Laquelle de nous deux est l'shampoing ? Et laquelle est l'démêlant ? rétorquait Fadwa, finaude.

— En vrai, j'ai pas encore trouvé. Mais si j'décide que t'es le shampoing, j'te l'dirai.

Qamareddine connaissait tous les potins de l'Étoile de Marrakech. D'autant que Fadwa et Samira avaient l'habitude de recourir à lui pour toute leur correspondance en anglais. Il leur expliquait ce qui n'était pas clair dans les messages qu'elles recevaient d'outre-mer, et corrigeait leurs réponses pour naviguer sur la toile en faisant moins d'erreurs.

L'anglais de Qamareddine était bon. Son français aussi. Mais il répétait toujours, à tort ou à raison, que son arabe était médiocre, malheureusement. Il le concédait sans faire montre d'aucun regret. Au contraire, son visage s'illuminait presque d'une lueur d'orgueil secret. Disait-il ça pour dénigrer son père, le professeur Shehabeddine ? Un professeur d'arabe converti en professeur d'éducation islamique, non par piété, mais par paresse, pour se laver les mains des leçons de grammaire et des déclinaisons. Car en sciences comme en lettres, cette matière n'était pas essentielle. Deux heures par semaine, par groupe. Et le professeur Souyouti ne faisant pas l'appel, beaucoup traitaient son cours comme une heure de perm qu'ils passaient sur

les terrains de sport devant le lycée, ou dans la boutique de Rahhal pour ceux qui avaient assez d'argent pour surfer sur l'écran et naviguer sur les ondes optiques.

En réalité, Qamareddine ne détestait pas son père. Mais il détestait parler de lui. Il préférait se lier d'amitié avec des jeunes qui n'étaient pas du lycée Massira, qui ne savaient rien de la personnalité du professeur Shehabeddine, et qui n'avaient jamais entendu parler de ses blagues et de ses histoires. Fadwa et Samira étaient deux exceptions. Bien qu'elles aient étudié avec son père, leur relation avec Qamareddine était liée au cyber et n'avait rien à voir avec le lycée. Et puis c'était un beau jeune homme, doué en langues. Et son amitié s'avéra un réel atout pour l'Étoile de Marrakech.

Qamareddine était toujours fourré au cyber, aussi Rahhal se mit-il à lui en confier la responsabilité en son absence, chaque fois qu'une urgence l'obligeait à sortir ou qu'il allait à l'école satisfaire une des requêtes, toujours pressantes, de Houyam. Qamareddine fut vite captivé par les aventures de l'Étoile de Marrakech et ses conquêtes électroniques en Orient et en Occident. Il y avait le prétendant sérieux, il y avait le chaste, et un troisième aux nobles intentions. L'un voulait visiter Marrakech pour la seule raison qu'elle y vivait et demandait quel était le meilleur hôtel et la compagnie aérienne la plus pratique. L'autre lui proposait de venir à Londres et se chargeait du billet d'avion – il l'accueillerait dans son appartement pour qu'elle y passe en tout bien tout honneur une semaine, ou un mois entier, si son temps précieux le lui permettait. Et le troisième lui proposait avec une humilité suspecte de faire le pèlerinage à La Mecque hors saison.

Mais à peine le soleil d'Amélia la Nigériane brilla-t-il au ciel du cyber que l'Étoile de Marrakech fut éclipsée. Fadwa s'aperçut que Qamareddine perdait sa concentration dès que se levait l'astre noir de l'Africaine. Parfois Amélia venait seule. Parfois sa copine Flora l'accompagnait. Yakabo les

rejoignait toujours un peu plus tard. C'était peut-être un plan pour que Rahhal les laisse s'asseoir tous les trois devant le même ordinateur. Car la consigne du cyber était claire : deux personnes maximum par machine.

Personne ne connaissait la nature de la relation qui liait Yakabo à Amélia et Flora. Était-il leur frère ? Leur parent ? Ou l'amant d'une des deux filles ? Avec les Africains, c'était toujours dur de savoir. En tout cas, ils avaient de la chance, parce que les propriétaires d'immeubles ou d'appartements ne leur demandaient pas leurs papiers. Même s'il s'agissait de musulmans maliens ou sénégalais. Ils n'étaient pas aussi pointilleux avec eux qu'avec les Marocains. Les gars du pays avaient du mal à vivre avec leur copine sans contrat de mariage. Mais les Africains, personne ne leur demandait rien. Aussi, ils habitaient en coloc. On les voyait s'entasser à cinq, et parfois jusqu'à dix, dans un petit appartement de deux pièces avec cuisine et salle de bains. Quoi qu'il en soit, Qamareddine se souciait peu de ces détails. Car il n'était pas amoureux d'Amélia. Elle le mettait de bonne humeur, voilà tout. Il aimait sa frimousse et son sourire le ravissait. De même qu'il trouvait avec elle l'occasion de chatter en anglais, une des langues qu'elle parlait. Mais il y avait aussi une chose plus importante. Assez délicate. Qu'il valait mieux ne pas aborder devant les autres, surtout devant Fadwa et Samira.

Qamareddine voulait se tirer du pays, par n'importe quel moyen. Il en avait ras le bol de son père Shehabeddine. Il en avait ras le bol de la vie ennuyeuse qu'il menait chez lui. Et de l'université où il n'allait plus que rarement. Et aussi de ce maudit cyber dont il semblait être accro. Il en avait marre que Rahhal l'espionne. Chaque fois qu'il se retournait, il voyait ce rat épier son écran. Il en avait marre des discussions des profs d'histoire du lycée. Ces derniers débarquaient en groupe au cyber. Ils n'avaient pas de jour fixe. Mais quand ils se pointaient, c'était tous ensemble, comme s'ils allaient à la mosquée. Ils prenaient chacun un ordi, et au lieu de surfer sur

les ondes et de naviguer en solo, ils se mettaient à bavarder, comme s'ils étaient dans la salle des profs. Ils disaient que le règne de Hassan II avait été une vraie malédiction, que les choses s'étaient beaucoup améliorées depuis l'arrivée du jeune roi, qu'il y avait maintenant des marges de liberté, une nouvelle vitalité et des signes de changement. Qamareddine se fichait bien des histoires des collègues de son père. Il ne voyait ni changement, ni promesse de paradis nulle part. Et puis, qui disait que le règne de Hassan II l'intéressait ? Il était petit alors. Aujourd'hui, il se sentait adulte. Il ne voulait pas revenir en arrière. Il n'avait pas de temps à perdre avec ce genre de discussions. Qamareddine aspirait à une autre vie. Une vie comme celle qu'il voyait dans les films. Comme celle qu'il voyait à la télé. La vie comme la vivait *le peuple élu*, là-bas dans le Nord. Qamareddine voulait se tirer de là. Migrer est un droit sacré. Et il ne comprenait pas pourquoi il devait rester dans un pays qui l'étouffait avec des créatures qu'il n'aimait pas. Il ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas le droit de s'en aller, et d'arracher à cet univers rasant ses jours, ses nuits, sa vie et son avenir.

OceanofPDF.com

7

— Bien sûr qu’je suis chrétienne, pourquoi tu m’demandes ça ? répondit Amélia.

— C’est juste une question. Mais… on peut s’parler un peu à l’extérieur ?

Elle laissa Flora toute seule, collée à l’ordi. Elle s’excusa dans son dialecte nigérian, et Qamareddine ne saisit que le nom de Yakabo, répété trois fois. Une fois dehors, il l’invita au café Milano, en face du cyber. Il découvrit qu’Amélia fumait. À peine Asma, la serveuse, eut-elle posé son café devant elle qu’elle sortit de sa poche un paquet de Marquise. Elle alluma une cigarette et tendit le paquet à Qamareddine.

— Désolé, j’fume pas… et j’vais pas être long. Mais j’voudrais que tu m’parles de la religion chrétienne. J’ai lu sur le Net des trucs sur la Trinité et l’unicité de Dieu. Sur la divinité et l’humanité du Christ. Sur la différence entre les chrétiens orthodoxes et les catholiques, et aussi entre les protestants et les anglicans. J’ai aussi lu dix fois le Sermon sur la montagne, et j’en ai appris par cœur certains passages, en arabe, en français et en anglais. Tu veux la preuve ? J’vais t’en réciter un bout : *Vous avez appris qu’il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu’un te gifle sur la joue droite, tends-lui*

aussi l'autre. Et si quelqu'un… Si quelqu'un… Zut j'ai oublié la suite… Mais attends, j'en connais un autre, celui d'après : *Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu détesteras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous détestent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin d'être les fils de votre Père céleste. En effet, il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes…* Y a aussi : *Demandez et l'on vous donnera…* J'le sais par cœur. Écoute un peu…

— Stop ! C'est toi qui vas m'écouter Qamaredd…

— Abdelmassih… c'est mon nouveau prénom… Abdelmassih ou Serviteur du Christ… Tu es la première personne à qui j'dis ça, mais faut qu'ça reste un secret, hein ?

— Écoute Abdelmassih… on dirait qu'y a un bug quelqu'part. Quand j't'ai dit que j'étais chrétienne, je parlais de la religion d'ma famille, d'une manière générale. Mais crois-moi, j'suis pas chrétienne comme tu l'entends. J'vais pas à l'église, j'lis pas la Bible, et j'apprends pas par cœur le Sermon sur la montagne. J'veux dire, je suis chrétienne et stop. Prends-le comme ça, sans tralala. Et r'tournons au cyber, j't'en prie, Flora m'attend.

Qamareddine était tombé là-dessus par hasard. Sa découverte du christianisme était un accident. Il avait commencé par surfer sur des sites pornos. Mais comme le rat qui veillait sur le cyber lui fouaillait le dos de son regard curieux et affamé, il avait changé d'ondes et s'était retrouvé sur les sites de migration. Puis il s'était essayé à un nouveau sport, le saut en liberté dans l'espace électronique. Et hop ! Un autre saut, et il avait atterri sans l'avoir voulu sur la rive d'en face, à suivre Jésus-Christ :

En cours de route, un homme dit à Jésus : "Je te suivrai partout où tu iras." Jésus lui déclara : "Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête."

Tu as raison, Seigneur. Le fils de l'homme n'a pas d'endroit ou reposer la tête.

Qamareddine était sous le choc de la réponse glacée d'Amélia. Il avait le plus grand besoin de quelqu'un sur qui se reposer en ce moment crucial de sa quête électronique de la vérité. Amélia était son ange noir, son père qui était au cyber. Sa mère. Sa sœur. Aucune différence. Il voyait dans son sourire la mansuétude des saintes. Mais elle l'avait déçu d'une façon qui le blessait vraiment. Vous vous rendez compte ? Elle n'a pas lu la Bible et elle ne sait pas par cœur le Sermon sur la montagne !

Amélia, elle, était stupéfaite. Flora et Yakabo avaient remarqué depuis leur premier jour au cyber l'attachement que Qamareddine avait pour elle. Ou du moins l'attention évidente qu'il lui portait. Il l'observait depuis le début. Elle avait été conquise par sa beauté. Elle avait aimé ses plaisanteries, sa gaieté, son élégance, son bon anglais, et sa manière courtoise de s'adresser à tous. Pourquoi pas ? Un mec gentil qui méritait qu'elle s'y arrête. Amélia était prête à tout avec Qamareddine, de l'ardent amour au flirt éphémère. Et quand il l'avait invitée au café cet après-midi-là, elle l'avait suivie avec entrain, toute contente. Et voilà que ce fou se lançait dans un long monologue sur la Trinité et le Sermon sur la montagne. Amélia savait que Qamareddine voulait émigrer, mais elle ne se doutait pas que sa folie le conduirait à renier sa religion pour se convertir au catholicisme, et qu'il en ferait un prétexte pour quitter son pays. Et puis, elle qui était chrétienne de mère en fille, ça lui avait servi à quoi ? Si les disciples de Jésus-Christ avaient priorité pour entrer en Europe, elle aurait émigré directement de Lagos, avec la bénédiction universelle, et n'aurait pas eu à faire ce long voyage à travers le Sahara, pour se retrouver avec ses copains coincés au Maroc. Ils n'avaient pas réussi à passer en Espagne. Et

ils ne pouvaient pas retourner dans leur pays, et affronter leurs proches et leurs amis, leur échec en bandoulière, après avoir gaspillé l’argent de la famille dans un long voyage périlleux.

OceanofPDF.com

8

Qamareddine avait l’air d’aimer son rôle d’ami de tout le monde au cyber. Il voletait entre les machines comme un papillon électronique. Un coup avec Salim, qu’il aidait à faire ses devoirs, un coup avec Fadwa et Samira, à qui il expliquait un message en anglais que venait de recevoir sur Hotmail l’Étoile de Marrakech. De temps en temps, il prenait la place de Rahhal quand celui-ci s’absentait, et il s’entretenait parfois à voix basse avec Yakabo, après avoir découvert que le jeune Nigérian était plus croyant que sa copine.

Complètement à l’opposé de Qamareddine, il y avait ce bigot d’Abou Qatada[30]. Lui ne parlait à personne. Il entrait au cyber le pied droit d’abord, et en récitant les deux sourates protectrices de L’Aurore et des Hommes[31]. Tout le monde sait que saluer un musulman en lui donnant la paix est un devoir. Mais Abou Qatada trouvait difficile de saluer ainsi en entrant dans le cyber les deux salopes à moitié nues qui s’y trouvaient et, entre elles, cette espèce de marlou de maquereau nommé injustement et indûment Qamareddine, Lune de la Religion.

— Lune de la Religion, lui ? Lune de merde, oui. Lune de malédiction, mais pas d’la religion.

Quant au groupe d'*Africanos*, Abou Qatada faisait bien attention à s'asseoir à bonne distance d'eux. Bien entendu "il n'y a aucune différence entre un Arabe et un non-Arabe, ni entre un Blanc et un Noir, sauf dans la façon de révérer et craindre Dieu. Mais les visages noirs des *Africanos* ne respirent ni la crainte ni la piété. Pas parce qu'ils sont noirs, à Dieu ne plaise ! Car notre frère Bilal, muezzin du Prophète – que la paix et les plus chastes prières l'accompagnent –, était un esclave éthiopien auquel l'islam a dûment rendu hommage, au point que notre bien-aimé Prophète le comptait au nombre des habitants du Paradis et qu'il a dit de lui : *Bilal est le plus doux des hommes et le patron des muezzins. Et ce seront les muezzins qui auront les cous les plus longs le jour du Jugement dernier*". Abou Qatada s'était cependant aperçu que le cou de Yakabo était aussi long et mince que le cou d'une girafe. "Mais son visage sombre est loin de rayonner des lumières de l'islam, tout comme celui des deux mochetés d'esclaves qui sont presque toujours accrochées à lui et qui ressemblent plus à des chèvres qu'à autre chose. Qu'ils aillent se faire foutre tous les trois", songea Abou Qatada. Et il demanda aussitôt pardon à Dieu.

Son vrai nom est Mahjoub Didi. Employé à l'agence régionale de l'Eau et de l'Électricité. Marié et père de deux enfants. Ce qui le fait sortir de ses gonds, c'est qu'un collègue lourdingue le chambre au boulot avec la chanson : *Didi, didi, wah*… C'est une telle brute que ses collègues n'osent même pas fredonner le célèbre tube de Cheb Khaled devant lui, mais ils ne se gênent pas pour y faire allusion en son absence. Quant à son surnom, Abou Qatada, c'est celui que lui a choisi un des frères – Dieu le récompense ! – lors d'une séance de *dhikr* exaltée. Et depuis ce jour-là, que ce soit dans les assemblées pieuses ou sur les sites électroniques éclairés, Mahjoub Didi porte le nom du glorieux compagnon du Prophète, Abou Qatada al-Ansari al-Khazraji – que Dieu soit satisfait de lui.

30. Abou Qatada al-Ansari était un des plus célèbres compagnons du prophète Mohammed. Certains islamistes se font appeler ainsi pour exprimer leur dévotion.

31. Al-Mu’awidhatayn, les deux dernières sourates du Coran (CXIII et CXIV).

OceanofPDF.com

9

— *Big Brother is watching you !*… Pardon, pardon… Je voulais dire, Little Brother !

Qamareddine lançait cela de temps à autre en coulant un œil vers Rahhal.

Et tout le cyber de s’esclaffer.

Il faut dire que l’anglais de Rahhal était quasi inexistant. Quant à sa connaissance de la littérature anglaise, elle n’allait pas beaucoup plus loin que celle qu’avait Amélia de l’imam Malik. Et de toute façon, Rahhal était affilié au département de littérature arabe, et spécialiste de poésie classique : les *Mu’allaqaat*, la poésie omeyyade, abbasside, andalouse, marocaine… Mais pour les romans, il n’en lisait pas, même pas en arabe où il excellait, alors encore moins dans une langue étrangère. Et comme personne ne lui avait expliqué que la phrase renvoyait au célèbre roman de George Orwell, *1984*, dans lequel Big Brother surveillait tout le monde, il continua de s’interroger à part soi : Pourquoi Qamareddine se pique-t-il de parler au cyber de ses deux frères, le grand et le petit, alors qu’il n’a qu’une sœur qui fait ses études supérieures à Rabat ?

Little Brother is watching you !

Les insinuations de Qamareddine à l'égard de Rahhal n'avaient aucun effet sur l'Écureuil. Qamareddine s'élevait contre la façon qu'avait Rahhal de se permettre d'épier les écrans des clients, sur lesquels ses yeux de rat se rivaient sans qu'il en éprouve la moindre honte. Cela l'ennuya énormément dans la première phase de son existence virtuelle, quand il était un accro invétéré des sites pornographiques. Et même maintenant, il détestait qu'on épie ses sites bénis. Aussi il évitait les pages avec des photos d'églises, d'icônes ou d'images pieuses. En général il copiait-collait les textes sur un document vierge, puis prenait tout son temps pour les lire sur Word. Et quand il avait fini, il jetait le document dans la corbeille électronique et s'en allait.

Mais au royaume de Rahhal Laaouina, les corbeilles n'existaient pas. Après le départ du dernier client, à minuit passé, Rahhal prenait quelques minutes qui pouvaient durer plus d'une heure, pour inspecter les machines. Il les épluchait l'une après l'autre. Il creusait leurs entrailles et exposait les secrets des clients qui s'étaient abrités sous leur ombre numérique. Beaucoup oubliaient de se déconnecter. Le frère Abou Qatada par exemple avait l'habitude, dès qu'il entendait l'appel à la prière du soir, de baisser le rideau et de s'en aller en laissant la page du forum ouverte sur la discussion qui continuait entre les frères : une fois sur l'obligation de combattre et de se sacrifier si une terre musulmane venait à être occupée, ou une autre sur la fraude électorale comme moyen d'accéder au pouvoir et d'obtenir des postes. Ce débat-là était houleux. Les frères s'opposaient violemment à l'hérésie qui permettait aux candidats de chanter leurs propres louanges, ainsi qu'à l'égalité des voix de tous les membres de la société, quel que soit leur niveau d'instruction ou de piété… Quant aux leçons de Qamareddine, *alias* Abdelmassih, et à ses saintes Écritures, Rahhal les repêchait dans la corbeille, et copiait celles qui étaient en arabe sur son ordinateur personnel pour avoir tout loisir de les revoir le lendemain.

Toutes ces tâches supplémentaires, Rahhal s'en chargeait avant de fermer boutique, d'autant plus facilement qu'il avait lui-même ouvert à tous les membres du club leurs comptes électroniques la première fois. Sa mémoire d'écureuil retenait tous les noms d'usage, réels ou fictifs, ainsi que tous les mots de passe. Les voiles étaient levés, les secrets révélés. Car Rahhal Laaouina savait tout des sujets de son bienheureux royaume cybernétique. Il avait même découvert les secrets de la communauté nigériane du cyber des Lionceaux de l'Atlas, dès que leurs activités avaient été transférées dans le domaine électronique.

Amélia et Flora sont deux lesbiennes de la tribu de Loth. Mais en ce moment, elles forniquent avec des hommes en attendant une percée du marché de la femme, un marché émergent et prometteur à Marrakech. Yakabo travaille pour elles et leur sert d'escorte, de garde du corps et d'intermédiaire. Quant à sa relation avec Flora, c'est juste une façade, Qamareddine. Juste une façade.

Eh oui, Rahhal. Tu les vois s'agiter devant toi comme des marionnettes. Ils ne savent pas qu'ils sont tous dans ta poche. Leurs vrais noms et leurs noms d'emprunt. Ce qu'ils montrent et ce qu'ils cachent. Leurs rêves et leurs illusions. Leurs stratagèmes et leurs astuces. Leurs innocentes amitiés virtuelles, et leurs aventures électroniques crapuleuses. Tu as tout dans ta poche, Rahhal, et tu dois jouer finement. Veille plus que tout autre à ce que ces secrets demeurent cachés. Garde-les pour toi, petit écureuil maigrichon. Sinon, si Abou Qatada apprend par exemple que Qamareddine est sorti du droit chemin, a abandonné ses croyances et sa religion et se fait appeler Abdelmassih, et que les deux Nigérianes sont des filles de joie, il déclarera le jihad le jour même et dans la minute, et ce sera la guerre à mort au cyber.

Ainsi Rahhal s'amusait-il à espionner les membres de sa nouvelle tribu en faisant bien attention à donner à chacun l'impression d'être en parfaite sécurité. D'autant qu'ils étaient vraiment chez eux, dans le giron de leur

joyeuse famille, ici, dans la jungle virtuelle du cyber des Lionceaux de l’Atlas.

OceanofPDF.com

10

Tout ça c’était une chose. *Hot Maroc*, c’en était une autre.

Hot Maroc.

Chaud le Maroc !

Voilà d’où venait le nom du site.

Un journal électronique qui couvrait les événements en temps réel. Toutes les nouvelles du pays, tu les avais ici, toutes fraîches. Politique. Finances et affaires. Sport. Art. Voyages. Religion et fatwas. International. Nouvelles des provinces et des régions. Revendications et grèves. Libertés publiques. Crimes. Coulisses de la politique et de la société. Points de vue et opinions. Vidéos. Entretiens houleux. Scoops en exclusivité. Et aussi, pour la culture générale, les *news*.

Rahhal commença désormais ses journées avec les *news* de *Hot Maroc*. La première chose qu’il faisait après avoir ouvert le cyber et allumé les ordis, c’était ouvrir son merveilleux journal électronique qui l’avait ramené dans la sphère publique. Lui qui n’avait jamais lu un journal imprimé de sa vie. Depuis qu’il avait quitté les cercles de l’Union nationale des étudiants du Maroc de la fac, il s’était complètement replié sur lui-même. Il ne connaissait plus que le Hérisson et ses piquants, le Pélican et la Mante religieuse. La monotonie de ses journées paresseuses dans la maison de son

oncle Eyyad, où le trio d'Abda mangeait son pain en attendant la fin. Houyam et ses drôles de requêtes toujours urgentes (une fois, elle l'avait même envoyé au hammam des femmes en catastrophe parce qu'elle y avait oublié son portable). Et cette famille fortuite qui l'assiégeait et qu'il assiégeait, et qui le surveillait et qu'il surveillait comme le lait sur le feu, ici au cyber.

Hot Maroc fut pour Rahhal un billet de retour gratuit dans son pays. Exactement comme un émigré parti depuis des années au-delà des mers, qui n'a plus jamais eu de nouvelles du bled, et qui revient enfin, sans frais de voyage, pour se plonger dans les affaires du pays.

Urgent.

Scoop.

Exclusif.

Il y avait toujours une info urgente qui paraissait en première page. Et les autres suivaient. Aussi fraîches et chaudes qu'un pain sortant du four. Frétillantes comme un poisson que la canne d'un pêcheur tire des profondeurs. Et Rahhal fut bientôt accro aux journaux tout chauds et à leurs poissons frais. Il ne pouvait plus s'empêcher d'y revenir toutes les heures pour voir si une nouvelle miche était sortie du four.

Mais pour Rahhal, *Hot Maroc* n'était pas seulement un journal électronique. C'était un lieu d'expression et de diffamation. Ses nouveaux WC. Il n'avait pu en croire ses yeux la première fois, quand il s'était aperçu que la porte était grande ouverte à tous les commentaires. Il y avait un espace pour ça sous chaque article ou nouvelle. C'était ahurissant. Tu peux écrire tout ce que tu veux sans que les odeurs fétides te bouchent le nez, Rahhal. Commenter à ta guise, assis relax à ton bureau, et non pas accroupi les jambes repliées sous ton ventre, à te tordre les tripes aux chiottes. Tu peux désormais réagir à ce que tu lis de là où tu es, du cyber des Lionceaux de l'Atlas, à Massira. Tu peux exprimer ton point de vue en toute liberté et

anonymement, sans que personne ne te demande ton nom ou ton prénom. Vise un peu la liste des commentaires : de vrais noms écrits en entier, d'autres où ne figure que le prénom, Karim, Khalid, Mona, Saïd. Des signatures qui indiquent d'où vient la personne : Samira la Marrakchie. Farid le Meknassi. La Casablancaise. Un habitant de Séfrou. Le Sahraoui. Un Berbère libre. Une fille du Nord. Tu n'as qu'à mettre ton nom et ton adresse mail, et tu peux gloser comme tu veux.

Rahhal crut devenir fou quand il vit son premier commentaire publié quelques minutes après l'envoi. Il s'agissait d'un article sur les élections et la démocratie au Maroc et dans les pays arabes, de la plume d'un penseur marocain connu, Issam Ellouzi. L'article tentait d'expliquer comment, "dans le monde arabe, nous associons élections et démocratie, alors que, par principe, on ne peut associer la partie et le tout, ou la fin et le moyen. Il est vrai qu'il ne peut y avoir de processus démocratique sans élections libres et honnêtes, ajoutait l'auteur, sauf que les cabines de vote ne conduisent pas nécessairement à la démocratie. Dès lors que… et patati et patata".

L'article était long et l'analyse avait de quoi vous donner la migraine. Rahhal ne perdit pas son temps à le lire en entier. Mais son commentaire était prêt. Où es-tu Abou Qatada ? Où es-tu ? Il se souvenait de la discussion qui avait fait rage quelques jours auparavant, sous la tente électronique de Mahjoub Didi, *alias* Abou Qatada, sur la position de la charia à l'égard des élections. Il décida d'emprunter à Mahjoub son nom de guerre – on n'y verrait que du feu.

"De quelle démocratie, de quelles élections, et de quelles autres pastèques parles-tu, espèce de mécréant prétentieux ? Des élections qui donnent une voix à n'importe quel individu de la société, le croyant et le débauché, la voilée protégée et la traînée dévoilée, le savant et l'ignorant ? *Dis : Ceux qui savent et les ignorants sont-ils égaux*[32] *?* Et puis les élections ne sont-elles pas une insulte à l'omnipotence du Seigneur des

deux mondes ? Car il n'appartient qu'à Dieu de légiférer. *Ont-ils des divinités qui auraient établi pour eux des lois religieuses que Dieu n'aurait pas sanctionnées ? Si l'arrêt décisif n'avait pas été prononcé, tout aurait été réglé entre eux – Les injustes subiront un châtiment douloureux*[33].

Que ta religion triomphe, Abou Qatada !

Rahhal ne s'attendait pas à une telle quantité de likes. Plus de cinquante pour un début, alors que l'article original n'en avait eu que sept. Les lecteurs ont donc aimé ton commentaire, l'Écureuil ! Il est vrai que Rahhal n'était pas d'accord avec la position de l'Abou Qatada qu'il incarnait. Il n'était pas extrémiste pour renier d'une si odieuse façon la démocratie et les élections. Mais de voir le public embrasser son point de vue le remplissait d'enthousiasme et d'orgueil. Il lui faudrait trouver un autre article pour y faire tremper le seau d'Abou Qatada. Dieu est celui qui accorde la réussite.

---

32. Coran, sourate XXXIX, verset 9 – Les Groupes.

33. Coran, sourate XLII, verset 21 – La Délibération.

OceanofPDF.com

11

Quoi ?

Ibn al-Wannan[34] ?

La nouvelle le frappa comme la foudre.

C'était une froide matinée de décembre. Le cyber était encore désert. Rahhal se pelotonnait dans son manteau kaki, et pourtant il grelottait. Il avait besoin du souffle tiède des cybernautes autour de lui pour se réchauffer un peu. En attendant le chef de troupe des surfeurs nigérians – qui s'étaient mis à se pointer tôt au cyber depuis quelques jours pour une raison qui échappait encore à Big Brother –, Rahhal commença sa tournée électronique habituelle de *Hot Maroc*. Et voilà que la nouvelle le secouait tout entier.

Ce n'était pas simplement un communiqué, mais un long article qui s'étalait sur toute la première page. Il évoquait le parcours de Wafiq Dera'i et son expérience remarquable, mentionnait ses deux nouveaux recueils de poèmes publiés cette année-là par deux maisons d'édition renommées à Beyrouth et au Caire, et il expliquait les raisons qui avaient conduit le jury à le choisir, lui, comme lauréat du prix Ibn al-Wannan, un prix que la Ligue des poètes marocains décernait chaque année au plus productif et au meilleur poète marocain de la saison.

Rahhal ne termina pas l'article. Parce que la douleur l'en empêcha. Ses entrailles se crispaient de nouveau. Une douleur intense et soudaine dont ni le cumin, ni le gingembre, ni la camomille ne viendraient à bout.

Wafiq Dera'i ?

Depuis qu'il a disparu de la circulation, quand à l'université les camarades ont découvert qu'il collaborait avec les services secrets et qu'ils l'ont férocement chassé de la bergerie, tu n'as plus eu de nouvelles, Rahhal. Tu l'avais oublié peut-être ? Le voilà qui revient s'emparer du devant de la scène et qui reçoit le prix Ibn al-Wannan. Ibn al-Wannan, Rahhal ? Abou al-Abbas Ahmed ben Mohammed ibn al-Wannan al-Tuwati al-Fassi ? Ibn al-Wannan qu'on a étudié en deuxième année et dont on a passé un semestre entier à analyser la *Shamaqmaqiyya* avec le professeur Abdelmaqsoud Tahiri, en cours de littérature marocaine ? Je te défie de me réciter un seul vers de la *Shamaqmaqiyya*, Wafiq. Dieu tout-puissant, laissez-moi rire ! Wafiq étudiait la littérature française, alors quel rapport avec Ibn al-Wannan ? Il n'a jamais lu la *Shamaqmaqiyya*, j'en mets ma main à couper, et je jure même qu'il n'en a jamais entendu parler, et je le mets au défi de nous réciter une seule strophe de ce poème en mètre *rajaz* de deux cent soixante-quinze vers.

Ah, professeur Abdelmaqsoud…

> *Je suis aussi habile que je suis artiste, et vous ne trouverez*
> *Personne dont les vers sont aussi parfaits.*
> *Si je loue, mes louanges apaisent*
> *Comme un filet de miel inaltéré.*
> *Si je blâme, mon blâme tout semblable à la peine*
> *Obstrue la gorge et la voilà nouée.*

C'est une blague, Ibn al-Wannan. On ne peut pas tomber plus bas ! Le prix qui porte ton nom attribué à un rimailleur de mes deux ! Mais ne t'en fais pas, Abou Shamaqmaq. Je m'en vais te venger immédiatement.

Le pain est encore chaud, l’article tout frais, et il n’y a pas encore de commentaires dessous. Tu peux donc donner le coup d’envoi, Rahhal.

“Nom : Un ancien *qaidi*.

Titre du commentaire : La poéticité de la délation.

J’ai lu avec attention votre article sur le prince des rimailleurs, le dénommé Wafiq Dera’i, qui vient de recevoir le prix Ibn al-Wannan cette année, et j’ai été surpris de voir que l’auteur de l’article a omis une étape cruciale du parcours du lauréat, celle de sa collaboration avec les services secrets, qui n’apparaît pas de manière évidente dans sa poésie. Les étudiants militants de la faculté de lettres de l’université Cadi Ayyad de Marrakech, qui connaissent très bien ce poète roué – je voulais dire doué –, ont découvert qu’il était indic et qu’il s’était infiltré parmi les militants de l’Union nationale des étudiants du Maroc. Pourquoi cet aspect essentiel de l’itinéraire de cet homme a-t-il été négligé ? Car le poète est le produit de son environnement, et qui a pour habitude de collaborer avec les services secrets, de calomnier de nobles militants, et de rédiger des rapports de police sur eux, ne peut pas se défaire complètement de ce bagage quand il se tourne vers la poésie. Par conséquent, nous prions les critiques – Dieu leur accorde la meilleure des récompenses – de tenir compte dans leurs futures réflexions de cet aspect de la personnalité de notre poète, et de nous proposer une étude sur « la poéticité de la délation chez Wafiq Dera’i ». Et que Dieu accueille à nouveau Ibn al-Wannan dans sa miséricorde, car vous l’avez enterré une deuxième fois en attribuant un prix portant son nom à un couard d’espion.”

Rahhal se remettait peu à peu de ses maux de ventre, sans ordonnance ni traitement. Il se sentait mieux à présent. Mais il ne s’arrêta pas là. Car il y avait du rab dans le chapeau du magicien :

“Nom : Un enfant de Mouassine.

Titre du commentaire : L’orgueil et la fierté.

Étant originaire du quartier Mouassine, je ne peux que dire mon orgueil et ma fierté à l'annonce de cette heureuse nouvelle. Un gars de chez nous reçoit le prix de poésie le plus prestigieux du pays ! J'en volerais presque de joie. Permettez-moi par conséquent de féliciter chaleureusement le commissaire Sarraj ainsi que toute la famille Dera'i de Mouassine pour cette réussite. Car qui eût cru que Wafiq, que nous appelions Wafiqa quand nous étions enfants, et auquel nous arrachions souvent le slip pour faire joujou avec son trou de balle quand nous étions au hammam du quartier, deviendrait un grand poète ? Aussi, je m'excuse Wafiqa – euh pardon, Wafiq – de tout ce qui s'est passé au hammam en ce temps-là, et sois sûr que nos camarades du quartier et moi le regrettons profondément. Nous avions oublié tout ça, et aujourd'hui nous en demandons pardon à Dieu, nous sommes fiers de toi et nous célébrons ton talent. Dieu t'accorde le succès, nous te souhaitons de continuer à briller."

Quant au professeur Abdelmaqsoud Tahiri, il donnerait lui aussi, son opinion. Rahhal en réalité ne savait pas si le professeur Abdelmaqsoud, qui lui avait enseigné la littérature marocaine un an avant sa retraite, avait répondu à l'appel du Seigneur ou était encore bien en vie. Mais ce qui était sûr, c'était que l'homme était à mille lieues d'être sur internet. Ce qui importait à Rahhal, c'était la valeur symbolique de ce nom pour toute une génération d'étudiants en littérature arabe de Marrakech, et de tous les spécialistes de littérature marocaine, diplômés de diverses universités du royaume qui avaient étudié son ouvrage fondamental : *La Poésie marocaine, des Idrissides aux Alaouites*.

"Nom : Abdelmaqsoud Tahiri.

Titre du commentaire : Macaronée ou macaronis ?

Au nom de Dieu le Miséricordieux, la prière et la paix soient sur ses prophètes et ses messagers. Tout d'abord, je me désolidarise absolument des commentaires précédents. La relation dudit poète avec les services secrets

et autres organes du gouvernement, officiels ou non, ne m'intéresse pas. De même que je n'aime pas me laisser entraîner à parler de fesses, que le poète soit un mâle alpha, ou un être efféminé sans dignité ni virilité. Car ces trivialités ne préoccupent ni le critique érudit ni le lettré cultivé. Ce qui m'intéresse – Dieu vous remette dans le droit chemin – c'est la poésie elle-même. Le dénommé Wafiq écrit-il des macaronées ou des macaronis ? Ses vers sont-ils rythmés et harmonieux et nourrissent-ils l'âme et l'esprit, ou ressemblent-ils à une pâtée pour chiens ? Telle est la question que je pose avec reproche au jury douteux qui a laissé choir l'auguste prix Ibn al-Wannan si infiniment bas. Je pose d'ailleurs ma question directement à Wafiq Dera'i et à ses semblables, les pseudo-poètes : Est-ce qu'avec vos élucubrations morbides, vos métaphores cérébrales, et vos allusions ambiguës au « massacre d'un papillon », à « des oiseaux qui aboient sur l'écume de la discorde », à « des protocoles de pauvreté géométrique », ou à « des momies qui font l'amour face au néant », est-ce qu'avec tout ça nous libérerons la Palestine et nous rendrons à la nation arabe sa gloire et sa dignité ? Non, et mille fois non. Et avez-vous étudié la poésie marocaine pour vouloir aujourd'hui vous y faufiler en douce et vous prélasser dans ses patios ? Connaissez-vous Ibn al-Wannan, monsieur Wafiq Dera'i ? Connaissez-vous Abou al-Abbas Ahmed ben Mohammed ibn al-Wannan al-Tuwati al-Fassi, surnommé Abou Shamaqmaq, star de son époque et génie de son temps ? Connaissez-vous l'homme qui a donné son nom au prix que vous avez aujourd'hui reçu ? Je n'ai pas la réponse, et je vous soupçonne de ne pas l'avoir non plus. Célébrez donc les macaronis, puisque vous avez chassé la poésie du royaume des fadaises que vous avez fondé sur les décombres du poème – il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu."

Il aurait été inconvenant de laisser la question du professeur Abdelmaqsoud Tahiri comme ça en l'air, sans réponse. Aussi Atiqa se joignit-elle à la conversation. Rahhal s'étonna de voir son nom lui revenir à

l’esprit, là maintenant. Il sourit en se remémorant la vieille affection qu’elle avait pour Wafiq. Peut-être as-tu enfin changé d’avis, madame la Vache révolutionnaire ? Le papillon lui servit cette fois d’introduction : Le papillon en route vers l’abattoir, le titre du premier recueil de ce faux cul. “Car auriez-vous cautionné une phrase aussi ignoble comme titre d’un recueil de poésie, distingué professeur Abdelmaqsoud ?”

Le fait qu’Atiqa dans sa sagacité s’en prenne au titre avec un sens aigu de la critique, son caractère aimant et dévoué, ainsi que l’enthousiasme avec lequel elle interrogeait le professeur Abdelmaqsoud Tahiri, tout ceci plaisait beaucoup à Rahhal, et il récompensa la fille en lui laissant le champ libre pour se lâcher.

“Dans quelle peau ton papillon ira-t-il à l’abattoir, monsieur le poétastre ? Abattre une bête, c’est aussi la dépecer, alors quelle peau comptes-tu enlever à un papillon qui n’a que deux ailes pour voler ? Ses ailes sont trop fines pour être dépecées, grossier poétaillon que tu es ! Étant fragiles et délicates, elles s’effriteront sous tes doigts. Si tu avais la moindre empathie, tu aurais conduit ton pauvre papillon à un mini-crématorium, pas à l’abattoir. On dirait que tu n’as jamais entendu parler de l’attirance du papillon vers la lumière ? On dirait que tu ne fais pas la différence entre un papillon et une chauve-souris ? Mais que faire quand toi et tes semblables, les poètes de la dernière heure, inventez des phrases idiotes sans queue ni tête, et baptisez vos trouvailles maladroites « poème en vers et poème en prose » ? Au diable la poésie si c’est cette pierre que vous emballez dans du papier cellophane et que vous balancez aux gens comme des débiles satisfaits de leur nullité ! Au diable les poètes s’ils sont tous comme toi !”

Et le robinet se mit à couler. Tous les commentaires allaient dans le sens qu’avait indiqué Big Brother : insultes envers les poètes dernier cri coupables d’avoir inventé ce poème orphelin et scabreux qu’ils avaient appelé “le Poème en prose”. Injures envers Wafiq Dera’i et son mentor le

commissaire Sarraj. Condamnation du contrôle qu'exerçaient les services secrets sur la vie politique et culturelle du pays. Condamnation des déviances sexuelles, et clarifications sur la position de la loi islamique quant à l'homosexualité. Le frère Abou Qatada – Dieu lui accorde la réussite – parla en détail du sujet, et souligna que l'homosexualité était un des péchés les plus terribles et les plus graves qui soit, que le trône du Miséricordieux en était ébranlé, que le châtiment légal pour ce péché dans ce bas monde était la mort, et que dans l'au-delà celui qui l'avait commis était condamné au feu de l'enfer pour l'éternité. Car Abou Bakr al-Hadrami a rapporté que l'imam Jaafar ben al-Sadiq a rapporté que le Prophète – la prière de Dieu soit sur lui et les siens – a dit : *Celui qui fornique avec un garçon ne viendra pas à moi le jour du Jugement dernier. L'eau de la terre ne le purifiera pas ; Dieu sera furieux contre lui ; il le maudira et lui réservera l'enfer et le pire des destins. Puis il a dit : Lorsqu'un mâle fornique avec un mâle, le trône de Dieu est ébranlé ; et si un homme se fait prendre par-derrière, Dieu le retiendra sur le pont de l'enfer jusqu'à ce qu'il en ait fini avec toutes les autres créatures, puis il lui ordonnera d'aller en enfer où il subira la torture à chaque étape de sa descente, jusqu'à ce qu'il touche le fond, et il n'en ressortira jamais*.

---

34. Poète marocain du XVIII[e] siècle, célèbre pour son poème intitulé *Al-Shamaqmaqiyya*.

OceanofPDF.com

12

Mais *quid* de Wafiq Dera’i ?

Où était-il dans tout ça ? Qu’est-ce que Dieu avait bien pu faire de lui ?

Rahhal aurait donné sa vie pour entrevoir le visage de Wafiq alors qu’il ouvrait *Hot Maroc* sur ce torrent déchaîné d’injures électroniques. Il mourait d’envie de connaître la réaction de son ancien ami. *Hot Maroc* avait été le premier à annoncer la nouvelle, et la presse imprimée ne la publierait que le lendemain. Il ne faisait donc aucun doute que Wafiq, ses disciples, ses petites amies, et avec eux toute la tribu des poètes avaient lu l’info sur le journal numéro un des Marocains, et leur oasis électronique ombragée préférée. Et Rahhal avait fort bien accueilli tout le monde avec ses commentaires empoisonnés. Peut-être que Wafiq regrettait aujourd’hui le jour où il avait frappé à la porte de la poésie pour la première fois, et le moment où le jury avait arrêté son choix sur lui et lui avait décerné le prix Ibn al-Wannan de la saison. Mais pourquoi ne répondait-il pas ? Dans les réunions de l’Unem, je t’ai connu disert et fin hâbleur, sage orateur, intelligent et réfléchi, Wafiq, alors pourquoi ne réponds-tu pas ? Pourquoi ne fais-tu pas tremper ton seau au puits ? Serait-ce que l’eau des égouts te

cerne de toutes parts, et que tu ne sais plus quel seau jeter et dans quel puits ? Mais qui dit que j'attendrai ta réponse. Une minute, Wafiq. Une minute s'il te plaît, et je vais te montrer ce que tu n'aurais jamais imaginé.

Rahhal mit Qamareddine à contribution. Il lui demanda de prendre sa place et de s'occuper d'Abou Qatada dont l'ordinateur avait brusquement cessé de répondre. En général, il suffisait de l'éteindre et de le rallumer. Mais cet imbécile était toujours incapable d'allumer un ordinateur, alors même qu'il restait cloué devant son écran des heures durant. Le plus souvent, il se contentait d'ouvrir ses sites jihadistes et de s'abreuver à ses sources intarissables. Il suivait fiévreusement les discussions des forums bénis de Dieu, et il s'embêtait rarement à faire un bref commentaire.

Qamareddine se leva lourdement. Il signala d'un ton brusque à Abou Qatada que la politesse voulait qu'il se bouge et lui laisse la place. L'homme s'exécuta à contrecœur. La semonce de Qamareddine l'avait humilié. Le salaud l'avait pris par surprise. Mais là maintenant, il avait désespérément besoin de son aide. Il laisserait donc passer l'occasion de lui chercher noise, vu la situation critique. Il promena son regard sur la pièce. Tous les yeux étaient rivés à leur écran. Dieu merci. Aucun ne semblait avoir remarqué ce qui s'était passé avec cette tapette. Même Rahhal qui épiait tous les faits et gestes de la communauté des musulmans était tout occupé à écrire avec ardeur, en haletant comme un chien de chasse couché sur sa proie.

"Nom : Wafiq Dera'i.

Titre du commentaire : Les brimades d'un proche sont les plus douloureuses.

Je ne m'attendais pas, mes frères, à ce que vous plantiez dans ma poitrine toutes ces flèches, en cette journée mémorable au cours de laquelle j'espérais vous voir célébrer avec moi ce prix que mes frères de la Ligue des poètes marocains m'ont fait l'honneur de me décerner. Je suis

profondément blessé que des amis rouvrent de vieux dossiers pour les feuilleter. Je ne veux pas discuter de ce qui a été dit, mais par Dieu ! l'être humain dans sa jeunesse n'a-t-il pas droit à l'erreur ? Et en quoi est-ce un crime d'avoir un parent dans les services de sécurité ? Est-ce que cela suffit pour l'accuser de collaborer ? Et puis, vivons dans le présent, mes frères ! Et même si nous soupçonnons quelqu'un d'avoir fauté dans le passé, notre noble Prophète n'a-t-il pas dit *qu'embrasser l'islam annule nos péchés passés* ? Je me sens vraiment triste, le jour où je m'attendais à être l'homme le plus heureux du monde. Incroyablement triste."

Ce commentaire-là, Rahhal le revit avec soin. Il y avait ajouté quelques épices comme "planter des flèches", "par Dieu !", "feuilleter les vieux dossiers", de même qu'il s'était assuré d'y glisser un des hadiths du Prophète qu'en bon écureuil il avait mis de côté. Un. Deux. Trois. Et il le lâcha. Une minute. Deux minutes. Et le voilà qui apparaissait sur l'écran en gros caractères lumineux. Mais… d'où sortait donc cette Karima Aroussi ? Quel nuage égaré avait fait pleuvoir cette créature sur lui ce matin-là ? Car dans une brève réponse émotive au commentaire de Wafiq, intitulée "Les ennemis du succès", Karima exprimait son indignation face à ces remarques injustes, nées de la jalousie de gens haineux qui dénigraient de leurs mots grossiers le succès de notre doux poète, comme si recevoir un prix était un crime et que réussir était un péché, avant de féliciter pour conclure notre poète "inégalable", en lui demandant de poursuivre son talentueux et "remarquable" parcours, malgré les "conspirations des conspirateurs".

Malgré les conspirations des conspirateurs ?

Viens ici espèce de pute, t'es vraiment mal tombée.

Ce n'était pas Karima qui préoccupait Rahhal, mais la crainte de voir se succéder les réactions émotionnelles. C'est pourquoi il décida d'envoyer sur-le-champ, avec poigne et autorité, une réponse assassine à cette

amoureuse éperdue, afin de faire barrage à quiconque dévierait de la trajectoire qu'il avait tracée.

"Nom : Ancien amant.

Titre du commentaire : L'amour est un tyran.

Bonsoir Karima. Tu n'auras qu'à lire ce message pour deviner qui t'écrit. Je suis celui qui t'a adulée avec dévotion et sincérité pendant cinq ans, avant que tu ne retournes ta veste et que tu ne me trompes avec ce salaud de Wafiq Dera'i. Comme j'ai été peiné d'apprendre de ton amie Safa qu'il t'a vite envoyée gicler comme une chienne, après avoir eu ce qu'il voulait. Mais je suis encore plus triste de voir que tu l'aimes encore, et que tu le défends énergiquement malgré tout le tort qu'il t'a fait. Mais il est vrai que l'amour est aveugle et la passion est un tyran."

Bien, Rahhal. Avec ça tu vas mater la rébellion de cette bande de femelles, fanas des poèmes de Wafiq Dera'i. Et maintenant, il faut que tu t'attelles à répondre de façon décisive à ton ami. Car son commentaire sur "les brimades d'un proche" commence à lui valoir une certaine empathie. Aussi, il faut vite que tu interviennes, l'Écureuil. Ton adversaire est devant toi, alors plante-lui sur-le-champ ton genou électronique en plein visage.

"Nom : L'Enfant du Peuple.

Titre du commentaire : Quel culot ! T'as pas honte ?

T'es gonflé mon ami. Tu déclares avec impudence *qu'embrasser l'islam annule nos péchés passés*. Comme si t'étais bouddhiste ou zoroastrien et que l'islam venait d'arriver dans ton bled y a à peine quelques jours. T'as pas honte ? On t'a connu *qaidi* à la fac, et tes écrits publiés dans la presse trahissent de façon indéniable ta laïcité odieuse, alors comment oses-tu avoir recours aux paroles du Prophète et utiliser ses nobles hadiths dans ta réponse sordide et ta défense boiteuse ? Dieu maudit celui qui n'a pas honte. Monsieur peut fricoter avec la police, avec les sikhs ou même avec les sabéens, on s'en fiche pas mal. Ton cul lui aussi, t'es libre d'en faire

c’que tu veux. Seulement, ne t’immisce pas dans les affaires des lecteurs de ce forum respectable. Ce qui m’importe, cher monsieur, c’est l’argent public qui va atterrir dans ta poche sans que tu y aies droit. Dix millions de centimes que tu vas empocher injustement et indûment, pour des poèmes insignifiants, auxquels Dieu n’a insufflé aucun trait de génie, et qui n’auraient pas pu se frayer un chemin vers une maison d’édition sans tes relations douteuses. Bien entendu, on n’aurait pas bougé d’un cheveu si tes copains corrompus et corrupteurs de ta ligue diabolique t’avaient payé d’leur poche. Mais le chèque viendra du ministère de la Culture et de l’escarcelle du contribuable. Ainsi donc tu voleras – Dieu nous protège ! – l’argent des orphelins, des veuves, des pauvres et des chômeurs. Tu comprends maintenant c’qui nous dérange exactement, monsieur le rimailleur ? C’est l’argent du peuple qui nous importe, pas le fait que des adolescents aient profité d’ton cul au hammam, ni ta relation avec le commissaire Machin ou le colonel Bidule. Aussi on t’annonce dès à présent, et l’invitation s’étend à cette occasion à tous les respectables et honorables lecteurs de *Hot Maroc*, qu’on va se réunir devant le Théâtre national samedi prochain pour empêcher cette farce. On t’laissera pas nous voler notre argent et nous sucer le sang. Tu vas voir samedi.”

Le dimanche matin, l’Écureuil éclata en sanglots en lisant l’info. Était-il fier de sa victoire au point d’en pleurer ? Ou était-ce que son cœur tendre souffrait pour son ancien ami, débordant soudain d’empathie ? En tout cas, la nouvelle était un véritable choc pour quelqu’un d’aussi fragile que Rahhal :

“C’est une chance qu’en raison d’un engagement de dernière minute, le ministre de la Culture n’ait pas pu assister hier soir samedi à la cérémonie de remise du prix Ibn al-Wannan organisée par le Théâtre national de Rabat. Car sinon, la position du ministre aurait été inconfortable, vu que le lauréat, Wafiq Dera’i, ne s’y est pas montré, sans avoir averti personne de cette

absence. Les organisateurs de la Ligue des poètes marocains avaient déjà eu la surprise de voir ce dernier bloquer son téléphone et cesser toute communication avec eux, deux jours avant la cérémonie. Ainsi la poétesse marrakchie Soumya Balghithi, membre du bureau administratif de la Ligue, a-t-elle dû recevoir le trophée des mains du directeur de cabinet du ministre de la Culture à la place du lauréat. Le début de la cérémonie a également connu une certaine confusion, lorsqu'un groupe d'environ vingt personnes ont brandi des pancartes dénonçant la corruption culturelle et politique, le Poème en prose, et le gaspillage de l'argent public, ce qui a provoqué l'intervention de la police, laquelle a été contrainte d'utiliser la force pour chasser les manifestants du théâtre. Il faut noter que la Ligue des poètes marocains avait auparavant publié une déclaration condamnant le comportement irresponsable et déshonorant pour les poètes marocains de Wafiq Dera'i."

OceanofPDF.com

13

— L’ouïe d’la Mante a-t-elle baissé à c’point ? Ou est-ce qu’il a l’intention de m’laisser hurler son nom comme une folle en f’sant comme s’il était pas là ?

Abdeslam savait que sa femme se déplaçait avec difficulté depuis sa jeunesse. Voilà pourquoi elle distribuait ses ordres à son fils et à son mari de là où elle se trouvait, dans la cuisine. Et ils accouraient tous deux, serviles, à son audience. Ces derniers temps, Abdeslam s’était mis à s’isoler dans la pièce sombre qu’occupait Rahhal à l’époque de l’université, et laissait Halima aboyer à sa guise, retranché dans sa paisible solitude, de l’argile dans une oreille et de la pâte à pain dans l’autre.

Le plus bizarre, c’était qu’Eyyad était la plupart du temps avec elle. Ils buvaient ensemble le thé à la menthe léger de l’après-midi et bavardaient. Mais dès qu’elle avait besoin de quelque chose, même s’il s’agissait d’une cuillère, elle appelait Abdeslam pour qu’il aille la lui chercher. Or ce dernier rabattait désormais le capuchon de sa djellaba sur son visage et coupait la communication.

— Tu fais l’sourd ou quoi ? T’as les oreilles bouchées ? Allez casse-toi Laaouina, j’voudrais que tu sois encore plus sourd que ça. Tu sais qu’je suis malade, salopard, et tu m’laisses m’égosiller l’gosier !

Mais as-tu un jour été en bonne santé, madame le Pélican ? Halima, son métier, c'était la maladie. Elle ne parlait que d'infections, d'épidémies, et de remèdes populaires, et elle était au fil du temps devenue experte en phytothérapie. Les maladies, de toute façon, ce n'est pas ça qui manque. Elles ont des symptômes et des traitements différents, avec chacune des drogues et des potions prescrites par les médecins, et avec l'aide de Dieu les patients guérissent. Mais Halima était restée toute sa vie fidèle à deux maladies rares – deux, pas trois. Le *boutabek*, une maladie strictement tribale qui n'affectait que les gens d'Abda et de Chiadma, comme si le Créateur les avait distingués du commun des mortels. Il y avait une seule *toubiba* spécialiste de cette maladie, Fattouma bint Masoud Ezzenboub. Chaque fois que Halima faisait une crise grave, retourner au douar était l'unique façon pour elle de recouvrer la santé. Fattouma enduisait les aisselles de sa patiente d'huile de ricin. Elle massait bien tout autour, puis elle les lavait à l'eau et au savon. Après ça, elle les oignait à nouveau d'huile d'argane chaude, puis elle se mettait à en suçoter les creux et à recracher dans un bol, tout en récitant des incantations qui semblaient être le secret de son art. Le traitement se poursuivait deux nuits de suite, et le troisième jour, Halima pouvait retourner à Marrakech saine et sauve, comme si elle avait menti et n'avait jamais rien eu. La deuxième maladie, c'était le *boumezoui*. Un autre mal mystérieux qui jouissait d'une grande popularité dans les tribus d'Abda et de Chiadma. Pourtant, les médecins de Marrakech qui s'étaient succédé au chevet de Halima à l'hôpital El-Antaki de Bab Khémis au cours des trente dernières années demeuraient perplexes à ce sujet. Bien sûr, l'abdomen gonflé, les douleurs simultanées dans le bas-ventre, la fréquence des gargouillements intestinaux, et la douleur fulgurante qui se propageait rapidement au côté gauche, tous ces symptômes indiquaient une inflammation du côlon. Mais la migraine qui fendait presque le crâne de Halima en deux, la chaleur qui lui irradiait le bas

du dos, ainsi que cette étrange sensation d'étouffer étaient des symptômes supplémentaires qui déroutaient les médecins et semaient le désordre dans leurs prescriptions et leurs ordonnances. Quant à Halima, chaque fois qu'une voisine l'interrogeait sur sa maladie, elle soupirait avec amertume et disait : "Ah ma chérie ! On est entre les mains de Dieu, c'est lui qui nous accorde la guérison. Si on t'a dit qu'y a d'autres docteurs que lui, on t'a menti bien comme y faut."

Halima continuait de seriner les mêmes phrases mot pour mot et soupir pour soupir depuis trois décennies. Rahhal s'étonnait de voir que le Pélican ne s'en lassait pas, comme s'il s'agissait d'un scénario de théâtre auquel le metteur en scène refusait catégoriquement d'apporter la moindre modification.

Si, quand le mois de ramadan ne comptait plus que dix nuits, une voisine lui disait "Grâce à Dieu, le ramadan s'est bien passé, il n'en reste presque rien, bénis soient ceux qui ont jeûné de l'aube au crépuscule, et prié du crépuscule à l'aube", Halima exhalait du fin fond de ses tripes un profond et brûlant soupir et sifflait comme un serpent : "Ahhh, ma chérie ! C'est notr'vie qui s'enfuit… Le ramadan ? Tss-tss… L'un finit et l'autre suit."

Comment tu survis dans ce four ? Cette question cent fois répétée qu'elles se posaient entre voisines en se saluant le matin, pendant l'été caniculaire de Marrakech, Halima lui avait inventé une réponse théâtrale qu'elle adorait resservir quand elle en avait l'occasion. Elle plaçait sa paume sous sa joue et se mettait à faire des cercles avec la tête, avant d'ouvrir ses deux mains comme si elle allait chanter, puis elle poussait son célèbre soupir, indispensable à la suite du monologue : "Ahhh, mon amie chérie, on est bien peu d'chose face au Tout-Puissant ! Quand y fait froid on y passe, et quand y fait chaud on trépasse. Gloire à toi Seigneur !"

Et bien que Rahhal sache pratiquement par cœur toutes les tirades en question, il était toujours ébloui par son talent d'actrice. Il s'étonnait de cette soudaine humilité et de cette fausse docilité, mêlées à cet étalage de piété et de dévotion, et à cette obédience absolue au pouvoir du Créateur, comme si la pieuse femme qui parlait alors n'était pas celle qui chez elle écumait de rage et crachait au visage d'Abdeslam, maudissait sa famille et sa tribu depuis son tout premier ancêtre jusqu'à son dernier grand-père à qui Dieu avait ravi avant l'heure son œil droit et n'avait laissé pour y voir que le gauche, et l'accusant d'avoir mis cet unique œil chassieux au service de Son Excellence le caïd, pour surveiller tous les faits et gestes des fedayins de la tribu et des douars environnants, au temps du protectorat, et les moucharder un par un.

Que Dieu pardonne à nos ancêtres. Et au grand-père Laaouina. L'aïeul faisait partie de l'entourage du caïd, or qui plaisait au caïd plaisait à Dieu. Ce bon temps perdura jusqu'aux années 1970. Des années de vaches grasses pour la région d'Abda, avant que plusieurs périodes de sécheresse consécutives ne vident tous les villages, et ne forcent tous les jeunes, ainsi que les vieux, à émigrer dans les villes alentour. La nostalgie des moissons et des nuits d'été dévorait le cœur d'Abdeslam et empreignait son âme et son esprit. Il entendait les cris de Halima et ses incessantes requêtes, mais dès qu'il s'envolait vers le douar du temps de la siba et de sa jeunesse, qu'il se rappelait la bonté de sa mère Yamna et les facéties de son frère Eyyad, et se remémorait la douceur et la simplicité de l'existence, là-bas, avant la sécheresse, il se détachait complètement de la réalité. Les hurlements et les insultes de Halima ne l'atteignaient plus. Ils se heurtaient au mur de verre épais et froid dont Abdeslam s'était entouré ces dernières années, et il s'amusait à regarder ses cris caoutchouteux se cogner contre cet obstacle invisible avant de s'affaisser devant lui, comme s'il n'était pas là.

Elle se disait malade. Malade ? Elle qui était aussi robuste qu'un tyran ? Ce dont elle manquait cruellement, c'était d'air. Elle ne laissait pas l'air parvenir jusqu'à ses poumons, même s'il suffit pourtant d'inspirer doucement pour prendre une dose complète et gratuite d'oxygène. Elle avait le pas lourd, mais la respiration rapide et haletante. Comme si ses narines quand elle respirait étaient un soufflet bouché attisant un feu éteint. Elle ne respirait pas, elle anhélait. Et même ses soupirs théâtraux, qui auraient dû lui permettre d'expirer lentement par la bouche et de soulager un tantinet son cœur et ses tripes, elle ne savait pas en tirer parti.

Elle se disait malade. Or le malade, c'était Abdeslam. Depuis que Rahhal avait quitté la maison et que son Hérisson de femme avait interdit à son beau-père de mettre un pied dans son terrier de Mouassine, Abdeslam était malade. Il avait tenté dans un premier temps d'exciter la rancœur du Pélican. Il lui avait expliqué qu'ils avaient le droit, et même le devoir, d'aller voir leur fils chez lui pour s'assurer qu'il allait bien. Mais Halima avait objecté que Rahhal était tout jeune marié, que son nouveau foyer était minuscule, et que d'ailleurs, il n'y était jamais seul. Car sa femme traînait encore dans les jupons de sa mère. "Et puis, qu'est-ce qu'on irait faire chez eux ?" Abdeslam savait que comme lui elle mourait d'envie d'aller voir son fils, mais elle craignait le Hérisson et se méfiait de sa mère. Elle disait que les Marrakchies étaient des sorcières, et seul Dieu qui les avait créées pouvait se les farcir. Abdeslam resta donc esseulé comme un étranger dans la maison de son frère Eyyad. Même lorsque Halima préparait son *thei* préféré avant la prière de l'après-midi, elle invitait Eyyad à le partager et l'oubliait, lui, sauf s'il lui manquait quelque chose à la cuisine, auquel cas elle haussait la voix et s'écriait : "Abdeslam ! Abdeslaaaam !… Oh, et puis allez, casse-toi Laaouina, j'voudrais que tu sois encore plus sourd que ça !"

Elle se disait malade. Mais si le Pélican avait fait son métier de la maladie, ton dada, toi la Mante, c'était la contemplation et le silence. Tu avais même privé ta famille d'une petite radio à piles au temps d'Aïn Itti. Celle-là, Rahhal ne l'oublierait jamais. Ses copains de l'école primaire Al-Antaki de Bab Khémis exultaient le matin en chantant les hymnes retransmis sur les ondes de la radio nationale. Ils les reprenaient en chœur en classe avec enthousiasme. Parfois sous la houlette de l'instituteur. Mais Rahhal ne pouvait pas se joindre à eux, car Abdeslam ne mesurait pas l'importance de procurer une radio aux siens. Une petite radio de rien du tout. Et pourtant Abdeslam, à chaque Aïd el-Kebir tu insistais pour tirer un gros bélier cornu à travers le bidonville d'Aïn Itti. Chaque fois que la bête t'échappait des mains, tu rameutais les chômeurs du quartier, des jeunes éternellement affalés contre les murs, pour qu'ils lui courent après, l'attrapent et t'aident ensuite à le remorquer jusqu'à la maison. Tout au fond de toi, monsieur la Mante, tu exultais de fierté en entrant dans la ruelle avec ton gros bélier, comme si vous formiez un cortège. Sûr que le sacrifice de l'Aïd el-Kebir fait partie de la sunna, mais de la sunna seulement. Même Abou Bakr et Omar, vénérables califes s'il en est, ne se pliaient pas à ce rituel. Était-il donc bien nécessaire que tu t'y astreignes chaque année, toi qui ne trouvais pas les sous pour offrir à la prunelle de tes yeux des vêtements dignes d'une rentrée scolaire ? D'un côté un beau gros bélier cornu et pansu, ni boiteux ni borgne. Un mouton parfaitement conforme à ce que dictait la sunna. De l'autre une petite radio à piles insignifiante. Tu n'as jamais pensé à ça, Abdeslam ?

Aussi, lorsque Dieu honora ses araignées électroniques et leur envoya YouTube – béni soit-il –, Rahhal eut l'impression qu'on lui rendait son passé. Non seulement il pouvait gagner du temps, mais il pouvait aussi

rattraper le temps perdu.

Les chants qui lui avaient échappé dans sa lointaine enfance remontaient peu à peu vers lui.

Ô toi qui détiens le pouvoir et le sceptre, d'Ahmed al-Bidawi, *À toi de demander, à toi de requérir*, d'Oum Kalthoum, *Je t'aime, j'aimerais t'oublier, et m'oublier en t'oubliant*, d'Abdel Halim Hafez, *Ô Marrakech, rose parmi les palmiers*, d'Ismail Ahmed, *La voix de Hassan II nous hèle dans ta langue, ô Sahara*, d'Abdallah Issami, *Laayoune, prunelle de mes yeux, Saqiya el-Hamra est à moi, le wadi est à moi, Sidi, le wadi est à moi*, du groupe Jil Jilala, *Ô toi l'homme ailé, où sont Marrakech et Tunis*, de Farid el-Atrache, *Je ne vois plus la lune*, de Naïma Samih, *Messager de l'amour, où t'es-tu enfui ? Où te caches-tu ? Je crains que tu nous oublies, que tu nous délaisses, et que jamais tu ne reviennes*, d'Abdelwahab Doukkali, etc.

Il y avait aussi cette chanson que l'instituteur nous avait apprise en troisième année du primaire, le 21 mars, pour le premier jour du printemps. Elle parlait du printemps bien sûr, et son titre, c'était… c'était… ah… *Le Printemps de l'Atlas.* Du trio Amanna. Ah, Rahhal ! Tu te souviens de cette chanson ?

Le bruissement d'ailes des oiseaux chante l'amour
Aux collines, couvrant de baisers
Le papillon qui muse d'arbre en arbre.
Et la lune sourit avec nostalgie,
Les ruisseaux caressent les champs,
Et de la plaine monte un parfum puissant.

Et puis cette autre. Pas du trio Amanna cette fois. Non, la voix n'était pas marocaine, c'était une voix enjouée et expressive. Creuse-toi la cervelle, Rahhal. *Le cœur s'accroche*. Oui, c'était un titre dans le genre. Il tapa ces mots sur YouTube et envoya la recherche. Or à sa grande surprise jaillit sous ses yeux une vidéo du cheikh prédicateur Abou Hattak al-Mutayri qui

entonna d’une voix tonitruante : *Je le jure, ce à quoi le cœur s’accroche autre que Dieu n’est que tourment*. Ah non, monsieur le cheikh, en fait ce n’était pas du tout *Le cœur s’accroche*. C’était *Mon cœur s’est accroché*. Je m’en souviens maintenant. *Mon cœur s’est accroché*… Bingo, la voilà ! Ah, Rahhal, enfin !

Mon cœur s’est accroché à une jeune Arabe
Vêtue de brocart et de soie, couverte de bijoux,
Et dont les yeux lorsqu’ils se posent
Sur un pieux ermite et l’implorent
L’ensorcellent et l’étourdissent,
Comme s’il n’avait jamais ni jeûné ni prié.

Il l’écouta sur YouTube chantée par Talal Maddah, puis reprise par Tariq Abdul Hakim. Mais quand il tomba sur la version de Houyam Younès, son cœur battit la chamade, sa température monta en flèche, et le sang bouillonna dans ses veines. C’était la voix qui t’avait captivé, l’Écureuil, encore accrochée à ton subconscient depuis l’enfance. À peine passait-il Bab Khémis, en route pour l’école Al-Antaki en venant d’Aïn Itti, que ses oreilles se tendaient comme une antenne et captaient soudain les ondes chaleureuses de la radio. Une seule radio, que tout le monde écoutait. Ici Rabat. La radio du royaume du Maroc. *Et maintenant, pour une nouvelle émission des chansons du matin*… Il ralentissait devant les ateliers des forgerons et des selliers. Ils écoutaient tous la même station. Et Houyam Younès, dont il ignorait le nom alors, roucoulait de sa voix enfantine, il en était amoureux, son cœur s’accrochait à elle comme si elle était la jeune fille des paroles de la chanson, et il ne voulait qu’une chose, c’était qu’Abdeslam leur achète une petite radio à piles pour qu’il puisse lui aussi profiter des chansons du matin. Ah, Houyam !…

L’œil d’une Hijaziya, l’âme d’une Nejdiya,
L’allure d’une Irakienne, la croupe d’une chrétienne,
Le corps d’une Touhamiya, les lèvres d’une Absiya,

Les dents d’une Khouzaiya, aux baisers célestes.

Et en plus la chanteuse s’appelait Houyam. Tu entends Imad ? Tu entends, fils Katifa d’ta race ? Elle s’appelait Houyam. Et aujourd’hui c’est encore une Houyam qui me fait fantasmer. Comme si on était promis l’un à l’autre depuis toujours. Écoute un peu, Houyam, toi la fille du hadj Maati. Voilà la fin de la chanson :

Avec elle, j’ai joué aux échecs ; j’ai aligné mes chevaux.
Ma tour l’a vite cernée, elle et son roi.
Chaque partie gagnée valait un baiser,
Et en baisant ses joues, j’embrassais la lune à son premier quartier.
Je lui ai donné quatre-vingt-dix-neuf baisers,
Et un autre encore, tant je m’empressais.

Sur YouTube, Rahhal trouva enfin la petite radio qu’Abdeslam n’avait jamais voulu lui offrir. Et il découvrit combien son amour pour Houyam Younès était profond. Son cœur s’était accroché à elle depuis l’époque de Bab Khémis et de l’école Al-Antaki. Quant à son âme, elle en était amoureuse depuis l’aube des temps.

Ah Houyam ! Si j’étais poète, je te dédierais un recueil que j’intitulerais *Le Jardin de l’Oryx*, et je t’inventerais des odes encore plus belles que celles de Qays, avec des mots plus beaux encore que tous ceux qui ont été chantés. Et je ne suis pas du genre à te dire n’importe quoi. Ce soir, je ne te laisserai pas t’échapper. Je te traquerai dans la réserve à hérissons, et quand j’enlacerai ton cou et que ta douce joue sera à portée de ma main, je t’embrasserai furtivement, à la hâte bien sûr, parce que le Hérisson n’a pas le goût des galipettes et qu’il est prompt à décocher ses flèches.

OceanofPDF.com

14

Dix jours exactement après la noce, Rahhal et Hassaniya revinrent tard de l'école des Lionceaux, à cause des embouteillages – ils n'avaient pas encore la mobylette –, et ils le trouvèrent là chez eux. Le plateau du *thei*, une assiette de *ghribas*, et la veuve qui écoutait, captivée, les histoires de l'ouvrier du bâtiment à la retraite, au point qu'à la grande surprise de sa fille, elle insista pour qu'il reste dîner. Eyyad n'eut pas besoin qu'elle insiste beaucoup pour regagner sa place toute chaude devant la télé. Il mangea avec eux, sirota bruyamment un autre verre de *thei* corsé et sucré, et ne prit congé que lorsque Hassaniya éteignit la télévision. Cette visite n'était pas un œuf de coq.

Car après le décès de la veuve et le déménagement de Rahhal et Hassaniya à Massira, les visites d'Eyyad continuèrent. Rahhal s'appliquait à rédiger l'un ou l'autre des commentaires incendiaires de l'Enfant du Peuple, quand Eyyad frappait à la porte du cyber avec son trousseau de clés, tout sourire. Comme s'il s'attendait à ce que l'Écureuil lève la tête, aperçoive son front plissé, ses yeux rapprochés et ses traits de rat, et se réjouisse de cette heureuse visite. Les clients du cyber ne dérangeaient pas souvent Rahhal. Ils se faufilaient discrètement jusqu'à l'ordinateur vacant, en espérant que l'Écureuil resterait absorbé par sa tâche un peu plus

longtemps. Car Rahhal ne les faisait payer qu'à partir du moment où il remarquait leur présence. Ceci permettait aux habitués, surtout aux adolescents du lycée, de grappiller quelques minutes gratuites qui pouvaient aller parfois jusqu'à un quart d'heure. Un arrangement tacite qui procurait à l'Enfant du Peuple comme à Abou Qatada le calme dont ils avaient besoin pour rédiger leurs commentaires sulfureux.

Mais Eyyad, comment le faire attendre ?

L'Écureuil savait que les visites d'Eyyad lui tombaient dessus à l'improviste, comme un coup du destin, et qu'il ne pouvait ni les ignorer ni les ajourner. Il demandait donc à Qamareddine de s'occuper du cyber pendant qu'il s'absentait quelques minutes, pour aller avec son oncle au café Milano. Qamareddine, qui vivait pratiquement au cyber et n'en partait presque jamais avant la fermeture, se réjouissait de ce rôle. Car si Rahhal lui confiait les lieux quand il sortait, ou lui demandait de donner un coup de main aux clients chaque fois que leur âne électronique butait contre un obstacle infranchissable, il lui donnait en échange un bon de dix à vingt heures gratuites, selon le genre de services qu'il lui rendait ou qu'il rendait aux clients. Chaque habitué avait désormais une carte de cinq à dix heures. Le prix de l'heure à la carte revenait moins cher qu'à l'unité, Rahhal l'ayant fixé à trois dirhams de l'heure pour une carte de cinq ou dix heures, et à deux dirhams et demi pour une carte de vingt heures.

Bizarrement, au café Milano, Asma demandait toujours à Rahhal ce qu'il voulait boire, alors qu'avec Eyyad, elle ne le faisait plus. Elle le choyait comme un ami, lui apportait un grand *barrad* de *thei* avec des feuilles d'absinthe, et posait devant lui des morceaux de sucre en rab. Même la serveuse du Milano sait que tu aimes ton *thei* très sucré, Eyyad ! Rahhal avalait son thé ou son café vite fait, puis il retournait s'occuper de ses

merveilleuses créatures électroniques, et continuait de les guider dans leurs luttes don quichottiennes contre le monde et les gens. Quant à Eyyad, il préférait attendre au café.

Attendre quoi, espèce de Rat ?

L'heure du déjeuner, si la visite tombait le matin, ou celle du dîner, si elle tombait le soir. Et parce que la volonté de Dieu est incontournable, Rahhal était obligé de rentrer avec lui, mais non sans l'avoir fait mijoter un peu. L'Écureuil traînait délibérément la savate, en espérant que l'oncle se lasserait et remettrait leur rendez-vous à une autre fois. Mais le café aurait pu trembler sous les pieds d'Eyyad, et tous les immeubles de l'avenue Dakhla s'écrouler, il n'aurait pas décollé de son siège. À midi, Rahhal mangeait toujours les restes de la veille. Car il préparait ses tajines avant de se coucher. Il cuisait celui de midi le soir, et allait dormir après avoir bu un *thei* et mangé quelque chose de léger. Un œuf dur qu'il trempait dans l'huile d'olive et auquel il ajoutait un peu de sel, ou une portion de Vache qui Rit avec deux tranches de mortadelle. Quant à Hassaniya, le sommeil ne pouvait trouver le chemin de ses paupières avant qu'elle n'ait creusé une tranchée profonde dans le tajine du lendemain.

Du vivant d'Oum el-Eid, Rahhal ne s'était jamais préoccupé de cuisiner. Quand ils rentraient chez eux le soir, à Mouassine, la veuve s'était occupée de tout. Mais immédiatement après son décès, il découvrit l'amère vérité. Le Hérisson qui se jetait sur la nourriture avec l'appétit d'un hippopotame ne savait pas faire cuire un œuf. Rahhal devait même faire le *thei* s'il voulait en voir la couleur. Ainsi enfila-t-il humblement le tablier de cuisine.

Ce qui l'énervait avec Eyyad, c'était qu'il s'occupait de ce qui ne le regardait pas. Il l'accompagnait chez lui pour déjeuner, et le voilà qui insistait pour attendre Hassaniya. Mon oncle, mon cher oncle, ta fausse

politesse, tu te la gardes. Hassaniya et moi, on ne s'attend pas pour manger. Dès qu'on peut, chacun de nous monte à l'appart et grignote ce qu'il y a. On bosse, et on ne se retrouve à la maison que le soir… Après le déjeuner, c'était la sieste, une habitude sacro-sainte. *Il n'y a que les démons qui ne font pas la sieste*. Or si l'Écureuil avait abandonné ce rituel, Eyyad lui ne s'en privait jamais. Il arriva ainsi que Rahhal quitte l'appartement alors qu'Eyyad restait là à ronfler au salon comme un gros ange repu. Au début, Rahhal avait laissé à Hassaniya la surprise du spectacle, mais quand elle lui eut expliqué qu'elle foutrait tout en l'air si, en rentrant chez elle, elle entendait ronfler qui que ce soit, il se mit à inviter son oncle à un autre *thei* chez Asma, au café Milano, après le déjeuner.

Eyyad s'occupait toujours de ce qui ne le regardait pas. Ce fut le seul qui osa parler de progéniture à Hassaniya. Un midi, il fit à Rahhal une de ses ennuyeuses visites-surprises. Celui-ci l'emmena au café chez Asma, où il le laissa poireauter à boire du *thei*. Plus tard, quand ils arrivèrent à l'appartement, ils y trouvèrent Hassaniya qui ce jour-là les y avait précédés. Rahhal mit la table et tous trois firent cercle autour du tajine. Hassaniya semblait contrariée par l'incursion d'Eyyad, mais elle avait l'habitude de serrer les dents quand elle enrageait. De bouillonner en silence. Eyyad faisait un bruit exaspérant en mangeant. Un bruit de chewing-gum qu'on mâchouille, qui mettait Hassaniya à cran. Et comme si Eyyad avait résolu de l'énerver un peu plus, il lui demanda tout à trac :

— Alors Hassaniya, qu'est-ce que t'attends ? Tu veux toujours pas nous donner un p'tit garçon ou une p'tite fille pour nous faire plaisir ?

La question la prit de court. Sa bouchée se coinça dans son gosier. Elle se servit un verre d'eau. Elle en but deux gorgées, et jeta à Rahhal un coup d'œil oblique, comme si elle le soupçonnait d'avoir soufflé la question à Eyyad. Peut-être voulait-elle qu'il réponde ?

Rahhal marmonna, gêné :

— Ces choses-là appartiennent à Dieu, mon oncle.

— Oui, mais Dieu dit “Aide-toi, et le ciel t’aidera”. Et Dieu dit la vérité.

— Ah oui bien sûr, c’est Dieu qui invente les proverbes ! rétorqua Hassaniya d’un ton sarcastique, avant de quitter la table, furibonde.

Elle disparut quelques minutes, puis elle revint se planter devant les deux rats et déclara avec un sourire méprisant :

— Passe le bonjour de ma part à ton frère et à sa femme. Et n’oublie pas d’chercher avec ton frère dans quel Coran et quelle sourate se trouve ce proverb’-là !

Et elle partit en claquant la porte.

Rahhal n’avait jamais abordé le sujet avec Hassaniya. Et il ne savait pas si avant la question d’Eyyad, elle avait déjà pensé à avoir des enfants. Mais lui au moins était heureux comme ça. Il n’avait aucune envie qu’un tel imprévu vienne lui gâcher la vie. Grossesse, contractions, accouchement, maternité, et un petit tas de chair qui braille à la maison nuit et jour. Lait, biberons, couches à changer… Jamais. Rahhal ne survivrait jamais à un tel séisme. Il était content de son quotidien monotone, il y était habitué. Il n’avait aucun besoin d’un imprévu qui mettrait sa vie sens dessus dessous. Et puis tu t’imagines, toi Rahhal, en papa ? Feras-tu cadeau à l’humanité d’une merveille de petit ange avec un doux sourire ? Ton bébé ressemblera-t-il à celui des réclames pour les couches Dalaa ou Pampers ? Non, aucun doute que tu nous feras un rongeur comme toi. Un écureuil mollasson avec des yeux de souris qui te poursuivra en pleurnichant. Et quand il viendra te grimper sur le dos, que tu le feras descendre, que tu voudras le taquiner, en le chatouillant par exemple, il fera la grimace et se mettra à hurler. Tu te retrouveras devant un petit rat avec des traits affreux. Tu le haïras Rahhal, et tu te haïras encore plus. Rahhal évitait de se regarder dans la glace parce que sa face de rat l’embarrassait et le mettait mal à l’aise. Et toi Eyyad, tu voulais lui souhaiter un vilain miroir en chair et en os ?

Même si tu avais une fille, ce ne serait qu'un hérisson, comme sa mère. Un hérisson qui te tourmenterait sans doute encore plus. Non. Jamais. On ne veut pas d'enfants, Eyyad. On n'en a pas besoin. Et Hassaniya pense comme moi, c'est certain. Elle a assez d'un écureuil à la maison. Et j'ai assez d'un hérisson. Si c'est Halima qui t'envoie, rassure-la, dis-lui que les pélicans, comme les autruches au cou rouge et les aigles impériaux sont en voie d'extinction dans ce pays.

— Mon oncle, faut moi aussi que j'retourne travailler. Mais d'abord, allons boire un *thei* chez Asma.

OceanofPDF.com

15

Asma n’était pas particulièrement belle, mais sa coquetterie naturelle et décontractée, ni surfaite ni provocante, serrait le cœur de l’Écureuil. Son corps superbe et harmonieux le torturait, et il ne pouvait guère le regarder longtemps. La poitrine large, les seins rebelles comme deux poulains qui semblaient vouloir déchirer le tee-shirt toujours moulant, un fessier respectable bien comprimé dans un jean serré. Mais tout ça faisait partie des conditions d’emploi, car au fond c’était une bonne et gentille fille du bled. Sans doute son père avait-il émigré comme Abdeslam, Eyyad et les autres, d’un des villages environnants ravagés par la sécheresse. Et comme la plupart des réfugiés des régions arides sinistrées n’avaient pas pu éduquer leurs enfants, il était tout naturel qu’Asma se retrouve serveuse dans un café.

Mais Asma n’avait pas l’intention de moisir au Milano. Elle voulait quitter le café pour le vrai Milano. Milan, la ville d’Italie, et pas le Milano du quartier Massira, cet endroit bruyant et congestionné, pollué par les nuages de fumée qui l’enveloppaient, comme si ses clients rivalisaient en secret pour savoir qui se grillerait les poumons en premier avec le plus grand nombre de cigarettes. Un des habitués des lieux lui avait parlé de la possibilité d’aller travailler là-bas, dans l’hospitalité.

— Un job pas très différent d’celui qu’tu fais ici, mais dans un cadre plus agréable. Et à Milan. Je dis bien à Milan.

— Et l’italien ?

— Dans le boulot que j’te r’commande, la langue importe peu. Les phrases que tu devras dire pour bosser, on t’les apprendra en vingt-quatre heures. Il faut juste que tu sois gracieuse, sérieuse, et énergique, et que tu t’dévoues tout entière à ta tâche, comme tu l’fais ici au milieu d’cette racaille qui t’mérite pas.

Il s’appelait Younès, mais on le surnommait Talios. Il habitait au premier étage de l’immeuble en face du café, directement au-dessus du cyber des Lionceaux de l’Atlas. Un beau garçon d’une trentaine d’années qui faisait tout le temps des allers-retours entre le Maroc et l’Italie. Il se commandait plusieurs boissons d’un coup et ne fumait que des Marlboro. Contrairement aux autres qui cachaient soigneusement leur paquet avant d’en tirer une cigarette déjà presque allumée, Talios en offrait généreusement une à quiconque s’asseyait avec lui. Il ne disparaissait pas de la scène très longtemps. Deux mois, trois mois, et il revenait. Il avait chaque fois une nouvelle voiture. Les mauvaises langues racontaient qu’il faisait de la contrebande. Du haschich aux voitures volées. Mais Asma s’en fichait. Tant qu’il part et qu’il revient, honorable et honoré, qu’il passe la douane et les barrages de police, et que quand il vient au café, il paye ses boissons et celles des autres et m’laisse en plus un joli pourboire, il a toute ma confiance. Quant aux racontars, on n’en sort jamais. La plupart des gens sont jaloux. Bande de jaloux qu’ces Marocains. Au moins lui, on a des raisons d’l’envier. Mais moi, j’ai encore rien fait qu’on puisse m’envier. J’vais pas les laisser m’voler mon rêve. Ma lumière qui clignote au loin. La lueur d’espoir est ténue, mais faut qu’je m’y accroche. J’en parlerai à personne. Mais j’laisserai pas l’occasion m’échapper.

Talios lui avait donné le mail du directeur de l'établissement où elle travaillerait. Il lui avait expliqué que c'était un Marocain de Khouribga, et qu'elle pouvait lui écrire en arabe. Elle avait juste besoin d'une copie de sa carte d'identité nationale et de cinq photos aguichantes qui mettraient en valeur sa beauté et sa vigueur physique.

— Fais bien gaffe aux photos. Faut qu'tu sois jolie d'ssus, gracieuse, souriante et heureuse. Faut qu't'aies l'air heureux sur les photos. C'est absolument indispensable. En Italie, personne n'emploie jamais quelqu'un d'triste. Va chez un pro, et l'mieux c'est qu'il t'prenne en photo dans un jardin ou dans un salon qui en jette, mais pas dans son studio. Et quelques doses de charme en plus ne te f'ront pas de mal. Le photographe t'aidera. Ils savent comment faire d'nos jours.

— Mais comment j'vais envoyer tout ça ?

Talios lui montra le cyber, en face du Milano :

— Ils ont un scanner. Et le mail que j't'ai donné est amplement suffisant. Juste apporte ta carte et les photos au gars qui bosse là, explique-lui c'que tu veux, et il se chargera d'l'envoi.

L'Écureuil perdait complètement les pédales chaque fois que cette lionne était devant lui. Il pensait "thé" et se surprenait à commander un café. Il avait envie d'un café serré, mais sa langue fourchait et il demandait un jus d'orange. Il ne comprenait pas pourquoi il s'empêtrait comme ça devant Asma. Il n'en était pas amoureux et ne la désirait pas, mais son corps le perturbait. Ta faiblesse, l'Écureuil, c'est pour les bovidés, tu le sais, c'est prouvé, alors pourquoi t'intéresserais-tu aux félins ? Mais qui a donc conduit cette jeune lionne dans ton bercail ?

Quand Rahhal vit les photos d'Asma, il en resta abasourdi. Un choc indescriptible. Plus qu'il n'en pouvait supporter. Un corps dense et svelte à la fois. Délié sans être ramollo. Puissant et ferme, mais tout en souplesse et délicatesse. Le chemisier était rouge, avec un décolleté soigneusement

étudié. Qui permettait aux deux poulains d'apparaître timidement, sans toutefois bondir à l'extérieur. Comme d'habitude, le haut d'Asma était juste assez collant pour souligner les charmes de son buste, et assez court pour laisser apparaître un joli nombril qui lui embrasa les tripes. C'était la première fois qu'elle passait la porte du cyber, et elle semblait gênée lorsqu'elle expliqua à Rahhal ce qu'elle voulait. Il lui fit valoir que le mieux était de lui ouvrir un compte Hotmail, duquel elle enverrait son message, la copie de sa carte d'identité et ses photos à qui de droit. Et ainsi fut fait. Il n'y avait besoin que de cinq photos, mais Rahhal scanna toutes celles que la Lionne avait apportées. Plus de dix photos. Cinq prises dans un joli salon marocain, peut-être à la réception d'un hôtel, et les autres dans un jardin. Rahhal envoya les cinq du salon, les plus sensuelles et excitantes, qu'il laissa également flotter comme des bulles de lumière sur le bureau de son ordinateur, tout en enterrant les autres dans ses archives.

Dès qu'Asma sortit du cyber, Rahhal se mit à surveiller ses mails. Mais en vain. Chaque fois qu'Eyyad se pointait et obligeait l'Écureuil à le parquer au café Milano en attendant l'heure du repas, il y croisait Asma qui lui demandait s'il y avait du nouveau. Mais jamais aucune réponse. Même Talios avait disparu. On l'avait arrêté au port d'Algésiras avec, cachés dans une cavité diablement bien aménagée de la carrosserie de sa voiture, trois kilos de haschich, d'après ce qu'on disait au café.

OceanofPDF.com

16

Malgré la réputation d'Abou Qatada, *alias* Rahhal, parmi les sœurs et les frères islamistes qui voyaient en cet homme – à qui on ne pouvait faire devant Dieu l'ombre d'un reproche – le symbole de leur conscience vivante et vigilante, un militant toujours prêt à dénoncer les aberrations des laïques, les mensonges des démocrates et les billevesées des libéraux, et à vouer *ipso facto* toute cette racaille aux gémonies, malgré donc la popularité du bigot, l'Enfant du Peuple restait d'entre tous les gloseurs un cas à part et sans comparaison. Il était devenu la star incontestée de *Hot Maroc*. Il n'y avait qu'à compter les likes. Les plus importants chroniqueurs de *Hot Maroc* basaient leurs articles percutants sur des questions d'opinion publique dont les ramifications mobilisaient l'ensemble du pays, et chacun d'eux récoltait environ deux cents likes au bout d'une semaine de discussion. Mais même avec Eyyad sur le dos qui l'attendait, Rahhal pouvait pondre en deux minutes une brève remarque sur une nouvelle du jour insignifiante, et les likes pleuvaient de tous les côtés. Il avalait son *thei* en vitesse, parquait son oncle au café, et revenait pour trouver la machine à likes en surchauffe. Il lui arrivait de récolter cinq cents likes en trois jours. Était-ce une réussite d'ordre divin ? Un témoignage universel d'appréciation ? Le fait est que l'Enfant du Peuple était devenu la star

incontestée du site. Il avait des lecteurs qui préféraient ses commentaires à l'article qu'il commentait. Et des admiratrices qui ne supportaient pas son absence.

Qui bien commence, bien avance. Car l'Enfant du Peuple, depuis son premier commentaire, avait fait une entrée royale dans l'arène électronique. Comme un joueur de réserve qui participe *in extremis* à un match de finale, et marque le but fatal dans les dernières minutes des prolongations. L'Enfant du Peuple n'avait rien fait de plus que poster un commentaire tout simple sur le prix Ibn al-Wannan qu'avait reçu cette année-là Wafiq Dera'i, et le monde en avait été chamboulé. Le ministre s'était excusé. Le lauréat ne s'était pas montré à la cérémonie. Le comité qui lui avait décerné le prix avait publié un communiqué qui le dénigrait. Et une poignée d'internautes s'étaient rassemblés dans un coin du Théâtre national de Rabat pour scander des slogans outragés. La police avait brisé les côtes de six d'entre eux et en avait arrêté trois autres. Et l'agence de presse officielle avait déclaré dans un communiqué que les trois prisonniers avaient tenté d'outrepasser leur droit à une manifestation pacifique, en brandissant des pancartes qui appelaient à renverser le régime.

Rahhal pouvait être fier de l'Enfant du Peuple et le préférer à tous les personnages qu'il incarnait. Car, comme lui, il pouvait régler un conflit d'un coup d'un seul. Il avait le même genou fulgurant avec lequel l'Écureuil réduisait en miettes le visage de ses adversaires dans ses rêves. L'Enfant du Peuple commençait tout simplement par la fin. Il détestait les méandres, les tours et les détours. Ses armes étaient affûtées : dénoncer, accuser la personne de collaborer avec les services secrets, faire référence à l'honneur de l'intéressé, l'honneur de sa mère, de sa femme, de ses filles et de ses tantes maternelles et paternelles, et fournir sur lui des informations dégradantes. L'Enfant du Peuple s'assurait toujours qu'une partie de ce qu'il avançait était vraie, pour se garantir la confiance des lecteurs, surtout

ceux qui connaissaient bien la personne visée, et pour le reste, inventez ce que vous voulez. L'Enfant du Peuple tenait beaucoup à la confiance des lecteurs, même s'ils ne lisaient presque jamais les articles. La plupart passaient du titre à l'image qui l'accompagnait, et se mettaient aussitôt en quête de la réponse de l'Enfant du Peuple. Après environ vingt commentaires sur un même article, d'accord ou non avec l'auteur, et qui attaquaient ou défendaient la personne qui en faisait l'objet, l'Enfant du Peuple décochait son coup douloureux. Et les commentaires de fuser. Quarante. Cinquante. Cent. Deux cents. La plupart d'entre eux ne faisaient pas référence à l'article source, ni ne l'analysaient ; ils restaient dans l'orbite de l'Enfant du Peuple. Ils reprenaient ses assertions. L'interpellaient. Le contredisaient parfois. Mais c'était à lui et à ses commentaires qu'ils s'en prenaient, pas à l'article ni à son sujet.

Quand l'équipe nationale avait été éliminée de la Coupe d'Afrique, un sujet qui n'intéressait pas Rahhal, ni de près ni de loin, des voix s'étaient élevées, suppliant l'Enfant du Peuple d'intervenir. L'équipe était revenue la queue entre les jambes des éliminatoires du premier tour, et la nouvelle avait paru en première page de *Hot Maroc* : "Les Lions éliminés d'entrée de la Coupe d'Afrique." Avec un sous-titre qui avait beaucoup plu à Rahhal : "Les Lions de l'Atlas ne savent pas rugir dans la jungle africaine." Rahhal n'avait pas lu l'article. Ça lui était bien égal que l'équipe nationale soit éliminée ou gagne la coupe. Il s'en fichait complètement. Il ne parcourut les commentaires que par habitude. Et voilà que Khadija de Nador postait avec flamme une sorte de supplique : "Pourquoi ne fais-tu aucun commentaire sur cette catastrophe qui nous tombe dessus, l'Enfant du Peuple ? Ne ressens-tu pas notre humiliation ? Ça te plaît qu'on soit battu par des équipes de pays déchirés par les guerres civiles et ravagés par la famine ?"

Elle voulait quoi cette pute exactement ? Votre nullité d'équipe a été éliminée de la Coupe d'Afrique, et qu'est-ce que j'y peux, moi ? Pourquoi tu m'appelles au secours ? Tu m'prends pour le roi du monde ? Il l'aurait ignorée et aurait changé de page, si le commentaire suivant n'avait eu le même son de cloche : "Bien dit, ma chère sœur, je ne comprends pas comment l'Enfant du Peuple peut s'abstenir de toute remarque sur ce sujet précisément, lui que nous savons tous si patriote. Pourvu qu'il ne soit pas malade et que rien d'affligeant ne lui soit arrivé. Toute absence a ses raisons, espérons donc que tout va bien pour lui." Et une lectrice de Guercif ajoutait : "Que Dieu te guérisse, mon frère l'Enfant du Peuple."

Allons, Rahhal. Il faut que tu interviennes tout de suite pour endiguer ce flot de bêtises. C'est sûr que tu ne connais rien au foot, mais que faire ? Le devoir t'appelle mon vieux. Ta conscience t'appelle. Fais juste une brève apparition. Puisqu'ils sont accros à tes pitreries de clown, ne les en prive pas. La Khadija de Nador par exemple, elle ne s'endormira pas avant d'avoir eu sa piqûre. Et puis tu n'as pas besoin de savoir les règles du foot, ni de revoir les matchs que tu ne regardes de toute façon jamais, et tu n'auras à faire aucune analyse de fond. C'est très simple. Tu peux renchérir sur tout ce qui a été dit à ta façon, tes lecteurs adorent la surenchère :

"Nom : L'Enfant du Peuple.

Titre du commentaire : Vous voulez savoir ce que je pense des Lions ?

Je ne suis pas malade, les amis. Je m'abstenais de commenter pour éviter tout conflit. Car certains d'entre vous se prennent pour des analystes sportifs accrédités auprès de la Fifa. Et d'autres pour des experts qui proposent des programmes à long terme pour améliorer le niveau du football au Maroc. Et tous ces gens parlent des Lions de l'Atlas sans un frémissement de paupière. Les lions ont disparu de l'Atlas depuis longtemps, et on ne peut désormais qu'avoir pitié d'eux. Il n'y a plus que les singes qui cabriolent encore là-bas. Comme les singes qui ont joué pour

la Coupe d’Afrique. Des singes efféminés avec des chaînes en or, plus concernés par leur coupe de cheveux que par la victoire. La plupart sont des beurs de France ou de Hollande, des gosses de *zmigrés* qui ne savent même pas leur hymne national. Cette équipe, mes amis, elle ne m’intéresse pas, et je n’en attends rien. Et je ne suis pas fou pour demander en vain aux singes de l’Atlas de rugir.”

Fadwa et Samira étaient debout devant Rahhal et le suppliaient de les aider à créer un profil sur Facebook à l’Étoile de Marrakech. Or il n’était pas encore allé à la conquête de ce nouveau continent électronique. Il les confia donc temporairement à Qamareddine, en attendant de pouvoir s’entraîner. Car l’expérience lui avait appris que l’infection se propageait dans les cellules électroniques comme un feu de paille. Aujourd’hui Fadwa et Samira, demain Salim, après-demain les *Africanos*, puis les légions électroniques se mettraient en masse sur Facebook, comme un troupeau perdu et indécis, qui à peine sait-il qu’une nouvelle religion est apparue dans les parages qu’il se précipite pour l’embrasser. Il lui faudrait s’y coller sous peu. Ouvrir un compte sur ce nouveau réseau social, apprendre à créer des profils, s’entraîner à utiliser les icônes du site, puis mettre sur ce futur service le prix qu’il fallait.

Pour l’instant, j’suis occupé, allez voir Qamareddine…

Or à peine les deux filles entouraient-elles le “chrétien à l’insu de Jésus”, que Rahhal se surprenait à les rejoindre et se glissait entre eux. Il avait donc changé d’avis ? Il fallait qu’il apprenne tout de suite comment s’abonner. Et c’était surtout l’occasion d’obtenir le mot de passe qui permettrait à l’Étoile de Marrakech de briller au ciel de Facebook.

Qamareddine n’y passa pas plus de vingt-cinq minutes, juste le temps pour Rahhal d’être rassuré quant à sa nouvelle poule aux œufs d’or électronique. Et juste assez aussi pour s’apercevoir à son retour sur *Hot Maroc* de la gravité du chaos qu’y avait semé l’Enfant du Peuple. Soixante-

dix likes en moins d’une demi-heure, et vingt-cinq commentaires. *Et ce n’est qu’un début*, comme disait la chanson. Tous faisaient leur autocritique. Ils s’excusaient auprès de l’Enfant du Peuple, louaient sa sagesse et sa perspicacité, avant de promettre de ne plus jamais insulter les lions. Tous parlaient désormais des Singes de l’Atlas, comme s’il était tout naturel ici de parler de singes, et il se trouva même un internaute pour exhorter les lecteurs de *Hot Maroc* à avoir l’esprit sportif, en précisant que perdre ou gagner c’était pareil, être éliminé ou recevoir la coupe aussi, il fallait tout accepter avec magnanimité, et il souhaitait en conclusion aux Singes de l’Atlas la victoire aux prochains éliminatoires internationaux.

OceanofPDF.com

17

Rahhal ouvrit son compte Hotmail. Il effaça les spams indésirables qui s'étaient accumulés dans sa boîte de réception. Il s'aperçut qu'à force de passer des heures à se balader sur les mails des autres, il regardait à peine les siens. Mais pourquoi l'aurait-il fait ? Pour envoyer un message à Halima ou à Abdeslam peut-être ? Ou pour voir comment allaient les choses là-bas, dans les villages d'Abda ?

Aujourd'hui, il ouvrait Hotmail seulement pour vérifier que son compte était toujours actif. Car il en avait besoin pour se créer un profil sur Facebook. C'était le mur de Facebook qui l'attirait, plus que toute autre application du site. Il ne voulait pas faire d'albums de photos, ni appartenir à un groupe privé, et il ne s'intéressait pas aux listes d'amis. Tout ce qu'il voulait, c'était un mur pour écrire, pour gribouiller à sa guise. Juste un mur, pour y mettre quelques mots et s'en aller. Griffonner en toute liberté, et signer de son nouveau nom facebookien : Le Perroquet Insomniaque. Mais le mur de Facebook s'étendait à l'infini. Il était sans limites. Pas comme le mur de l'école ou le mur des WC. Écris, Rahhal, écris. Exprime tous les points de vue et toutes les idées que tu veux. Mais où est le chemin qui mène aux lecteurs ? Rien à voir avec *Hot Maroc* qui a permis à tes deux créatures virtuelles, Abou Qatada et l'Enfant du Peuple, de s'installer sur le

trône des stars. C'est un autre univers, plus bruyant. Une mer aux vagues tumultueuses qui donne la nausée aux marins, et toi l'Écureuil, tu n'as ni radeau ni voile.

Le Perroquet Insomniaque choisit pour logo la calligraphie d'un vers de Muhyi al-Din ibn Arabi[35] :

> *Je pratique l'amour où que cheminent*
> *Ses caravanes ; il est ma religion et mon credo.*

Il prit soin de se présenter comme poète, se déclara né en 1981, et invita plusieurs profils au hasard à l'accepter comme ami. Mais il n'eut pas les réponses escomptées. Il se mit donc à égrener sur son mur quelques phrases et expressions romantiques ou méditatives :

"Ne te soucie pas de ceux qui t'adulent au début, mais de ceux qui t'adulent jusqu'à la fin."

"La solitude est douloureuse, mais elle est préférable à la compagnie de ceux qui ne se souviennent de toi que lorsqu'ils sont seuls ou dans le besoin."

"Les larmes ne changent rien à la réalité, mais elles soulagent le cœur."

"L'homme ne fait pas sa vie avant que la vie n'ait fait de lui un homme."

"On ne peut ôter à une fleur son parfum, même en la piétinant."

Une jeune étudiante dont le profil l'avait séduit, tant par sa gaieté que par le naturel des photos qu'elle postait, et à qui il avait demandé de l'ajouter à sa liste d'amis, lui répondit, bravache :

"Écoutez, monsieur Mustafa Lutfi al-Manfaluti[36], ne le prenez pas mal, mais soyons francs, le romantisme et moi, ça fait deux."

L'Écureuil regrettait presque de s'être présenté à cette bande de vauriens sous l'étiquette d'un poète raffiné. Tu vois, Wafiq ? Tu vois, gros bêta ? Tu te prends pour une star, alors qu'en fait, tout le monde se fout de la poésie. Imbécile, va ! Les filles de nos jours ne sont pas romantiques.

Mais pourquoi t'en prendre à Wafiq, Rahhal ? Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Oublie un peu ce mec, mon vieux. C'est toi qui as choisi le Perroquet Insomniaque, l'amour est ma religion, la solitude, les larmes et le parfum des fleurs. Wafiq Dera'i n'a rien à voir là-dedans, alors n'exagère pas. Garde au chaud ton Perroquet, un profil pas si nul que ça dont tu auras peut-être besoin un jour. En attendant, tu peux semer la tempête dans les cieux paisibles de Facebook si tu veux. Tu n'as qu'à sortir la Lionne de son terrier, l'Écureuil, la lâcher dans cette vaste savane électronique, et tu verras la merveille !

Rahhal bondit de sa chaise, se planta à la porte du cyber et promena son regard sur les tables du café Milano. Asma portait un plateau chargé de boissons : trois cafés (un expresso, et deux cafés au lait *moitié-moitié*), un *barrad* de *thei*, un jus d'orange et trois croissants. Elle allait et venait comme une lionne blessée que la malchance avait jetée sous le chapiteau d'un cirque insignifiant. Et au lieu de bondir dans la savane et la brousse, elle se retrouvait à devoir circuler entre les tables de dompteurs, d'acrobates et de clowns, là, dans ce café ridicule qui ressemblait à une arène de basse catégorie.

Asma ne demandait plus de nouvelles de ses mails à Rahhal. Elle n'attendait plus de réponse de personne, surtout depuis la disparition de Talios. Elle semblait avoir perdu espoir. Rahhal ne lui avait pas parlé des deux messages qu'elle avait reçus. Le premier s'inquiétait de ce qui était arrivé à Younès, *alias* Talios, juste après qu'il avait disparu, mais avant que la rumeur de son arrestation ne se répande au Milano. Et le deuxième, deux mois plus tard, demandait à la Lionne d'envoyer son numéro de portable à la première occasion, pour qu'on puisse la joindre de Milan, et commencer à faire les préparatifs du voyage et à rassembler les papiers nécessaires, après que sa demande avait enfin été approuvée. Rahhal ne faisait pas confiance à ces deux mails mystérieux, surtout qu'ils n'étaient pas signés,

de même que ce travail douteux qu'Asma ferait là-bas en Italie, sans avoir besoin d'apprendre l'italien, ne lui disait rien de bon. C'était juste à cause de ces photos affriolantes qui accentuaient ses charmes et soulignaient ses atouts. Non, Asma, je ne te laisserai pas courir à ta perte. Voilà pourquoi Rahhal avait clos le sujet après avoir décidé unilatéralement de refuser l'offre d'emploi.

La Lionne arrive, voyous !

Vous, les hordes de renards et de loups.

La Lionne arrive. Écartez-vous.

Il choisit de l'appeler Houyam. Comme ça. Par amour ou par déception. Elle s'appelait Houyam, et c'était tout. Pas d'autre prénom, ni de nom de famille. Étudiante à l'université Cadi Ayyad. Ville : Marrakech. Les données personnelles étaient nécessaires à l'ouverture du compte. Date de naissance : 14 février 1990. Sexe : Féminin. Situation amoureuse : C'est compliqué. Rahhal s'était inspiré de plusieurs modèles de profils. Qu'est-ce que pouvait bien être une situation compliquée ? Avait-on quelqu'un ou non ? Un amoureux, un mari, un fiancé, ou rien du tout ? Franchement, qu'est-ce que ça voulait dire "compliqué" ? Est-ce qu'il fallait comprendre qu'on avait un oiseau dans une main, mais qu'on était prêt à le cacher pour les beaux yeux du premier faucon qui se posait sur l'arbre ? Mais bon. Cette expression qui enquiquinait Rahhal, il allait maintenant s'en servir pour enquiquiner les autres. Houyam était une étudiante ouverte, prête à faire la connaissance de tous, filles et garçons, et sa situation amoureuse était "compliquée". Quoi d'autre ? Rien. Assez d'infos comme ça.

Rahhal choisit avec soin la photo du profil. Une photo provocante qui aurait pu être celle d'une actrice italienne de charme plutôt que celle d'une serveuse du café Milano. Il mit les quatre autres photos dans un album d'accès public. Et il écrivit sur le mur une seule phrase, choisie parmi les citations manfaloutiennes du Perroquet Insomniaque.

“Les larmes ne changent rien à la réalité, mais elles soulagent parfois le cœur.”

Il lâcha la bride à la lionne, et dès les premières minutes, il fut stupéfait de voir affluer les chasseurs. Un nombre incroyable d’invitations à être amis. Quant aux commentaires, c’était un véritable déluge :

“Ma chère Houyam, tu es la sagesse même. Les larmes ne changent rien à la réalité, mais elles soulagent le cœur. C’est très bien dit, bravo. Je sens que tu nous caches une âme de poète.”

“Toutes les larmes ont une fin, et le sourire finit par triompher J.”

“Ô monde, ô misère, épargne les larmes à une joue de velours.”

“Ne m’en veuillez pas de verser quelques larmes / À l’heure du départ, les larmes sont une arme.”

“J’espère que notre chère Houyam parle de larmes de joie. Hafiz Ibrahim, le poète du Nil, n’a-t-il pas dit un jour :

> *Une larme de moi repayait vos bienfaits*
> *Car à l’aune des larmes l’émoi est mesuré*.”

Fils de putes, les voilà tous poètes ! Et les voilà qui glosent sur les secrets des larmes, régurgitent des vers célèbres et décortiquent les degrés d’émotion ! Houyam se contentait de distribuer des likes. Elle le faisait d’un doigt léger et alerte, acceptait les invitations, etc. Même le Perroquet Insomniaque la sollicita, et elle accepta. Mais il ne s’étendit pas sur l’histoire des larmes qui soulageaient le cœur. Il souffrait sans doute encore de la réponse de l’effrontée qui l’avait comparé à Manfaluti.

---

35. Muhyi al-Din ibn Arabi (Murcie, 1165 – Damas, 1240), mystique, philosophe et poète andalou.

36. Mustafa Lutfi al-Manfaluti (1876-1924), romancier, nouvelliste et essayiste égyptien. Ses traductions du français vers l’arabe ont contribué au rayonnement de la littérature romantique française dans le monde arabe.

OceanofPDF.com

18

Cela se passa exactement comme dans les films. Les films de cinéma que Rahhal ne connaissait pas, parce qu'à part les quelques films de karaté qu'il avait vus dans son enfance, il avait cessé d'aller au ciné depuis des lustres. Les films de télévision lui étaient restés hors de portée, car de toute façon, il n'avait jamais eu l'électricité, que ce soit au temps d'Aïn Itti ou dans sa masure de Moukef. Après son mariage et son installation à Mouassine, sa belle-mère Oum el-Eid avait monopolisé l'écran, pour y suivre les interminables séries mexicaines, brésiliennes, et turques par la suite. Et même après le décès d'Oum el-Eid, lorsque l'heureux duo eut déménagé à Massira, et qu'ils s'aperçurent qu'en meublant leur appartement Imad Katifa leur avait offert une belle télévision, avec un joli design et une parabole puissante, grâce à laquelle ils pouvaient capter toutes les chaînes de l'Est et de l'Ouest réunies, Rahhal rentrait tard du cyber et ne pensait qu'au tajine du lendemain que le Hérisson entamait le soir, avant qu'il aille au lit.

Voilà pourquoi il ne se douta pas que ce qui lui arrivait ce soir-là se passait souvent comme ça dans les films, selon le même scénario. Il venait de finir sa rapide inspection des ordinateurs, il avait éteint leur flamme électronique et les lumières, et avait fermé le cybercafé. Il fourra ses mains

dans les poches de son manteau kaki et se mit en route vers chez lui. “Toutes tes vestes et tous tes manteaux sont kaki, mon vieux. On dirait un troufion des forces auxiliaires”, lui avait fait remarquer Hassaniya un jour, exaspérée. Mais dans ce manteau-là, Rahhal se sentait particulièrement au chaud et en sécurité. Il marchait tête basse et le dos voûté, si bien qu’il ne les vit que lorsqu’ils l’eurent cerné. Ils étaient grands et larges, rustres, costauds, vêtus d’un paletot sombre. L’un avait une moustache épaisse, l’autre le visage criblé de cicatrices d’acné. Quand Rahhal leva la tête, il se retrouva coincé entre eux comme un cornichon dans un sandwich.

— Police ! Suis-nous. Pas un mot, pas un cri.

— Cla… cla… cla…

— Pas un mot, on t’a dit. Tu comprendras bientôt.

Il n’avait pas voulu parler. Il n’avait pas envie de parler. C’étaient ses dents qui claquaient. En allant jusqu’à la voiture, il lui sembla avoir perdu ses jambes. Il était suspendu entre eux. Ils marchaient et l’entraînaient comme un agneau boiteux.

Une fois dans la voiture, l’homme à la moustache épaisse lui banda les yeux, tandis que l’autre le rudoyait en aboyant :

— Donne ton téléphone, en vitesse.

— Quel téléphone ? souffla l’Écureuil, effaré et la gorge sèche.

— Ne m’prends pas pour un imbécile. Ton portable, espèce de rat !

Mais j’en ai pas. D’abord j’en ai jamais eu b’soin. On dirait qu’vous vous trompez. Y a erreur sur la personne. Et puis j’ai vraiment pas d’téléphone. Pourquoi j’aurais b’soin d’un portable ? On n’a qu’un seul portable chez nous, et c’est Hassaniya qui l’a. Elle s’en sert seulement pour répondre à Houyam. Au départ, c’est à cause d’elle qu’elle l’a acheté. Mais moi, j’en ai pas b’soin. Qui m’appellerait ? Qui aurait besoin d’moi d’abord pour m’appeler ? Vous cherchez sans doute quelqu’un d’autre. Vous faites erreur…

Ces mots tournoyaient dans la tête de Rahhal sans atteindre sa gorge. Sa voix s'était complètement perdue dans sa poitrine. Même le souffle lui manquait, si bien qu'il se retrouva entre eux comme muet. Mais ses compagnons n'étaient pas pressés. La voiture filait sur la route. Les bruits de moteur au-dehors. Le vacarme des klaxons. Tuuut… tuuut… tuuut… puis peu à peu, le brouhaha reflua et le silence tomba. Ils étaient sans doute presque sortis de la ville maintenant. Au bout d'une demi-heure, la voiture s'arrêta. Un chien aboya dans les environs. Il entendit le grincement d'un lourd portail qu'on ouvrait. La voiture avança. Puis hop ! La portière s'ouvrit brusquement, et l'Écureuil fut entraîné dans des couloirs tortueux. Une volée de marches. Quelques pas maladroits. Un virage à gauche. Quatre marches à descendre. Un virage à droite. Des pas rapides. Trois coups à une porte. Une voix grave qui disait "Entrez !" Et ils entrèrent.

— Bienvenue… Enl'vez-lui le bandeau d'abord… Bienvenue Rahhal… Je t'en prie, assieds-toi.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années. Il l'accueillit avec un sourire jovial, comme s'ils étaient amis. Rahhal comprit, au respect que le moustachu et le vérolé lui témoignaient qu'il s'agissait d'un officier, et qu'ils étaient sous ses ordres.

— Désolé, vraiment. Y avait pas d'autre façon de te faire venir. On voulait pas t'effrayer. Mais on a grand besoin de toi et de ta coopération. Et la nature de nos activités requiert la confidentialité. Voilà pourquoi on t'a am'né comme ça, et à cette heure. Je te renouvelle mes excuses.

L'Écureuil commença à reprendre contenance. Il s'agita sur sa chaise, tendit légèrement le cou vers le haut. Et la question lui tomba droit dessus, sans tour ni détour :

— Dis-moi Rahhal, qui est Abou Qatada ?

— Comment ? bégaya-t-il d'une voix encore faible et hésitante.

— La question est simple, mon ami. Y a quelqu'un au cyber qui s'appelle Abou Qatada. Qui est-ce ?

— Ah, Abou Qatada… oui bien sûr, j'le connais.

Cette fois, Rahhal avait parlé sans hésitation. Certes, d'une voix encore faible et tremblante, mais claire et assurée tout à la fois.

— Donc tu l'connais, et… ?

— Oui, oui, bien sûr… C'est un d'mes clients. Son vrai nom, c'est Mahjoub Didi. Il est employé à l'agence régionale de l'Eau et de l'Électricité. Marié. Père de deux enfants. Il habite dans l'immeuble en face de la mosquée Al-Nour. Et… il est membre du mouvement Justice et Bienfaisance.

L'officier ne put réprimer un léger sourire qui éclaira brièvement ses traits.

Il leva les yeux vers les deux mulets plantés près de la porte et leur décocha un regard acéré et ambigu, avant de revenir à Rahhal.

— Bravo, Rahhal. Parfait. J'te félicite pour ta coopération. Mais Mahjoub Didi, on l'connaît bien. Et parce qu'on l'connaît, on doute vraiment qu'il soit l'Abou Qatada qui glose sur le Net.

— J'vous jure que c'est lui. Il vient tous les jours. Je l'ai tous les jours sous les yeux. Directement sous les yeux. J'le connais bien. Je peux vous assurer que…

— Bon, ça va. Oublions Abou Qatada pour l'instant. On y reviendra plus tard. Mais dis-moi, y a quelqu'un d'autre parmi les habitués du cyber, quelqu'un de plus dangereux qu'Abou Qatada, et qui nous intéresse. J'espère qu'les infos qu'tu vas nous donner sur lui seront aussi détaillées qu'celles sur Mahjoub Didi.

C'est la fin, Abdelmassih. Tu es découvert. Tu as décidé de devenir chrétien à l'insu de Jésus, comme ça, un caprice passager, comme si c'était la pagaille dans ce pays et qu'il n'y avait ni makhzen, ni lois. Tu n'entends

pas ce que répète nuit et jour le ministre des *Habous* et des Affaires islamiques sur la sécurité spirituelle des citoyens ? Tu ne lis pas *Hot Maroc* ? Les autorités et autres redresseurs de tort ciblent les évangélistes et les Marocains chiites ces temps-ci. Nous on est sunnites malikites, espèce d'idiot. Tu n'as pas lu le corpus d'Ibn Ashir ? Ton père l'illustre professeur Shehabeddine Souyouti ne t'a pas fait apprendre le célèbre credo : *Selon la foi d'Al-Ash'ari, la jurisprudence de Malik / Et la voie d'Al-Junayd l'itinérant*[37] ? C'est la doctrine des Marocains, mon ami. La doctrine sunnite de notre communauté. La doctrine de l'unicité et de la transcendance de Dieu qui préconise une nature saine. La doctrine d'Abu Hassan al-Ash'ari. Et nous suivons la voie spirituelle d'Abu al-Qasim al-Junayd, adepte de l'excellence morale qui insiste sur la bienfaisance. Ainsi peut-on améliorer les états de conscience, et corriger les comportements. Le dogme, lui, est malikite. Alors qu'est-ce qui t'a pris et qu'est-ce que tu as à voir avec les chrétiens ? Ne t'attends pas maintenant à ce que je te couvre, Abdelmassih !

— J'vous en prie, j'suis à votre disposition.

— Alors dis-moi, Rahhal, qui est l'Enfant du Peuple ?

— Quoi ? L'Enfant du Peuple !

Rahhal sentit le sol se dérober sous lui. La Terre tournait à l'envers, le ciel lui tombait dessus. Il se recroquevilla au fond de sa chaise.

— C'est ça, Rahhal. L'Enfant du Peuple. Ne m'déçois pas. Jusque-là t'as coopéré gentiment. Mais j'ai très envie d'entendre ta voix. Note que j'attends toujours ta réponse.

Il aurait voulu que ce soit un cauchemar, même suffocant, mais qu'il aurait fait chez lui, dans son lit, et non ici entre ces quatre murs austères. Si seulement la terre s'entrouvrait et t'avalait, l'Écureuil. Si seulement il pouvait y avoir un séisme, là tout de suite, qui secouerait tout Marrakech.

À ce moment précis, la porte s’ouvrit. Un petit homme frêle entra. La quarantaine environ. Vêtu d’un costume en belle étoffe gris sombre, et d’une chemise mauve clair avec une cravate de la même couleur, mais plus foncée. On aurait dit qu’il avait vu l’ensemble sur un mannequin dans la vitrine d’un magasin, et qu’il avait tout acheté pour ne pas se fatiguer à choisir les couleurs et à les harmoniser. Il tenait un paquet de Marlboro. Il entra d’un pas rapide et assuré. Les deux molosses se redressèrent et l’officier se leva, obséquieux.

— Espèces de salopards, qu’est-ce que vous avez fait à cet homme ? J’vous avais pas dit d’le traiter gentiment ? Toi surtout Hakim, je t’l’avais pas recommandé tout spécialement ? J’t’avais pas dit que c’était un vieil ami ?

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers Rahhal, bras grands ouverts en un geste théâtral et un rien exagéré, comme s’il allait l’étreindre, avant de s’arrêter à mi-chemin. Les yeux de l’Écureuil étaient rivés au visage du Rat-taupe qui malgré l’embonpoint n’avait pas changé.

— Toi ! Camarade Mokhtar ?

— Pas d’Mokhtar ni d’Mahjoub ici ! Comment oses-tu ? C’est au commissaire Eleyyadi qu’tu parles. Sois poli quand tu t’adresses à m’sieu, aboya l’homme à la moustache en lui décochant un coup de poing.

Le commissaire ne réagit pas. Il était peut-être content de voir un des cerbères tirer les oreilles de Rahhal et lui faire apprécier pleinement la situation.

— Comment vas-tu, Rahhal ? T’as épousé une fille qui étudiait avec toi à la fac, et te voilà maint’nant qui gère un cybercafé à Massira. Très bien. Mais est-ce qu’on t’a expliqué pourquoi on t’a fait venir ?

L’officier intervint.

— On l’a interrogé sur Abou Qatada, m’sieu le commissaire, et il a dit qu’c’était Mahjoub Didi de Justice et Bienfaisance. Vous vous rendez compte ?

— Ha ha ha !…

Le rire venait droit du cœur cette fois. Un rire tonitruant qui secoua le commissaire à lui donner les larmes aux yeux. Il s’interrompit un instant pour les essuyer avec un mouchoir en papier, avant de reprendre :

— Faux cul, Rahhal. Faux cul, comme d’habitude. Tu t’souviens du jour à la fac où t’as fais courir la rumeur que Wafiq Dera’i travaillait pour les services secrets ? Tu l’as explosé le pauvre. Tu l’as égorgé comme il faut ! Ha ha ha ! Depuis c’jour-là, j’ai su que t’étais redoutable.

Soudain, le visage du Rat-taupe redevint sévère. L’homme tança le moustachu et le vérolé d’un œil noir et leur cria :

— Vous deux, qu’est-ce que vous attendez ?

Leurs regards se croisèrent, puis ils se précipitèrent au-dehors en s’emmêlant les pinceaux, au point que le vérolé trébucha et faillit s’étaler. Rahhal sourit en secret de le voir chanceler. Ah, c’est toi qui aboyais “Ne m’prends pas pour un imbécile. Ton portable, espèce de rat !” Qui c’est l’imbécile maintenant ? Moi ou toi, espèce de bigleux qui ne fait même pas la différence entre un écureuil et un rat ? Le rat, espèce d’âne, c’est celui qui vient d’te crier dessus au point que t’as failli t’ramasser. Mais moi, j’suis un écureuil et j’ai pas de portable.

— Écoute, Rahhal. J’ai pas d’temps à perdre avec toi. Tu peux t’amuser avec d’autres, comme avec ce gentil garçon – il montra du doigt Hakim l’officier qui, appuyé dos au mur, suivait la conversation –, mais pas avec moi. Compris ? Je sais bien c’que t’as dans le ventre.

L’Écureuil écoutait son ex-camarade, abasourdi. Incroyable ! Le Rat-taupe savait tout d’Abou Qatada, de l’Enfant du Peuple, et de ses autres alter ego ! Et il n’était pas furieux contre Rahhal, au contraire, il avait l’air content de lui, de ses commentaires incendiaires, de ses manigances subtiles, et de ses acrobaties de cirque sur *Hot Maroc*.

— Mais aujourd’hui, il faut juste qu’on change de style. Ce qui était un loisir va devenir une profession. Tu comprends, Rahhal ? Tu vas continuer à faire c’que tu fais. Mais ta marge de manœuvre va rétrécir. Au fait, y a une fille qui commente régulièrement sur *Hot Maroc*. Son pseudo, c’est Huzami[38]. Tu la connais ?

— Si j’la connais ! J’arrête pas d’la mettre KO. Et l’Enfant du Peuple se chamaille sans cesse avec elle. Au point qu’la dernière fois…

— Idiot ! l’interrompit le Rat-taupe, fébrile, avant d’allumer une cigarette en tâchant de retrouver sa voix posée. C’est pour ça qu’on t’a fait v’nir, Rahhal. Exactement pour ça. Tu es censé avoir étudié la littérature arabe, tu dois donc connaître ce vers : *Si Huzami parle, croyez-la / Car ce que Huzami dit est établi.*

— Bien sûr que je le connais… bégaya-t-il d’une voix tremblante, comme un écolier qui a donné la mauvaise réponse sur un sujet qu’il connaît par cœur.

— Bien sûr que je le connais, com-mis-saire… intervint Hakim.

Il s’était exprimé d’un ton calme et résolu en appuyant sur chaque syllabe du dernier mot. Il s’adressait à Rahhal dont la confusion redoubla et qui se mit à se tortiller sur sa chaise, avant de répéter d’une voix à peine audible et de plus en plus tremblante :

— Bien sûr que j’le connais, commissaire.

— C’est bon, tu l’connais. Mais c’que tu dois savoir aussi, c’est que Huzami se fiche des discussions. Elle n’a pas d’temps à perdre en polémiques, ni avec l’Enfant du Peuple, ni avec les fils de pute. Elle est là

pour dire c'qu'elle a à dire, et basta. Le boulot des gens comme toi, c'est d'la croire. D'la croire d'abord, et ensuite de t'accrocher ses directives à l'oreille, et d'adapter ton comportement et tes commentaires à c'qu'elle dit. Après ça, tu peux vider ton saroual sur *Hot Maroc* si t'as envie, tu peux chier sur tout l'monde, ta mère et ton père compris. Ça, j'en ai rien à foutre.

— Il y a aussi Na'im Marzouq, m'sieu l'commissaire.

C'était la première fois que l'officier Hakim interrompait le commissaire. Il l'avait fait avec douceur. Le commissaire Eleyyadi hocha la tête, conscient de la valeur de cette remarque.

— Ah oui, c'est important. C'est bien de me l'avoir rappelé, Hakim.

Puis il se tourna vers l'Écureuil et lui demanda :

— Dis-moi, qu'est-ce que t'as à voir avec Na'im Marzouq ?

— Rien. Rien du tout, commissaire. Je lis tout c'qu'il écrit. C'est un excellent chroniqueur. Quelquefois, nos avis divergent. C'est tout.

— C'est pas tout, Rahhal. L'Enfant du Peuple l'attaque souvent, il le traite avec insolence, avec ou sans raison. C'est vrai qu'c'est un chroniqueur arrogant, un peu snob, et qui parfois exagère. Mais il est doué, et beaucoup aiment son style. C'qui compte, c'est qu'c'est un exalté. Tu vois c'que j'veux dire ? C'est un illuminé. C'est pour ça qu'à partir d'aujourd'hui, tu dois l'traiter comme un prophète. Est-ce qu'on met en doute les paroles des prophètes ? On peut vouloir les expliquer, les analyser, les éclaircir, et quelquefois les développer. Ce rôle-là, l'Enfant du Peuple pourra l'jouer plus tard. Ça aussi, mets-le-toi dans la tête, surtout que récemment les ennemis d'Marzouq se sont multipliés. Compris ?

— Compris, m'sieu le commissaire, marmonna Rahhal d'une voix ténue.

— Alors puisque t'as tout compris, l'officier Hakim va t'expliquer c'que tu dois faire.

— Vous avez tout dit, m’sieu le commissaire, je n’ai rien à ajouter. Rahhal est un homme intelligent, et je ne doute pas qu’il ait compris ce qu’on lui demande. Je ne peux que souligner la nécessité de maintenir le même rythme de travail quotidien. Mais Rahhal, comme le commissaire l’a dit, tu passes désormais d’un loisir à une profession. Tu vas régulièrement recevoir de moi des informations sur certaines personnes. Je sais que tu sauras les utiliser. Ton salaire te sera versé sur Wafacash tous les mois. Tu recevras le numéro du virement par texto sur le portable que voilà. Je t’en fais cadeau. Au fait, il a déjà une puce, une recharge suffisante, et on a enregistré son numéro. Pour le salaire, m’sieu le commissaire s’est montré généreux. Peut-être parce que tu es un vieil ami. Il a décidé de te verser dix mille dirhams par mois. L’important, c’est que notre travail et nos relations restent sous le sceau du secret. Compris ?

Répondit-il “Compris” ? En fait, il n’avait rien entendu. Il était comme drogué. Il se souvenait que le Rat-taupe lui avait serré la main avec chaleur. L’officier Hakim le raccompagna à la porte. Là, le moustachu l’attendait, avec le vérolé qui lui remit le bandeau sur les yeux. Cette fois, il ne sentit pas passer le trajet. C’était comme s’il n’était pas là. Comme s’il dormait encore et que ses rêves avaient tout du cauchemar. Soudain les deux mulets le balancèrent dehors comme un sac d’ordures, et la voiture repartit à la vitesse de l’éclair. Rahhal ouvrit les yeux. L’avenue Dakhla était déserte. Ni passants, ni signe de vie. Juste deux chats de gouttière qui miaulaient tour à tour devant le café Milano.

Il se souvint du Hérisson. Mon Dieu, qu’est-ce que je vais lui dire ? Rien du commissaire Eleyyadi, ni de l’officier Hakim, ni du moustachu et du vérolé. Ça, c’est notre secret, il sera bien gardé. Mais pour le tajine ? Qu’est-ce que je vais lui dire, à elle qui ne peut pas dormir sans avoir creusé une tranchée profonde dans le tajine du lendemain ?

À peine avait-il tourné la clé dans la serrure que Hassaniya bondit. Elle était rencognée dans le salon et attendait son retour. Ses cheveux cassants et secs dressés sur son crâne d'une façon effrayante. Comme les vraies épines d'un hérisson sauvage. Mais son visage par contre le surprit, car il avait viré au caca d'oie, plus sombre qu'une sauce à la moutarde. Elle ne s'était pas changée. Elle n'avait pas encore enfilé son ample pyjama orange qui lui donnait l'allure d'un clown.

— Où étais-tu, Rahhal ?

La voix était à peine sortie de sa gorge. Il l'avait tout juste entendue.

— À la police.

— La police ?

— Je rev'nais du cyber et une voiture d'la Sécurité nationale m'a arrêté. Contrôle d'identité. J'avais pas ma carte, alors ils m'ont emmené au poste pour vérifier.

— … ?

Elle l'interrogeait des yeux, de toutes les fibres de son visage, de tous ses membres. Tout en elle criait "Et puis ?" mais elle avait perdu la voix.

— Au poste, j'suis tombé sur un officier d'Massira qui vient au cyber de temps en temps. Il m'a reconnu et s'est porté garant, alors ils m'ont r'lâché.

L'arc était bandé, la flèche allait partir.

Il s'attendait à ce que le Hérisson le mette en pièces. Il y était résigné. On s'habitue tous à une chose ou une autre dans la vie, et Rahhal s'était habitué aux flèches du Hérisson.

Mais Hassaniya s'affala sur le divan du salon, celui du milieu, juste devant la porte, et murmura d'une voix ténue :

— Mais Rahhal, pourquoi t'avais pas ta carte sur toi ? Prends-la la prochaine fois, s'te plaît.

Sa voix semblait brisée, avec un accent suppliant. Il n'en revenait pas de ce ton, et il n'en revenait pas de s'en tirer à si bon compte.

— Tu as dîné ? demanda-t-il embarrassé, pris d'un violent sentiment de culpabilité.

— Non.

— J'te prépare quelque chose ?

— Non… non… il est trois heures du mat'… faut qu'on dorme.

Mais ni l'un ni l'autre ne dormit. Rahhal se repassait les événements de la nuit depuis le début. Depuis que les deux mulets l'avaient cerné à la sortie du cyber. Le camarade Mokhtar, *alias* le commissaire Eleyyadi. *Si Huzami parle*. La révélation qui descend sur Na'im Marzouq, la nuit, pendant que ses lecteurs sont endormis. Quant à Hassaniya, elle ne cessa de se tourner et de se retourner, elle qui d'habitude ronflait dès qu'elle posait la tête sur l'oreiller.

Ah, ton Hérisson est lâche, Rahhal ! Plus lâche que tu ne le croyais. À moins qu'elle ne se soit mise à t'aimer et à se faire en secret du souci pour toi ?

---

37. Abu al-Qasim al-Junayd ibn Muhammad al-Khazaz al-Baghdadi (Hamadan, 830 – Bagdad, 911), haute figure de la spiritualité musulmane de la période classique, célébré comme un grand maître soufi.

38. Personnage féminin de la période préislamique célèbre pour sa perspicacité et sa vue perçante.

OceanofPDF.com

19

L’argent n’est pas tout dans la vie, vraiment pas. D’ailleurs Rahhal à priori ne savait qu’en faire. La preuve, c’était qu’aujourd’hui son nouveau salaire le laissait perplexe. Il ne savait pas qu’en penser, ni comment le dépenser. Rahhal gagnait deux mille cinq cents dirhams en travaillant pour Imad Katifa au cybercafé. Hassaniya gérait toute seule l’école des Lionceaux de l’Atlas, et se démenait comme une folle dans l’établissement du matin au soir pour un salaire qui ne dépassait pas cinq mille dirhams. La location de l’appartement leur coûtait deux mille dirhams. Ce qui restait leur suffisait amplement pour vivre bien. Et ils étaient contents de leur sort. Du moins, ils ne s’en plaignaient pas. Disons qu’ils n’en discutaient pas, et que l’un n’avait donc pas l’occasion de se plaindre à l’autre. D’ailleurs ils ne discutaient de rien, ni de ça, ni d’autre chose, de sorte que le Hérisson ne pouvait savoir ce qui se passait dans la tête de l’Écureuil, et que l’Écureuil ignorait ce que cachait le Hérisson sous sa peau épineuse. Mais dix mille dirhams d’un coup, qu’allais-tu en faire, Rahhal ? Le salaire d’un fonctionnaire respectable au onzième échelon. Et pour quoi ? Pour des histoires électroniques insignifiantes qui te distrairaient pendant ta journée de travail.

Gloser, c’est ton passe-temps, Rahhal, et voilà que ça devient ton métier. Un métier étrange et merveilleux qui va comme un gant au fils d’Abdeslam Laaouina et de Halima Ezzenboub. J’ai une mère dont le passe-temps est de jouer à la malade, et dont le métier est la maladie. Et un père dont le passe-temps est le silence, et le métier est de tenir compagnie aux morts. Quant à moi, mon nouveau métier est l’essence même de mon passe-temps : danser sur des cordes virtuelles, décrier, engraisser les rumeurs, piquer à l’aiguille électronique. Comme ça, en silence, et de loin. Mais fichtre, dix mille dirhams d’un coup, c’est beaucoup !

Bien entendu Hassaniya devait rester à l’écart de tout ça. Mais il fallait qu’il trouve une façon de dépenser son argent. Au début, Rahhal songea à verser une petite allocation mensuelle à Qamareddine. Il l’emploierait au noir, sans qu’Imad Katifa soit au courant. Mais il eut peur de prendre un tel risque et d’en subir les conséquences. Aussi se contenta-t-il de lui expliquer qu’il allait avoir davantage besoin de son aide au cyber. En échange, il lui donnerait une carte gratuite qui lui permettrait de naviguer pour rien et à sa guise dans le cybercafé des Lionceaux de l’Atlas.

— T’es d’venu un ami, Qamareddine, alors j’vais pas te traiter comme les autres, ajouta Rahhal dans un élan de magnanimité.

Sur le coup, Qamareddine n’en crut pas ses oreilles. La dernière chose à laquelle il s’attendait de la part de Rahhal, c’était à un geste aussi généreux. Aussi en ressentit-il une vive émotion. Et il étreignit avec chaleur l’Écureuil qui s’aperçut que personne ne l’avait jamais embrassé de sa vie. Ni le Pélican, ni la Mante, ni même le Hérisson qui ne l’embrassait jamais, ni au lit, ni ailleurs. Même quand il lui faisait l’amour et chassait l’oryx dans la réserve à hérissons, ses bras restaient inertes. Rahhal ne s’en rendait compte qu’à l’instant, alors que Qamareddine serrait dans ses bras son corps frêle.

Ah l'Écureuil, comme tu manques d'affection ! Va au diable Hassaniya ! Et Qamareddine ne comprit jamais pourquoi, à ce moment-là, l'Écureuil éclata en sanglots.

Le lendemain matin, Rahhal annonça à Qamareddine qu'il serait absent à partir de trois heures et qu'il devrait le remplacer au cyber. Il lui confiait toutes les tâches, à commencer par la réception, les travaux de photocopie et d'impression, le scanner, et le reste à la demande, en finissant par la caisse. "Mais ce qui compte le plus, c'est de traiter tous les clients avec respect, tous sans exception, Mahjoub Didi inclus. Tu as compris Qamareddine ?"

La visite que fit Rahhal à sa famille tint presque de l'effraction. Il entra subrepticement après s'être aperçu à la porte qu'il avait encore la clé. Halima ne savait trop comment montrer sa joie de voir apparaître l'Écureuil. Elle se tortillait sur son siège et se frottait les mains en signe de bienvenue. On aurait dit un pélican qui ne savait que faire de ses ailes ni comment sautiller sur ses pattes emmêlées. Eyyad était vautré près d'elle comme un âne paresseux et léthargique. Rahhal embrassa sa mère sur le front, serra la main de son oncle, et demanda où était Abdeslam.

— Il se cloître dans ta chambre. J'l'ai appelé tant qu'j'ai pu. J'voulais juste qu'il vienne boire un verre de *thei*, il m'a même pas répondu. J'sais pas c'qu'il a. Pourquoi il fait l'mort ?

Puis, elle cria à pleins poumons :

— Abdeslaaam !… Abdeslaaam !

Mais cette fois, la Mante répondit. Il semblait tout heureux de voir Rahhal. L'Écureuil baisa la main de son père et s'assit. Le Pélican se mit à pérorer pendant que Rahhal, Abdeslam et Eyyad sirotaient leur thé. En réalité, la maison avait meilleure allure. Eyyad l'avait repeinte. L'électricité y avait enfin été installée, grâce à un groupe de jeunes militants qui avaient manifesté devant l'agence régionale de l'Eau et de l'Électricité, puis devant

la municipalité – il était inacceptable que des ruelles situées au cœur de la capitale touristique du royaume soient privées d'électricité, en attendant une prétendue restructuration qu'on leur faisait miroiter depuis les années 1970. Il y avait maintenant une télévision, avec des films et des séries pour le Pélican, et le journal du soir qu'Abdeslam et Eyyad regardaient consciencieusement, sauf quand il coïncidait en été avec la dernière prière qu'ils allaient faire avec les autres, à la mosquée.

— Très bien. Pour célébrer l'arrivée de l'électricité dans la ruelle, j'vous offre un frigo. Faut que vous lui trouviez une place tout de suite parce qu'il s'ra là dans l'mois.

Ils ont droit à un frigo, comme tout le monde, pour avoir eux aussi de l'eau glacée, surtout quand la chaleur s'installe à Marrakech, pensa Rahhal. La vieille cruche en terre était toujours là dans son coin, à l'entrée de la cuisine. La cruche à laquelle Rahhal avait bu, tout le temps qu'il avait passé à Moukef. Pas exactement celle-là, bien sûr. Car à chaque début de printemps, le Pélican en achetait une nouvelle, une cruche décorée au goudron végétal. Mais toutes les cruches se ressemblent en fin de compte. Aujourd'hui, Abdeslam avait le droit de boire de l'eau glacée, comme tout un chacun. Comme les gens qui vivaient en ville, et dont les enfants bossaient et gagnaient des sous. Bizarre que Halima n'ait pas posé de questions. Elle semblait heureuse et enjouée, et dans son enthousiasme, elle jura avec conviction que l'inventeur du frigo n'irait jamais en enfer, même s'il était juif. Car puisqu'il avait rafraîchi tout le monde, Dieu le garderait au frais le jour du Jugement dernier. Halima consacra la totalité de son blabla cet après-midi-là aux réfrigérateurs, leurs avantages, leurs modèles et leurs prix. Chaque information supplémentaire confirmait sa parfaite ignorance du sujet. Finalement, elle recommanda à Rahhal de s'assurer d'une chose, essentielle à ses yeux. Ça n'avait rien à voir avec la taille du réfrigérateur et sa puissance, ni avec le fait qu'il fallait bien vérifier sa

consommation d’électricité. Non, il s’agissait des œufs. Il fallait absolument que le compartiment en plastique pour les œufs situé dans la porte ait un couvercle qu’on puisse rabattre.

OceanofPDF.com

20

L’Écureuil découvrit peu à peu un bon nombre de choses. Le bandeau que les deux mulets avaient mis sur ses yeux quand ils l’avaient traîné devant ce rat-taupe de commissaire n’était rien comparé au grappin qu’on lui avait mis dessus pendant des années. Des années passées à gloser sur *Hot Maroc*, imbécile, sans que tu sentes la direction du vent. Comme une vache qui broute sans entraves. Maudis sois-tu ! Toi qui étais tout content de tes interprétations géniales, de tes pitreries de clown, de tes réponses à un tel et de tes insinuations sur un autre. Comme un sourd à une noce, un imbécile heureux. Tu devrais avoir honte, parce que tu ressemblais à une putain cinglée qui écarte les jambes gratuitement.

Abou Sharr Ghifari, le gauchiste radical dont tu t’es toujours méfié, et dont tu as éloigné l’Enfant du Peuple après avoir découvert sa véhémence et sa langue acérée, vient lui aussi d’entrer dans le jeu. Tu as vu le commentaire qu’il a posté aussitôt après l’intervention de Huzami ?

Na’im Marzouq avait eu la main plutôt lourde ce matin-là en s’attaquant dans sa colonne à un homme d’affaires bien connu, Radwan Bidawi. Celui-ci avait paraît-il appelé le Maroc, lors d’un séminaire international organisé à Paris par l’Union méditerranéenne des confédérations d’entreprises, à revitaliser la vie économique du royaume et à abandonner l’économie de

rente qui minait en profondeur l'économie nationale, et infligeait au budget de l'État de lourdes pertes annuelles. Il affirmait que lutter contre l'économie de rente, ainsi que contre la pratique des pots-de-vin et la corruption qui y étaient intimement liés, requérait une volonté politique audacieuse qui en ce moment n'existait pas. Bidawi voulait également que les entreprises nationales puissent travailler dans une atmosphère saine, qui encourageait la concurrence loyale et l'égalité des chances. La réponse de Na'im était longue et touffue. Il y parlait de l'addiction de Bidawi à une certaine marque de whisky rare, et l'invitait à prendre soin de sa santé, car l'alcoolisme avait des effets sévères sur les capacités mentales et physiques de l'être humain. De même qu'il le priait, à propos de mœurs et de moralité, de consacrer un peu de son précieux temps libre à sa fille Selma qui était accro à la cocaïne. D'ailleurs les videurs de la discothèque du Negresco en avaient assez des problèmes qu'elle leur causait avec ses incessants accrochages, et des vulgarités dont elle leur rebattait les oreilles quand elle insultait ses amis et les employés du célèbre établissement. Curieusement, la bande en compagnie de laquelle elle arrivait en boîte de nuit était aussi celle avec laquelle elle se disputait en fin de soirée. Il fallait donc peut-être emmener la jeune fille consulter un psychiatre pour l'équilibrer un peu, améliorer son comportement et sa façon de s'exprimer, afin de préserver la réputation de la famille, si toutefois la famille Bidawi jouissait encore d'une bonne réputation quelque part dans le pays.

Quant au commentaire de Huzami, il fut très concis, mais franc et direct : "Bidawi, un pécheur qui prêche la vertu."

Rahhal avait commencé à retourner le sujet en tous sens pour trouver un angle satisfaisant qui le mettrait dans les bons papiers du Rat-taupe, ainsi que des renards et des chacals qui étaient à ses trousses. Mais tandis qu'il tâtonnait, à l'affût d'un fil conducteur, Abou Sharr Ghifari le coiffa au poteau avec un commentaire imbattable :

“Les Marocains sont un peuple libre et militant. Et les masses populaires refusent catégoriquement de se faire chapitrer par la bourgeoisie pourrie. On a mis le colonialisme à la porte, on ne le laissera pas rentrer par la fenêtre. Si la bourgeoisie, que nous savons aveuglément subordonnée au capitalisme occidental et dévolue à l’impérialisme mondial, a la nostalgie de l’époque du protectorat, les Marocains libres et les masses prolétaires révolutionnaires constituées d’ouvriers, de paysans et d’étudiants, refusent de revenir à l’époque des diktats coloniaux. Nous ne nous laisserons pas dicter notre politique économique par Paris. Et nous condamnons tous les traîtres qui s’allient au colonisateur d’hier contre notre pays et notre peuple. Vive la classe ouvrière !”

Vive la classe ouvrière, Abou Sharr.

Mort au whisky et à la cocaïne.

Na’im Marzouq revint à la charge dans deux autres colonnes qu’il consacra entièrement à démolir Radwan Bidawi. Il l’insulta avec une haine pure. Comme si l’homme avait tué son père. En fait, Na’im était un blablateur professionnel, mais il fallait lui reconnaître sa virtuosité et son assiduité. Même Rahhal qu’exaspérait sa morgue jusque-là était aujourd’hui tout à la fois séduit et admiratif. Il est naturel bien sûr de pouvoir injurier de façon magistrale un être qui vous a directement offensé, ou de répondre du tac au tac à un adversaire coriace qui vous a contrarié plus d’une fois et vous a embarrassé à plusieurs occasions. Mais Na’im Marzouq insultait des gens qu’il ne connaissait pas et avec qui il n’avait aucun lien. Peut-être même des gens qu’au fond il admirait. Mais les ordres étaient les ordres. Voilà pourquoi Rahhal l’appréciait et mesurait la difficulté de sa tâche. Il insultait sur instructions, mais il y mettait tout son cœur et toute son âme. Pouvait-on faire preuve de plus de loyauté dans son métier ? Se consacrer tout entier à insulter des gens avec qui on n’a aucun lien, seulement parce que notre devoir nous oblige à le faire à la perfection ? Lorsque Marzouq se

souvenait que ceux qu'il insultait étaient des gens respectables, il se montait tout seul contre eux, et fignolait davantage ses insultes pour se convaincre, lui en premier, qu'ils ne l'étaient pas. Qu'ils n'étaient pas ce qu'il les croyait être. Et dès le moment où il finissait sa colonne et la relisait, il était absolument persuadé de la véracité de son contenu, et le soutien initial qu'il avait apporté à son adversaire se changeait en une haine tenace. Comment ne pas compatir avec Na'im Marzouq, et comment ne pas le plaindre ? Un homme entièrement dédié à son travail. Qui haïssait du fond du cœur. Et qui réussissait même à programmer son cœur pour haïr.

Mais ne ferais-tu pas mieux de garder ta compassion pour toi l'Écureuil ? Tu n'es qu'un membre insignifiant de la chorale qui est derrière Na'im Marzouq, et pourtant ils te donnent dix mille dirhams par mois, le salaire d'un fonctionnaire au onzième échelon. Na'im Marzouq, à ton avis, ils le payent combien ? Ta compassion, garde-la d'abord pour toi, imbécile. En fin de compte, tu n'es qu'un lapin de course. Un de ces lapins qui détalent dans tous les sens pour que le Caméléon reste toujours en tête.

Ah, j'ai oublié de vous dire que Na'im Marzouq est un caméléon. Avec la sagesse du caméléon. Il ne lâche pas sa branche avant d'en avoir agrippé une autre. Il a navigué entre plusieurs journaux et toujours su quand en partir. Ses départs sont toujours tapageurs. Il sort un tas de linge sale qu'il sait vendre au plus offrant. Il commence par publier ses révélations dans les colonnes d'un journal concurrent avec qui il a en général tout arrangé en secret avant de quitter le précédent. Les anciens l'ont bien dit : Sage comme un caméléon qui ne lâche pas sa branche avant d'en tenir une autre. Et aussi introverti qu'un caméléon. Son profil a paru quelques semaines plus tôt sur le site d'*Atlas Magazine*, expliquant qu'en réalité, c'est un être timide. Il vit seul. Il ne sort pas le soir. Il ne fréquente ni les restaurants ni les bars, et il n'a pas d'amis. Comme toi donc, l'Écureuil. Quelque part, vous vous ressemblez. Tu comprends maintenant pourquoi ils t'ont choisi pour lui

servir de lapin de course ? La façon dont il surprend son adversaire en lui décochant une flèche inopinée ressemble fort aux attaques-surprises du caméléon à l'affût. Et de même que le caméléon s'oriente face au soleil et lui fait toujours face, Marzouq fait la girouette en fonction des sous. Et comme le caméléon, Marzouq change de couleur de peau. En outre, Marzouq est un prédateur, exactement comme le caméléon qui n'hésite pas à gober tous les insectes, reptiles et petits rongeurs que sa large bouche peut accommoder. Et si le caméléon ne se déplace guère pour chasser, Marzouq non plus ne fait guère d'effort pour trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Les infos qu'on lui procure lui suffisent amplement. Il se contente de les réécrire, d'affiner les expressions, et d'y ajouter ses fameuses épices, et le plat est prêt pour qu'y figure sa signature.

Or il semblait cette fois que Na'im avait réussi à s'accrocher de ses quatre pattes à une branche, tout en gardant sa longue queue enroulée autour d'une autre. Il s'était posé sur deux rameaux entrelacés de deux arbres énormes et chargés de fruits. Car le nouveau quotidien *Moustaqbal* basé à Rabat lui avait offert de publier sa célèbre chronique. Or bien sûr, c'était impossible. Car son contrat avec *Hot Maroc* stipulait que…

— On se fout du contrat. On s'est mis d'accord avec *Hot Maroc* et le sujet est clos. Tous les Marocains ne sont pas cybernautes. Une partie de notre glorieux peuple passe des heures à chasser les mouches dans les cafés. Ils commandent un café au lait *moitié-moitié* à cinq dirhams et ils le font durer cinq heures entières. Un dirham de l'heure. Et puisque les cafetiers achètent les journaux et les proposent gratuitement à cette tranche de la population, on s'est dit qu'ils seront ravis de t'y voir figurer. Ces clients-là pullulent dans les cafés, et ils gaspillent leur temps en bavardages. C'est bien de les inciter un peu à lire. On y arrivera. Car contrairement à ce que

pensent les intellectuels et les philosophes de la dernière heure, ils ne sont pas hostiles à la lecture. Ils ont juste besoin de quelque chose qui les intéresse. Et toi Na'im, tu sais comment écrire ce quelque chose. Alors écris pour eux. Ils ont tout le temps de lire, et pour ce qui est de commenter, ils le feront oralement en toute liberté. En outre, ils aiment tirer sur tout ce qui bouge. Ils adorent les injures. Alors jure et parjure, ne te gêne pas. Chaque fois que tu jureras, ils t'aimeront un peu plus. Et chaque fois que tu dénonceras pour eux la corruption de toutes ces élites opportunistes qui gigotent devant eux, ils en éprouveront une sorte d'autosatisfaction, eux qui ne décollent pas du café. Ils ont toujours raison et ils ne font rien. Mais au moins, ils sont propres. Ils s'attablent, boivent leur *moitié-moitié*, fument, toussent, se mouchent, pètent, vont aux WC de temps en temps, et reviennent devant leur café froid, fument, toussent, et discourent de la corruption qui règne sur le pays et les gens. Ils t'aimeront bien, parce que tu les distrairas Na'im, et tu leur redonneras l'impression de compter. Voilà pourquoi on s'est arrangés avec les collègues de *Hot Maroc*. Toi tu n'y perds rien. On publiera la version papier de ton article en ligne, et tu recevras une jolie somme pour compenser. Des objections ?

Ni Na'im ni personne ne sut quelle montgolfière avait déposé Ibrahim Tanoufi sur le terrain des médias. Les journaux concurrents le disaient "tombé d'un plafond qui fuyait". Mais Na'im Marzouq savait mieux que personne que le "plafond" était blindé et qu'il ne fuyait pas. Et que rien n'arrivait par hasard dans ce pays. Il y avait une raison à la nomination de Tanoufi – un ex-joueur de foot, propriétaire des pâtisseries Tanoufi – à la tête du *Moustaqbal*, le plus important journal imprimé national. Un journal indépendant de l'État, du gouvernement, des partis, des syndicats, des associations et des lobbys d'affaires et de la finance. Presque même

indépendant du peuple et de la société. Et malgré ça, en dépit de cette indépendance, ou peut-être à cause d'elle précisément, il faisait de la publicité pour les principales institutions économiques et les plus grandes entreprises du pays. Il publiait aussi de nombreux scoops et infos de dernière minute, avec toujours une longueur d'avance. Et ses sources étaient toujours fiables. Il était devenu une plate-forme idéale, à partir de laquelle Na'im Marzouq pouvait lancer ses missiles sur tous ceux qui bougeaient ou prenaient une quelconque initiative sans autorisation. Car il n'échappait à personne que le pays était bien sous contrôle.

Contrairement aux usages en cours dans les médias, où les colonnes régulières sont publiées en dernière page ou au bas de la première page, le journal *Moustaqbal* publia d'entrée la chronique de Na'im Marzouq à la une du numéro, avec au-dessus sa photo, vêtu d'un tee-shirt et coiffé d'une casquette de travers. Comme s'il était du peuple et avec lui. Or la politique éditoriale de Tanoufi sembla porter ses fruits. Car il connut une popularité sans précédent. Même Rahhal fut tenté de l'acheter, Huzami ayant commenté l'article publié dans *Hot Maroc* en ces termes : "On ne peut prétendre s'intéresser aux affaires marocaines, et ne pas lire le *Moustaqbal*." Quant à la chronique de Marzouq, après les escarmouches qu'elle avait provoquées au café Milano, parce que toutes les tables demandaient le journal en même temps à cause de lui, ou plutôt à cause de sa chronique, et parce que le café ne pouvait pas se permettre d'acheter un numéro par table, Asma avait trouvé une fort bonne solution. Tous les matins, elle achetait les journaux, puis elle passait au cyber photocopier la colonne de Marzouq en dix exemplaires au moins, et elle était tranquille. Elle distribuait la page aux clients en prenant les commandes, puis elle sortait respirer l'air frais. Asma ne supportait plus l'odeur de cigarette à

l’intérieur. Elle ne supportait plus beaucoup de choses auxquelles elle n’avait jamais prêté la moindre attention auparavant. Elle était en permanence irascible et prostrée.

On dirait que ta santé commence à te trahir, la Lionne.

OceanofPDF.com

21

Bien que Houyam ne soit plus venue au cyber depuis son ouverture, ses ordres et ses interdictions continuèrent à faire la loi ces années-là. Elle s'était plantée devant Rahhal le premier jour et lui avait ordonné de noter ce qui semblait être le règlement interne de la boutique, et d'imposer à tous ceux qui viendraient de le respecter. Un mini-règlement en quatre points qu'elle lui avait elle-même dicté :

– Interdiction d'être à plus de deux personnes devant un ordinateur.

– Interdiction de fumer.

– Interdiction d'apporter de la nourriture ou des sandwiches.

– Interdiction de parler fort.

Le règlement de Houyam resta en vigueur pour tout le monde, à quelques rares exceptions près. Parfois Rahhal l'enfreignait pour les *Africanos* et les laissait s'asseoir à trois devant un ordi. Les enseignants du lycée Massira, quant à eux, s'éparpillaient dans le cyber et se mettaient à bavarder comme s'ils étaient encore dans la salle des profs à l'heure de la pause. Mais eux ne venaient que de loin en loin. Ainsi le sanctuaire fut-il préservé jusqu'au jour où l'astre Yazid se leva sur le cyber des Lionceaux de l'Atlas.

Pour quelle raison Yazid avait-il quitté sa table habituelle au café Milano et pensé sur le tard à se joindre à la caravane électronique ? Il y avait là un mystère. Car Yazid avait disparu du café et du quartier une année entière, et prétendu qu'il était au Canada. Mais au Milano, on racontait que le Canada qui avait éteint le soleil du zigue au café, dans le quartier, et dans toute la ville, n'était autre que la prison de Boulmharez. Les raisons de son arrestation demeurèrent inconnues. Quoi qu'il en soit, Yazid décida à son retour d'élargir un peu son arc orbital, et ajouta le cyber à sa biosphère.

Tous les cybernautes traitaient Yazid avec prudence. Sa présence était subversive, son comportement ridicule, et ses insinuations sexuelles éhontées. Sans compter qu'il parlait fort comme s'il était assis dans son propre salon.

Rahhal comprit dès le premier jour qu'il aurait du fil à retordre avec ce chien-là, que l'Écureuil n'avait eu aucun mal à ranger dans la famille des canins clabaudeurs.

Yazid arriva en crânant, vêtu d'une gandoura blanche et chaussé de babouches trop étroites qui lui couvraient à peine le cou-de-pied et laissaient les talons dépasser de la semelle. Il se mit à aller et venir en se dandinant comme un paon de façon comique. Il avait sous le bras une copie de la chronique de Na'im Marzouq – il l'avait sans doute prise au Milano – et à la main un café *moitié-moitié*. Après un *salaaaaaamu-alaykum* ostentatoire, qu'il lança d'une voix forte pour attirer l'attention de chacun, il s'affala sur une chaise devant le seul ordinateur libre, et il commença à s'agiter bruyamment. Il se baladait sur les ondes cybernétiques, et commentait en direct tous ses mouvements et toutes ses découvertes électroniques.

— Fais voir cette soupe de *Hot Maroc* si elle est encore chaude ou si elle a r'froidi… Fais voir, fais voir… et c'Facebook de merde, comment on fait avec ? Viens j't'en prie mec, dis-moi juste comment on fait pour entrer sur

c’putain de Facebook – c’te bande de pirates… Viens m’aider, s’te plaît, viens…

Il diffusait en continu tout en sirotant son café. Rahhal avait l’habitude de voir ses clients arriver avec une bouteille d’eau ou de limonade, mais un café, c’était la première fois. Quelqu’un d’aussi j’-m’en-foutiste que Yazid pouvait facilement renverser son café sur le clavier. Y avait de quoi avoir peur. Et Rahhal ne voulait pas que ça se produise. Il fallait peut-être qu’il mette les choses au clair immédiatement avec ce zouave.

— M’sieu… eh, m’sieu… s’il te plaît, c’est interdit.

— Qu’est-ce qui est interdit ?

— Le café.

— Le café est interdit ?

— Oui, c’est interdit. Le café est interdit, répéta Rahhal d’un ton résolu après avoir rassemblé tout son courage.

— Et moi j’vois qu’sur la pancarte ça dit cybercafé, putain d’âne de ton père… Café… Ca-fé… tu sais pas lire ou quoi ? Ça dit *café*, comme le café qu’on boit. Si ça disait cyberbar, j’aurais am’né une bière pour ta mère et un canon d’rouge pour moi, et là, tu m’aurais dit c’est interdit ?

L’Écureuil en fut sidéré. Il se recroquevilla sur sa chaise pour y disparaître complètement. Seigneur, c’est un deuxième Khalid Battout que tu m’envoies pour me tester. On dirait que ce voyou va foutre le bordel au cyber. Le fait est que Rahhal en resta muet. Sa lâcheté naturelle avait repris le dessus. Sa lâcheté innée. Mais pour ce qui suivit, il en demeura pantois.

Yazid ouvrit sa boîte mail. Rahhal découvrit que le gars avait un compte Hotmail. Il l’avait peut-être ouvert au Canada puisqu’il n’avait jamais fait appel aux services du cyber des Lionceaux de l’Atlas ? Puis d’un geste tout à fait spontané, tout en lisant ses messages, il tira une cigarette de son paquet et l’alluma. Il en inspira une bouffée profonde et avala une gorgée de café, entièrement captivé par son écran.

— Mon frère… mon frère… j’t’en prie… l’implora Rahhal.

— Qu’est-ce que tu veux encore ? répondit Yazid exaspéré.

— S’il te plaît, regarde c’qui est écrit sur la porte. Interdiction de fumer. Et ça, c’est pas mon règlement. Moi j’suis qu’un employé. Ça, c’est l’règlement des patrons du cyber.

— Non, non… pas d’panique… personne ici, putain d’sa mère, oserait allumer une clope.

— Mais… c’est pas c’que tu viens d’faire ?

— Allons, sois tranquille, le rassura Yazid, j’laisserai personne d’autre fumer dans ce cyber. T’inquiète…

Yazid appliquait calmement le principe du fait accompli, sans ciller. Il but son café, fuma sa cigarette, et promit à Rahhal de se charger en personne de faire respecter la loi dans sa boutique, et d’interdire aux autres clients toute infraction. Mais aux autres seulement. Lui n’entrait pas dans le compte, bien entendu.

On dit que les chiens ne font pas des chats. Avec Yazid, c’était tout à fait le cas. Car Yazid était le fils de Moulay Ahmed Malkha, le pourfendeur d’enfants de la mosquée Al-Nour. L’homme ne les laissait pas en paix un seul instant. Il n’hésitait pas à aboyer sur ceux qu’il surprenait à s’amuser près des fontaines à ablutions, ou à se disputer dans les rangs. Et bien que les pères se soient plaints maintes fois à l’imam et au muezzin de sa grossièreté et de sa méchanceté envers leurs gamins, Moulay Ahmed faisait le sourd. Car la mosquée était un sanctuaire, et il était là pour la protéger des bêtises de ces diables de gosses. Mais en réalité, s’il les punissait, c’était parce que les gamins ne pouvaient jamais se retenir de pouffer lors de la lecture collective du Coran, après la prière du coucher du soleil. Ils se moquaient effrontément de lui. Moulay Ahmed n’avait jamais appris le Coran par cœur, ni à la mosquée, ni à l’école coranique. Mais son orgueil l’empêchait de tendre la main vers la bibliothèque et d’y prendre un coran

pour suivre la prière. Au contraire, il profitait du brouhaha de la lecture collective pour se joindre au chœur des lecteurs et des récitateurs en remuant les lèvres, et en n'ânonnant que la fin des versets qu'il ne faisait que deviner. Par exemple, dans la liste des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu, quand il fallait dire : *Il est Celui qui entend et qui voit*[39], il mélangeait *voit* avec *pourvoit.* Il n'y avait personne pour siffler le hors-jeu. Juste ces sales gosses qui n'hésitaient pas à lui éclater de rire au nez. Cette graine de démons. Ces incrédules. *Les incrédules subiront un terrible… un terrible… jugement* ? C'était sans doute ça. Le Coran parlait beaucoup de jugement. Mais à peine Moulay Ahmed entonnait-il la fin du verset et lâchait-il la bride à sa voix puissante, qu'il découvrait que ce verset-là précisément lui avait échappé et avait préféré *châtiment* à *jugement* : *Les incrédules subiront un terrible châtiment*[40]. Les adultes continuaient leur récitation collective, avec une grande sérénité, mais leurs petits voyous, eux, ricanaient. Ils se moquaient du désarroi de Moulay Ahmed. Ils se moquaient de ses erreurs répétitives. *Ton Seigneur n'est pas injuste envers ses serviteurs*[41]. Ah, cette fois son intuition ne l'avait pas trompé. *Ton Seigneur n'est pas injuste envers ses serviteurs.* Dieu dit la vérité. Et à peine les fidèles finissaient-ils de réciter, et l'imam signalait-il la fin de la prière, que Moulay Ahmed commençait un nouvel épisode de sa chasse aux "petits bâtards" qui ne montraient aucun respect pour le sanctuaire de Dieu.

Avant que le Très-Haut ne lui pardonne et ne le guide sur la voie de la rédemption, Moulay Ahmed avait été un des preux chevaliers des bars de Marrakech. Il les avait tous faits, s'était saoulé à chacune de leurs tables, et était banni de tous. Il s'était donc repenti, non en héros, mais contraint et forcé. Cependant grâce à Dieu, sa repentance était sincère. Quant à la raison pour laquelle il avait été banni, c'était parce que Moulay Ahmed Malkha prenait toujours le devant de la scène, et s'imposait à toutes les tables où il s'asseyait. Il était très généreux avec les nouveaux clients et les invitait à se

joindre à lui en ajoutant une table si besoin était. Quand la soirée touchait à sa fin, il recueillait l'argent de leurs consommations en prétendant qu'il se chargerait de payer le barman. Les fêtards s'en allaient, et Moulay Ahmed restait attablé devant des dizaines de bouteilles de bière vide et autant de bouteilles de vin. Et quand le serveur arrivait, notre preux chevalier expliquait qu'il n'avait pas d'argent et qu'on pouvait tout simplement appeler la police.

Or une loi marocaine interdit de vendre de l'alcool aux musulmans – une loi édictée par l'occupant français sous le protectorat, pour empêcher les indigènes de fréquenter les bars et de s'y mêler aux colons. Mais cette ancienne loi coloniale correspondit par la suite aux objectifs du courant conservateur du pays, et elle resta en vigueur, bien que le Maroc produise quarante millions de litres de vin par an, dont quatre-vingt-cinq pour cent sont consommés localement. Cette aberration-là, Moulay Ahmed avait su la mettre à profit. Et puisqu'en fin de compte personne n'appelait jamais la police – pour éviter les peines de prison, les amendes, et le retrait de la licence d'alcool de l'établissement – Moulay Ahmed se retrouvait sur le trottoir avec les côtes défoncées, le visage en sang, et les poches pleines. Il faisait le coup plusieurs fois dans le même bar. Il arrivait un soir en djellaba traditionnelle, un autre vêtu d'un long manteau, et un autre encore en costume-cravate chic. Une fois avec une calotte, une autre avec un tarbouche fassi, et une autre avec le capuchon de sa djellaba rabattu sur le visage. On le voyait un jour avec une barbe, un autre avec une épaisse moustache, ou encore entièrement rasé de près, et ainsi de suite. Moulay Ahmed Malkha continua ainsi pendant des années, jusqu'à ce que tous ses personnages soient démasqués et bannis de tous les bars de Marrakech sans exception.

Les chiens ne font pas des chats. Et Yazid est le portrait de son père. Tu n’as plus qu’à t’accommoder de ce que Dieu t’a prescrit, Rahhal. Car, ô Seigneur, nous ne te demandons pas de revenir sur ton jugement, mais d’en adoucir les effets.

---

39. Coran, sourate XLII, verset 11 – La Délibération.

40. Coran, sourate XLII, verset 26 – La Délibération.

41. Coran, sourate XLI, verset 46 – Les Versets clairement exposés.

OceanofPDF.com

22

Il ne faut pas accuser les gens à tort. Ce ne fut pas Yazid qui mit Rahhal de mauvais poil au point d'influencer sa performance en ligne. L'Écureuil devait reconnaître qu'il avait senti peser sur lui dès le début le fardeau de ses nouvelles responsabilités. Auparavant il commentait anonymement sur le site de *Hot Maroc*. Personne ne le connaissait. Ou du moins, il pensait que personne ne le connaissait ni ne le surveillait. Aujourd'hui, c'était un conscrit de l'écriture et de l'analyse. Quelqu'un attendait ses commentaires, les évaluait, et les trouvait bons, ou moins bons que prévu. Voilà pourquoi écrire trois lignes lui était devenu plus difficile que de s'arracher une dent.

Pourtant il faut que tu bosses, l'Écureuil. Il faut que tu reprennes le même rythme de production qu'avant. Même si personne ne t'a fait remarquer ta baisse de performance, et même si ton salaire continue de tomber, tu dois prouver tes compétences. Il ne faut pas décevoir ce rat de commissaire.

Rahhal travaillait dur. Il utilisait judicieusement les données qu'il recevait de l'officier Hakim, et le nombre de likes que les commentaires de l'Enfant du Peuple et d'Abou Qatada récoltaient le rassurait, et lui prouvait qu'il n'avait pas encore perdu son statut de star. Malgré ça, il n'ouvrait plus *Hot Maroc* en jubilant autant qu'avant. C'était son boulot maintenant, or est-ce qu'un être sensé peut se réjouir d'aller bosser ? Les Marocains vont

au travail à contrecœur. Contraints et forcés. Pas en héros. La majorité ne travaille pas. Ils s'occupent comme ils peuvent. Et Rahhal se mit à ouvrir *Hot Maroc* avec la même mauvaise humeur que la plupart des Marocains qui vont bosser. Pourtant ses commentaires recevaient plus de likes que tout autre collègue de la chorale du maestro Na'im Marzouq, y compris son rival le plus virulent, Abou Sharr Ghifari.

Chaque fois qu'il étouffait sur *Hot Maroc* – et il y étouffait souvent – Rahhal allait puiser de quoi s'amuser sur Facebook. Il y avait retrouvé beaucoup de gens par hasard. Wafiq Dera'i. Le célèbre écrivain Issam Ellouzi. Jalal Roundi, le prof de méthodologie de la fac de lettres. Fouad Wardi de l'équipe de Labid. Aziz le Sloughi. Et même Atiqa la Vache qui avait encore grossi. Elle se présentait sur Facebook comme une combattante féministe, professeur de collège à Azilal.

Qui d'autre encore ? Khalid Battout ! C'était bien lui. En chair et en os. Toujours aussi petit et gros. Rahhal s'aperçut que son vieil adversaire semblait brisé sur les photos. Il n'en avait d'ailleurs posté que trois où il avait l'air miteux. Même la nature autour de lui était miteuse. Des oliviers malingres dans un terrain en friche, du blé assoiffé, des chardons, et lui au milieu, qui souriait bêtement à l'objectif. Battout avait écrit sous sa photo de profil : "Avec mes amis, dans le champ à côté de la poste." Ils buvaient du *thei* avec une joie naïve, en souriant ensemble à la caméra. Son copain devait être facteur dans un village misérable. Même ce qu'il écrivait respirait la misère. "Qui avale une noix de coco fait confiance à son intestin." Ah, Battout ! On dirait que tu n'as jamais quitté l'école Al-Antaki. Tu nous ressors ces proverbes que le proviseur écrivait au tableau et qu'il demandait aux instituteurs de nous expliquer à la fin de la classe. Rahhal faillit lui demander de l'ajouter à sa liste d'amis pour s'occuper un peu de lui – mais ce type était trop nul pour que quiconque s'occupe de lui. Et Rahhal n'était pas homme à tirer sur l'ambulance, ni à coller un gnon

virtuel à un adversaire déjà au tapis. Il quitta donc sa page déprimante, désolé pour lui. Et il était vraiment surpris de constater que sa rancœur profonde pour son ancien rival s'était changée en sentiments contradictoires qui oscillaient entre la jubilation et la pitié.

Mahjoub Didi y était aussi. Mahjoub qui au début s'était violemment opposé à l'idée de rejoindre ce douteux réseau d'espions, et qui avait contribué à la diffusion d'une pétition internationale en vue de boycotter ce site impie, voilà qu'il y figurait sous son vrai nom, avec sa vraie photo !

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, Abou Qatada ?

Mahjoub lui expliqua que lui et les frères avaient lancé l'appel au boycott de Facebook pour outrage au prophète de la communauté – la prière et la paix soient sur lui –, après avoir constaté la complicité des administrateurs du site avec des gens qui insultaient le Prophète, la meilleure des créatures, et à qui on laissait toute liberté d'agir sur ce réseau social suspect, sans direction ni supervision.

Mais vu le petit nombre de réponses, dû à la foi vacillante des musulmans de Facebook, la campagne islamiste visant au boycott du site avait échoué. Voilà pourquoi certains frères avaient proposé de changer de tactique et de revenir en force sur Facebook, où nous essayons, ajouta Mahjoub, de saper de l'intérieur, sur ce site diabolique, le projet judéo-chrétien sioniste, et ceci par le biais de trois groupes puissants qu'ont créés les frères – Dieu leur accorde la meilleure des récompenses – et qu'ils ont appelés respectivement "Le prophète Mohammed, plus grand leader de tous les temps", "La jeunesse du réveil islamique", et "Nous prierons à Jérusalem, pour la Palestine". Des centaines, ou plutôt des milliers, d'internautes s'inscrivent chaque jour sur ces sites bénis, Rahhal. Il faut absolument que tu te crées un profil sur Facebook à la première occasion, et

que tu te joignes à nous pour grossir les rangs de l'armée du Miséricordieux dans cette guerre sainte facebookienne qui a tout l'air de devoir durer. *Mais Dieu parachèvera sa lumière, en dépit des incrédules*[42].

Rahhal ne se joignit à aucun des groupes de moudjahidines d'Abou Qatada. D'abord, il n'avait pas l'intention d'aller prier à Jérusalem. Même la mosquée Al-Nour à deux pas de chez lui, il n'y avait jamais mis les pieds. Ni parce qu'il était athée ou n'avait pas la foi – Dieu nous protège –, mais simplement parce qu'il était très occupé ici au cyber, et qu'il aurait eu du mal à s'éclipser régulièrement pour aller s'y aligner en rang bien droit avec Mahjoub Didi, Moulay Ahmed Malkha, et le professeur Shehabeddine. Voilà pourquoi, Abou Qatada, tu ne peux pas compter sur moi pour ton truc à Jérusalem.

Mais oublie Jérusalem maintenant, et va faire un tour à Marseille, Rahhal.

Oui, j'ai bien dit Marseille.

OK, en avant pour Marseille, l'Écureuil.

Il paraît que cette ville accueille un festival de poésie méditerranéen. Et voilà qu'on y convie Wafiq Dera'i, comme si la race des poètes s'était éteinte à Canaan, en Mésopotamie, au Levant, et autres berceaux de la poésie arabe authentique. Fils de pute que ce rimailleur arrogant, qu'est-ce qu'il va foutre là-bas ?

Le Perroquet Insomniaque avait infiltré la liste d'amis de Wafiq Dera'i depuis déjà un certain temps. Il lui avait demandé d'y figurer en un long message obséquieux où il lui expliquait qu'il était un de ses fidèles lecteurs, qu'il suivait son parcours extraordinaire depuis son premier recueil *Le Papillon en route vers l'abattoir*, qu'il était vraiment émerveillé par son talent, et fier de sa trajectoire brillante, et il avait l'honneur aujourd'hui de demander humblement au grand poète de l'accepter comme ami. Wafiq avait aussitôt renvoyé un bref message poli, et il avait dit oui. À partir de ce

jour, Rahhal s'était incrusté. Il guettait tous les faits et gestes électroniques du poète. Il ne commentait jamais, ni ne mettait de like. Il se contentait de le surveiller, jusqu'à ce jour où Wafiq le stupéfia en postant une série de photos bien nettes. Prises où ? À Marseille !

Les petites amies de Wafiq avaient noirci la page de commentaires, heureuses de voir leur cher poète participer à un événement de l'ampleur de ce Festival des échos de la Méditerranée. Les likes crépitaient. Si Facebook leur avait permis de lancer des youyous, ils auraient été assourdissants. L'air était à la fête sur le mur du poète. Et Wafiq prenait soin d'ajouter un like à chaque commentaire qui apparaissait sous son album. Certains fans commentaient l'album, d'autres les photos. Chaque photo pour être précis. Mais le Perroquet Insomniaque préféra s'en prendre à l'album : "Est-ce que c'est ça pour toi le métier de poète, Wafiq Dera'i, toi qui faisais notre fierté ? C'est ça le métier de poète ? Des enfants musulmans meurent en Palestine et en Irak, et toi tu vis dans un bonheur béat, là-bas en France ? Le poète qui était la conscience et la voix sonore de cette communauté se saoule avec les Français à un festival que fréquentent des Israéliens, et il sourit bêtement sur les photos, indifférent au sang pur des enfants qui coule dans plus d'un pays arabe ou islamique ? Je suis choqué mon frère, et je crois que tu vas m'inciter à ne plus croire ni aux poètes, ni en la poésie."

Le coup fut retentissant. Son écho résonna violemment sur le mur de Wafiq Dera'i. Une de ses petites amies essaya de le défendre.

"Allons, allons, il ne faut pas exagérer. Il s'agit d'un festival de poésie international. C'est un honneur pour le Maroc de voir notre jeune lettré participer à cet événement littéraire, alors n'exagérons pas s'il vous plaît."

"De quelle exagération parles-tu ma sœur respectable, parce qu'en toute franchise, je n'ai pas bien compris ? Là je parle du rôle culturel, moral et éducatif du poète. Voilà tout. Si ce rôle ne t'intéresse pas, je respecte ton point de vue. Mais il m'intéresse, moi personnellement. Quand j'ai regardé

de plus près l'album de notre ami, et que j'y ai vu notre cher poète Wafiq Dera'i picoler en France dans des restaurants et à des fêtes en compagnie d'Israéliens, comme en témoignent plusieurs photos, j'ai pensé qu'il était peut-être de notre devoir de l'informer que sa religion lui interdit l'alcool, et qu'il a le droit d'attendre de nous qu'on lui rappelle qu'en sa qualité de poète, il est la voix et la conscience de notre communauté, une communauté dont les enfants sont quotidiennement massacrés par ceux avec qui il s'enivre sur ces clichés. Et je tiens à l'informer que le Tout-Puissant nous a mis en garde à ce sujet dans son glorieux livre en disant : *Les juifs et les chrétiens ne seront pas contents de toi tant que tu ne suivras pas leur religion*[43]. Dieu dit la vérité. Et si tu trouves dans mon discours, chère sœur vertueuse, quoi que ce soit d'offensant pour le frère Wafiq, je te prie de m'en excuser."

"Non, non, inutile de t'excuser, Perroquet Insomniaque. (Tiens tiens, un autre forcené qui nous tombe du ciel… Un certain Ibn Jala. Et pas de photo de lui. Mais son intervention va rendre le jeu encore plus excitant.) Inutile de t'excuser, tu as exprimé ce que beaucoup pensent en silence. Ne t'excuse pas de défendre avec zèle notre communauté. Moi-même, je respectais ce poète dont l'expérience m'était sympathique. Mais après ce qui vient d'être révélé sur sa vraie nature, je déclare publiquement que son amitié m'avilit. J'y mets dès à présent un terme. Et j'invite tous les justes à suivre mon exemple, pour que ces lettrés arrivistes, ces truands qui courent après les festivals occidentaux, comprennent que nous sommes un peuple libre et digne qui n'accepte pas la contrainte, et dénonce tous ceux qui profanent son inviolabilité, et tous ceux qui l'ont déçu et ont trahi sa confiance."

Bizarrement, la plupart des amis virtuels de Wafiq Dera'i mirent un like sous le commentaire du Perroquet Insomniaque et celui de son disciple. Cinq personnes répondirent aussitôt à l'appel du dénommé Ibn Jala et déclarèrent qu'ils rayaient Wafiq Dera'i de leur liste d'amis. Mais le

Perroquet Insomniaque resta incrusté sur sa page pour surveiller l'évolution de la situation. Wafiq ne le déçut pas. À peine une heure plus tard, le poète était sur Facebook. Il revenait tout juste d'une soirée. Il posta une nouvelle photo de lui, avec une jolie Française à ses côtés. L'interprète sans doute, qu'il regardait, ravi. Elle récitait peut-être ses poèmes en français. Ils étaient sur une vaste place et il semblait y avoir foule. Autour des spectateurs, des groupes de jeunes s'étaient rassemblés, intrigués. Un forum de rêve, Wafiq. Il posta une deuxième photo, de poètes vraisemblablement qui dînaient dans un restaurant élégant. Les bouteilles de vin étaient éparpillées sur les tables et les verres étaient pleins. Et tandis que les likes pleuvaient sur les deux nouveaux clichés, le Perroquet Insomniaque réfléchissait au futur commentaire qui tordrait le cou au barde. Mais à peine avait-il pris forme dans sa tête et le Perroquet voulut-il injecter son poison dans l'album, qu'il s'aperçut qu'il avait disparu. Plus d'album, plus de photos, plus personne pour liker.

Wafiq, qui revenait de sa séance de poésie débordant de confiance en lui et un peu ivre, avait voulu partager cette ambiance festive avec ses amis et ses petites copines, et récolter les likes en postant ses dernières photos. Et voilà que des commentaires empoisonnés venaient gâcher sa bonne humeur. La révolution menée par le Perroquet Insomniaque l'avait pris par surprise, et il avait aussitôt supprimé l'album et tous les commentaires avec. Peut-être était-il ressorti de l'hôtel en quête d'un autre bar où noyer sa déprime, lui qui s'apprêtait à dormir.

Ah Wafiq, mon vieux camarade, comme tu es vulnérable ! Si je connaissais le fumier qui a encouragé tes potes à te rayer de leur liste, je te vengerais. Mais ne t'en fais pas, en ce qui me concerne, je l'ai bloqué. Et je te suggère de le bloquer aussi. En toute sincérité, je suis fier de toi et de ta trajectoire, Wafiq. Même si parfois tu exagères de provoquer tes copains avec des photos aussi scandaleuses. On est en juillet mon vieux, l'enfer

embrase la ville rouge, et la chaleur ici est intenable. Toi tu postes des photos suggestives, prises dans des restos de luxe, tu manges du poisson, tu bois de la bière et du vin blanc avec des blondes dans une ambiance de rêve, tu les enlaces sans façon et elles t'enlacent sans retenue, et moi je suis ici, dans ce brasier, avec Yazid dont la présence pesante m'étouffe. Dieu te pardonne, Wafiq. Dieu te pardonne, mon ami.

Mais, attends… attends… j'en crois pas mes yeux… qui va là ?

Imad Katifa en personne !

Rahhal n'avait jamais rencontré Imad au coin d'une rue électronique, et il ne s'était jamais retrouvé par hasard à ses côtés à la terrasse d'un café virtuel. Mais le fils du hadj Katifa venait de poser le pied dans la savane de la Lionne. Il avait frappé très poliment et aimablement à sa porte, puis comme une proie idiote, il s'était jeté sans réfléchir dans la tanière de ta Houyam virtuelle.

Nom : Imad Katifa.

Ville : Marrakech.

Profession : Homme d'affaires.

Situation sentimentale : Marié.

Mais alors, tu cherches quoi, Imad ?

Katifa junior expliquait qu'il avait une faiblesse particulière pour le prénom Houyam : "J'ai avec lui une histoire que je vous raconterai plus tard si nous avons l'occasion de faire plus ample connaissance. Quant à la raison pour laquelle j'ai demandé à être votre ami, chère Houyam, c'est parce que j'admire votre personnalité. Celle d'une fille aussi charmante que belle, dont la morale reste malgré tout irréprochable, et qui s'intéresse à la poésie et à la littérature. Ne croyez pas que je vous juge à la va-vite, ou que je cherche à vous baratiner en vous disant ça. Pas du tout. Ça fait un certain

temps que je vous suis sur Facebook. Et à dire vrai, chaque fois que vous postez un message, j'apprends quelque chose de nouveau. Je me dis : Cette fille est instruite et très cultivée malgré sa jeunesse. Voilà pourquoi j'ai voulu être votre ami, comme ça, par affection et en toute innocence. Je suis vraiment heureux que vous ayez eu la gentillesse d'accepter. Et puisque nous sommes de la même ville, je serais très content de pouvoir vous rencontrer un jour. Soyez bien sûre, chère Houyam, que vous ne le regretterez pas."

Je ne le regretterai pas ? Regretter quoi, espèce d'idiot ? Bien sûr que je ne le regretterai pas, monsieur Katifa junior. D'ailleurs ma réponse ne va pas tarder.

"Je vous remercie, monsieur Imad, de votre aimable message. Votre profil ne donne cependant pas l'université que vous avez fréquentée, ni la spécialité scientifique ou littéraire à laquelle vous avez consacré vos études universitaires. C'est une question vitale pour moi. Je prends soin de toujours m'informer des champs d'intérêt de mes amis de Facebook pour en tirer le plus grand parti. Voilà pourquoi il est important pour moi que vous me donniez une idée de votre spécialité dans votre prochain message. Je suis à mon tour heureuse de faire votre connaissance, dans le cadre d'une amitié virtuelle respectable, mais n'en espérez pas plus. En toute honnêteté, bien que je sois très ouverte, je ne me permettrais pas de rencontrer un homme marié et de boire un café avec lui par exemple. J'aurais l'impression de trahir son épouse. Si lui se permet de trahir, moi pas. Encore une fois, je me réjouis de votre amitié si elle reste dans le cadre innocent de Facebook. J'attends aussi que vous me parliez de votre lien avec le prénom Houyam dans votre prochain message. Qu'est-ce qui vous attire dans ce nom ? Aimez-vous Houyam Younès ?"

La réponse fut décevante. Imad Katifa y avouait qu'il ne la connaissait pas. Il ignorait qui elle était. C'était la première fois de sa vie qu'il entendait ce nom. Mais pourquoi Dieu a-t-il créé Google, espèce d'idiot ? Pourquoi Dieu a-t-il envoyé aux analphabètes de ses adorateurs électroniques le prophète Google – la paix soit sur lui ? N'est-ce pas pour y avoir recours quand une jolie fille respectable nous demande quelque chose et qu'on ne sait pas la réponse ? On tape au moins le mot dans la barre de recherche, et on laisse Google faire son boulot avant de répondre. Tu ne lui dis pas comme ça, bêtement, que tu ne sais pas. Et en plus tu lui demandes, à elle, qui est Houyam Younès !

Tu trahis tous mes espoirs, Imad. Je pensais que ton niveau de culture s'était amélioré avec tout ce que tu as amassé comme richesses. Mais l'âne qui n'a pas réussi à avoir son bac malgré les cours particuliers et les heures de soutien ne peut devenir un génie du jour au lendemain. Tu trahis vraiment tous mes espoirs, Katifa, laisse-moi te donner une petite leçon, avec ta permission bien entendu.

"Cher monsieur Imad, vous ne me répondez pas quant à votre spécialité académique, sachant que j'ai insisté sur ce point. Il y a deux explications possibles à cela. Deux, pas trois. Soit vous n'avez pas bien lu mon message, et ne l'avez donc pas traité avec respect, ce qui me blesserait beaucoup. Parce que je demande à mes amis de Facebook de me respecter autant que je les respecte. Ne pas répondre à mes questions, c'est pratiquement m'insulter. Soit vous n'avez pas de diplôme de niveau universitaire. Et en ce cas, permettez-moi d'être claire. À quoi personnellement peut me servir votre amitié, moi qui désire approfondir mes connaissances et aspire à un débat littéraire et philosophique ? Quant à Houyam Younès que vous ne connaissez pas, laissez-moi vous suggérer d'essayer des liens vers ses plus belles chansons, largement disponibles sur YouTube comme vous vous en apercevrez. Vous auriez pu faire un petit effort en la cherchant vous-même

sur Google, mais vous semblez être de ces hommes qui privilégient la facilité. Or je ne suis pas une fille facile. Mon amitié, même sur Facebook, n'est pas aussi accessible que vous le croyez, cher Imad. Salutations. Houyam."

Tu l'as blessé à mort, l'Écureuil. Tu l'as envoyé au tapis. Il n'approchera plus la tanière de la Lionne. Il va regretter le jour où il a eu l'idée d'écrire à Houyam. Et regretter le jour où il s'est créé un profil sur Facebook. Il va…

Non, pas possible ? Le revoilà ! Imad Katifa !

"Chère Houyam, j'ai lu votre mail et j'en suis très triste. Il me faut votre numéro de portable, tout de suite. Il faut que je vous parle. Il faut que je vous explique beaucoup de choses pour ne pas que vous fassiez erreur. Je dois vous parler dès ce soir. Je vous en prie."

---

42. Coran, sourate LXI, verset 8 – Le Rang.

43. Coran, sourate II, verset 120 – La Vache.

OceanofPDF.com

23

Enfin, un léger vent de changement souffla sur *Hot Maroc*. La politique du site et ses paramètres de base restèrent les mêmes, mais au niveau éditorial, il y eut des modifications notoires après la nomination au journal électronique d'un nouveau rédacteur en chef. Un jeune homme efféminé qui avait dirigé la section "Arts et culture" du journal *Mountasaf* où il avait opéré une véritable révolution culturelle. Et même si Rahhal – diplômé du département de littérature arabe – aurait juré qu'il était du genre à n'avoir jamais lu un livre de sa vie, le zigue avait quand même fait sa révolution bénie.

La première victime d'Anouar Mimi – connu sous le nom de Mimi tout court – avait été la langue arabe elle-même. Pas de culture, pas de pensée, pas de littérature, pas de création artistique sans langue. Il était donc naturel de commencer la révolution par là. Et parce que Mimi semblait avoir détesté les leçons de grammaire et de syntaxe à l'école primaire, il se mit à en ignorer les règles intentionnellement. Par chance, Mimi était de ces gens sympathiques qui savent transformer leurs défauts en prouesses. Ainsi, on le trouvait dans les bars en train d'écluser des bières avec des actrices qui sortaient plutôt des guinguettes de Casablanca que de l'Institut supérieur d'art dramatique de Rabat, mais qui n'en étaient pas moins célèbres, et on

l’y voyait se moquer avec elles des journalistes qui utilisaient encore des expressions comme “de sorte que, attendu que, par ailleurs, et conséquemment”. Sa nouvelle langue, qui ne laissait pas place aux conjonctions de coordination ni ne se souciait d’orthographe, des dérivations du verbe et de leur rôle, et se fichait des pluriels et des règles qui s’y rapportent, cette langue était pour lui la langue de notre temps la plus proche du peuple. Et en ceci, Mimi était tranquille. Car le Maroc, en ce qui concerne en particulier la presse en arabe (les journaux francophones n’autorisant personne à plaisanter avec Molière), le Maroc est peut-être le seul pays au monde où on peut se dire journaliste sans avoir besoin de connaître les règles de grammaire essentielles de la langue dans laquelle on écrit. Parce qu’en fin de compte, tout le monde s’en fout.

Puis vint le tour de la culture que Mimi avait réduite aux brouilles et aux conflits des intellectuels à propos des tournées, des prix, et autres problèmes “littéraires” controversés. Les échos des stars. Des acteurs et des actrices. Des chanteurs et des chanteuses, surtout du genre sémillant, qui gravitaient autour des cabarets de Casablanca que fréquentait régulièrement Mimi. Ses communiqués étaient donc du style :

“Le séduisant acteur Imad Taghi a été vu devant un hammam populère de Derb Ghallef à onze heures du soir d’avant-hier. Il portait une djellaba violet foncé rebrodée de larges galons avec de gros bouttons en passementerie, et il était vêtu (au lieu de *chaussé*) de babouches jeaunes en cuir fin. Ah, cher ami, puissiez-vous avoir toujours la djellaba, les babouches et les joies du hammam !”

“On ne parle ces jours-ci à Derb Sultan que de la situation misérable dans laquelle semble se trouver un écrivain connu qui travaille pour la télévision, et qui a récemment publier (lire *publié*), pour le compte d’une prestigieuse maison d’édition casablancaise, à la fois un roman et un receuil (lire

recueil) de poésie. Il rentre tous les jours chez lui vers minuit en se cognant aux murs, ivre mort. Dieu le pardonne – c'est tout ce qu'on peut lui souhaiter."

"La chanteuse en vogue Salwa Khifaji a été vue en compagnie ultra coooool dans le hall d'un hôtel d'Ifrane, avec un célèbre réalisateur que j'vais pas vous dire son nom, pour que sa brune et chère actrice d'épouse ne se mette pas en colère contre nous. En tout cas, pensez pas tout de suite à mal. C'était peut-être juste un voyage innoçent (lire *innocent*), pour profiter de la nature pittoresque d'Ifrane, loin de l'agitement (au lieu d'*agitation*) des studios et de l'atmosphère suffocante du logis."

"Dans un célèbre *mall* de Casablanca, une des quatre héroïnes de la série *Le Jardin des Oliviers* a été vue en train de se disputer avec une vendeuse dans une bijouterie. L'actrice en question n'a tenu conte (lire *compte*) ni des clientes du *mall*, ni de ses chères téléspectatrices accros à leur écran de télévision. Nos sources qui ont suivi l'accrochage de pré (et pourquoi pas *de prix* pendant que tu y es ? Il faut un *s* espèce de nul !) nous a assuré que la célèbre actrice a servi à l'autre bonne femme sa dose d'insultes bien pesée, que des saloperies en dessous de la ceinture, avant de se jeter sur elle pour lui crêper le chignon et la mettre en pièces. Que Dieu vous enlaidisse, vous les stars de quatre sous !"

Les habitués des coulisses disaient – et à eux la responsabilité de cette assertion – qu'il n'y avait eu en fait ni dispute, ni *mall*, ni quoi que ce soit d'autre. Le feuilleton avait simplement remporté un succès remarquable, en termes de taux d'audience comme en termes de couverture médiatique. Et parce que Mimi, qui ne cessait de cabrioler et de butiner de café en café et de bar en bar, n'avait pas le cul qu'il fallait (ni d'ailleurs le niveau de langue ou les outils) pour se poser cinq minutes et rédiger un article de trois cents mots sur une série – pas comme ses collègues qui croyaient encore qu'être journaliste, c'était débattre d'un sujet avec des arguments clairs et

un minimum d'analyse –, Mimi donc, avait préféré médiatiser l'événement à sa façon. Les quatre actrices étant diplômées de l'Institut supérieur d'art dramatique, elles étaient loin d'être à sa portée. Il avait donc lâché ses chiens autrement. Et le plan avait effectivement réussi. En ceci que les quatre jeunes femmes, chacune séparément pour être exact, avaient contacté le rédacteur en chef du *Mountasaf* qui les avait félicitées pour leur talent et avait loué leurs compétences professionnelles avant de les adresser directement à Mimi. Elles affirmaient toutes que le communiqué, repris par de nombreux journaux et sites internet qui en avaient corrigé les fautes, avait sali leur réputation. Il aurait mieux valu révéler l'identité de la coupable, si la querelle avait vraiment eu lieu, au lieu "de nous punir collectivement pour le comportement scandaleux d'une seule d'entre nous, laquelle aurait dû subir seule les conséquences de sa conduite, et l'affaire était terminée". Mais Mimi, qui se portait garant de la véracité de l'incident auquel il disait avoir lui-même assisté par hasard, préférait garder secret le nom de l'intéressée, pour ne pas ternir son parcours artistique, elle qui était encore en tout début de carrière. Il ajoutait que ce regrettable incident lui avait au moins permis de faire leur connaissance. "Considérez, dit-il à chacune, que ce journal est le vôtre. Tous vos faits et gestes peuvent se frayer un chemin vers le *Mountasaf* qui les publiera avec grand plaisir."

Il avait utilisé le même stratagème d'innombrables fois, et il se débrouillait toujours pour se retrouver à la fin avec le numéro de portable de ses victimes, sans que cette amitié ne l'empêche de leur retendre un piège un jour. Ses gestes efféminés et ses regards mutins les rassuraient quand il les retrouvait pour boire un verre ou dîner. Mais dès qu'une info excitante ou qu'une rumeur fumante lui tombait sous la main par hasard, il frappait sans pitié. Il ne laissait pas la moindre rumeur futile lui glisser entre les doigts, même s'il s'était saoulé la veille aux frais de la personne concernée. Ainsi Mimi la tapette – comme disaient les mauvaises langues – devint-il

un redoutable journaliste. Il était invité à tous les festivals du royaume sans exception. Les artistes, les journalistes et les critiques discutaient des films, des pièces de théâtre et des expositions, tandis qu'aux vernissages, Mimi traquait les ragots des organisateurs et les histoires de tensions et de querelles intestines, et prenait subrepticement lors des cérémonies de clôture des photos d'actrices qui se déhanchaient et d'acteurs qui buvaient, pour les publier par la suite dans le journal *Mountasaf*, accompagnées de commentaires virulents. Il publia même une fois la photo du directeur d'un festival du cinéma en train d'enlacer une très jeune femme et y joignit une remarque obscène, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait en fait de sa fille !

À peine Mimi débarqua-t-il sur *Hot Maroc* que son style éditorial s'imposa clairement. À l'exception de Na'im, sur lequel il n'avait bien entendu aucun pouvoir, Mimi demanda à tous les journalistes et rédacteurs de "faire court". "Parce que les gens n'aiment pas les longueurs et la verbosité. Ils viennent pas sur *Hot Maroc* pour qu'on leur chauffe la cervelle avec des théories, des idées et des analyses politiques poussées. Ceux qui veulent d'la sociologie, d'l'anthropologie ou d'la vatefairefoutrologie, qu'ils aillent s'la faire mettre ailleurs", fanfaronna-t-il devant son équipe, hilare. "Personne de nos jours n'a d'temps à perdre avec c'genre de conneries. Les gens veulent des infos, un point c'est tout. Même si elles sont pas vérifiées. Les infos douteuses, suffit qu'on les r'sserve sous une autre forme dans l'édition du lendemain, et elles deviennent fiables. On les chuchote dans les cafés à l'oreille des collègues officiant sur d'autres plateformes pour qu'ils les publient à leur sauce, et les voilà certifiées. Où est le problème ? L'important c'est d'bien assimiler notre rôle et notre mission sur *Hot Maroc*. On est là pour donner des infos aux gens, des infos, des infos, des infos, sans faire de philo. Les gens aiment lire les nouvelles

en une ou deux minutes au plus, puis ils regardent les commentaires pour voir comment la rue réagit à c'qui se passe. Et puisque c'qui intéresse les lecteurs, c'est précisément cette interaction, faut qu'nous aussi on soit proches de la rue et d'son jargon." Voilà pourquoi ils t'ont amené ici, Mimi chéri. Ta révolution "culturelle" au *Mountasaf*, particulièrement dans le domaine linguistique, s'est avérée efficace, surtout dans un pays attaché à son analphabétisme. Et aussi parce que tu sais comment dénicher les infos, ou comment les inventer quand elles n'existent pas.

Cette tactique que Mimi appliquait dans les coulisses des milieux artistiques en déclenchant des scandales, il se mit à s'en servir pour la politique et les nouvelles la concernant. En profitant du climat de délation prévalant dans le pays. D'ailleurs la politique en fin de compte n'est pas affaire d'idées, de théories, ou de principes. La politique, c'est de l'info assortie de ragots de coulisses, exactement la spécialité de *Hot Maroc*. La priorité aux infos. Et une info qui n'incite pas les lecteurs à se battre pour la commenter n'est pas une info.

Il fallait pourtant reconnaître au règne florissant de Mimi un point positif, la relative ouverture du journal aux voix dissidentes. Auparavant il n'y avait aucun forum où un opposant connu ou un commentateur sérieux puisse s'exprimer, sur quelque sujet que ce soit. Pour ceux-là, le blocage était absolu. Seuls les combattants de l'ombre, comme l'Enfant du Peuple, Abou Sharr Ghifari, Abou Qatada et leurs acolytes pouvaient gigoter là, aux côtés de légions de plaisantins, de flâneurs, d'importuns, de perroquets et autres schtroumpfs grognons, d'orphelins du net, de bandits virtuels et de voyous des rues électroniques, du genre qui font beaucoup de bruit pour rien. Mais ceux qui avaient des opinions bien arrêtées et une langue de plomb n'avaient pas leur place sur *Hot Maroc*. Le relâchement général qui eut lieu pendant le règne de Mimi rendit le site plus démocratique. Mais Mimi en tant que directeur n'y fut pour rien.

Amin Rifa'i par exemple publia un article incendiaire sur la corruption, que tout le monde condamne en principe, mais avec laquelle chacun coexiste comme s'il s'agissait d'une destinée inévitable. C'était un article en colère. Écrit avec une grande lucidité par un militant qui avait quitté son parti prématurément, ainsi que ses fonctions de syndicaliste, juste après la retraite, pour s'impliquer dans la dynamique de la société civile, dans le cadre de la lutte contre la corruption. L'article aurait pu jouir d'une certaine clémence, parce qu'il était écrit avec ferveur par un citoyen sincère qui n'avait jamais prétendu être révolutionnaire ou radical. Mais les détails sensibles qui étoffaient le texte décidèrent certains à châtier Rifa'i, pour servir de leçon à qui de droit. La tâche fut à nouveau répartie entre le chef d'orchestre Na'im Marzouq et sa célèbre chorale. Rifa'i n'eut pas le temps de se retourner. Tous les péchés qu'un homme peut avoir commis ou être supposé avoir commis vinrent paver l'historique de son parcours au ministère de la Justice, compilés dans un article diabolique de Na'im Marzouq, dont chaque phrase aurait pu tuer un chameau. Les commentaires s'abattirent comme une pluie de flèches. L'Enfant du Peuple rappela à Rifa'i les années qu'il avait passées à la cour d'appel de Marrakech, et comment ses combines avec plusieurs avocats véreux avaient empuanti l'air, et avaient fini par lui valoir son transfert à Errachidia. Ghita d'Errachidia déclara qu'elle avait été la voisine de monsieur, et parla des mœurs licencieuses de sa femme qui recevait son amant, un marchand de dattes bien connu dans la ville, dès que son mari était parti travailler. Certaines âmes de bonne volonté avaient eu un moment l'intention de l'avertir de la trahison de sa femme, mais quand elles surent qu'il était lui aussi véreux et qu'il avait mauvaise réputation au tribunal, elles citèrent la parole du Très-Haut : *Les femmes mauvaises aux hommes mauvais ; les mauvais aux mauvaises*[44] *!* Et elles demandèrent pardon à Dieu. Quant à Abou Sharr Ghifari, il rappela les deals suspects que Rifa'i avait faits avec

ses anciens camarades du parti, pour garantir à son fils aîné son poste actuel à l'université. Une Nabila blessée versa des larmes brûlantes sur le mur électronique, avant d'annoncer sa décision de cesser définitivement de militer au syndicat tant elle était choquée par Rifa'i, en qui elle avait vu un symbole et un exemple, avant que *Hot Maroc* ne lui révèle, Dieu merci, la laideur de son vrai visage.

Amin Rifa'i fut abasourdi par ce tir de balles perdues. Cependant, il ne se laissa pas démonter, et il rétablit la vérité dans une contre-déclaration. Il rappela son parcours professionnel sans tache et son engagement militant, bien connu du public comme de ses proches. Il expliqua que son transfert de Marrakech à Errachidia avait été une décision arbitraire, prise à la suite d'une grève sectorielle féroce qu'avait menée son syndicat. Il défendit aussi les mœurs de son épouse, qui avait parfaitement élevé leurs enfants, avant que le Créateur ne la rappelle à lui quand elle était encore dans la force de l'âge, et il nota qu'il s'était alors chargé seul de l'éducation de ses fils, jusqu'à ce qu'ils soient tous cadres de la fonction publique, et remplissent de fierté ceux qui les connaissaient. Quant à son fils aîné, critique littéraire et chercheur réputé, ses publications et sa recherche suffisaient à défendre sa valeur académique. Enfin, il précisa qu'il ne possédait que l'appartement dans lequel il vivait actuellement, et qu'il avait vendu sa voiture quelques mois plus tôt, n'ayant plus guère besoin de se déplacer depuis qu'il avait pris sa retraite et s'était retiré du syndicat. Mais sa mise au point ne fut publiée ni par *Hot Maroc*, ni par le journal *Moustaqbal*. Le pauvre homme la garda dans sa poche pendant plus de deux semaines, allant de cafés en forums pour en faire part à ceux de ses amis et connaissances qui voulaient bien l'entendre, avant d'être terrassé par un accident vasculaire cérébral. Et il s'en alla quérir la miséricorde divine pour des péchés qu'il n'avait pas commis, à l'âge de soixante-cinq ans.

À la suite de ça, Mimi se mit à permettre aux blessés et aux offensés d'exercer leur droit à gémir sur les pages de *Hot Maroc*, le premier journal électronique des Marocains. Et ceux qui lui demandèrent d'être plus respectueux des données factuelles, et de publier à l'avenir les rectificatifs des accusés, lui suggérèrent dans la foulée d'être un peu plus viril. Il se laissa donc pousser une fine moustache ridicule, enleva l'anneau qu'il portait à l'oreille gauche et, à la grande stupeur des habitués des bars, il affirma qu'il songeait sérieusement à se marier.

---

44. Coran, sourate XXIV, verset 26 – La Lumière.

OceanofPDF.com

24

Rahhal avait sans doute fait l’erreur de ne pas mettre les choses à plat entre Abou Qatada et Qamareddine, *alias* Abdelmassih. Chaque fois qu’il sortait faire une course ou une autre, ou simplement pour aller voir Halima et Abdeslam à Moukef, il serinait à son acolyte la même ritournelle. Il lui recommandait d’abord d’éviter tout conflit avec Yazid, et de ne pas tomber dans ses filets en le laissant le harceler. Et il lui disait aussi d’être aux petits soins avec Abou Qatada.

“Le frère Mahjoub Didi est un âne à l’ordinateur et il se noie dans un verre d’eau. Si tu le laisses patauger, Qamareddine, d’abord tu le froisseras, et ensuite tu feras perdre au cyber le temps que je mettrai à le reconnecter avec ses frères islamistes. Alors traite-le comme un bon client, sans susceptibilité mal placée.”

Qamareddine intervenait donc toujours pour aider Didi, de sorte que cette fois-là, ayant perdu patience avec l’ordinateur que le bigot utilisait, et échoué à le remettre en marche, il lui offrit généreusement de se servir du sien. Il ne savait pas qu’il venait de commettre avec ce geste noble l’erreur du siècle.

Abou Qatada ne pouvait pas trahir le professeur Shehabeddine Souyouti, son frère devant Dieu. Ils priaient ensemble à la mosquée Al-Nour, et ils avaient l'un pour l'autre du respect et de l'affection. Comment aurait-il pu découvrir un secret aussi terrible et n'en rien dire à son ami. Ç'aurait été le trahir deux fois. Aussi lui rapporta-t-il exactement ce qu'il avait vu.

"Ton fils, professeur Shehabeddine, était en ligne avec un certain George, un copte, comme s'ils étaient – Dieu nous préserve – de la même confession. Qamareddine l'appelait « frère George » et l'Égyptien l'appelait « frère Abdelmassih ». Ce copte ennemi de Dieu lui a soudain envoyé le verset suivant, qui devait venir de leur livre soi-disant saint, alors que nous le savons corrompu et plein de contradictions : *Car, de même que, dans un seul corps, nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps en Christ ; et nous sommes tous membres les uns des autres*[45]. Là, cher professeur, l'appel du muezzin a retenti comme la voix de la vérité, alors j'ai copié l'odieux verset et je suis venu te dire l'indubitable. Et tout en courant vers toi, je me répétais silencieusement le hadith rapporté par Aïcha – Dieu soit satisfait d'elle : *Ô Seigneur qui faites basculer les cœurs, confortez le mien dans votre religion. Ô Seigneur qui faites basculer les cœurs, confortez le mien dans votre religion*."

Le professeur Shehabeddine n'attendit pas d'avoir fait sa prière. Il doutait d'ailleurs d'être encore pur malgré les ablutions. Il quitta aussitôt la mosquée en direction du cybercafé. Rahhal venait de rentrer et Qamareddine était en train de lui présenter les comptes, quand le professeur fit irruption dans le cyber, furieux comme personne ne l'avait jamais vu. Il semblait avoir couru et haletait. Il haletait et tremblait de rage. Qamareddine n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait. Son père lui tomba dessus de toutes ses forces. Il l'envoya rouler à terre et se mit à le frapper. Il voulait le tabasser, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Il

essaya de le mordre, mais impossible, ses dents lui firent faux bond. Il lui tira les cheveux. Il les tira des deux mains. Il le traîna brutalement, lui secoua la tête, et le piétina en hurlant comme un loup blessé, le sang bouillonnant furieusement dans ses veines. Puis il leva son bras droit et le gifla en aboyant :

“Chrétien ! Espèce de renégat ! Tu t’es inscrit à la fac et tu y as jamais mis les pieds. On s’est dit, c’garçon a une autre vision d’la vie et d’l’avenir, et on t’a laissé faire. T’es plus venu à la mosquée. On s’est dit, c’est une faiblesse, ça lui passera, et on t’a ignoré. Tu t’es installé dans ce terrier contaminé, et on s’est dit, laissons-le s’ouvrir au monde, et on t’a ni espionné ni assommé d’questions. Et l’résultat ? Chrétien ! Et vlan, d’un coup ! C’est comme ça, voyou ? Qu’est-ce que les gens vont dire de moi ? Un boucher qui s’nourrit d’navets ! Si t’étais pédé et qu’des cocus s’amusaient avec ton derrière, on t’aurait d’mandé d’être discret. Si tu doutais de l’existence de Dieu, on t’aurait rappelé que même le prophète Ibrahim avait un jour douté, qu’il s’était interrogé et qu’il avait trouvé la paix, et on aurait prié pour ton salut. Mais chrétien, espèce de fumier ? Chrétien ! Comme si notre Dieu de gloire n’avait pas choisi pour nous, et dans notre communauté, le dernier prophète !”

Beaucoup n’avaient rien compris à ce qui s’était passé ce soir-là.

L’ambulance emmena le professeur Shehabeddine à l’hôpital, terrassé par une dépression nerveuse grave. Qamareddine passa la nuit au cyber. Il n’eut pas le courage d’affronter sa mère après son noir méfait. Quant à Mahjoub Didi, il disparut du cyber pendant plus d’un mois. Avait-il peur de Qamareddine, ou de Rahhal Laaouina ? Mais quand il revint un après-midi, il ne parla à personne. Et personne ne lui parla.

---

45. Épître de saint Paul aux Romains, XII, 4, 5.

OceanofPDF.com

25

Rahhal au début n’en crut pas ses yeux. La demande d’ajout à la liste d’amis de Houyam arriva sans le moindre message d’accompagnement. Mais c’était bien une demande d’ajout. Et de qui ? De Son Altesse royale le prince Faris en personne. Tu le crois, toi, Rahhal ? Tu peux en croire tes yeux ? Le prince demande à la Lionne d’être son amie. Rahhal pouvait-il refuser, ou même hésiter ? Expliquer à Son Altesse que Houyam n’était pas vraiment Houyam ? L’affaire était plus complexe que ne l’imaginait le prince. Mais Rahhal allait accepter. Il ne pouvait qu’accepter. Il accepta donc la requête princière, et la tête lui tournait. Il accepta en pensant à ce Rat-taupe de commissaire et aux renards du net, à ses vipères et ses scorpions, et à tous ceux qui surveillaient les pouls électroniques ici-bas. Qu’allait-il leur dire et comment leur répondre s’ils s’apercevaient maintenant qu’il s’amusait ? Et avec qui ? Avec un prince. Tu manipules un prince, ignoble rongeur. Espèce de rat à queue d’écureuil. C’était bien lui. Son Altesse le prince Faris, exactement comme on le voit à la télé. Il portait un smoking noir princier et souriait. Comme il le faisait aux infos, lors des fêtes nationales et des inaugurations, et sur les photos.

Le lendemain, Rahhal ouvrit son courrier et fut abasourdi. Un message du prince en personne. Un message extrêmement courtois dans lequel Son Altesse exprimait son enthousiasme pour le profil de Mlle Houyam et son admiration pour ses goûts littéraires raffinés, avant de lui demander si toutes les Marrakchies étaient comme elle. Et il finissait avec un sourire 😀. Un sourire facebookien comme on en voit souvent dans ce genre de correspondance, mais avec une touche princière. Même sur Facebook, les princes ne sourient pas comme nous. Leur sourire est soyeux. Un sourire de velours qui requiert une attention spéciale. Mais si le prince découvrait par exemple que celui qui avait reçu son message et lisait sa correspondance innocente avec Houyam était Rahhal Laaouina, le fils de Halima le Pélican et d'Abdeslam la Mante, qu'adviendrait-il de toi espèce de voyou ?

Toutes les Marrakchies sont-elles comme elle ?

Le prince est de Rabat. Il est né à Rabat et il vit là-bas, dans la capitale. Et peut-être qu'il ne connaît pas bien les Marrakchies. Mais moi, je ne connais ni les Marrakchies, ni les non-Marrakchies, alors qu'est-ce que je vais lui répondre, Houyam ?

Est-ce que l'histoire de Cendrillon va se répéter ?

Rahhal, bien embarrassé, ne savait que répondre. Il confia le cyber à Qamareddine et alla au café Milano. Il commanda un café noir et s'assit. Asma posa le café devant lui sans un murmure. Même quand il lui demanda si elle allait bien, comme le faisait son oncle Eyyad, elle ne lui répondit pas. Elle l'écouta et agita la tête comme si elle allait parler, mais rien ne vint. Elle s'éloigna en traînant les pieds, et resta debout à distance, à regarder dehors. Comme si elle n'était plus la fille qu'il connaissait. Elle était lasse et défaite, et allait de table en table d'un pas amorphe. Laarbi, le patron du café, était assis à l'entrée lui aussi. Rahhal le dévisagea pour la première fois et s'aperçut qu'il ressemblait vaguement à la marâtre du conte, mais il n'y avait pas trace ici, au café Milano, des gentils oiseaux et souris qui

aidaient Cendrillon aux travaux ménagers. Asma était debout dès sept heures du matin. Elle trimait jusqu'à dix heures du soir. Pas d'oiseaux ici, Asma. Pas de fée. Pas de pantoufle de vair. Le prince demande si toutes les Marrakchies sont comme toi, et moi, je ne sais pas quoi dire.

Rahhal passa une nuit blanche à réfléchir à ce qu'il devait répondre au prince.

"Altesse, votre auguste message me réjouit. Je considère votre vénérable présence à nos côtés sur Facebook comme un reflet de votre humilité. Veuillez donc accepter, Votre Altesse, mes sincères remerciements pour nous avoir accordé votre aimable attention. Acceptez aussi l'amitié des habitants de Marrakech et de tous les facebookiens de la capitale touristique de votre bienheureux royaume. Soyez assurés que toutes les Marrakchies et tous les Marrakchis vous remercient comme moi pour tous les efforts que vous consacrez au progrès et à la prospérité de cette nation. Que Dieu vous garde et que la paix et la miséricorde divines soient avec vous."

Il envoya sa réponse et poussa un soupir de soulagement. Comme quelqu'un qui se déleste d'un énorme poids. Et maintenant mon ami, il faut que tu revoies ce film. Houyam est une bombe à retardement qui va t'exploser à la gueule, espèce d'écervelé. Il faut que tu t'en débarrasses immédiatement. Tue-la. Fais-lui traverser la route et arrange-toi pour que Hassaniya l'écrase, ou fais-la se suicider. Mais il ne faut pas qu'elle reste là. Ce n'est pas d'Imad Katifa dont il s'agit, Rahhal. Mais du prince Faris. Tu comprends ce que ça veut dire ? Son Altesse le prince Faris. Il était encore en train d'explorer différentes options, lorsqu'un autre charbon ardent, encore plus brûlant que le précédent, atterrit dans sa boîte mail.

"Et si tu me donnais ton numéro de téléphone, chère Houyam ? Je serai sous peu à Marrakech et je t'appellerai peut-être. 😀" Avec un sourire princier bien sûr.

Maudit sois-tu, l'Écureuil ! Je ne t'avais pas dit de t'en débarrasser ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Tu vois dans quel bourbier tu t'es fourré ? Qu'est-ce que tu vas lui envoyer maintenant ? Ton numéro de portable ? Le numéro de ton Hérisson ? Qu'est-ce que tu vas lui répondre, je t'en prie, dis-moi ? Un prince, imbécile ! Tu plaisantes avec les princes maintenant ? Qui es-tu pour manipuler les princes et te foutre d'eux ?

Rahhal ferma Facebook et s'en alla. Le jour suivant, il ne vint pas au cyber. Pas parce qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas. Sa température était brusquement montée et il avait une fièvre de cheval. Qamareddine vint le voir à l'appartement, prit la clé, et alla ouvrir la boutique. Rahhal resta cloué au lit trois jours entiers. Le quatrième jour, Hassaniya l'obligea à retourner travailler.

— Faut pas capituler devant la maladie. Et puis t'as plus d'fièvre, alors n'exagère pas Rahhal, le houspilla-t-elle.

Il hésitait encore quand un grand point d'interrogation atterrit sur son portable. C'était l'officier Hakim. Un seul point d'interrogation, sec, sans aucun autre commentaire. Rahhal essaya de le déchiffrer : Où es-tu ? Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi as-tu disparu ? Ou toutes ces questions à la fois. Rahhal retourna au cyber. Il prit sur lui, et revint travailler. Il retrouva sa chaise à l'entrée. Il ouvrit *Hot Maroc*. Et là, il tomba sur la nouvelle, en première page : "Arrestation d'un jeune Marocain, employé de banque à Kénitra, accusé d'avoir usurpé l'identité du prince Faris." Le tribunal considérait le méfait du jeune employé comme un "acte immoral", et la défense estimait que les charges retenues contre son client étaient illégales, dès lors qu'aucune loi ne régissait l'utilisation d'internet au Maroc. Le Syndicat de la presse avait publié un communiqué soulignant qu'il ne fallait pas prendre Facebook au sérieux. Tandis que plusieurs associations civiles et organisations pour la jeunesse s'étaient ralliées au jeune homme. Rahhal n'avait pas le temps de l'incriminer ou de lui chercher des excuses. Il ouvrit

Facebook. Entra dans la tanière de Houyam. Alla dans la boîte à messages. Celui de Faris y était toujours : “Et si tu me donnais ton numéro de téléphone, chère Houyam ? Je serai sous peu à Marrakech et je t’appellerai peut-être. 😀” Il essaya de cliquer sur le profil du prince, mais il n’y était plus. Le prince avait disparu. La photo princière en smoking avait disparu. Le sourire avait disparu. Ah, si j’avais pas d’boulot, et si l’officier Hakim n’attendait pas que je lui envoie du nouveau, je s’rais parti à Kénitra pour manifester contre toi devant le tribunal, espèce de timbré ! Contre toi et contre l’Syndicat d’la presse, les associations de défense des droits d’l’homme, les organisations pour la jeunesse qui t’soutiennent, et contre l’avocat cinglé qui t’défend. Tu m’as filé la jaunisse, salopard, et malgré ça ils te soutiennent. Le prince est un prince, bien au-d’ssus de toi et moi, et il te pardonnera peut-être ta connerie. Mais qu’est-ce que j’t’ai fait moi ? T’as failli m’tuer, putain d’ta race maudite !

OceanofPDF.com

26

Vous êtes vraiment des filles bien, vous deux de l’Étoile de Marrakech.

Fadwa et Samira s’étaient démenées pour organiser une visite groupée au professeur Shehabeddine Souyouti à la clinique. Salim et sa sœur les accompagnèrent. Rahhal s’excusa. Mais ce à quoi les deux filles ne s’attendaient pas, c’était que Yakabo se joigne à eux. Le Nigérian au long cou pareil à celui d’une girafe insista pour faire partie de la délégation. Cette insistance leur parut bizarre au début, surtout que le groupe était essentiellement composé d’anciens étudiants et étudiantes du professeur Souyouti. Mais on ne pouvait pas refuser ça à Yakabo. Et puis la visite serait courte, cinq minutes à peine, juste le temps de se rassurer sur la santé du professeur, avant de s’éclipser.

Mais grâce à Yakabo, la visite dura deux heures, pleines et entières. Et le bataillon ne quitta pas la clinique avant d’avoir éclusé tous les jus de fruits que les visiteurs avaient accumulés au chevet du professeur pendant les deux jours qu’il avait passés là-bas.

L’épisode commença par une remarque furtive de Fadwa, affirmant qu’elle n’était toujours pas convaincue de ce qu’elle avait entendu dire de Qamareddine, d’autant que l’info venait de Mahjoub Didi.

— Tous les habitués du cyber savent que Mahjoub déteste Qamareddine, professeur, bien que votre fils n'hésite jamais à lui donner un coup de main quand il bute contre un obstacle électronique. Mais le cœur de Mahjoub est plein de haine. Il hait tous les gens du cyber. Il hait tout spécialement Qamareddine. J'ai donc bien peur qu'il s'agisse d'une calomnie sans aucune base crédible.

Là, Yakabo intervint. Son français était hésitant, mais ses idées claires et ses arguments firent se redresser le professeur dans son lit.

— Non, m'sieu Souyouti, il y a du vrai dans ce qu'a dit Mahjoub. Votre fils Qamareddine ne rêve que d'émigrer, et il voudrait quitter le pays par n'importe quel moyen. Dans son innocence, il a pensé que de prétendre être chrétien lui serait profitable et lui donnerait une meilleure chance d'émigrer en Europe. Il m'a interrogé bien des fois à ce sujet. Il a donc probablement pris contact sous un nom d'emprunt chrétien avec des gens qu'il s'imaginait pouvoir l'aider à atteindre son but. Depuis quelque temps, il me parle de la Géorgie. Je ne sais pas qui lui a vanté cette destination. C'est peut-être parce qu'un certain nombre de coptes d'Égypte se sont mis à émigrer là-bas. Mais ça ne veut pas dire que Qamareddine est devenu chrétien. Ça, c'est impossible. Premièrement, parce que pour que votre fils réussisse, il faut, m'sieu, qu'il soit baptisé. Même le Christ a été baptisé. Jean, le fils de Zacharie, l'a plongé trois fois dans l'eau du Jourdain. Or moi je sais qu'aucun prêtre n'a immergé Qamareddine, ni ne l'a aspergé d'eau bénite, que ce soit au nom du Père, au nom du Fils, ou au nom du Saint-Esprit. Avant de le baptiser, l'Église doit lui choisir des parents chrétiens qui acceptent de l'adopter, et dont il portera le nom de famille, en attendant de lui choisir un nom bien à lui par la suite. Rien de tout ça ne s'est produit avec Qamareddine. Vous êtes son seul père devant Dieu, les anges, les saints, la mosquée, l'Église et le monde entier. Quant au prénom Abdelmassih dont a parlé Mahjoub, ce n'est qu'un pseudonyme, comme on

en utilise tous sur le Net. Votre fils est étourdi, m'sieu, mais il n'est pas chrétien. Pour réussir, il doit se soumettre au rituel de la confession. Et votre fils n'a rien confessé du tout, ni à un prêtre, ni à personne d'autre. Il n'y a pas eu l'ombre d'une confession. Seulement une calomnie de la part de Mahjoub Didi, et c'est dommage que vous l'ayez cru sans vérifier. Mais ne vous en faites pas, professeur Souyouti, on reviendra vous voir demain, Fadwa, Samira et moi. Qamareddine nous accompagnera. Et vous vous embrasserez tous les deux devant nous. Demain matin, m'sieu Shehabeddine.

Le professeur Souyouti était très secoué. Le nuage dense qui lui avait caché le monde et ses habitants commença à se dissiper sous ses yeux. Il ne savait que répondre à cet *Africano* mince au long cou. Il aurait voulu pouvoir le serrer contre sa poitrine. L'embrasser lui en premier, avant d'embrasser son fils le lendemain. Souyouti semblait perturbé. Mais tout au fond de lui, il était heureux. Un bonheur confus qu'il ne savait pas comment exprimer. Il se mit simplement à ouvrir des briques de jus en série et à leur en offrir :

— Allez-y mes enfants, servez-vous j'vous en prie, qui veut un jus de fruits ?

OceanofPDF.com

27

Quand le portable de Yazid sonnait, la vie du cyber s'arrêtait. Tout le monde était pendu à ses lèvres. En général, le gars prenait ses aises et parlait comme s'il était dans sa chambre. Il parlait fort. Il criait parfois. Il mentait beaucoup. Il mentait comme il respirait.

"Mon vieux, en c'moment, j'suis à Rabat. J'te jure… à Rabat. Tu t'rappelles, j't'ai dit hier qu'j'allais à Rabat. J'ai un truc à faire. J'le fais, et demain, j'pars à Casa. Et samedi, *inchallah*, on revient à Marrakech, et je s'rai chez toi. Promis, juré."

La conversation en soi était amusante. Une récré sympa qui n'importunait plus les habitués du cyber. Mais le moment le plus fort, c'était quand Yazid raccrochait et qu'il se mettait à gloser.

Il avait toujours un dernier mot qu'il gardait pour la fin. Une insulte qu'il ruminait tout au long de la conversation, et qu'il se retenait jusqu'au bout de lancer. Il jurait toujours avec vulgarité. Après avoir raccroché, bien entendu. Et même quand il ne jurait pas, il faisait une déclaration péremptoire qui annulait tout ce qu'il avait promis à son interlocuteur un instant plus tôt. Puis il retournait surfer sur ses vagues bleues électroniques, en retransmettant en direct tout ce qui se passait devant lui sur Facebook, ou en commentant les derniers scoops de *Hot Maroc*.

Parfois, quand il était de bonne humeur et qu'il avait du crédit sur son portable, il offrait à sa famille du cyber une étrange performance surprise. Il masquait son numéro pour que son lointain interlocuteur ne puisse pas l'identifier, puis il composait un numéro mystérieux, quelquefois au petit bonheur la chance. Il prenait une voix grave, préparait son stock de grossièretés et son kit d'insultes, et s'en allait troubler la sérénité d'un être qu'il ne connaissait pas, et dont seul le hasard avait mis le numéro sous ses doigts. Il lui arrivait de brancher le micro, et les clients du cyber retenaient leur souffle en écoutant la réaction embarrassée de la personne qui, ahurie à l'autre bout du fil, se demandait d'où lui tombait cette avalanche. D'autres fois, Yazid leur laissait seulement écouter son propre rôle dans ce dialogue improvisé, et ils devaient deviner les répliques qui manquaient :

— Allô ?

— …

— Naji ?

— …

— C'est pas Naji ? Pourquoi ? C'est quoi ton nom à toi ?

— …

— Tu peux pas répondre à ma question par une question ! C'est quoi ces mauvaises manières ? Maintenant, dis-moi, c'est quoi ton nom ? Abdelkarim ?

— …

— Comment ça, c'est pas Abdelkarim ? T'es pas d'la famille de Khadija Naji ?

— …

— C'est ça, Khadija Naji, c'est ta tante. Ça veut dire qu'Abdelkarim, c'est ton cousin.

— …

— Et ton oncle, tu l'connais ? Tu sais qu'il vendait des soutiens dans l'souk de Kriaa à Derb Sultan ? Il gagnait même pas d'quoi bouffer l'soir. J'sais pas comment il s'est débrouillé pour prendre un magasin dans la rue d'Anfa, et ach'ter une maison et une auto.

— …

— Va t'cacher, espèce de péquenaud puant… ça c'était quand tu suçais encore ton pouce et qu'tu savais pas t'torcher le cul tout seul. Va t'cacher, t'es la honte de toute ta famille.

— …

— Ah, t'es de Casa ? Et combien d'grands-pères a ton père à Casa ?

— …

— Attends, m'sieu l'Casaoui, t'es pour le Wydad ou pour le Raja[46] ?

— …

— Pour les maillots rouges du Wydad ? Fais gaffe ma bestiole, tu vas choper la rougeole !

— …

— Qui c'est qui t'cause ? Allez, cherche un peu qui c'est. Mais dis-moi, t'es pour le Real Madrid ou pour le Barça ?

— …

— Le Real ? ! Ah, j'vois bien qu'tu connais rien au foot. Alors, m'sieu l'fan du Real, j'te donne cinq secondes. Le nom d'l'arrière-gauche du Real Madrid ? Un, deux, trois, quatre, cinq. Stop. Rien ? Allez, casse-toi mon fils, va, casse-toi, j'perds mon temps à parler avec toi.

— …

— Ça t'regarde pas qui j'suis. Tu d'vrais être honoré que j't'appelle.

— …

— J'perds mon temps, fils de pute… Allez va, casse-toi.

Rahhal ne comprenait pas comment Yazid inventait ses infos, ni d'où il les sortait. Et ce qui le préoccupait, c'était qu'il ne voyait pas où finissait la vérité et à quel moment le gars se mettait à broder. Yazid connaissait-il ses interlocuteurs, ou la pièce de théâtre était-elle tout à fait improvisée ? Le plus étrange, c'est qu'ils l'écoutaient patiemment sans lui raccrocher au nez. Mais franchement l'Écureuil, tu aurais raccroché, toi, à leur place ? Quand Yazid jouait la comédie, Rahhal se figeait, estomaqué. Quant aux habitués du cyber des Lionceaux de l'Atlas, ils avaient décidé que le gars était un cas désespéré, et ils s'étaient donc faits à sa folie. Yazid de son côté, prenait ses aises sans se soucier de personne. Mais il ne laissait jamais aucun des trois *Africanos* l'approcher ou le frôler, ni s'asseoir près de lui.

— Non mon vieux, file-leur ton ordi, et mets-les l'plus loin possible. J'arrête pas d'te répéter qu'les Sénégalais, j'les veux pas près d'moi ! criait-il à Rahhal.

Pour Yazid, tous les Africains subsahariens étaient sénégalais. D'ailleurs, il n'était pas le seul à penser comme ça. Les Marocains en général prennent tous les Noirs pour des Sénégalais, jusqu'à preuve du contraire. Peut-être leur sont-ils plus familiers que d'autres Africains, à cause des pèlerinages effectués tous les ans depuis des siècles à la zaouïa Tijaniyya de Fès par les Sénégalais musulmans membres de cette confrérie soufie.

— Tout c'que j'veux, c'est qu'les Sénégalais s'tiennent à distance, fulminait Yazid.

Ils étaient tous gênés. Mais ils faisaient semblant de rien. Yakabo ravalait sa fureur et laissait Rahhal lui trouver une autre machine. Qamareddine s'arrangeait la plupart du temps pour leur laisser sa place, et il allait s'asseoir près de Yazid. Les deux filles adjuraient Yakabo de laisser tomber, et il se laissait convaincre. Mais Rahhal l'avait surpris plusieurs fois à regarder Yazid de travers. Et les yeux du Nigérian au long cou brillaient de haine et d'indignation.

S’ils tombaient un jour sur le cadavre de Yazid baignant dans son sang en travers de l’avenue Dakhla, Yakabo ne serait sans doute pas loin. Y avait pas à tortiller. Quant à Yazid, même quand les choses étaient réglées et les trois Africains installés loin de lui, il continuait de déblatérer. Comme pour se justifier. Mais avec sa vulgarité innée, en s’adressant à toute la salle de sa voix de stentor, comme s’il était imam et qu’il prêchait du haut de sa chaire, sans même devoir se lever :

— Comprenez-moi bien. J’suis pas raciste et j’pète pas plus haut qu’mon cul. Dieu nous protège. Mais mes frères, l’odeur d’ces scarabées, j’la supporte pas. Ils puent la sueur, ça m’donne le tournis. J’y peux rien.

Puis il se tournait vers Qamareddine et demandait avec un sourire insidieux :

— Dis-moi Qamareddine, c’est quoi déjà l’nom du poète qui a dit : *N’achète pas d’esclave sans un bâton pour lui* ?

Nullité, c’est tout ce que tu as retenu de ce qu’on t’a appris quand tu étais gamin ? C’est Al-Mutanabbi, espèce de fumier. Et c’est à moi que tu devrais demander ça, pas à Qamareddine, pensait Rahhal.

Yazid était loin de savoir que Rahhal était diplômé de lettres arabes. Mais nul n’ignorait le célèbre poème d’Al-Mutanabbi. Tous ceux qui avaient fréquenté l’école publique dans les années 1970 et 1980, et jusqu’au milieu des années 1990, connaissaient ce poème et avaient appris ses vers avilissants. Et tous les élèves marocains noirs de peau s’étaient brûlés au feu de ce poème dont leurs camarades se servaient pour les torturer. Comme si le ministère de l’Éducation nationale s’était efforcé de semer dans la conscience de chaque enfant son aune de graines de racisme. Dieu te pardonne, Al-Mutanabbi, Dieu te pardonne :

L’esclave n’est pas un frère pour l’homme libre et pieux
Même s’il est né en habits d’homme libre.
N’achète pas d’esclave sans un bâton pour lui,
Tout esclave est impur et source d’ennuis.

Mais Yazid n’avait jamais appris ce poème et il n’en savait qu’un seul vers. Il n’était pas raciste, parce que “les scarabées aussi font partie de notre univers”. Son seul problème, c’était l’odeur :

— J’la supporte pas, mon vieux. J’y peux rien. Ça m’donne envie de vomir.

Quoi ! Envie de vomir ? Et qui est-ce qui cause ? Le roi de l’hygiène ? Mr. Propre en personne ? Et l’odeur putride de tes pieds nus qui suent, quand tu t’permets, connard, sans aucun égard pour les autres, d’enlever tes chaussures puantes pour les aérer ? Ça t’fait pas gerber ? Tu vois pas qu’il y en a qui fuient leur ordi juste après que t’as enlevé tes godasses, à cause des effluves nauséabonds que dégagent tes chaussettes fétides dans tout l’cyber ?

Mais Rahhal avait pris l’habitude de garder ses pensées pour lui. Quand il s’agissait de Yazid, il demeurait impassible. Il gardait le silence. Et pendant la nuit, tout reprenait son cours normal. Il se levait pour aller se planter devant le fils de Moulay Ahmed Malkha. Il envoyait valdinguer son ordinateur d’un seul coup, l’appareil s’envolait au-dessus de leurs têtes et allait s’écraser au plafond, avant de retomber en éclats qui s’éparpillaient par terre. Il lui arrachait des mains sa tasse de café et la lui renversait sur le crâne, avant d’agripper le voyou par le col de sa chemise et de lui asséner une volée de coups. Rahhal visait le visage de son adversaire en rugissant, après avoir perdu le contrôle de son poing qui s’abattait mécaniquement sur sa proie, et il ne prêtait aucune attention au sang chaud qui fusait de la bouche de Yazid, de son nez et de sa tête. Yazid hurlait comme un chien blessé. Les filles criaient, Fadwa, Samira, Amélia, Flora, et même Asma, la serveuse du café Milano, dont Rahhal ignorait quand elle avait rejoint les habituées du cyber dans ses rêves. Elle faisait irruption parmi elles pour participer au combat et se joindre à un concert de hurlements aigus, indigne d’une lionne. Les cris des filles, et les cris de la Lionne elle-même,

s’intensifiaient au moment fatidique où Yazid s’effondrait sur le sol du cyber, inanimé. À ce moment précis, Yakabo surgissait et promenait son regard du corps de Yazid aux filles qui hurlaient. Pas un regard de travers cette fois. Plutôt un regard apeuré et anxieux. Un regard effaré qui semblait dire “tirez-moi de là”. Mais la police ne venait pas l’emmener, ni lui, ni Rahhal. Ou peut-être qu’elle débarquait et l’arrêtait, mais en tout cas, Rahhal n’était plus là. Rahhal s’était réveillé. Il sortait doucement du lit pour ne pas déranger le Hérisson. Il allait dans la salle de bains. Il se lavait les mains. Il les frottait avec la luffa, du savon et de l’eau pour enlever le sang de Yazid, le sang du rêve, afin de mieux dormir après. Pour respirer profondément dans son sommeil et ne pas se tourner et se retourner dans son lit.

Au matin, de retour au cyber, il faisait moins attention aux bêtises de Yazid. Il remettait le compteur à zéro. Allô ? Allôôô ? Une autre conversation théâtrale. Une autre insulte grossière dès la fin du coup de fil. Un commentaire railleur sur un nouveau client. Un accrochage stupide avec Fadwa. Puis la retransmission en direct de tout ce qui se passait sur l’écran devant lui. Mais Rahhal avait décroché. L’Enfant du Peuple n’avait pas le temps de s’intéresser aux sottises de Yazid. Huzami venait de s’exprimer ; il devait renchérir sans tarder.

---

46. Deux équipes de football basées à Casablanca.

OceanofPDF.com

28

Il en était à la moitié de son rêve quand son portable sonna. Peut-être sonnait-il depuis dix bonnes minutes. Or Rahhal, tout occupé à viser le visage de Yazid pour le pilonner, ne l'avait pas entendu. Mais avant l'entrée en scène de la Lionne, ou du moins avant qu'elle ne se mette à hurler, la sonnerie le fit sursauter.

— Allô… bonsoir…

— Bonjour Rahhal, mets-toi tout de suite sur *Hot Maroc*. Tout de suite. Lis les instructions de Huzami et agis en conséquence.

— Mais je suis à la maison, j'peux pas ouvrir le cyber en plein milieu d'la nuit.

— Comment ça tu n'peux pas ? !

— Vraiment désolé, m'sieu Hakim.

— Mais qu'est-ce que j'ai à foutre du cyber ? Que tu l'ouvres ou qu'tu l'ouvres pas, rien à battre. C'est pas mon affaire. J'veux juste que tu t'connectes sur *Hot Maroc* pour bosser. T'as pas d'ordi à la maison ? ! T'as pas internet ? !

— Malheureusement non, m'sieu Hakim. J'ai pas…

— Et qu’est-ce que tu fais d’ton salaire, espèce d’idiot, si tu t’achètes même pas un outil d’travail ? Vraiment, je capte pas.

— En… en vérité… m’sieu Hakim…

— Ne m’explique rien. J’veux pas comprendre. Faut qu’t’agisses dans l’heure. Tu t’mets sur *Hot Maroc* et tu fais plusieurs commentaires. L’Enfant du Peuple, Abou Qatada, et les autres. Faut qu’ils s’y mettent tous. Huzami vous a dicté la marche à suivre. Faut qu’vous la souteniez cette nuit pour qu’les lecteurs trouvent la route dégagée et bien éclairée à leur réveil. Et si tu t’exécutes pas d’ici une heure, j’te garantis pas la réaction du commissaire Eleyyadi demain.

— Mais m’sieu Hakim… et si…

— Raccroche j’te dis. T’as une heure pour t’exécuter, espèce de…

Son Hérisson était recroquevillée sur elle-même, plongée dans un sommeil profond. Ses joyeux ronflements le remplirent de haine, vu l’appel fâcheux qui l’obligeait à retourner au cyber à cette heure. Zut, il était trois heures et demie du matin. L’aube n’était pas loin. Il faillit laisser un mot à Hassaniya pour la rassurer, puis il se ravisa. Je serai revenu avant qu’elle se réveille, se dit-il, j’aurai expédié le boulot en quelques minutes, et je serai là avant que le Hérisson ne se soit retournée.

Il faisait nuit noire. Les éboueurs n’étaient pas encore passés dans l’avenue Dakhla. Leur camion déglingué ne se pointait jamais avant l’appel à la prière de l’aube. En général, son ventre en fer rouillé était trop petit pour contenir toutes les ordures. Il y en avait des tas, éparpillées un peu partout. Les colporteurs qui s’installaient sur les trottoirs juste après la prière de l’après-midi, et exerçaient leur misérable commerce improvisé jusqu’après minuit, laissaient leurs déchets sur place : des cartons, des sacs plastique, et toutes sortes de détritus. Ceux d’entre eux qui auraient pensé à les ramasser n’auraient trouvé nulle part où les jeter. Car les poubelles de la municipalité disséminées le long de l’avenue se remplissaient et

débordaient tout de suite, de sorte que les résidents des immeubles qui tardaient à sortir leurs ordures ménagères les déposaient à côté des bennes, puis sur le trottoir, comme ça, à tout-venant. Une odeur pestilentielle s'en échappait. À partir de maintenant, Rahhal, tu devrais pulvériser un insecticide dans les coins du cyber, pour éviter les nuages de mouches et de moustiques du matin.

En dehors des poubelles, et à l'exception d'une voiture qui fila en vitesse, la rue était tout à fait vide, sombre et inquiétante. Le cœur de l'Écureuil battait violemment. Poule mouillée, va ! Ton cœur va jaillir de derrière tes côtes ! Rahhal s'était mis à courir vers le cyber, quand il aperçut trois silhouettes qui se mouvaient dans les ténèbres de la rue. Au nom de Dieu, le généreux, le miséricordieux. Dis, je cherche refuge auprès du Créateur. Que Dieu me protège du mal qu'il a créé. Qu'il me protège de Satan.

Mais ces spectres en travers de ta route sont-ils des êtres d'argile et d'eau, ou des suppôts de Satan ? Tiens, tiens, ces silhouettes sombres te sont familières. Très familières même. Ce sont celles d'Amélia et Flora, Rahhal, avec une autre fille un peu plus grande, une *Africano* elle aussi. Rahhal se précipita vers les filles. Comme s'il les appelait au secours dans la nuit d'encre de l'avenue. Amélia… Amélia… Les filles aperçurent l'Écureuil qui courait vers elles. Amélia et Flora vinrent à sa rencontre. L'autre non. Elle recula, effrayée, et se colla à un des poteaux du Milano. On dirait que tu lui as fait peur, l'Écureuil.

Amélia titubait comme si elle était saoule. Elles sont toutes les deux saoules, Rahhal. Et bien trop maquillées. Que ces deux chevrettes sont mignonnes ! Des beautés. Comment se fait-il que tu ne les remarques qu'aujourd'hui ? Dieu tout-puissant, tu découvres dans les ténèbres ce que le jour t'a caché.

La jupe d’Amélia était très courte, et les énormes seins de Flora jaillissaient presque de l’échancrure de sa robe de soirée, courte aussi et profondément décolletée. Leur amie, grande et mince, n’échappa pas non plus au radar de l’Écureuil. Elle portait un pantalon blanc qui moulait ses fesses étroites, et un chemisier rouge qui la serrait et laissait deviner ses petits seins. Ses longs cheveux teints au henné flottaient sur ses épaules. Ils étaient plus longs que ceux d’Amélia et Flora.

Les deux jeunes filles accompagnèrent de gloussements égrillards et de commentaires dans leur langue un Rahhal embarrassé, jusqu’à ce qu’il ouvre le cyber, entre, et referme sur lui la porte à clé. Puis elles se dirigèrent en titubant vers la gazelle noire effarouchée. Quant à Rahhal, il alluma toutes les lumières, y compris celle des WC. Ainsi rendit-il au cyber déserté son atmosphère familière. Et à peine la lumière chuintait-elle aux quatre coins de la pièce qu’il retrouva son équilibre. Il alluma l’ordinateur, se mit sur internet, et alla immédiatement sur *Hot Maroc*. En direct. Où es-tu Huzami, où es-tu ? Car je vole vers toi, loyal et féal, prêt à ratifier toutes les infos que tu as postées.

OceanofPDF.com

29

Exclusif.

Top secret.

Le scoop s'étalait en première page du journal électronique : "Réunions à huis clos de politiciens émérites et de personnalités nationales, en vue de créer un nouveau parti qui transformera la scène politique marocaine. *Hot Maroc* révèle en exclusivité les noms des fondateurs."

L'article était long cette fois, et riche en détails.

"Selon des sources fiables, un certain nombre d'éminentes personnalités nationales et de politiciens et syndicalistes des plus distingués se réunissent discrètement depuis six mois, à raison de deux fois par mois, afin d'établir les principales directions du nouvel organe politique, qui ajoutera une dimension spéciale au paysage des partis de notre pays, et sortira la nation de l'état d'inertie politique que nous connaissons actuellement."

La nouvelle était de taille, et inattendue. Mais la liste des noms laissa Rahhal muet et lui coupa la chique. Qui aurait imaginé que Moha Sanhaji, un ancien haut cadre de la Sûreté de l'État à la retraite, tendrait la main à deux militants de gauche endurcis, Saïd Bourkadi et Kamal Aoufi, qui avaient été condamnés à la prison à perpétuité, avant de bénéficier de la

grâce royale au début du règne du jeune souverain ? Deux anciens ministres qui avaient abandonné la politique au temps de Hassan II pour se consacrer aux affaires et à la finance, et qui réapparaissaient en tête de liste sur *Hot Maroc*. Le militant amazigh Idir n'aït Bihi, directeur du centre culturel berbère Tafoukt. Sallam Ould Kh'dij, un ancien chef du front Polisario, revenu dans la mère patrie au milieu des années 1990, en réponse à l'appel du défunt roi : "La patrie pardonne et absout." Quoi ? Le cheikh Abou Ayyoub Mansouri ! Qu'as-tu fait de ton Dieu, auguste cheikh, pour côtoyer maintenant Omar Nouri, un féroce défenseur des droits des homosexuels ? Il y avait aussi la célèbre chanteuse Salima Ahmed. Je ne pense pas qu'elle se soit souciée de respecter le caractère sacré de vos glorieuses sessions, elle qui est célèbre pour ses jambes d'albâtre, ses minijupes, et sa façon de minauder quand elle parle. L'ancienne star d'athlétisme, Hadi Amiri, illumine lui aussi la liste. Bravo, bravo…

Mais impossible semble-t-il de fermer le robinet de surprises. Tenez, celle-ci par exemple, Fatima Raoui, leader socialiste qui a quitté son parti il y a environ six mois, et dont la démission a fait grand bruit et donné lieu à moult interprétations dans la presse nationale, son nom brille aujourd'hui au milieu de la liste. Que fais-tu ici camarade, aux côtés d'un truqueur d'élections professionnel comme Hamad Zougui, et d'un populiste de la droite pourrie, Kamal Attouna ? Est-ce que j'ai bien dit *droite pourrie* ? Mais c'est votre journal, très chère camarade, qui nous a habitués à user de cette expression dès qu'on parle d'Attouna et de ses semblables.

Ah, Rahhal ! On dirait que tu es en retard. Les commentaires de tes copains sont excellents et jouent tous la même partition. Bravo et félicitations au nouveau numéro. Vise un peu ce qu'a écrit Ghita d'Errachidia. Le commentaire du Sahraoui. L'intervention de la Fille du

Nord. Quant à ton rival irascible, Abou Sharr Ghifari, il a renoncé à ses controverses militantes et à ses colères acides pour enfiler cette fois la casquette du sage :

“Les lecteurs de *Hot Maroc* connaissent tous mon opinion sur les partis de ce pays. Car je suis de ces jeunes Marocains frustrés qui ont rejeté la politique et les politiciens, et déserté en masse les partis et leurs sièges, leur défection constituant leur ultime et ferme résolution, face à une série d’échéances électorales dénuées de toute crédibilité. C’est ainsi que je ne peux aujourd’hui qu’applaudir toute initiative susceptible de nous rendre une lueur d’espoir, et de sortir la scène politique marocaine de l’état de paralysie et d’inertie dans lequel elle s’enlise.

Les socialistes ont perdu ma confiance quand ils ont renié leurs principes (alors qu’ils avaient acquis des responsabilités dans le gouvernement de la manigance – euh pardon, de l’alternance), quand ils sont devenus plus féroces que les libéraux les plus extrêmes, et qu’ils ont orchestré avec un enthousiasme inégalé la vente des biens du peuple, et le transfert des institutions nationales aux étrangers et aux chanceux. Au temps de la lutte, ils nous bourraient le crâne avec des slogans qui prêchaient la nationalisation et dénigraient la privatisation, appelaient les masses à se méfier des institutions internationales, de notre bourgeoisie *comprador*, et du libéralisme sauvage. Mais à peine se sont-ils retrouvés au gouvernement aux côtés de Hassan II en 1998, qu’ils se sont transformés en bons élèves du Fonds monétaire international, et ont soutenu la plus importante opération de transfert des institutions du secteur public qu’ait jamais connue l’histoire du Maroc moderne.

Les communistes ont perdu ma confiance quand ils ont demandé en masse pardon à Dieu, et quand le pèlerinage à La Mecque est devenu une condition essentielle pour accéder au poste de secrétaire général du Parti, au point que le titre de hadj au sein de leur comité central est devenu plus prisé

que le titre de camarade. J’ai même entendu dire qu’ils ont demandé le portefeuille du ministère du *Habous* et des Affaires islamiques lors de la formation du gouvernement actuel.

Et bien sûr les derniers sur lesquels il faut parier ce sont les islamistes, à qui tu parles de développement et de ses enjeux et qui évoquent le paradis et ses douceurs, à qui tu parles de corruption et de despotisme et qui évoquent l’enfer et la Géhenne, et à qui tu parles de démocratie et qui t’ordonnent d’obéir à ceux qui nous gouvernent. Et dès que vos avis politiques diffèrent, qu’il s’agisse d’une idée ou d’une opinion, ils te fourrent dans le même sac que ceux qui encourent la colère divine, les égarés, les athées et les laïques, et te traitent de barbare, de racaille et de plébéien, un de leurs cheikhs pouvant aussitôt se porter volontaire pour répandre sur toi l’anathème ou verser ton sang, si leurs calculs politiques l’exigent. Même la démocratie pour eux n’est pas plus qu’une formalité qu’ils abordent avec pragmatisme, et rien d’autre qu’une monture qu’ils enfourchent pour qu’elle les conduise au pouvoir. Et dès que leur affaire est faite, ils brandissent sous les yeux de leurs ennemis et de leurs alliés la carte du rapprochement avec Dieu, de la foi en son jugement, et de l’application de la charia, et scandent leur slogan préféré : « Ni élection, ni constitution ! La parole de Dieu et de son messager, c’est assez. »

Notez que j’ai parlé des islamistes, des socialistes et des communistes, mais pas des partis du makhzen sortis du ventre de l’administration marocaine à l’époque de Hassan II, car ces partis-là ont perdu leur autorité depuis des lustres, et personne ne leur veut plus ni du bien ni du mal. Qu’espérer de ces partis qui tout au long de leur existence n’ont pris aucune décision politique en dehors de celles qu’on leur enseignait ou qu’on leur dictait ? Des partis qui attendaient toujours des signes d’en haut. Et même quand leurs dirigeants se disputaient les postes et les responsabilités, ils continuaient de se réfugier, comme des volailles égarées, dans le poulailler

– le bureau du ministre de l'Intérieur de Hassan II – pour se plaindre à lui, se chamailler, réclamer et pleurnicher, jusqu'à ce que le grand manitou les départage selon son humeur et son bon vouloir, au mépris des lois, des règlements et des décisions qu'ils avaient ratifiés lors de leurs congrès bidon.

Vu l'état pitoyable des partis existants, je ne peux qu'applaudir sincèrement le nouveau numéro. Donnons-lui l'occasion de présenter ses lettres de créances aux Marocains et de leur proposer son projet et sa vision. Nous pourrons alors l'accepter ou le rejeter. Je promets d'être le premier à le dénigrer sur *Hot Maroc* s'il rejoint les rangs des autres partis, et s'avère être aussi trivial qu'eux. Mais donnons-lui d'abord sa chance. Et reconnaissons à l'élite qui l'a fondé ses vertus. Car elle aura au moins jeté un pavé dans notre mare politique stagnante."

Ah, Abou Sharr… Ton commentaire est parfait de chez parfait. Je ne peux que te saluer mon ami. Ayons l'esprit sportif. Je te tire mon chapeau. Parce que tu as tout dit et que tu ne m'as rien laissé à ajouter. Mais pourquoi ajouterais-je quoi que ce soit ? Je vais simplement te paraphraser. Mettre tes remarques à ma sauce. Dans la langue familière de l'Enfant du Peuple, avec ses pitreries chères au public. Abou Qatada, lui, consacrera le nouveau numéro avec des citations du Coran et des hadiths du Prophète. Comment ne le ferait-il pas alors que ce parti béni est le seul à avoir su persuader Abou Ayyoub Mansouri, ce cheikh aimé de Dieu, à sortir de son glorieux isolement pour se joindre à lui et participer à la réforme des institutions de ce pays, à la satisfaction du Seigneur des croyants ? Tous mes alter ego répéteront la même chose. Chacun dans son jargon et dans son propre style, selon son humeur. Car ce qui est répété est attesté. Et la pédagogie est affaire de répétition.

OceanofPDF.com

30

Lorsque Yakabo et ses deux copines arrivèrent au cyber vers midi, Rahhal était plongé dans la lecture des commentaires, ébloui par la direction qu'ils avaient prise. Il ne s'aperçut donc pas de la présence des trois *Africanos*, et ne leur prêta au début aucune attention. Le scoop du nouveau numéro était l'occasion rêvée de faire le procès des partis marocains. Ils avaient tous mordu à l'hameçon. Les islamistes n'avaient ménagé aucun effort pour saper les socialistes, les communistes et les laïques. Les démocrates progressistes s'étaient mis à l'affût des calomnies des islamistes, rassemblant des preuves de corruption dans leur approche idéologique et d'abus religieux, dénonçant leur étroitesse d'esprit et les doubles normes qu'ils imposaient. Les commentateurs de la gauche radicale étaient aussi au rendez-vous, et assénaient des coups douloureux, sous la ceinture parfois, aux partis socialistes qui s'étaient vendus au makhzen et avaient trahi les principes et le sang des martyrs.

Voilà comme sont les Marocains. Il suffit de leur indiquer la marche à suivre pour qu'ils t'emboîtent le pas comme une troupe d'aveugles. Du temps où tu faisais le trajet la nuit entre le cyber et le quartier Mouassine, dans les taxis collectifs bondés de Jemaa el-Fna, les conversations se déroulaient toujours de la même façon. Il suffisait qu'un passager lance une

phrase, comme ça au hasard, pour que tous les autres entonnent la même ritournelle. Si l'un disait "Les temps sont durs, et ça va de mal en pis", les autres s'empressaient de dénoncer la dégradation des lieux et des circonstances présentes. Mais s'il disait "Beau pays que le nôtre, et aimé de Dieu", les autres rivalisaient pour énumérer les charmes de la nation et dénombrer ses splendeurs.

Dans les taxis, les bavardages n'en finissent jamais. Les gens s'y entassent à six : deux sur le siège avant à côté du chauffeur, et quatre à l'arrière. Et ils trouvent malgré tout l'envie de papoter. Quand un taxi stoppe au feu rouge, il se projette vers l'avant, pour s'avancer un peu et gagner un mètre ou deux, de sorte que le chauffeur ne voit plus le feu. Toutes les voitures en première ligne font la même chose. Et le Seigneur n'ayant pas donné aux Marocains d'yeux dans le dos, ce sont les klaxons des voitures de derrière qui se chargent de les prévenir que le feu est passé au vert. Parfois certains malappris appuient à fond sur le klaxon. Tuuuut ! Tuuuut !… Et le taxi de s'insurger et de vitupérer : "Qu'est-ce qu'ils ont ces abrutis ? Ils veulent s'envoler ou quoi ?" Et ses ouailles de renchérir : "Ah mon frère, les gens n'ont plus de patience… Dieu nous garde, ils courent tous comme des rats… Les gens sont d'venus fous, Dieu nous conduise à bon port… De toute façon, on n'va jamais que là où Dieu nous mène…" Ils jouent tous la même partition. Répètent tous la même chose. Tous d'accord avec le chauffeur. Tous croyants. Tous – quelle coïncidence – sont soudain indulgents, patients, disciplinés et peu pressés.

Quand le taxi arrive en deuxième ligne, sa main se pose machinalement sur le klaxon pour avertir les voitures de devant que le feu est passé au vert, et leur réaction n'étant pas toujours immédiate, il fulmine : "Tu l'vois c't animal, il nous fait une sieste là-bas… tu crois qu'y s'bougerait !" Et les commentaires de fuser : "Ça, c'est sûr, il pionce comme si la rue était à

lui… Il s’fiche bien des gens qui sont pressés ou qui ont quelqu’chose à faire…” Tous critiquent, tous protestent, comme si la minute que l’indolence du conducteur de devant leur ravit durait une éternité.

Et toi Rahhal, tu constates que les commentaires du matin sur le nouveau parti ne se démarquent pas des grandes lignes tracées par Huzami et sa clique la nuit précédente. Bravo l’Enfant du Peuple. Bravo Abou Qatada.

Il leva les yeux de l’écran, se frotta les paupières et promena un regard satisfait sur le cyber. Les *Africanos* avaient pris leur place près de Qamareddine. Il se souvint du pas chancelant d’Amélia la veille et sentit un grand sourire s’épanouir en lui, sans atteindre ses lèvres. Ah, Amélia ! Comme tu es mignonne, ma chevrette ! Mais les deux filles étaient absorbées par leur conversation. Seul Yakabo se retourna et lui jeta un regard trouble. Ce n’était pas le regard incendiaire et hostile qu’il lançait à Yazid de temps à autre. Ni le regard inquiet de ses rêves. Mais un regard vague et indécis. Où il y avait de la faiblesse et de l’incertitude. Quelque chose comme du désir. Quelque chose de féminin. Mince alors, Rahhal ! Comment ne t’en es-tu pas aperçu plus tôt ? C’est elle ! Enfin, lui. La gazelle noire effarouchée. La grande gazelle mince au long cou. La gazelle qui s’est cachée. C’est lui. Comment cela a-t-il pu t’échapper, l’Écureuil ?

OceanofPDF.com

III. LA COMÉDIE ANIMALE

OceanofPDF.com

1

Comme si la ville n’était plus la ville. Comme si une main invisible avait transformé le cyber, les rues et tous tes points de repère à ton insu, Rahhal. Jusqu’ici, tu allumais l’ordinateur, et tu te perdais pendant des heures dans ses profondeurs bleutées. De Facebook à *Hot Maroc*. De *Hot Maroc* à Facebook. Mais quand tu as levé les yeux ce matin-là pour les ouvrir sur le monde alentour, l’endroit n’était plus le même. L’avenue n’était plus l’avenue. La ville n’était plus la ville. Comme si tu étais un des Sept Dormants d’Éphèse, Rahhal. Combien de temps as-tu passé dans cette caverne virtuelle ? Sors de ton terrier, l’Écureuil, et va explorer le monde autour de toi.

Mais sortir n’est pas aussi facile qu’avant. Tu te rappelles la grande avenue qui était là ? Où est-elle, Rahhal ? Comme si quelqu’un l’avait pliée, mise dans sa poche, et s’en était allé. Qui a enlevé la rue de là, et installé ce souk ? On dirait la place Jemaa el-Fna. Partout, le vacarme règne. Les clameurs des marchands. Les cris des enfants. Les klaxons des voitures. Une fête d’étreintes collectives. Et impossible de les éviter. Vagues après vagues qui s’entrelacent. Devant le cyber des Lionceaux de l’Atlas, les passants se bousculent à grands coups d’épaules dans un corridor étroit, la plus grande partie du trottoir étant envahie par les vendeurs à l’étalage qui

proposent manteaux, pulls, jeans et même sous-vêtements féminins, en passant par les chaussures de sport, les chaussettes et tout un choix de parfums. Derrière les étals, aux endroits normalement réservés au stationnement des voitures, s'alignent les marchands de fruits. Figues de Barbarie, oranges, prunes, raisins, pastèques, pommes ou grenades selon la saison. Puis les vendeuses de pain et de crêpes *baghrir* ou *msemmen*. La rue a beau compter plus d'une boulangerie moderne, le pain des colporteuses est semble-t-il meilleur. Il y a aussi les marchands de jus de fruits, les carrioles des vendeurs de sandwiches à la saucisse, d'épis de maïs bouillis, et de soupe d'escargots aux herbes. Les passants font leurs emplettes au milieu des embouteillages, sirotent un jus frais, ou mangent un sandwich parfumé au gaz d'échappement, malgré la cohue. Et parce que les voitures ne peuvent renoncer à leurs droits, elles se garent directement derrière les étals, en travers de la rue. Parfois, l'avant d'une voiture frôle la croupe d'une femme qui marchande un kilo de raisin ou de grenades, et une querelle éclate que le marchand tente d'étouffer, en adjurant la cliente furibonde et le conducteur maladroit de maudire le diable et de prier le Prophète, "parce que l'heure tourne, chacun f'ra c'qu'il doit faire, il faut juste un peu d'patience, voilà tout". Et parce que les vendeurs à l'étalage ont planté leurs tréteaux un peu partout sur l'avenue, et qu'ils se sont installés jusque sur les arrêts d'autobus – des dégagements auparavant utilisés pour prendre ou déposer les passagers sans gêner la circulation –, les chauffeurs de bus de la ligne 12 qui dessert l'avenue Dakhla sur toute sa longueur ont capitulé. Ils ont commencé par proposer à ceux qui voulaient descendre de le faire au début de l'avenue, pour pouvoir s'élancer ensuite à une vitesse suicidaire sur la route encombrée, afin que personne ne les arrête et ne monte avant que le bus n'ait quitté l'avenue Dakhla. Mais les gens s'étant aperçus de la ruse, ils se sont mis à protester en masse, comme

une milice bien entraînée, pour les forcer à s'arrêter. Ainsi la circulation s'immobilise-t-elle pendant de longues minutes, parfois plus de dix, en attendant que montent les passagers.

Ah, Rahhal, ce n'est plus l'avenue Dakhla que tu as connue. Même l'avenue Hassan-II dont part l'avenue Dakhla, cette avenue que tu empruntais avec Hassaniya du temps de Mouassine, à mobylette d'abord puis avec sa voiture, n'est plus la même. Quand les Français l'ont tracée en 1940, ils l'ont appelée avenue du Haouz. Elle part de Bab Doukkala, une des plus anciennes portes de la médina à côté de laquelle la gare routière a été aménagée, sur la place. Elle coupe l'avenue Mohammed-V devant la poste centrale du Guéliz, et passe devant l'office régional de mise en valeur agricole du Haouz. Elle continue vers la gare ferroviaire et le Théâtre royal en coupant le boulevard Mohammed-VI – ex-avenue de France. Et elle s'étire vers Douar Laâskar, l'ancien quartier industriel, puis vers Massira et Douar Iziki.

Dans les années 1940, les Français ont planté des centaines d'arbres sur ses trottoirs. Une double rangée de ficus sur chacun. C'étaient des arbres au feuillage dense, bien établis. Leurs branchages s'entrelaçaient, et la municipalité se chargeait de les élaguer, de sorte qu'ils formaient un long corridor luxuriant et protecteur qui s'étendait sur des kilomètres. Le but était d'ombrager le chemin qu'empruntaient les légions d'ouvrières et d'ouvriers qui vivaient en médina et sortaient par Bab Doukkala pour se rendre à pied, en groupes, aux usines de conserve d'abricots et d'olives de Douar Laâskar. L'ombre épaisse des ficus les protégeait du soleil et de la chaleur, à l'aller comme au retour. Mais les génies à qui on a confié les affaires de la ville ces dernières années ont décidé de se passer définitivement des trottoirs, et des arbres qui les ombrageaient. Ils ont massacré les ficus sur la route d'Essaouira, les jacarandas sur la route de Casablanca, et la palmeraie qui entourait la ville. Bien que sous le

protectorat les Français aient promulgué une loi spéciale qui protège les palmiers de Marrakech et interdit de les arracher, sauf autorisation spéciale, et avec obligation de les transplanter ailleurs, la mafia de l'immobilier a trouvé d'autres méthodes. Elle s'emploie à brûler des centaines de palmiers dattiers, de nuit, en versant de l'essence sur leurs racines fibreuses et en y mettant le feu. Le délit est enregistré et la plainte déposée contre X. Et quelques mois plus tard, de tristes immeubles poussent là où poussaient les palmiers. *Ô Marrakech, rose parmi les palmiers*, dit la chanson. Dieu accueille Ismail Ahmed dans sa miséricorde. Tu te souviens de cette chanson, Rahhal ? Une de celles qui t'emplissaient de fierté quand elles caressaient ton oreille le matin, sur le chemin de l'école Al-Antaki, dans ton enfance. Une chanson sur Marrakech. Une ville qui n'était pas encore la tienne parce que tu habitais alors à Aïn Itti, à l'extérieur des remparts, avant que tu ailles vivre avec ton oncle Eyyad dans le quartier Moukef. Mais la ville aujourd'hui t'échappe. Elle échappe à tout le monde. Peut-il y avoir une ville sans arbres ? Marrakech est en train d'assassiner ses arbres. Le massacre continue et personne ne proteste. Les bulldozers ont envahi l'avenue Hassan-II et se sont mis à arracher de façon anarchique les énormes ficus. Le but est d'élargir les rues et de les ouvrir aux hordes de voitures. Et que le souffle des arbres laisse place aux odeurs de pneus. Bienvenue à Marrakech. La ville qui s'est débarrassée de ses trottoirs, de ses arbres et de ses allées ombragées, pour qu'il y ait plus de voitures dans ses rues. Et plus de klaxons. Tut tuuut… Tut tuuut…

Même le cyber a changé, Rahhal. Depuis ce matin où Houyam a surgi, suivie d'Imad qui tirait par le bras un inconnu, et où tu as senti qu'il allait se passer quelque chose d'important. Tes genoux se sont mis à s'entrechoquer, et tu n'as pas pu te lever. Tu étais cloué à ton siège. Heureusement Houyam, d'ordinaire à cheval sur certains détails protocolaires, ne te regardait pas. Comme si tu n'étais pas là. Ou comme si tu faisais partie des meubles. Mais

tu t’attendais au pire. Allaient-ils te chasser d’ici ? T’avaient-ils trouvé un remplaçant ? Heureusement, Yazid était absent. Que serait-il arrivé si Houyam l’avait trouvé là, prenant de haut les clients, lui ce nain, drapé dans sa *deraâ* marrakchie, fumant sa clope en crânant, un café devant lui ? Elle aurait pété un plomb, la visite aurait tourné à la bagarre, et tu aurais été une de ses premières victimes, l’Écureuil. Mais Dieu t’a sauvé. Même les *Africanos* qui sont toujours à trois sur un ordinateur n’étaient pas là. Juste Qamareddine, Salim, le duo de l’Étoile de Marrakech, et une bande d’élèves du lycée Massira dont certains utilisaient les autres postes, pendant que leurs copains attendaient leur tour. Le cyber bouillonnait, mais la situation était sous contrôle. Imad s’avança vers Rahhal, lui serra rapidement la main, et revint vers l’inconnu qui était occupé à mesurer la pièce avec Houyam. Ce soir-là, Hassaniya lui apprit qu’Imad et sa femme avaient l’intention d’agrandir le cyber des Lionceaux de l’Atlas.

— Agrandir le cyber ? Mais comment ? Est-ce qu’ils comptent y ajouter un bout en empiétant eux aussi sur la rue ?

— J’en sais rien. J’ai entendu Houyam dire qu’ils allaient agrandir le cyber. J’lui ai pas d’mandé de détails.

Le lendemain, l’inconnu revint avec trois ouvriers.

Ils demandèrent à Rahhal de fermer le cyber à partir de la fin de la semaine, pour une période de dix jours, pendant laquelle il devrait rester avec eux sur le chantier. Mais en moins de six jours à peine, ils avaient construit à mi-hauteur de la pièce une mezzanine en bois assez spacieuse pour accueillir six ordinateurs.

Pour respecter l’intimité de chacun, les menuisiers avaient installé de jolies cloisons en bois travaillé entre chaque poste. La mezzanine donnait sur le rez-de-chaussée, et on y accédait par un escalier, en bois lui aussi.

L’atmosphère du cyber en fut transformée. Il semblait moins spacieux et plus encombré. Yazid saisit au vol cette nouvelle occasion de charrier Rahhal :

— Mon vieux, faut qu’ils doublent ton salaire. Tu gères plus un cyber, mais deux !

Qamareddine compara ce nouvel espace au bus touristique à impériale qui circule dans les rues de Marrakech, comme à Londres :

— J’suis d’accord avec toi, Yazid mon frère, faut qu’ils doublent la paie de Rahhal, parce que le v’là maint’nant qui conduit un bus à deux étages comme les bus des Anglais, et faut qu’ils le payent en livres sterling !

Quant à Fadwa et Samira, elles ne firent aucun commentaire. Elles échangèrent seulement un regard complice, et gravirent l’escalier en silence.

OceanofPDF.com

2

Yazid lut l'article, et n'en crut pas ses yeux. *Hot Maroc*, dans sa glorieuse majesté, daignait parler de la rue Dakhla. Il s'écria :

— Branchez-vous, l'malheur d'votre père, branchez-vous sur *Hot Maroc* ! Dans la rubrique "Société" ils parlent des p'tits salopards qui envahissent notre avenue. Visez un peu le titre : "Les vendeurs à l'étalage occupent l'avenue Dakhla et bloquent la communication" (il voulait dire bien sûr, la circulation).

Les cris de Yazid perturbèrent l'Enfant du Peuple qui était tout occupé à commenter la colonne de Na'im Marzouq. Mais Qamareddine intervint :

— Ceux-là, ils s'sont trompés avec le nom d'leur site. Ils ont mélangé le français et l'anglais. Ils auraient dû mettre *Hot Morocco*, parce que *hot* c'est un mot anglais. Ça veut dire *chaud*. Hotmail par exemple, ça veut dire "courrier chaud". "Maroc chaud" en anglais, ça s'dit *Hot Morocco*, pas *Hot Maroc*.

— Ce s'rait pas ta cervelle qui chauffe à vouloir nous donner des l'çons maint'nant ? T'es d'venu prof ou quoi ? Va t'faire foutre, toi et ton angliche bancal. Au moins eux, ils donnent des nouvelles, pas comme les autres sites de merde qui trouvent une connerie quelconque et qui y ajoutent "presse" pour faire bien. Crottepresse. Proutpresse. Cacapresse. *Hot Maroc*, c'est des

vraies infos. Et y a pas qu'les infos. Même les commentaires mettent du baume au cœur. Y a une espèce de fils de pute – l'Enfant du Peuple il s'appelle – qui est hyper fort. Attention l'danger. J'lis toujours ses commentaires. Un *maâllem*. Un artiste. Avec des arguments tordus de mort. Et d'ailleurs, il peut tirer dans la lucarne et… buuutttt ! Mission accomplie !

Yazid en personne, Rahhal ? Yazid ? Le voilà qui admet – avec sa verve magistrale – qu'il fait partie de ta clique de lecteurs et d'admirateurs ! Le croirais-tu si tu ne l'avais pas toi-même entendu ? Mais qui dit qu'il t'admire, toi ? Il admire l'Enfant du Peuple. Les commentaires de l'Enfant du Peuple. L'Enfant du Peuple, l'observateur génial qui touille la merde sur *Hot Maroc*. Mais pas toi, Écureuil apathique.

Les habitués du cyber lisaient fièrement l'article consacré à l'avenue Dakhla sur *Hot Maroc*. L'illustre site s'intéressait enfin à eux. Même s'il s'agissait d'un reportage anonyme. Même s'il parlait du chaos qui régnait sur l'avenue. Et des vendeurs à l'étalage, ces marchands ambulants qui avaient cessé de colporter pour annexer le trottoir, chacun occupant un espace bien à lui pour étaler sa marchandise. Ainsi que de la ruralisation que connaissaient Marrakech et ses nouveaux quartiers. Mais la seule mention de l'avenue Dakhla sur *Hot Maroc* leur suffisait pour se rengorger. Qamareddine suggéra donc à tous les clients du cyber d'y aller de leur commentaire, et Yazid renchérit :

— Absolument, tout l'monde doit écrire quelqu'chose, y compris ce rat… dit-il en montrant du doigt Rahhal, accompagné par les gloussements de Qamareddine et des filles. Parce que si on s'y met tous, notre p'tit groupe et l'avenue Dakhla s'ront encore plus célèbres sur la scène nationale. Et qui sait, p't-être que cette série d'commentaires éveillera la curiosité et l'intérêt de l'Enfant du Peuple, et qu'il nous f'ra la surprise du siècle en parlant d'la rue Dakhla.

Rahhal ignora les rires qui fusaient. Il plongea son regard dans l'écran de l'ordinateur, et rédigea à la hâte un commentaire idiot de trois lignes qu'il signa "Rahhal du cyber". Mais il décida au fond de lui de ne pas combler le désir de Yazid qui aurait voulu lire l'opinion de l'Enfant du Peuple sur l'avenue Dakhla. L'imbécile, s'il était un peu plus poli, je l'aurais gratifié d'un commentaire inoubliable !

Les autres étaient tout occupés à poster leurs remarques qu'ils jubilaient de voir apparaître successivement à l'écran. Ils étaient tous dans le jeu, enchantés d'y participer, à l'exception de Nisrine. Comme si l'affaire ne l'intéressait pas. Mais bien évidemment que ça ne l'intéressait pas ! Car Nisrine ne s'intéressait ni à l'avenue Dakhla, ni aux Lionceaux de l'Atlas, ni à l'Enfant du Peuple. C'était une hôte de passage. Elle apparaissait comme la pleine lune pendant deux nuits, puis disparaissait pendant un mois ou plus. Elle avait un compte sur Yahoo et un profil Facebook qu'elle consultait à la hâte dès son arrivée au cyber, avant de naviguer sur des sites scientifiques, sans doute médicaux. Rahhal avait étudié le sujet avec soin et en avait déduit qu'elle faisait médecine et que c'était une Berbère d'Agadir. Il supposait qu'elle avait de la famille ici, à Massira, à qui elle rendait visite de temps à autre. Et quand elle était là, elle venait au cyber des Lionceaux de l'Atlas deux fois par jour.

Tous les garçons du cyber attendaient les visites de Nisrine avec impatience. Une jeune fille de petite taille, mais à la démarche fière et assurée. Habillée jeune, à la mode, avec un goût exquis. Un petit corps adorable. Svelte et harmonieux. Un visage cuivré radieux. Une chevelure noire brillante qu'elle attachait toujours en chignon haut sur la tête, comme une couronne sombre qui accentuait sa prestance. Des seins fermes comme deux grenades. Bondissants comme deux poulains, qu'elle laissait galoper librement sur son torse, sans soutien-gorge. Et dont le décolleté de la robe soulignait explicitement la rondeur. La taille mince, les hanches pleines, et

des cuisses tendres que révélaient les jupes courtes, offrant leur pâleur crémeuse aux regards en coin. La salive des affamés coulait. Mais Nisrine était ailleurs. Aussi petite que toi Rahhal, et que Yazid. Cependant elle n'était pas comme vous rongée par un sentiment d'infériorité. Elle ne cherchait pas à faire oublier sa taille en se redressant de façon comique comme ton copain. C'était pour sûr une Berbère d'Agadir. En paix avec elle-même, avec son petit corps. Elle ne désirait rien de plus. Elle souriait à Rahhal avec gentillesse en entrant. Et elle le saluait, aimable, en partant. En dehors de ses bonjours et au revoir, elle enfourchait ses vagues électroniques et naviguait loin du peuple du cyber et de *Hot Maroc*. Toutes les tentatives de Yazid pour éveiller son intérêt avaient échoué. L'exubérance même avec laquelle il avait parlé du reportage de *Hot Maroc* sur l'avenue Dakhla lui était dédiée. Il faisait des pieds et des mains pour attirer son attention, mais en vain. Il ne lui restait plus qu'à faire le poirier et agiter ses fesses en l'air comme un clown pour qu'elle s'aperçoive de sa présence. Mais Nisrine était ailleurs. Elle ne faisait pas exprès de vous ignorer. Jamais de la vie. Mais elle ne se souciait pas de vous, ni du vacarme environnant qui ne semblait pas la déranger. Elle était complètement coupée du monde. Son esprit naviguait dans les royaumes virtuels, et seul son corps appétissant était là parmi vous. Dévorez-le donc de vos yeux affamés, misérable horde de loups !

Or Yazid était sans doute d'un autre avis. Un jour, il sortit sur le trottoir et se mit à fumer nerveusement. Il marmonnait entre ses dents, l'air furieux. Quand Nisrine quitta le cyber, il profita de la foule dense pour se frotter contre elle. Elle ne réagit pas. Elle pensa sans doute que le geste n'était pas voulu, et elle ne réagit pas. Elle attendait de pouvoir fendre la cohue et traverser, quand il remit ça, brutalement cette fois. Elle le regarda,

stupéfaite. Elle semblait choquée par son comportement. Mais Yazid ne se contenta pas de se frotter à elle. Il tendit la main et lui pinça la fesse, puis il releva sa robe et lui mit une claque sur la croupe en s'écriant :

— Cache un peu ton cul, salope !

— Quoi ! s'exclama-t-elle, incrédule. Comment oses-tu, espèce de chien ?

— Le chien, c'est ton père. J'te dis d'cacher ton cul et d'couvrir tes jambes et tes nichons.

— Qu'est-ce que tu racontes espèce de malade ?

— J'te dis qu'des putasses dégueulasses comme toi, on en veut pas chez nous. Personne ici tolère tes trucs de pute.

— Mais de quoi tu causes, espèce de nul ? Comment tu peux m'parler comme ça ? Et qui t'a donné le droit d'me toucher ? Comment oses-tu porter la main sur moi ? Tu permettrais à un inconnu de peloter ta sœur, espèce de moins que rien ?

— Dieu merci, j'ai pas d'sœur ! ricana Yazid nerveusement en promenant son regard fourbe sur les badauds qui s'étaient attroupés devant l'entrée du cyber et observaient la scène.

Il s'assura qu'ils étaient tous de connivence, l'œil fuyant et lâche, à la fois curieux et dans l'expectative. Mais pas réprobateur.

— Ah t'as pas d'sœur ? Mais quel âne ce type… Alors ta fille, mon vieux ? Ta tante ? Ta mère ? T'accepterais qu'un inconnu pince le cul d'ta mère en pleine rue ?

— Quoi ? Espèce de pouffiasse ! Comment oses-tu parler d'ma mère comme ça ? Y a toi et moi ici, qu'est-ce que ma mère vient faire là-d'dans ?

Yazid avait du mal à imaginer la scène. Quelqu'un qui tripoterait l'auguste derrière de Lalla Battoul dans la rue.

— Ma mère, c’est trop pour toi, pouffiasse, bien trop pour toi ! hurla-t-il, hystérique, avant de lever la main et d’asséner à la fille une gifle retentissante.

Nisrine n’avait pas vu venir le coup. Elle promena un regard hébété sur le petit groupe qui observait la scène en retenant son souffle. Elle n’entendit pas un mot de commisération. Pas un murmure. Personne n’eut un geste pour calmer les esprits. Elle resta là, des larmes chaudes et silencieuses coulant de ses grands yeux écarquillés. Elle resta là estomaquée quelques minutes. Comme hypnotisée. Elle essaya vainement de comprendre. De répondre. Mais ses forces la trahissaient. Elle était impuissante. Totalement impuissante. C’étaient tous des salauds, celui qui l’avait giflée, et ceux qui l’approuvaient en silence. Qui l’encourageaient par leur silence. Vous êtes tous des salauds, hurlait-elle de tout son être sans émettre un son. Brusquement, elle se détourna et s’éloigna à grands pas en sanglotant. Elle ne revint plus jamais. Rahhal s’attendit à voir la police débarquer au cyber, les proches de la jeune fille lancer ensemble l’assaut sur le quartier, ou un membre de sa famille apparaître, même quelque temps plus tard. Mais la fille ne semblait pas s’être plainte à quiconque. Ni à la police, ni à d’autres. Elle avait ravalé son humiliation et disparu.

Quant à Yazid, cette altercation rehaussa son prestige au cyber, au café Milano, et même d’un bout à l’autre de l’avenue Dakhla. Même Mahjoub Didi, qui évitait tout contact avec les clients de la boutique, se planta devant son ordi et le salua chaleureusement. Il loua sa virilité et le félicita d’avoir pris l’initiative de châtier le vice de sa propre main, et de ne pas avoir craint de faire triompher la vérité en blâmant ce qui était blâmable.

OceanofPDF.com

3

Comme si tu ne la connaissais pas, Rahhal. On dirait que cette Houyam que tu as créée se dissocie progressivement de toi, comme elle s’est dissociée de son modèle, Asma. Elle s’est affranchie de tous les liens qu’elle avait avec toi et les autres. Houyam aujourd’hui n’a plus rien à voir avec la serveuse du café Milano, ni avec la jeune étudiante qu’elle était au début. Houyam est devenue une star, l’Écureuil. Et tu as sous le nez la preuve de ta capacité à la promouvoir. Il suffit de constater que le nombre de ses amis a atteint le plafond des cinq mille personnes qu’autorise Facebook, sans parler des centaines d’autres qui consultent sa page. Et parce qu’elle ne cesse d’être sollicitée, tu es obligé de consacrer plusieurs heures par mois à élaguer son jardin facebookien et à assainir ses bassins. Ton premier boulot est d’identifier les paresseux qui s’accrochent en silence, et ne mettent ni likes ni commentaires. De les supprimer, et de les remplacer par de nouveaux profils que tu choisis avec soin sur la liste d’attente. Parce que Houyam ne supporte pas les voyeurs inactifs. D’autant qu’il y en a des dizaines qui attendent à la porte. Tous ceux qui ne participent pas sont chassés de son royaume facebookien sans le moindre regret.

Houyam est en train de s’éloigner de toi, l’Écureuil. Autant tu as tendance à t’isoler et à haïr les feux de la rampe, autant la fille semble-t-elle les aimer et ne jamais vouloir les quitter. Son obsession pour les likes est presque maladive. Elle les compte quand elle arrive et quand elle part. Elle est même prête à inventer tout ce qui est susceptible de récolter des likes et de les multiplier. Elle gaspille une partie de ton temps précieux à chercher des proverbes éloquents, des pépites philosophiques profondes et des poèmes célèbres. Parfois elle sort à son peuple facebookien des mises à jour puissantes, avec des points de vue bizarres destinés à provoquer, afin d’attiser le débat sur son mur et d’y décupler les commentaires. Le peuple de Houyam est sélectionné avec soin. Il comprend des écrivains et des poètes, des artistes et des journalistes, ainsi que des personnalités du monde politique et économique, de sorte qu’un personnage comme Imad Katifa est classé, selon les critères électroniques de Houyam, dans le groupe des gens ordinaires à qui elle concède une place, selon un quota précis qui représente une garantie de diversité et une impulsion démocratique au sein de son bienheureux royaume.

Dans un moment de lassitude, Houyam faillit quitter Facebook. Enfin, pas exactement. Elle eut envie d’annoncer son départ. Elle voulait défier l’ennui. Et essayer de sortir de la dépression qui la tenaillait à l’époque. Elle publia abruptement une note d’adieu : “Comme votre affection m’a rendue heureuse, chers amis de cette oasis bleue électronique ! J’ai partagé avec vous bien des idées et des pensées, baignant dans votre amour et le flux de vos effusions. Mais je pense aujourd’hui que le temps est venu de me retirer doucement. Je tiens compte de considérations très personnelles que je préfère garder pour moi. Mais je ne voulais pas vous trahir et me retirer sans vous avertir et vous embrasser un par un. Permettez-moi donc, chers amis, de m’en aller, et de vous souhaiter une heureuse existence virtuelle, fût-ce sans la présence de votre amie Houyam.”

Rahhal n’imaginait pas que la fausse annonce du départ de Houyam provoquerait un tel tollé. Car ce fut un véritable concert de lamentations. Non… Houyam… non… Comme si elle était leur mère et qu’ils allaient être orphelins. S’il existait sur Facebook un espace réservé aux manifestations, il y en aurait eu une des plus virulentes. Tous commentèrent. Même les voyeurs. Même certains cadavres que Rahhal attendait de balancer dans les terrains vagues virtuels à la première occasion, sans élégie funèbre ni rituel d’inhumation, même ceux-là ressuscitèrent et supplièrent Houyam de revenir sur sa décision. Comme si elle était Gamal Abdel Nasser. Ce chef d’État égyptien qui ayant subi une défaite cuisante avait voulu démissionner, mais pour lequel tout son peuple sans exception était descendu spontanément dans la rue pour manifester en masse et lui demander de rester. Non, Houyam. Ton peuple a besoin de toi. Il ne peut pas se passer de toi. Il ne saura pas digérer l’amertume de la défaite si tu n’es pas là. Non, Houyam. Non…

Houyam n’eut plus d’autre choix que de se plier au désir de son peuple et de répondre aux supplications des foules : “Quand j’ai pris la décision de me retirer, j’étais sous l’emprise d’un sentiment de frustration, de dépression et d’inutilité. Et en effet, comme vous l’avez constaté, j’ai été absente trois jours entiers, au cours desquels je n’ai pas ouvert Facebook. Il est vrai que ma santé mentale s’est améliorée – grâce en soit rendue à Dieu –, mais ma décision était prise. Or en revenant aujourd’hui jeter un dernier coup d’œil à ce mur avant de l’abattre à jamais, j’ai eu la surprise d’y trouver vos commentaires et vos messages privés. Plus de trois mille personnes qui me demandaient de rester. Un truc incroyable. Je ne savais pas que vous m’aimiez autant. Aussi, laissez-moi vous dire ceci : Jamais, chers amis, jamais à partir de ce jour, je ne pourrai vous quitter. Car vous

êtes ma famille, mes proches, mes amis. Houyam restera toujours parmi vous. Elle ne supporte plus l'idée de vous abandonner. Alors, merci, merci, vous êtes fantastiques !"

Et parce que les élans de joie et d'allégresse célébrant le retour de Houyam sur la toile se succédèrent pendant plus d'une semaine sur son mur, Rahhal, qui était très pris par *Hot Maroc* à ce moment-là, n'eut ni le temps ni l'énergie de faire face à un si soudain déferlement d'émotions de la part du peuple de la Lionne, ni n'eut-il les moyens de répondre à ce débordement de sentiments et cet afflux de commentaires touchants.

Mais *quid* des photos, l'Écureuil ? Ta mémoire te trahit ? Comment as-tu pu oublier ça ? Quand Asma est venue au cyber, la première fois, elle avait plus de dix photos sur elle. Elle en a envoyé cinq à l'adresse mail italienne, et c'est celles avec lesquelles tu as ouvert cette page au tout début. Mais *quid* des autres ?

Rahhal consulta ses archives. Oui. Effectivement. Tu as sept autres photos non publiées dans ton escarcelle, l'Écureuil. Car Asma t'en a apporté douze exactement. Tu as posté celles prises dans le salon de l'hôtel. Les plus affriolantes et les plus sexy. Mais il y en a aussi de très belles prises dans les jardins. Deux d'entre elles montrent Houyam sous un autre visage. Plus innocente, plus authentique. Le corps si excitant fait relâche un moment et passe au second plan, le photographe se concentrant sur les traits du visage et les expressions. Les sentiments de gêne, de surprise, d'appréhension face à son aventure, la vague peur que lui inspire Talios, la honte de poser ainsi, tout ça se reflète dans ses yeux, et donne à son regard un charme particulier. Cette photo-là montrera Houyam sous un jour nouveau et enflammera les rangs de son peuple facebookien. Si tu ne les as pas choisies la première fois, c'est sans doute parce qu'elles n'étaient pas assez provocantes. Mais elles sont vraiment belles, Rahhal, et elles feront un joli cadeau-surprise de Houyam à son peuple, ces fans qui festoient,

heureux qu’elle ait changé d’avis et qu’elle soit revenue. Ainsi Rahhal posta-t-il les photos prises dans les jardins l’une après l’autre, et le mur s’embrasa de nouveau.

OceanofPDF.com

4

Don Quichotte ?

Tu as dit Don Quichotte ?

Don Quichotte était grand, Qamareddine. C’est vrai qu’il était mince, mais il était aussi très grand. Yazid est petit et râblé. Comment l’un peut-il te faire penser à l’autre ? Mais Qamareddine se fichait des hauteurs et largeurs, ce qui l’intéressait, c’était Sancho. Ce surnom lui était venu à l’esprit depuis que Yazid était apparu avec un zouave qui le suivait comme son ombre, et il s’était mis à propager ce sobriquet au cyber, en l’absence de Yazid, bien évidemment. Même si Rabeh, costaud et de taille moyenne, ne ressemblait en rien à Sancho, physiquement du moins. Sûr que personne au cyber n’avait lu Cervantès. Mais Fadwa, Samira et Salim avaient vu la série de dessins animés en version doublée – *Don Quijote de la Mancha*. Et ils savaient de quoi parlait Qamareddine.

Mais où le Don Quichotte de l’avenue Dakhla avait-il déniché ce zouave, soumis et asservi, qui attendait Yazid sans broncher devant la porte du cyber pendant des heures ? Une attente qui ne fut pas vaine. Car moins d’un mois plus tard, Yazid lui dégota un petit boulot dans le voisinage. Vendeur de cigarettes à l’unité et gardien de vélos. Là-bas, au milieu d’une petite rangée de bigaradiers plantés de façon anarchique, à gauche du café Milano,

Yazid improvisa un parking pour vélos et mobylettes. Rabeh ne se tuait pas à la tâche du matin au soir. Il travaillait seulement quand il y avait un match de foot. Et comme les rencontres se firent de plus en plus fréquentes, son rythme de travail prit une certaine ampleur. Principalement quand les accros du ballon rond se réunissaient dans les cafés. Surtout les fans de la Liga d'Espagne. Tout le monde suivait la Liga dans les cafés de l'avenue Dakhla. Tous les cafés retransmettaient désormais les matchs en direct, et on pouvait aussi en regarder des extraits en différé le lendemain matin. En quelques années, chaque café de l'avenue Dakhla s'était créé une clientèle particulière. Le café Hanafi, par exemple, était pour les entrepreneurs du bâtiment et leurs clients. Le café Tayseer, pour les concessionnaires de voitures d'occasion. Matin et soir, des véhicules de modèles différents étaient alignés devant. Certains vendeurs entraient presque dans le café en voiture, pour que les revendeurs et les clients potentiels puissent les inspecter sans quitter leur chaise. Le café de l'Espoir était le repaire officiel de la jeunesse associative. De jeunes écrivains et dramaturges, qui se considéraient comme l'avant-garde du quartier. Et comme il n'y avait pas de maison des jeunes à Massira, leur groupe érudit se retrouvait tous les jours au café. Quand ils montèrent la troupe de théâtre Al-Masar, et une chorale dédiée aux chansons engagées, le café de l'Espoir servit véritablement de siège à ces deux nouvelles structures associatives. Tout naturellement, ce café-là était exposé aux raids de la police, qui embarquaient de temps à autre les jeunes artistes militants au commissariat, sous l'accusation de trafic de drogue. Le café Farid el-Atrache, que trois magasins seulement séparaient du café de l'Espoir, était considéré comme le fief du plus grand trafiquant de drogue du quartier, Omar Bouri. Ce café recevait lui aussi les visites régulières de flics et d'informateurs. Non pour le prendre d'assaut et procéder à des arrestations, mais pour se procurer de quoi voir des éléphants roses auprès d'Omar Bouri, à un tarif préférentiel.

Après minuit, les jeunes voyeurs du quartier montaient à l'étage, où on passait des films pornos à un public toujours affamé. Le Milano, lui, était le repaire favori des professeurs du lycée Massira, et d'une élite de fonctionnaires qu'on pouvait qualifier de respectables ; cependant, depuis que Talios y avait élu domicile, au temps où son étoile montait, et que s'y étaient infiltrés les dealers et ceux qui voulaient émigrer par voies détournées, le Milano s'était transformé en un "nid à racailles", comme disait Asma. Mais aujourd'hui, tous les cafés de l'avenue Dakhla ressemblaient à des tribunes de stades de foot, quasiment identiques. Un vaste terrain qui s'étendait tout le long de la rue. Le propriétaire du Milano était un fan du Real Madrid, aussi obligeait-il le serveur qui aidait Asma l'après-midi à porter le maillot de l'équipe du Real pendant son service. Pourtant, la majorité des clients était pour le Barça. Mais il régnait en général au Milano un minimum de démocratie et il y avait au moins une possibilité d'interaction entre les supporters des deux équipes. Au café Farid el-Atrache, la situation était beaucoup plus tendue. Omar Bouri, qui avait visité Barcelone dans les années 1980, et jurait qu'il y avait rencontré l'amour de sa vie, avait interdit l'accès du café aux supporters du Real. Omar Bouri était l'arbitre des lieux et celui qui y avait le dernier mot. Aussi, même le patron avait-il été contraint d'embrasser le culte catalan contre son gré.

Avec une discipline étrange, Rabeh se plantait devant le Milano, prêt à fournir la cigarette de la bonne marque à qui voulait, puis il retournait à son poste, remplissant ainsi ses deux tâches. Un œil sur les vélos, un autre sur les clients du café. Des nuages de fumée planaient au-dessus des spectateurs, ça criait, ça jurait. Les clients fumaient, commentaient et insultaient les joueurs. Ils étaient tous experts en foot. Spécialistes de haut niveau. Ils expliquaient les plans tactiques tout en fumant, toussant, crachant. Ils en savaient tous plus que les entraîneurs et évaluaient mieux la

partie que les arbitres, et ils critiquaient les joueurs et leur indiquaient – mais trop tard – le trajet le plus court vers le but adverse et les meilleurs moyens d'exploiter les occasions manquées.

Il est vrai que la plupart d'entre eux ne pratiquaient absolument aucun sport, ni le football, ni le basket-ball, pas même la marche. Mais ils avaient tous l'esprit sportif. Certains pouvaient vous faire un rapport exhaustif sur le championnat d'Espagne des cinq dernières années, en incluant tous les détails de la trajectoire des équipes, de la meilleure à la plus humble. Et c'était à qui pouvait citer par cœur le nombre de millions d'euros que coûtaient les transferts des joueurs de la Liga, alors qu'eux fouillaient leurs fonds de poches pour s'offrir un misérable café. Des sportifs virtuels, seulement à travers l'écran, et côté spectateur. Mais pour être honnête et ne pas dénigrer les amateurs de foot, tous les Marocains vivent leur vie en long et en large à travers l'écran. Un écran de télévision, ou un écran d'ordinateur. Ils connaissent tous les pays du monde grâce aux programmes touristiques ou de voyages. Toutes les nationalités grâce à Facebook. Ils sont accros aux débats politiques télévisés, et participent volontiers à des discussions politiques houleuses sur Facebook, mais ils sont détachés de la vie des partis de leur pays. La plupart d'entre eux tiennent à leur virginité politique comme de chastes vierges. Voilà pourquoi ils votent rarement aux élections.

La vie est ailleurs. Là-bas. À l'écran. Buuuttt !

La partie fait rage et le commentateur se lâche comme d'habitude dans des rimes douteuses : "Zinzins, tous zinzins sur l'terrain… Messi le gredin… nous met dans le pétrin… Et le r'voilà m'sieu dames, Messi le génie, qui nous réjouit, le r'voilà face au gardien d'but… et… et d'une entourloupe… il décroche la coupe !"

Mais Rabeh ne s’intéressait ni aux coupes ni aux championnats. Il était là pour bosser. Il avait quitté Taddart, un village berbère oublié du monde au sommet du mont Tichka, pour chercher un emploi à Marrakech. Il avait été accueilli par un proche, le gardien de l’immeuble où habitait Moulay Ahmed Malkha, y avait rencontré Yazid, le fils de ce dernier, et s’était mis à travailler pour lui. Il était content de sa nouvelle situation, et jouer le rôle de Sancho ne l’ennuyait pas le moins du monde.

OceanofPDF.com

5

Ibrahim Tanoufi ?

Incroyable !

Quelque chose ne collait pas dans cette histoire.

Rahhal relut l'entête pour vérifier. Le nom de Tanoufi y figurait toujours, en sa qualité de rédacteur en chef du journal *Moustaqbal*. Mais ce qui s'était passé était inconcevable. Comment l'homme pouvait-il être l'objet de tant de critiques en première page de son propre journal ? Rahhal n'y comprenait rien. Ce même article avait d'abord paru dans le *Moustaqbal* avant d'être repris le lendemain par *Hot Maroc*. Et Huzami n'avait pas bronché à ce propos. Aussi, ni l'Enfant du Peuple, ni Abou Qatada n'étaient intervenus. Ni non plus Abou Sharr et ses ouailles. Aucun d'eux n'avait commenté. Laissant le champ libre aux revanchards historiques, crapules toujours prêtes à mordre dès qu'une victime est abattue devant eux. Si tu tues la vache, les bouchers accourent. Et *Hot Maroc* abritait une armada de bouchers, armés de couteaux électroniques toujours prêts à l'emploi.

Mais les coups de Na'im Marzouq étaient ceux d'un boxeur professionnel. Qui frappe et blesse, sans faire couler le sang. Il attaquait son directeur sans fournir une seule petite information sur l'objet de sa critique, et sans en révéler le secret. Clins d'œil et œillades, allusions et insinuations.

L’ésotérisme de la poésie moderne s’était faufilé dans l’article de Na’im ce matin-là. La critique en soi était exhaustive et accablante. Quel crime mystérieux avait perpétré Ibrahim Tanoufi pour mériter une telle cruauté ? Et quelles en seraient les conséquences ? L’homme était sans doute très occupé par ses projets, et n’avait donc dû voir le numéro qu’après sa parution. Mais pour sûr, on allait l’entendre.

Rahhal attendit l’inévitable réaction. La parution du numéro suivant, sans la célèbre colonne de Na’im Marzouq. Un communiqué annonçant le licenciement de Na’im du journal *Moustaqbal*. Ou au moins une mise au clair de Tanoufi, ou des excuses de Na’im pour l’article injurieux dans lequel il avait démoli son patron.

Ni l’un, ni l’autre. Rien, pendant les quatre jours où Rahhal acheta ledit journal, tôt le matin, avant d’ouvrir le cyber. Ni infos, ni commentaires. Comme si rien ne s’était passé. Le cinquième jour, Rahhal tomba sur un entrefilet, au bas de la une, à gauche. Un communiqué signé par Ibrahim Tanoufi en personne. Quelques lignes brèves. Ni explication, ni clarification. Il se contentait de s’excuser de façon vague et incompréhensible. Ibrahim Tanoufi s’excusait auprès de l’État, du gouvernement, de la société, et de ses lecteurs fidèles d’une faute secrète et mystérieuse. Au haut de la page trônait Na’im Marzouq, comme d’habitude. Il commençait sa chronique en parlant d’une divergence d’opinions qui n’avait rien changé à l’amitié, et expliquait que le repentir était une vertu – il parlait bien sûr des excuses de Tanoufi en bas de page. Na’im ne manquait pas de décrire son directeur comme un homme généreux et un patron libéral, réputé pour son ouverture d’esprit, avant de louer le journal *Moustaqbal*, ses éditeurs et rédacteurs, et d’affirmer qu’il était un des rares journaux, pas seulement au Maroc, mais dans le monde entier, qui tolérait

que des gens y expriment des opinions différentes, même quand il s'agissait des membres de l'équipe du journal, dans un esprit parfaitement démocratique et responsable. Point final.

Tu y comprends quelque chose, Rahhal ? Tu y comprends quelque chose ?

Rahhal se remit sur *Hot Maroc* pour relire l'article dans lequel Na'im Marzouq crucifiait son directeur, dans l'espoir d'y trouver, parmi les commentaires, un indice, une étourderie, une lumière minuscule qui aurait éclairé certaines zones d'ombre de cette énigme, mais il eut la surprise de voir qu'une main invisible avait tout effacé. Tout, y compris les commentaires. Comme si l'article n'avait jamais été publié. Ou qu'il n'avait jamais été écrit du tout.

Tu y comprends quelque chose ?

Quand les choses t'échappent, Rahhal, tu écopes de migraines terribles. Comme si un aigle te bouffait la tête. La déchiquetait de l'intérieur. Ah, ta curiosité te perdra, l'Écureuil !

Rahhal ferma *Hot Maroc* et se traîna jusqu'à Facebook. Il était d'humeur massacrante. Il décida donc de s'en prendre aux habitants du royaume bleu. Non, Rahhal, laisse tomber Houyam et sa clique. Et oublie le Perroquet Insomniaque. Tu as d'autres ambitions pour lui. Heureusement, il avait un autre profil sous la main : Mounir Raji (jeune poète, vingt-cinq ans, prof d'histoire géo). Un garçon réservé, intervenant peu sur Facebook. Il avait pourtant réussi à gagner l'amitié d'un bon nombre d'internautes. Mais aujourd'hui, Mounir, tu vas leur montrer l'envers du bouclier. Non, ce ne serait pas la guerre. Seulement des attaques rapides, destinées à gâcher la bonne humeur des gens, comme les mystérieuses excuses de Tanoufi ont gâché la tienne ce matin.

Gaza est assiégée par l'armée israélienne. Le nombre de martyrs croît de jour en jour. Et la plupart des victimes sont des civils et des enfants. Une raison de plus d'assiéger toi aussi tes ennemis, Rahhal. *Cerne l'assiégeur, il le faut ; frappe l'agresseur, il le faut*[47]. Rahhal, *alias* Mounir, ouvrit son fil d'actualités. La charmante actrice Bahija Sourour avait changé sa photo de profil. Elle posait dans une robe de soirée courte, très élégante. La jolie photo était signée du nom d'un photographe français. Les amis de Bahija et ses admirateurs la complimentaient avec des likes ou des commentaires qui louaient son talent, sa beauté, et la qualité du cliché. Mounir se glissa parmi eux et décocha sa flèche empoisonnée : "Une question innocente mes amis : vous appartenez tous à notre société marocaine traditionnelle et authentique, Dieu merci. Alors, permettriez-vous à vos sœurs de sortir dans la rue dans une robe aussi indécente ? Le corps féminin, honoré par le Créateur qui l'a consacré, n'est-il pas dégradé par une telle tenue ? Je voudrais une réponse honnête, sans hypocrisie ni complaisance."

Ah, en voilà un autre. Le fameux écrivain Issam Ellouzi participe actuellement à un important symposium intellectuel à Beyrouth, et a été photographié à cette occasion en compagnie de plusieurs penseurs arabes. Voilà une proie facile, Mounir. Ne la laisse pas filer. "Des enfants meurent à Gaza, pendant que des intellectuels à la mode se prennent en photo dans des hôtels cinq étoiles, et repassent leur même disque rayé devant des chaises vides dans des salles climatisées, avant de recevoir leur gratification pour leur précieuse participation, en dollars, s'il vous plaît. Honte à vous, monsieur. Vous taire aurait été plus honorable, au lieu de provoquer notre ire avec ces symposiums futiles, et ces photos qui documentent fidèlement votre humiliante trahison de notre communauté, en ce périlleux moment de notre histoire. *Dieu nous suffit ! Quel excellent Protecteur*[48] *!*"

Mais où est l’amour de ta vie, Rahhal ? Où est ton ami fidèle et compagnon de route Wafiq Dera’i ? Il semble avoir disparu depuis quelque temps. Ah, non, le voilà. Il a juste changé sa photo de profil. Sur la nouvelle, le poète est coiffé d’un keffieh palestinien, et fait le V de la victoire, tandis que derrière lui flotte le drapeau de la Palestine. La photo est extraite d’un nouvel album posté sur son mur il y a seulement deux jours : Photos de la manifestation organisée à Marrakech, en solidarité avec les enfants et les habitants de l’enclave de Gaza. Mounir aurait quitté la tribu électronique de Wafiq en quête d’une autre proie, si Rahhal ne l’avait retenu quelques instants.

— Tu n’peux pas passer sur le mur de Wafiq Dera’i sans chier d’ssus, ou du moins pisser d’ssus, Mounir.

— Mais l’mec est solidaire des gosses de Gaza, ça va être dur de…

— Solidaire ? Solidaire mon cul ! Pousse-toi, imbécile, et laisse-moi faire.

“Les maisons s’écroulent sur la tête des habitants de Gaza et, vous, vous organisez vos défilés spectaculaires dans les rues de la ville le dimanche matin, au nom de la solidarité avec leurs pieux martyrs. De quelle hypocrite solidarité parlez-vous ? Vous n’en avez pas marre de vos éternels slogans ? Vous n’êtes pas fatigués de participer à des manifestations hypocrites qui n’ont aucun effet, ni aucun écho ? Vous adorez les guerres faciles, les guerres joyeuses. La guerre des slogans et des V de la victoire devant les caméras. La guerre des photos. Feuillette à nouveau ton album, monsieur le poète, et tu verras toi-même comme tu as l’air ridicule avec ton odieuse façon de fixer l’objectif. Ton sourire hypocrite, ton faux V de la victoire, alors que c’est de défaite qu’il s’agit en ce moment. Des enfants meurent à Gaza et, vous, vous prenez des photos stupides et vous échangez des likes et

des compliments. Vous n’avez pas honte ? Moi si mon frère, vos photos et vos commentaires hypocrites me font récuser les poètes et les militants de ce pays.”

Ta migraine est passée, Rahhal ? Oubliés Tanoufi, Na’im Marzouq et leurs secrets ? Assez rigolé, on dirait. Mais ne laisse pas partir Mounir avant de l’emmener sur la page de Houyam. Pas pour commenter ses dernières mises à jour, ni pour encenser sa beauté, mais pour l’enquiquiner un peu. Un commentaire agaçant, ni offensant ni insolent, et dans une langue respectueuse, mais qui contribue juste à insuffler un peu de chaleur et de vitalité sur la page de la Lionne. Houyam, comme d’habitude, ne s’abaissera pas à répondre, quant à ses adorateurs et admirateurs, ils se déchaîneront contre toi. Avec Houyam, je te garantis au moins que tu ne seras pas rayé de la liste d’amis, et qu’elle ne te bloquera pas comme s’est empressé de le faire cette pute de Bahija Sourour.

---

47. Vers extrait du poème de Mahmoud Darwich (Palestine, 1941-2008), intitulé “Le masque est tombé”.

48. Coran, sourate III, verset 173 – La Famille de ‘Imran.

OceanofPDF.com

6

Yazid n’avait pas pensé que son “plan d’enfer”, élaboré à l’occasion de la fête du Sacrifice, se solderait par un tel désastre. Ce fut pourtant le cas, malheureusement. L’idée de ce plan lui avait germé dans la tête lors d’une conversation anodine avec Rabeh, où il avait découvert que son acolyte savait égorger un mouton.

— Égorger égorger ?

— Égorger, dépecer et découper.

— Découper aussi ? s’étonna Yazid.

— Bien sûr, faut bien l’découper !

— C’est vrai, Rabeh, la découpe, c’est l’plus important. Découper l’mouton, c’est plus important qu’l’égorger.

Sinon, qu’est-ce qu’une famille aurait fait de la bête suspendue au milieu de l’appartement, dans le patio, ou sur la terrasse, le jour de l’Aïd ? Il fallait bien la découper pour que la maîtresse de maison puisse la mettre au frigo.

— Eh ben oui, découper aussi.

— Super, Rabeh ! Super !… Mais t’as besoin de combien d’temps pour tout faire, égorger l’mouton, le dépecer et l’découper ?

— Moins d’une heure pour égorger et dépecer. Mais pour la découpe, faut attendre que la bête sèche. Le mieux c’est d’le faire le lendemain.

— J’comprends. Il t’faut combien d’temps déjà pour égorger et dépecer ?

— Moins d’une heure.

— Disons une demi-heure, par exemple ?

— Non… pas une demi-heure… plus longtemps, c’est sûr… mais pas une heure.

Les yeux de Yazid s’illuminèrent. Il se rapprocha de Rabeh et lui murmura à l’oreille :

— J’vois pas pourquoi tu veux r’partir au bled, Rabeh. Ton voyage à Taddart te coût’ra plus d’argent qu’il t’en rapportera. L’prix du trajet, l’prix des réjouissances, et toutes les autres dépenses qu’on prend pas en compte. C’est pour ça que j’te propose de passer l’Aïd avec nous. Tu squattes la piaule de ton cousin, en bas de l’immeuble. Tu lui dis d’saluer pour toi ta famille, et tu lui confies un p’tit quelqu’chose pour tes parents, histoire qu’ils aient leur part d’satisfaction. Quant à toi, ta part de viande est garantie. Aux frais d’ton frère Yazid. Tu vas rester là, *inchallah*. C’qu’on mangera chez nous le jour d’la fête, tu l’mang’ras avec nous. Mais faut qu’tu restes ici. On aura du pain sur la planche.

Et ainsi fut fait.

Yazid accrocha sur la devanture du cyber une annonce joliment calligraphiée qui disait : “Avis aux résidents de Massira. Boucher expérimenté pour égorger, dépecer et découper votre mouton. Abattage le jour de la fête, et découpe garantie le lendemain. Réservez dès maintenant. Note : Téléphoner au numéro suivant (…)” et il inscrivit son numéro de portable. Il mit la même annonce sur son mur de Facebook.

Dès le matin suivant, son portable ne cessa de sonner. Plusieurs personnes de Massira I, Massira II et même Massira III, voulurent réserver ce jour-là et dans l’heure. Les appels se multipliaient et on se bousculait pour un rendez-vous. Yazid donnait la priorité aux résidents des immeubles de l’avenue Dakhla et des environs du lycée Massira. Les plus près d’abord,

les plus loin ensuite. Pour répondre au plus grand nombre de demandes possible, il réduisit la durée de l'abattage à seulement une demi-heure. Ainsi maximisa-t-il les réservations sur son carnet de rendez-vous.

Avant la fête, il acheta une bonne quantité de foin, d'orge et de luzerne fraîche, et il monta une tente pour Rabeh devant le portail du lycée Massira. Les élèves étaient en vacances, et on pouvait utiliser ce vaste espace sans problème. Ainsi Yazid garantissait-il aux habitants du quartier le fourrage des derniers jours avant l'abattage. Le bénéfice était confortable et l'ambiance à l'optimisme.

Mais le jour de l'Aïd, dès le premier mouton, Yazid comprit que la journée n'allait pas bien se passer. D'abord, ils arrivèrent une demi-heure en retard. Ça, c'était de sa faute. Car Yazid n'aimait pas se lever tôt et ne prenait d'habitude jamais de rendez-vous le matin. Mais le vrai problème, c'est que Rabeh passa environ une heure et demie à égorger et dépecer la première bête. Le pauvre, il avait l'habitude d'égorger les chèvres des montagnes de Taddart. Même les moutons là-bas étaient deux fois moins gros que ce bélier puissant qui lui semblait presque aussi grand qu'un veau. En outre, Rabeh s'était imaginé qu'ils travailleraient ensemble, Yazid et lui, avant de voir son compagnon débarquer dans une djellaba blanche immaculée, avec un saroual traditionnel et des babouches jaunes toutes neuves. Si les gens de la maisonnée à qui appartenait le mouton ne l'aidaient pas, il aurait besoin d'au moins deux heures par bélier. Rabeh baignait dans le sang. Il sua et souffla en luttant avec la première bête pour la faire tomber. Il sua et souffla en essayant de suspendre la carcasse pour commencer à la dépecer. Quant à Yazid, on aurait dit le réceptionniste d'une grosse entreprise. Son téléphone ne cessait de sonner, et il ne cessait d'y répondre. Allô… oui… allô, joyeuse fête… allô, oui on arrive mon frère, on est en route… Une succession d'appels. Brefs. Impatients. Et Yazid de leur expliquer qu'il serait là dans dix minutes. Il disait à tout le monde "Dans

dix minutes”. Et tout le monde attendait. Yazid ne savait que répondre. Et Rabeh ne savait comment achever son quatrième mouton, ses forces l’ayant complètement abandonné. Les clients suivants étaient bien embêtés, coincés dans leurs appartements avec leur bête, de gros béliers qui prenaient la moitié de la pièce. Et ce maudit boucher qui promettait beaucoup mais n’arrivait jamais.

Il n’y avait pas de solution.

Et Yazid étant un chien dépourvu de toute loyauté, il n’hésita pas à éteindre son portable, et à jeter l’éponge, furieux, après la quatrième bête. Rabeh traînait les pieds derrière lui, mort de fatigue. Stupide Don Quichotte, qui avait choisi de se battre contre des béliers plutôt que des moulins à vent. Et infortuné Sancho, qui suivait un maître paresseux et égoïste, ni noble, ni coopératif.

Cependant, ce que Yazid empocha sur le foin et la luzerne, en plus des six cents dirhams qu’il reçut pour l’abattage des quatre moutons, le poussa à investir dans un autre business dont l’idée atterrit soudain dans sa tête comme une bouée de sauvetage. Ce plan-là le dédommagerait de tout ce qu’il avait perdu à cause de Rabeh qui avait été incapable d’abattre les bêtes avec l’efficacité requise.

L’idée était simple. Des mendiantes écumaient les rues et les ruelles de Massira en prétendant être veuves et en quêtant leur part de mouton de l’Aïd pour leurs enfants orphelins. Yazid ne se rappelait plus qui lui avait dit une fois que récupérer la viande dont ces pauvres femmes remplissaient leurs paniers, et la revendre aux célibataires et aux démunis, était raisonnablement lucratif. Il se mit donc à traquer les mendiantes et à parlementer avec elles, Rabeh derrière lui. Il réussit en effet à acheter au plus bas prix les morceaux qu’elles avaient glanés. Il investit pour ce faire tout ce qu’il avait gagné, avant d’avoir réfléchi à où et comment il allait les écouler. Perplexe, il descendit une table en bois vermoulu oubliée sur la

terrasse. Il la couvrit avec un plastique propre et la mit aussitôt devant la porte du cyber. Il y empila au hasard les morceaux de viande, et laissa Rabeh devant cet étal de fortune. Il n'oublia pas de lui apporter de chez lui quelques brochettes froides dans un morceau de pain.

Le pauvre Rabeh resta planté là dans l'avenue Dakhla déserte, pour vendre de la viande de mouton le jour de l'Aïd el-Kebir. Il attendait les célibataires.

Quels célibataires, imbécile ? Quels célibataires ?

Des bouchers saisonniers, il y en avait, pour sûr. Mais c'étaient des professionnels. Ils savaient soigner leur marchandise. Ils avaient de grands réfrigérateurs pour garder la viande au frais pendant quelques jours, en attendant que les célibataires reviennent de leurs villes lointaines ou de leurs villages perdus, à la fin des vacances. Mais quels célibataires espères-tu voir apparaître le jour de la fête ?

Le soir, quand Yazid rentra chez lui avec ses sacs pleins, il s'aperçut qu'il n'y avait pas de place dans le frigo de la maison pour une telle quantité de viande dont l'étalage improvisé en plein soleil avait fané la couleur et gâté la fraîcheur.

Heureusement que Lalla Battoul était experte en viande séchée. Elle entreprit donc de la préparer cette nuit-là avant qu'elle ne s'abîme. Elle mélangea les épices dans un grand récipient, puis se mit à couper la viande en fines lamelles qu'elle jetait dans un seau en plastique rouge, où Yazid pour se rendre utile les saupoudrait de sel et du mélange d'épices. Il aidait sa mère et songeait, le visage sombre, à son plan foireux. Il oublia cette fois de descendre à Rabeh quelque chose à manger. Mais Rabeh ne voulait rien. Ni dîner, ni rien. Il voulait seulement dormir. Il n'était pas furieux contre Yazid. Au contraire, il avait l'impression d'avoir trahi son ami. De l'avoir trahi en n'abattant pas plus de quatre moutons des vingt qui étaient sur la liste, cette liste que Yazid avait préparée pour ce jour de fête avec un

enthousiasme démesuré et un optimisme idiot, car qui aurait voulu attendre un boucher jusqu'au soir, le jour de l'Aïd el-Kebir ? Rabeh était triste aussi de ne pas avoir réussi à vendre sa viande à un seul client. Il était donc épuisé, désolé et confus. Il voulait simplement dormir et rêver de Taddart. D'un Aïd en famille, simple et chaleureux. Là-bas dans la montagne, où on pouvait dire des fêtes qu'elles étaient vraiment joyeuses.

OceanofPDF.com

7

Pour Rahhal non plus, ce ne fut pas vraiment la joie cette année-là. Côté Hassaniya, cela allait de soi. Côté rituel, le gardien de l'immeuble savait manier le couteau. Lui et son fils se chargeaient d'abattre les moutons des résidents dans une atmosphère festive. Ils les égorgeaient dans l'entrée de l'immeuble. Le fils montait ensuite les carcasses à l'appartement de leur propriétaire, immédiatement après le dépeçage. Plus tard, la femme du gardien se chargeait de la découpe. Voilà pourquoi l'homme attendait avec impatience l'Aïd el-Kebir, à cause des revenus que cette fête lui rapportait. Les résidents, eux, trouvaient qu'ils avaient de la chance, parce qu'ils ne couraient pas comme les autres par monts et par vaux le jour de l'Aïd, à la recherche d'un éventuel boucher. Mais pour Rahhal, la fête ne fut pas aussi joyeuse cette fois, à cause d'Abdeslam.

Rahhal lui avait fait porter par Eyyad la somme de trois mille dirhams, obole qu'il allouait à sa famille pour l'Aïd el-Kebir depuis qu'il avait commencé à recevoir son nouveau salaire secret. Le lendemain de la fête, il enveloppa une épaule de son mouton dans un linge blanc, et alla avec Hassaniya présenter ses vœux à ses parents à Moukef. Le couscous les y attendait. Depuis la mort de sa mère, Hassaniya accompagnait Rahhal chez

Halima le Pélican qui les recevait pour le déjeuner. Pour être honnête, le couscous à la tête de mouton que Halima préparait religieusement ce jour-là n'avait pas son pareil.

— Mais où est le père, m'man ?

Halima tourna la tête vers la casserole qui bouillait sur le feu, comme si elle venait de remarquer l'épaisse vapeur qui s'échappait du haut du couscoussier. Eyyad répondit à sa place :

— Il est parti au bled.

— Parti au bled ! Comment ça ? Pour l'Aïd ?

— Oui, il est parti au bled, répéta Halima. Il m'a dit d'te dire que les odeurs du bled lui manquaient. Et il est parti.

Rahhal ne pipa mot. Mais on voyait bien à son air ahuri que la réponse de Halima ne le convainquait pas.

— Fallait p't-être qu'on l'retienne à la pointe de l'épée ? reprit Halima exaspérée. Fallait p't-être qu'on l'attache ? C'est pas une vache pour qu'on l'attache !

— Et il va rester combien d'temps ?

— Il passe la fête et il revient. C'est c'qu'il a dit. Il passe la fête et il revient, répéta-t-elle à cran.

Mais Rahhal, inquiet pour son père, insista. Hassaniya s'était immobilisée dans l'entrée et observait la scène d'un air impassible. Rahhal, debout à la porte de la cuisine, bombardait de questions le Pélican furieux. Et son oncle, à l'intérieur, restait tapi comme un rat. Il fumait sa clope de quatre sous, la fumée du tabac se mêlant à la vapeur du couscoussier et au fumet de la tête de mouton.

Personne ne remit le sujet sur le tapis. Hassaniya, qui malgré toutes ces années se sentait comme une étrangère quand elle était chez Halima, tenait à ce que leur unique visite annuelle se passe dans le calme. Et effectivement, la conversation s'arrêta dans la cuisine. Musique andalouse à

la télévision. Le couscous était délicieux, comme d'habitude. Le *thei* d'Eyyad, trop sucré. Et dès que l'oncle partit à la mosquée pour la prière de l'après-midi, Hassaniya fit un signe à Rahhal, et il se leva aussitôt.

Dans la voiture, elle conduisit en silence, en écoutant la radio. Souhaits traditionnels aux êtres chers à l'occasion de la fête, variétés marocaines et du Moyen-Orient. Rahhal, lui, ne cessait de penser à Abdeslam.

— Ton oncle Eyyad a r'pris son boulot ?

La question abrupte du Hérisson le tira de sa rêverie.

— Non… j'crois pas.

— Moi, je jurerais qu'il l'a repris… J'trouve qu'la maison a beaucoup changé.

— En effet, Hassaniya, elle a beaucoup changé…

— Ces dernières années, j'avais d'jà remarqué l'frigo, le lecteur d'cassettes, le four, la machine à laver. Mais cette fois, tout est neuf. Les tapis. Les meubles. Le carrelage. Et ils ont r'fait les peintures. J'comprends pas !

— En effet, Hassaniya, en effet…

— En effet ? Tu dis ça comme ça, froidement. Mais comment ils font ? D'où ils sortent tout ça ? Moi j'te dis que j'comprends pas.

— J'crois qu'ils ont vendu un bout d'terrain au bled.

— Ils ont vendu un terrain !? Tu m'as jamais parlé d'aucun terrain là-bas.

— Parce que tu m'l'as pas d'mandé. On n'a jamais parlé d'ça. Si tu m'l'avais d'mandé, j'te l'aurais dit.

— Ah, parce qu'il faut que j'te demande pour que tu m'dises ?

Rahhal ne répondit pas. Il garda le silence quelques minutes. Il cherchait, hésitant, une réponse. Quand une lumière se fit dans son cerveau, et qu'il ouvrit la bouche pour relancer la conversation, le Hérisson l'interrompit grossièrement :

— Tu veux pas la fermer maint'nant ? Tu vois pas qu'je conduis ?

Elle monta le son de la radio d’un geste rageur. C’était une chanson andalouse. Abderrahim Souiri et Bajeddoub se renvoyaient des vers de *mouwashah*.

Rahhal se replongea dans ses pensées.

Qu’est-ce que tu as, la Mante ? Que t’a donc fait le Pélican pour que tu t’enfuies à Abda, alors qu’aujourd’hui c’est l’Aïd ?

OceanofPDF.com

8

Seigneurdegloire@hotmail.com

L'adresse mail était bizarre. Quant à l'entête, elle était précédée et suivie par des points de suspension : … *car le Rappel*…

Avertis les hommes car le Rappel est utile aux croyants[49]. Allons, dis *bismillah* et ouvre ce mail, Abou Qatada.

Sa main tremblait. Il ne savait pas pourquoi, ni comment. Mais elle tremblait. Et dès la première phrase, il comprit que l'heure était grave.

> *À mon dévoué serviteur Al-Mahjoub ben Yamna Didi, alias Abou Qatada le Marrakchi.*
>
> *Mes souhaits te protègent et mes yeux veillent sur toi.*
>
> *Ne sois pas surpris par ce message et ne te crois pas indigne de recevoir ce mail de la part du Seigneur de Gloire, toi entre tous. Il est des choses dans mon royaume que mes adorateurs ne peuvent pas comprendre, alors demande mon pardon et cherche refuge en moi contre le diable maudit.*
>
> *Dévoué serviteur, nous avons clos notre révélation par une recommandation sage consignée dans un livre clair et avec un messager juste, envoyé par nous comme gage de la clémence divine. L'homme, cependant, est de toutes les créatures la plus belliqueuse. C'est pourquoi je t'ai accueilli, Mahjoub, au sein de la communauté de mes dévoués serviteurs, pour qu'ensemble vous portiez haut mon étendard, rappeliez aux autres mon message, et demandiez mon pardon, car je suis celui qui pardonne.*

Le visage de Mahjoub Didi blêmit. Il se mit à trembler comme s'il était pris d'une fièvre soudaine. Il se souvint du Prophète élu de Dieu et de sa frayeur le jour où il avait reçu la révélation divine. Mais ceci n'est pas une révélation, Abou Qatada. Tu n'es pas prophète pour qu'on te révèle quoi que ce soit. Et pourtant, ton Seigneur t'honore et te choisit, toi entre tous, pour t'envoyer ce message électronique. Mais qu'est-ce que tu fous encore ici ? Sors de ce trou immédiatement et retourne chez toi. Va prier ton Seigneur, demande-lui pardon, et attends les ordres du Très-Haut, victorieux et vénéré.

Mahjoub Didi se sentait comme hypnotisé. L'esprit ailleurs et le visage livide. Mais il leva bien haut la tête en quittant le cyber d'un pas précautionneux, sur un petit nuage. Il ne regarda pas Rahhal et ne pensa même pas à régler son dû. C'était la première fois qu'Abou Qatada s'en allait sans sortir sa carte de sa poche pour noter avec Rahhal le temps qu'il avait passé à l'ordinateur.

Abou Qatada n'était pas là. Il marchait sur les nues.

---

49. Coran, sourate LI, verset 55 – Ceux qui se déplacent rapidement.

OceanofPDF.com

9

Rahhal n’aurait jamais cru que Yazid puisse être aussi bon en calligraphie arabe, jusqu’à ce qu’il le voie de ses yeux à l’œuvre. Et il fallait le voir pour le croire.

Ce matin-là, Yazid et Rabeh se pointèrent avec un gros rouleau de tissu blanc. Dans la matinée, on pouvait presque vivre normalement dans l’avenue Dakhla, les colporteurs et les cohortes d’acheteurs n’envahissant les lieux qu’après la prière de l’après-midi. Yazid avait donc le champ libre pour déployer tranquillement l’étoffe. Le premier coupon mesurait cinq mètres. Une banderole respectable digne d’un sit-in décisif. Yazid l’étendit le long de la vitrine du cyber, et s’assit dessus pour y tracer avec précision et application un slogan qu’il copiait d’un petit morceau de papier déplié devant lui. Rabeh et un autre homme à la moustache épaisse et aux traits sévères le regardaient faire avec intérêt : “Les employés de la boulangerie Shourouq manifestent contre le hadj Bihi et réclament leurs arriérés et les sommes qui leur sont dues pour leurs congés payés annuels.”

Sur la deuxième bannière, toujours en style *naskh* et en gros caractères, Yazid écrivit un slogan plus général, en soutien aux manifestants : “Les travailleurs sont sur la paille et l’gouvernement au sérail.” L’homme à la moustache semblait satisfait de cette banderole. Rahhal, qui observait la

scène de son bureau avec étonnement, supposa que le moustachu était un des travailleurs en question. Peut-être même le leader de cette révolution contre le hadj Bihi à qui appartenait la boulangerie Shourouq. Certes la première bannière exprimait clairement les revendications des manifestants, mais la seconde était plus percutante. Car elle résonnait plus fort et plus loin, en opposant directement les employés d'une part, et le gouvernement de l'autre. Le hadj Bihi était un lâche et un trouillard, son taux de sucre allait monter en flèche dès que ses employés brandiraient devant sa boulangerie une banderole qui s'en prenait aux dirigeants.

Les traits de l'homme à la moustache s'illuminèrent davantage quand Yazid lui annonça qu'il faisait cadeau de la seconde bannière aux manifestants de la boulangerie Shourouq, à condition qu'il la récupère après le sit-in. Il avait fixé le prix total de son travail à cent cinquante dirhams. Le prix d'une seule bannière en réalité. La seconde leur était donc offerte. Et il n'hésiterait pas à les soutenir activement en se joignant à la manif et en se chargeant lui-même de porter la banderole antigouvernementale avec Rabeh, son acolyte. Ils reprendraient aussi en chœur, avec une générosité militante, les slogans que scanderaient les manifestants. Ceux-ci, selon le deal qu'il fit avec l'homme à la moustache, évalueraient sa participation et détermineraient le montant de sa rétribution, pas le jour même, mais après le succès du sit-in.

Pour Rahhal, là où le bât blessa dans ce scénario fut quand Yazid coinça le rouleau de tissu dans l'espace étroit qui séparait son bureau de la devanture du cyber, et lui en confia la garde. Il se retrouvait malgré lui gardien d'entrepôt pour la nouvelle entreprise clandestine qu'avait montée Yazid avec son partenaire Rabeh.

Une semaine après la fin du sit-in des employés de la boulangerie – quatre jours de négociations intenses avec le hadj Bihi, à l'issue desquels la vie reprit son cours normal –, Yazid revint dérouler son tissu blanc devant le

cyber des Lionceaux de l’Atlas. Il devait fabriquer cette fois quatre banderoles. Il était entouré du président de l’association du quartier et de trois membres du comité. Les slogans s’élevaient contre le président du conseil d’arrondissement, le maire de la ville, le gouverneur de Marrakech et, bien entendu, le Premier ministre, et accusaient toutes ces parties d’être responsables de la dégradation de l’environnement dans le quartier, depuis qu’à cause du laisser-aller des éboueurs, les poubelles et les détritus s’amoncelaient le long des rues et à l’entrée des immeubles, des odeurs putrides s’en échappant. Quant aux bennes à ordures délabrées, elles attiraient les chiens errants et les chats sauvages. Sur les banderoles de Yazid, la société française avec laquelle la municipalité avait signé le contrat de gestion des déchets sur le territoire urbain en prenait pour son grade. L’une s’élevait contre une nouvelle forme de colonialisme, dont cette société et ses semblables étaient un exemple flagrant, et une autre dénonçait sa complicité avec les élus locaux corrompus qui fermaient les yeux sur ses scandales financiers et le non-respect de ses obligations. Yazid ne se contentait pas d’écrire les slogans que le client lui dictait, mais il s’efforçait d’en suggérer d’autres. Ainsi proposa-t-il par exemple au comité de l’association deux slogans incendiaires contre le gouvernement, qui reçurent aussitôt l’approbation du président. C’était un homme cultivé, professeur de philosophie au lycée Massira, et il s’y connaissait mieux que d’autres en dialectique du local et du national. “Car la corruption des responsables locaux naît de la corruption de leurs homologues dans la capitale, et vice versa”, comme il l’expliqua aux analphabètes qui assuraient à ses côtés la responsabilité du comité.

Finalement la commande passa à cinq banderoles, à deux cents dirhams chacune. C’était le nouveau tarif demandé par Yazid. Mais il promettait de participer activement à la vigile, et garantissait la présence de nombreux élèves du lycée Massira, des clients du cyber des Lionceaux de l’Atlas, et

des employés de la boulangerie Shourouq, experts en manifestations et en slogans. Ce fut cette promesse-là qui décida le président de l'association à accepter les tarifs abusifs de Yazid, et à lui offrir une avance de quatre cents dirhams.

Rahhal ne put assister à la vigile. Mais la délégation du cyber qui y participa avec enthousiasme s'accorda à dire qu'elle avait été un succès. Bien qu'elle ait été cernée par la police et les forces auxiliaires, il n'y avait eu aucun accrochage entre les deux parties. Le correspondant du *Moustaqbal* à Marrakech avait couvert l'événement, et une portion avait été filmée par la caméra du site internet *Daba Marrakech*[50]. Yazid, comme chacun put en témoigner, avait fait honneur au cyber et à ses habitués, et s'était montré – il faut bien le reconnaître – à la hauteur.

---

50. "Marrakech maintenant."

OceanofPDF.com

10

Abou Qatada disparut trois jours entiers. À son retour, il ne daigna pas accorder un regard à Rahhal ni saluer quiconque. Il se précipita vers le premier ordinateur vacant et entreprit de lire ses mails avec impatience. Mais à peine eut-il ouvert sa boîte mail que la déception empreignit ses traits. Comme s'il n'avait pas trouvé ce qu'il espérait. Rahhal l'observait, intrigué. Il ne comprenait pas ce qui arrivait à Abou Qatada.

Mahjoub resta cloué devant son écran plus de dix minutes. Et il n'essaya même pas de déplacer sa souris vers un autre terrier électronique. Il était figé, comme pétrifié. Soudain, ses traits s'illuminèrent, son visage resplendit, et il s'écria :

— Dieu est grand ! Dieu est grand !

Amélia, Flora et Yakabo s'entre-regardèrent. Salim et sa sœur lui jetèrent un regard en coin, intrigués, puis regardèrent Rahhal qui n'était pas moins surpris qu'eux. Quant à Qamareddine, il était planqué derrière son ordi, complètement absorbé par ce qu'il faisait. Il boycottait Mahjoub depuis que celui-ci l'avait dénoncé à son père. Il l'évitait complètement, bien décidé à ne jamais lever la tête vers lui, que le bigot loue Dieu ou exalte le diable.

Le message cette fois ne venait pas directement du Seigneur de gloire. Mais d'un ange qui ne donnait pas son nom. D'après le mail, son numéro de classement au sein du chœur des anges du Miséricordieux était 8723. Son adresse électronique était donc : Ange8723@hotmail.com.

Les instructions de l'ange étaient claires et concrètes :

> *Va chez le menuisier le plus proche, Abou Qatada. Persuade-le de te fabriquer un sabre en bois. Achète de nouveaux habits blancs, une djellaba, un turban et des babouches. Même les chaussettes doivent être blanches. Tes sous-vêtements aussi. Purifie-toi par la récitation du Coran, le jeûne et la prière. Commence à jeûner dès demain et persévère* afin que Dieu parachève un décret qui devait être exécuté[51]. *Passe au cyber tous les trois jours pour consulter tes mails. Nous t'indiquerons alors les étapes suivantes. Dieu te garde, te protège et guide tes pas. Amen.*

Mahjoub jeûna pendant plus d'un mois. Il allait tous les trois jours au cyber, en vain. Il n'y passait pas plus de quelques minutes. La rumeur y courait que le zigue n'allait plus travailler à l'agence régionale de l'Eau et de l'Électricité. Yazid leur affirmait qu'il était devenu fou :

— Il a perdu la boule, se moquait-il. C'est c'que m'a dit un d'ses collègues, j'vous l'jure.

Mahjoub, quant à lui, s'était complètement détaché de cette racaille. Il s'adonnait au jeûne, à la prière et à la récitation du Coran, pour se préparer à recevoir le saint mail béni. Plus d'un mois plus tard, on entendit résonner deux fois plus fort, dans le cyber des Lionceaux de l'Atlas, ses cris d'allégresse. Mahjoub était pétrifié devant son ordi quand descendit du ciel le mail tant attendu. L'ange 8723 daignait enfin se manifester, et ses instructions cette fois étaient plus précises.

> *Louanges à Dieu tout-puissant. Vendredi prochain, Abou Qatada, dans la matinée, va sur la place Jemaa el-Fna. Mets tes nouveaux habits blancs, et emporte ton sabre en bois et ton coran sous le bras. Quand tu seras au milieu de la place, ô dévoué serviteur, dégaine ton sabre, brandis ton coran, et crie « Dieu est grand ». Le miracle se produira* inchallah. *Ton sabre en bois aura dix pointes acérées et tranchantes, et les pages de ton coran se changeront en ailes de lumière qui t'emporteront lentement, et par la grâce de Celui qui*

entend et qui sait, elles seront bientôt un cheval ailé d'entre les chevaux du paradis. Le cheval béni s'élèvera avec toi au-dessus de la place, et tu entreprendras de faucher les têtes à droite et à gauche. Ton sabre ne blessera que les infidèles pervers et leurs disciples hypocrites et inconscients, mais les justes, tu ne leur feras aucun mal, car ainsi l'aura voulu le Seigneur des deux mondes. Telle est ta tâche, dévoué serviteur, et le message et le miracle à toi alloués. L'heure du djihad a sonné. Nous avons rendez-vous vendredi matin.

— Dieu est grand ! Dieu est grand !

Mahjoub Didi quitta le cyber en glorifiant Dieu à tue-tête. Yazid éclata de rire, d'autant plus qu'il n'était pas là la fois précédente, et ayant seulement eu vent de l'incident, il était ravi aujourd'hui de voir la scène se reproduire sous ses yeux :

— Nom de Dieu ! On jur'rait qu'les anges le poussent au cul ! Y a d'quoi s'inquiéter pour Mahjoub mes frères, il a vraiment perdu la boule !

---

51. Coran, sourate VIII, verset 44 – Le Butin.

OceanofPDF.com

11

Personne ne comprenait pourquoi les gens protestaient autant dans le quartier de Massira. Il y avait tous les jours une manifestation. Les raisons étaient multiples, le goût pour la protestation unique. “Protestez et manifestez pour nourrir la lutte !” clamait une des banderoles de Yazid. Chaque sit-in avait sa bannière spéciale qui précisait les revendications des manifestants. Mais il y avait les jokers qui pouvaient servir à toutes les manifestations. Une contre le gouvernement et l’échec de sa politique qui conduisait le pays à sa perte. Une autre contre la corruption et le despotisme. Yazid avait aussi ajouté des portraits à son attirail de combattant et à son équipement de protestataire. Une photo de Che Guevara, une de Mehdi ben Barka, une troisième de la mosquée Al-Aqsa, et quatre photos du roi Mohammed VI, en plus de plusieurs petits drapeaux nationaux. Les drapeaux et les photos du roi étaient essentiels, surtout pour les protestations liées aux revendications alimentaires.

La fréquence des manifestations et des sit-in étonnait Yazid. Le cyber des Lionceaux de l’Atlas devint un centre de ralliement d’où partaient les manifs les plus importantes, et où les banderoles étaient fabriquées. Le projet devint un succès commercial inattendu. Yazid ajouta à son équipement un haut-parleur de bonne qualité, et Rabeh, qui avait une voix

tonitruante, apprit par cœur les principaux slogans, qu'il se mit à clamer haut et fort dans l'appareil à chaque événement. Son accent berbère était prononcé, impossible de le dissimuler, mais il n'affectait pas le sens du slogan et ne diminuait en rien la portée de sa voix.

Les parents d'élèves du lycée de Massira manifestèrent devant le portail de l'établissement pour protester contre l'absentéisme des professeurs, ainsi que contre le surnombre, surtout depuis que certaines classes comptaient plus de cinquante élèves. Les enseignants et les employés de l'administration répondirent par une grève *in situ*, pour dénoncer le trafic de drogue florissant aux alentours du lycée, la dégradation des valeurs morales et l'inconduite des élèves, dès lors que plusieurs cas de violence verbale et physique avaient été enregistrés, perpétrés par des délinquants contre leurs professeurs.

Même la mosquée Al-Nour fut atteinte par la fièvre protestataire, qui, sans le civisme de rigueur, aurait pu mal tourner. L'habituel sermon du vendredi portait ce jour-là sur les obligations du mariage, et l'imam, Si Belfqih, cita à cet effet la sourate des Femmes : *Admonestez celles dont vous craignez l'infidélité ; reléguez-les dans des chambres à part et frappez-les*[52]… Dieu dit la vérité, approuvèrent certains en silence. Mais Si Belfqih esquissa un léger sourire et reprit en s'adressant aux fidèles :

— Qu'a dit notre Seigneur de gloire ?

Puis, sans attendre la réponse, et en agitant deux doigts de sa main droite, l'index et le majeur, pour mimer des coups de bâton :

— *Frappez-les*… *Frappez-les !* Or aujourd'hui, si certains pauvres maris trompés veulent exercer leur droit légal, les associations féministes, celles pour les droits de l'homme ou de je ne sais quoi, poussent les hauts cris. La parole de Dieu est claire, mes frères : *Frappez-les*. Un murmure se propagea dans la salle, tandis qu'un cri de protestation aigu fusait depuis l'aile des femmes. Si Belfqih prêta l'oreille au brouhaha qui montait dans la

mosquée, et cita le noble hadith : *Dire à ton compagnon de se taire et d'écouter pendant le sermon de l'imam lors de la prière du vendredi, c'est dire une futilité. Et la prière de celui qui dit des futilités ce jour-là ne vaut pas plus qu'une prière ordinaire de midi.* Et il continua son sermon, sans plus de digression cette fois.

Le cri qui avait fusé était celui de Maria Tahiri. Professeur de langue arabe. Une femme qui faisait consciencieusement ses prières, mais qui était aussi une féroce militante féministe. La professeur Maria réunit un groupe devant la porte de la mosquée et exprima son rejet personnel de la position de l'imam qui justifiait la violence à l'égard des femmes. Elle affirma à ceux qui faisaient cercle autour d'elle que ce verset avait fait l'objet de recherches approfondies, et qu'il était scandaleux de la part de l'imam de le citer ainsi hors contexte et de façon douteuse. "Car le verbe *frapper* dans le Coran et dans les anciens dictionnaires d'arabe n'a pas du tout le sens qu'on lui donne aujourd'hui. Il veut dire quitter, s'éloigner, se séparer, ignorer, et non pas frapper, gifler, battre ou rosser. De même que lorsqu'on dit de nos jours *battre la campagne*, ça ne veut bien évidemment pas dire *frapper*, mais *parcourir* la campagne."

Le problème fut que Maria Tahiri ne se contenta pas de cette mise au point linguistique, mais qu'elle revint à la charge avec ses collègues de la branche locale de l'Association marocaine pour les droits des femmes. Et comme la plupart d'entre elles n'étaient pas pratiquantes et étaient libres à l'heure de la prière du vendredi, elles décidèrent que le meilleur moment pour protester et faire entendre leur voix serait précisément celui de la prière du vendredi suivant. Aussi au jour dit, pendant que Si Belfqih s'adressait à la foule des fidèles et parlait de coquetterie, d'élégance et de l'importance de soigner sa mise dans l'islam, citant à cet effet le verset suivant *Ô fils d'Adam ! Portez vos parures en tout lieu de prière*[53], les militantes s'égosillèrent et scandèrent des slogans incisifs contre

l’utilisation des chaires des mosquées comme tribunes pour inciter à la violence contre les femmes. Yazid avait fabriqué pour leur association deux banderoles, à deux cents dirhams chacune, et leur avait loué le haut-parleur au même prix. Mais il ne les accompagna pas à cette mission suicide. Il avait eu du nez, car immédiatement après le deuxième salut rituel de l’imam signalant la fin de la prière, une armée de salafistes enragés déboula en vociférant et en criant “Dieu est grand”, et en appelant à châtier “ces femmes débauchées et corrompues qui ne priaient pas, et avaient le culot de profaner la maison de Dieu”. Heureusement la police arriva avant la fin de la prière, et elle entreprit aussitôt de disperser fermement les manifestantes. Elle fit donc place nette au bon moment, sinon il y aurait eu devant la mosquée un massacre comme on n’en avait jamais vu au cours de la longue histoire du quartier.

---

52. Coran, sourate IV, verset 34 – Les Femmes.

53. Coran, sourate VII, verset 31 – Al ‘Araf.

OceanofPDF.com

12

On pouvait diviser les habitants de Massira en deux parties, les “gens du secteur” et les “gens des remparts”. Ces derniers avaient quitté la médina pour venir s’installer avec leurs familles dans les différentes zones du quartier, vers le milieu des années 1980. Ils avaient des liens étroits avec leur communauté d’origine dans la vieille ville. Leurs proches et leurs amis d’enfance y habitaient encore, et ils gardaient naturellement le contact avec eux. Quant aux “gens du secteur”, c’étaient de véritables enfants du coin, nés vers la fin des années 1980 et dans les années 1990, et qui avaient grandi ici, dans ce quartier appelé Massira d’après *Al-Massira al-khadra*, la marche pacifique organisée par le roi Hassan II en 1975 pour récupérer *de facto* le Sahara espagnol, et ils n’en connaissaient pas d’autre. Ils quittaient parfois leur quartier pour s’aventurer à Daoudiate, où se trouvaient l’université Cadi Ayyad et plusieurs grandes écoles, ou pour le Guéliz, ses cafés, ses restaurants, ses hôtels, ses bars et ses salles de cinéma, mais ils retournaient toujours dans le tiède giron de Massira. Leur relation avec la Marrakech des Almoravides, des Almohades et des Saadiens était donc extrêmement limitée. Et ils n’étaient pas assez fous pour aller prendre des

photos de singes et de serpents à Jemaa el-Fna, comme des touristes. Si bien que le nombre de fois où Qamareddine par exemple, un enfant du secteur, y était allé, se comptait sur les doigts d'une main.

Mais cette fois, Qamareddine, tu n'avais pas le choix. Il fallait que tu y ailles. Il fallait que tu sois sur place pour voir la suite du feuilleton. Au cœur même de l'événement.

Qamareddine arriva avant dix heures. Il traversa lentement Arset el-Bilk. Il leva la tête à plusieurs reprises, comme s'il découvrait pour la première fois la hauteur des énormes arbres du jardin, le long duquel les calèches étaient alignées avec une régularité étonnante. Les chevaux étaient disciplinés, calmes, presque immobiles. Peut-être savaient-ils qu'une dure journée à parcourir les rues de Marrakech les attendait, et préféraient-ils économiser leur énergie et leurs forces. Les cochers, eux, étaient rassemblés en petits groupes devant un *barrad* de *thei* ou une assiette de soupe de fèves à l'huile d'olive. Qamareddine traversa la place qui était encore vide de passants et de saltimbanques. Il acheta un jus d'orange à l'une des carrioles alignées sur les côtés. La boisson le revigora. Il fit un rapide petit tour, puis monta à la terrasse du café Argana. Il commanda un café au lait *moitié-moitié* et se campa là pour observer la scène de haut.

Les tenues blanches n'étaient pas rares les vendredis. Aussi Qamareddine ne vit-il pas tout de suite Abou Qatada débouler sur la place. Mais dès qu'il entendit des cris hystériques, et vit un cercle de badauds se former autour d'un excentrique qui brandissait un coran et agitait un bâton en forme de sabre en vociférant "Dieu est grand", et en menaçant les parjures et les hypocrites ennemis du Seigneur, Qamareddine bondit comme si une vipère l'avait mordu. Il en oublia de régler son café. Il fila comme une flèche pour prendre un gros plan du héros de son film. Nom de Dieu, Qamareddine ! Ce type n'était pas le Mahjoub Didi que tu connaissais. Il avait beaucoup maigri et ses traits étaient pâles et tirés, comme si le sommeil avait déserté

ses paupières depuis bien des nuits. Le zigue avait vraiment perdu la tête. Il suait et soufflait. Sa djellaba était mouillée devant, comme s'il s'était pissé dessus sans s'en apercevoir. Il avait commencé par crier "Dieu est grand", mais le voilà qui délirait et divaguait. Qamareddine entendit les mots Seigneur de gloire, Gabriel, Michaël et ange 8723. Mahjoub hurlait le numéro de l'ange en français, comme s'il s'agissait d'un compteur d'électricité. Nom de Dieu, Qamareddine ! L'homme avait mis tant d'ardeur à jouer son rôle qu'il était sorti du texte. Qamareddine prit peur. Il avait voulu faire une blague à Mahjoub pour le punir de l'avoir dénoncé. Lui tirer l'oreille, ni plus, ni moins. Mais le gars était devenu fou, Qamareddine. Le gars était devenu fou.

La police encercla les lieux. Elle eut du mal à disperser la foule. Les habitués de Jemaa el-Fna adoraient les spectacles, et venaient sur la place matin ou soir pour se joindre aux divers attroupements. Celui-là était original et n'avait pas son pareil parmi les cercles de danseurs et de conteurs. Un produit frais. Comme le jus d'orange des carrioles stationnées le long de la place. Les journalistes arrivèrent à leur tour et se mirent à filmer l'arrestation du fou qui semait la terreur ce matin-là.

En passant devant la mosquée Al-Nour, de retour de Jemaa el-Fna et en chemin vers le cyber, Qamareddine entendit Si Belfqih prêcher. Il avait l'esprit confus et la teneur du sermon lui échappa. Il songea que les fidèles l'écoutaient tous avec une foi plus ou moins sincère : le professeur Souyouti, Moulay Ahmed Malkha, le hadj Bihi de la boulangerie, Salim qui priait seulement le vendredi. Mais Mahjoub Didi n'y était pas. C'était la première fois qu'Abou Qatada n'assistait pas à la prière du vendredi à la mosquée du quartier. Les yeux de Qamareddine s'emplirent de larmes. Il faillit entrer pour prier avec les autres et demander pardon à Dieu. Mais il en fut incapable. Il poursuivit son chemin vers le cyber. Son visage était

blême et ses traits tirés. Il essaya d'éviter les habitués et se réfugia vers le premier ordinateur venu. Mais toute la clique était là, rassemblée devant une seule machine. Même les trois *Africanos.*

— Viens voir, Qamareddine, viens voir un peu c'drame ! lui lança Samira d'une voix suraiguë.

Ils entouraient Rahhal et regardaient ensemble une vidéo qui venait d'être postée sur *Hot Maroc*, dans les infos de dernière minute : "Un salafiste fou attaque Jemaa el-Fna et terrorise les touristes de Marrakech. Vidéo de l'arrestation."

OceanofPDF.com

13

La nouvelle parut d’abord dans *Daba Marrakech* : Une femme meurt en couches à la maternité de Massira en raison de la pénurie de sang à l’hôpital. Puis *Hot Maroc* la reprit dans sa rubrique sociale, après avoir recueilli les déclarations du mari éploré, celles d’une des sages-femmes, et celles du représentant régional du ministère de la Santé à Marrakech. C’était le premier enfant de la défunte. Une jeune femme de vingt-quatre ans. Son mari était chauffeur de taxi et membre du bureau syndical de la profession.

Salim passait devant le cyber ce matin-là, quand il tomba sur Yazid qui préparait les banderoles du sit-in auquel allaient participer la famille de la victime, un certain nombre de collègues du Syndicat des taxis du mari, et un groupe de manifestants professionnels du quartier. La mère de Salim étant infirmière à la maternité, l’affaire la concernait et Salim s’y précipita pour la prévenir.

Celle-ci agit sans doute en conséquence, car à peine une heure plus tard, le surveillant général de la maternité se pointa au cyber. Il demanda à Yazid de lui fabriquer deux banderoles pour contrer les manifestants.

— J’vais pas les écrire en *naskh*, mais en *ruqaa*, le prévint Yazid.

— C’est quoi la différence ?

— Aucune… c’est juste que j’ai écrit celles des manifestants en *naskh*. J’veux pas qu’ils m’accusent d’les trahir.

— Tu choisis le style que tu veux, ça m’est bien égal, m’embête pas avec ces détails s’te plaît. C’qui compte, c’est qu’ce soit lisible et qu’le message passe.

L’homme avait encore une autre requête : que le haut-parleur soit de leur côté et qu’ils le monopolisent pendant le sit-in.

Les slogans des manifestants dénonçaient le laisser-aller et le chaos qui régnaient dans les hôpitaux du royaume. Ils vilipendaient le ministre de la Santé et le Premier ministre. Ils résonnèrent pendant plus d’une heure. La directrice de la maternité avait ordonné de verrouiller l’entrée, un portail fait d’épais barreaux qui ne gênaient ni la vue ni la communication avec l’extérieur. Au bout d’une demi-heure, les sages-femmes et les employés de la maternité sortirent sur le parvis. Ils portaient deux banderoles écrites en style *ruqaa*. Une qui priait pour le salut de la défunte et déclarait que l’hôpital était en deuil, et une autre qui posait une question à laquelle les manifestants ne s’attendaient pas.

La question dérangeante ne resta pas longtemps prisonnière de la banderole, car la directrice de la maternité décida de la marteler aux oreilles des hordes de manifestants. Elle saisit le haut-parleur et s’avança vers eux avec aplomb.

— Mes frères, on est tous en deuil aujourd’hui. Tout l’monde souffre. Et tout l’monde a souffert quand on nous a pris cette jeune femme dans la fleur de l’âge. Mais nous n’sommes pas seuls responsables. Si vous l’permettez mes frères, ceci n’est pas seulement la faute de notre administration. Et pas non plus seulement celle du ministre de la Santé. Et pas non plus seulement celle du Premier ministre. C’est votre problème à vous. Cette femme, on n’a pas trouvé d’sang pour elle, ni ici, ni à l’hôpital central. Dieu est souverain. On n’a pas d’usine à fabriquer le sang. Que Dieu vous récompense, c’est à

vous de nous en donner. Dites-moi mes frères, parlons franchement, qui parmi vous a déjà donné son sang ? Celui d'entre vous qui a sa carte de donneur de sang, qu'il lève la main tout d'suite… Personne, à c'que j'vois. Eh oui, les slogans c'est facile, et les protestations aussi. C'est agir qui est difficile. Alors on va commencer la campagne aujourd'hui. Ceux qui veulent vraiment du bien à nos enfants et nos jeunes femmes, ils peuvent aller demain matin au centre de collecte pour donner leur sang. *Dieu ne laissera pas perdre la récompense de celui qui fait le bien*[54]. Et maintenant, Dieu vous le rendra, récitons la Fatiha sur l'âme de cette jeune femme que nous avons tous abandonnée. Récitons-la tous ensemble.

Yazid eut la surprise de voir le gardien ouvrir grand le portail de la maternité. La directrice fit quelques pas en direction des manifestants, suivie des sages-femmes, des employés, et du surveillant général. Tous ouvrirent leurs bras, paumes levées au ciel, et se mirent à réciter la Fatiha. Ils en étaient au verset *le chemin de ceux que tu as comblés de bienfaits*[55], lorsque Yazid et Rabeh se joignirent à eux.

Amen. Dieu dit la vérité. La directrice de la maternité s'approcha du mari de la victime. Elle l'étreignit en pleurant. Et lui présenta ses condoléances. Le mari accablé sentit dans ses bras une chaleur maternelle et sincère. Il l'étreignit à son tour en sanglotant et accepta ses témoignages de sympathie les yeux pleins de larmes. Quant à Yazid, il se précipita vers le surveillant général pour récupérer son haut-parleur et le solde de son compte.

---

54. Coran, sourate XVIII, verset 30 – La Caverne.

55. Coran, sourate I, verset 7 – La Fatiha.

OceanofPDF.com

14

Rahhal ne s’attendait pas à ce que la Pieuvre, qui s’était mise à remuer sérieusement sur la scène politique marocaine et sur les sites web locaux et nationaux, à commencer par *Hot Maroc* et jusqu’à *Daba Marrakech*, s’enfonce profondément dans le quartier Massira, et glisse un de ses longs tentacules à l’intérieur du cyber. Mais c’est exactement ce qui se passa. Sûr que les élections frappaient aux portes, et que la campagne électorale allait commencer très bientôt, mais l’Écureuil n’avait pas imaginé que la planque sûre que représentait pour lui le cyber serait envahie de cette façon, et se retrouverait soudain au cœur de l’événement. Le plus curieux, c’est que ce fut Yazid qui le mit au courant. Car il lui demanda, d’un ton abrupt et impérieux de patron, de se préparer dès maintenant à une campagne électorale énergique qui partirait d’ici. Du cœur du cyber.

Qu’est-ce que Rahhal avait à voir avec tout ça ?

Et qu’est-ce que Yazid venait faire là-dedans ?

Ce soir-là, alors qu’ils étaient comme d’habitude avachis devant la télévision, et que le présentateur de la chaîne Al-Aoula donnait le dernier bulletin d’infos, Hassaniya lui confirma, en creusant avec un appétit effrayant une profonde tranchée dans le tajine d’agneau et de courge rouge destiné au déjeuner du lendemain, que l’info était bonne. Car Imad était

candidat. Les préparatifs battaient leur plein à l'école. Tous les enseignants avaient promis de soutenir Katifa junior aux prochaines élections. Ils avaient même commencé à contacter les parents et les proches des élèves pour les mobiliser à leur tour.

— Et le cyber là-d'dans ?

— Pour l'cyber, Houyam m'a dit qu'un des principaux militants du parti au niveau du quartier, un certain Moulay Yazid Malkha, est un client des Lionceaux de l'Atlas. C'est pour ça qu'le bureau local du parti l'a chargé de superviser la gestion de la campagne d'Imad à partir du cyber.

— Yazid ?

— Tu vas m'dire que tu l'connais pas. Comme d'hab. Toujours la même chose. Comme un sourd à une noce.

— Pas du tout, Hassaniya. J'connais très bien Yazid. Mais tu parles de lui comme d'un important militant du parti d'la Pieuvre. C'que j'voudrais bien savoir, c'est depuis quand ?

— Tu m'demandes ça à moi ? Depuis quand ?

Hassaniya releva sa main du tajine et regarda Rahhal pour la première fois depuis le début de la conversation. Elle resta un instant silencieuse, puis effaça soudain de son visage cet air toujours critique qu'elle arborait devant lui, pour y laisser flotter l'ombre d'un sourire narquois. Elle reprit, en détournant les yeux pour les river de nouveau à l'écran :

— Depuis la formation du parti. C'est-à-dire, depuis un moment.

L'Écureuil sourit à son tour. Car le parti avait été fondé environ deux mois plus tôt, et voilà qu'il se préparait aux élections avec un enthousiasme sans précédent, depuis que des caravanes de vagabonds, dignitaires, notables, cheikhs de tribus et marchands d'élections s'étaient mises à affluer vers lui de toutes les factions partisanes avortées. De la droite, de la gauche, du centre, et même du fond. Les adhérents au parti se multipliaient de façon stupéfiante, malgré le désengagement politique général dont

souffrait le pays. Car la Pieuvre avait la capacité étonnante de se reproduire à distance, sans qu'aucun contact direct n'ait lieu entre mâles et femelles, cette adhésion en masse et spontanée de nombreux dignitaires étant considérée comme la preuve que le nouveau parti était un numéro gagnant. Et comme les tentacules des pieuvres sont dotés de ventouses puissantes qui lui permettent d'agripper facilement ses proies, petits poissons ou autres organismes marins, le nouveau numéro put engloutir un certain nombre de petits partis qui n'avaient été que des kiosques à élections, ouvrant leur porte pour toute foire électorale, avant d'hiberner à nouveau, immédiatement après le scrutin. La Pieuvre avait su absorber ces partis et injecter ce sang nouveau dans ses veines, pour que le prédateur grossisse peu à peu, jusqu'à ressembler à un de ces puissants monstres marins qu'on peut voir, à peine exagérés, au cinéma. Un monstre qui fait couler les navires, terrorise les baleines, et effraie marins et voyageurs, et tous ceux qui sont tentés de naviguer sur les profondeurs abyssales des eaux politiques marocaines. Le leader du nouveau parti, Moha Sanhaji, célébrant les victoires remportées par celui-ci depuis sa création, et avant même de livrer la moindre bataille, avait affirmé dans une interview détaillée accordée au journal *Moustaqbal* et reprise par *Hot Maroc*, que la Pieuvre étendrait ses tentacules sur l'ensemble du royaume, *inchallah*. Elle couvrirait le Maroc de Tanger à Lagouira, et prendrait la tête des partis pour ce qui était du nombre de candidatures.

— Mais… et Imad Katifa ?

— Quoi Imad ? répondit Hassaniya, comme surprise par la question.

— J'veux dire, qu'est-ce qu'il a à voir avec ça ?

— Imad est l'candidat du parti au Parlement, pour Massira et les autres quartiers de l'arrondissement d'Marrakech Ménara. T'as une objection ?

— Non, pas du tout, répondit vivement l'Écureuil, avec un air confus qui fit rire Hassaniya. J'en ai aucune. J'peux pas en avoir.

— Tu ne peux pas ? Dis plutôt que tu n’dois pas. T’es qui pour avoir le droit d’en avoir ?

Son regard était narquois, mâtiné d’un certain mépris. Rahhal baissa les yeux et Hassaniya détourna les siens vers la fenêtre ouverte. Il avait résolu de clore le sujet, lorsque le Hérisson entreprit soudain et de son plein gré de lui résumer toute l’histoire, avec une lucidité qui surprit l’Écureuil.

— Imad est un être simple qui n’a rien à voir avec la politique et les partis. Mais la décision d’le nommer candidat pour la Pieuvre dans cet arrondissement a été prise par le bureau régional du parti, sans le concerter, et il n’a pas pu refuser. Son frère, le professeur Abdelmaoula, lui a dit lui-même qu’il ne pouvait pas s’défiler, qu’il devait accepter. C’est comme ça qu’il s’retrouve à faire d’la politique malgré lui. Abdelmaoula, Houyam et ses copains lui ont tous dit qu’il serait dingue de refuser un cadeau pareil. Le prestige, le statut, le siège au Parlement, y a qu’les fous pour rej’ter ça.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna Rahhal.

Mais Hassaniya avait fini ce discours exceptionnel. Elle monta le son de la télévision pour regarder avec intérêt un reportage sur les efforts déployés par le gouvernement pour reconstituer les stocks nationaux de poissons et de mollusques, à l’initiative du ministère de la Pêche maritime, pour mettre en œuvre un programme national de développement de la pêche à la pieuvre.

Euh, cela a-t-il un rapport avec le nouveau parti ?

C’est peut-être juste une coïncidence. Mais franchement l’Écureuil, Bachir Mourabiti, le copain de Moha Sanhaji et son homme de confiance au sein du parti pour Marrakech et sa région, Bachir donc, a été bien inspiré avec la nomination d’Imad Katifa. Les initiés prétendent que la Pieuvre nomme ses candidats en fonction de rapports de sécurité détaillés établis par l’organisme, et mis à la disposition de Moha Sanhaji, haut cadre de la Sûreté de l’État à la retraite. Elle fait ensuite appel à eux pour les rallier non

seulement au parti, mais aussi à sa politique et à ses luttes. Les disciples de la Pieuvre trouvent dans cette manière d'agir un moyen novateur et anticonformiste de renouveler les élites politiques. Mais d'une façon ou d'une autre, Imad est un bon choix. Un homme de bonne réputation, affable et généreux, malgré la haine injustifiée que tu lui voues, l'Écureuil. Un tiers des habitants de Massira n'auraient pas pu meubler à l'aise leur appartement sans les crédits tout confort qu'il leur a offert et qu'il continue de proposer. Alors, pourquoi ne pas voter pour lui demain ? Les têtes de partis défraîchies qui se préparaient à se présenter en ont été stupéfaites. Car Imad est un visage neuf, encore intact. Sa candidature a surpris tout le monde, y compris le parti de la Chamelle qui a publié par la suite un communiqué mettant en garde les nobles gens de ce pays contre la Pieuvre, ses siphons et ses tentacules qui s'enrouleront autour d'eux pour les entraîner dans des profondeurs abyssales où niche la corruption et où s'épanouissent les lieux de ponte suspects.

OceanofPDF.com

15

Eh oui Rahhal, tu te souviens des réunions de l’Unem ? La scène partisane était transparente à l’époque. Les alignements limpides, et les alliances faciles à deviner. Du temps de Hassan II, la gauche était la gauche, la droite était la droite, et il n’y avait pas vraiment de centre. Lors des réunions, les combattants discutaient des références idéologiques des partis, et démolissaient complètement leurs programmes électoraux, même si la majorité d’entre eux ne votait pas. Car les camarades *qaidis* et les frères de Justice et Bienfaisance ne faisaient confiance “ni au régime, ni au Parlement”, comme le disait leur célèbre slogan. Tu te rappelles, Rahhal, le jour où, du temps des camarades, la discussion portant sur le nom de “l’Organisation de l’action démocratique populaire” avait pris toute une matinée ? Pourquoi “démocratique” d’abord, et pourquoi mettre la fusion avec les forces populaires au second plan ? Qu’est-ce que ça signifiait ? Et pourquoi l’Union socialiste des forces populaires avait-elle exclu le mot “démocratie” de son nom ? Des discussions qui ne manquaient pas de sophismes et d’arguments démagogiques pour se conformer à la rhétorique politique, mais qui étaient néanmoins de vraies discussions, avec le sérieux et le respect des principes qu’avaient perdus les politiciens actuels.

Aujourd’hui, personne ne se souciait ni de droite ni de gauche. Les partis se fichaient de leur nom, et ne cherchaient plus à évoquer à travers lui leur fonds intellectuel et idéologique. Tout le monde les appelait par leur surnom. La Pieuvre, la Chamelle, le Cheval, la Fourmi, le Héron, le Balai, l’Avion, la Pioche, le Chandelier, la Main dans la Main, le Stéthoscope. Les symboles suffisaient. Les journaux, la radio, la télévision et *Hot Maroc* présentaient tous le nouveau numéro comme la Pieuvre. La Pieuvre, point final. Tout simplement. Cette richesse nationale que l’océan Atlantique offre à notre pays, et que les Marocains considèrent comme une source importante de revenus en devises, surtout dans nos relations commerciales avec le Japon et l’Espagne. Cette ressource bénie était le symbole du nouveau parti. Les symboles suffisaient. “Car un signe suffit au sage pour comprendre”, comme le répéta plus d’une fois Bachir Mourabiti, lors de la première réunion préparatoire qu’il présida au cyber pour lancer la campagne électorale du parti.

— … Quant aux références idéologiques, c’est du blabla. Le programme aussi, c’est du blabla. Nous, on en a marre des mots. Les gens veulent du vrai, du concret. C’est pour ça qu’on ne leur parle ni de socialisme, ni de libéralisme, ni d’autres figues de barbarisme. On va leur parler vrai. Le pays veut du concret. On a donc choisi des hommes vrais. On se fiche bien de savoir s’ils sont riches ou pauvres, ce qu’on veut, c’est qu’ils fassent vrai, pour que les Marocains aient confiance en eux. Quant au programme du parti, rassurez-vous, on n’en a pas.

Yazid, qui flottait dans un costume vert olive trop large pour lui, et qu’il avait sans doute emprunté à un voisin au dernier moment, se tenait entre Bachir et Imad, sur une petite estrade improvisée tout au fond du cyber, tandis que Rahhal et Rabeh aidaient Asma à distribuer les commandes de café, de thé et de limonade aux participants. Asma traversait d’un pas leste et léger l’avenue Dakhla encombrée de voitures et de vélos. Le plateau des

boissons dans une main, la Lionne se faufilait avec agilité, d'autant qu'elle avait maigri et presque diminué de moitié au cours des derniers mois. Laarbi, le patron du café Milano, écoutait au dernier rang le discours du secrétaire régional du parti, en observant d'un œil satisfait les incessantes allées et venues de son employée. Au premier rang étaient assis d'éminents membres du parti de Marrakech. Rahhal n'avait pas pensé une minute que l'Éléphant pourrait en être. Son professeur, Bouchaïb Makhloufi, en personne, au premier rang. Et à côté de qui, Rahhal ? À côté de qui ? Pouvais-tu en croire tes yeux ? À côté d'Aziz le Sloughi, qui semblait avoir surmonté le choc que lui avait causé la mort de son père, un choc qui l'avait jeté dans les bras de Justice et Bienfaisance à l'époque. Le voilà qui repartait chasser, pour le compte de la Pieuvre cette fois. Le spectacle de l'Éléphant et du Sloughi assis côte à côte au premier rang était cocasse. Mais l'heure n'était pas à la rigolade, Rahhal. L'Écureuil allait et venait dans son terrier comme un étranger. Non, pas tout à fait. Disons, comme un simple serveur. Ni l'Éléphant, ni le Sloughi ne s'étaient souvenus de lui. Imad l'avait salué avec gentillesse, puis avait oublié qu'il existait. Houyam ne le voyait pas. Il était à jamais effacé de son champ de vision. Les enseignants des Lionceaux de l'Atlas ne le connaissaient pas. Ou faisaient semblant de ne pas le connaître. Son Hérisson était avachie dans un coin et suivait la scène en silence. Ses petits yeux étroits ne croisèrent son regard qu'une seule fois pendant toute la rencontre. Même le *thei* qu'elle sirotait dans son coin, elle l'avait commandé directement à Asma. Yazid ne se gênait pas pour lui donner des ordres, avec ou sans raison, et avec beaucoup d'arrogance. Et même Qamareddine profitait de l'occasion pour l'humilier. Les boissons étaient apparemment offertes par Imad Katifa. Aussi commanda-t-il d'abord une bouteille de Coca, et quand il l'eut finie, il demanda un jus d'ananas et d'orange. Il avait été le seul dans l'assistance à vouloir un jus de fruits, et le voilà qui l'interpellait à nouveau :

— Un café crème, Rahhal mon frère. Un café crème, s’te plaît.

Rahhal était penché sur Qamareddine et prenait sa commande, quand Imad agita la main. Laarbi, le patron du Milano, faillit se lever pour le servir lui-même, mais Asma était mieux placée et se précipita.

— Un *thei*, ma fille, s’il te plaît. Un autre *thei* pour monsieur.

Asma prit le petit *barrad* de thé froid devant Bachir, et retourna au Milano chercher un autre thé à la menthe pour le secrétaire général régional, poursuivi par Rahhal qui voulait lui transmettre les deux nouvelles commandes de Qamareddine et Moulay Ahmed Malkha.

Bachir se racla la gorge, but deux gorgées du verre de thé froid devant lui, puis reprit son discours :

— Surtout, ne vous méprenez pas quand je dis qu’on n’a pas de programme. Ça ne veut pas dire que notre parti n’a ni vision ni projet. Au contraire, notre projet est clair. Car on a découvert que le meilleur projet que puisse adopter et défendre un parti politique national authentique au Maroc aujourd’hui, c’est le projet de Sa Majesté – Dieu lui accorde la victoire. Sa Majesté a ouvert d’immenses chantiers dans diverses régions du pays, à commencer par le plan Maroc Vert qui a provoqué une véritable révolution agricole, le plan Azur dans le cadre de Vision 2010 qui a accru le nombre de touristes séjournant dans nos stations balnéaires, et doublé la capacité hôtelière de nos villes touristiques côtières, pour finir avec le projet du port de Tanger Med, cet immense complexe portuaire qui va changer la face nord du royaume. Nous sommes pour ces chantiers, et pour le projet de réforme économique du pays. Sa Majesté a également lancé une initiative de génie sans précédent dans le monde arabe, l’Initiative nationale pour le développement humain, dont les programmes et les actions génératrices de revenus ont profité à plus de neuf millions de personnes vulnérables. Il est donc naturel de soutenir l’insigne projet de Sa Majesté pour la réhabilitation sociale des Marocains. Même dans le domaine religieux, sans le génie des

sultans marocains qui nous ont unifiés dans le rite ash'arite et l'école malikite, nous serions aujourd'hui la proie de guerres sectaires, semblables à celles que connaissent les pays du Moyen-Orient. Il est donc normal que nous embrassions les principes du commandeur des croyants, unis contre tous les trublions qui veulent torpiller la paix spirituelle des Marocains, tous les extrémistes qui prônent la sédition et prêchent le fanatisme, et tous ceux qui seraient tentés de brader notre islam tolérant et de le jeter dans des guerres partisanes. Voilà pourquoi nous préférons nous réunir autour du commandeur des croyants, protecteur de la foi malikite et de la religion, pour garantir à ce pays sûr sa stabilité. Tels sont en résumé notre vision et notre programme, et entre vous et moi, pour couper court au blabla, laissez-moi vous dire aujourd'hui avec un grand sang-froid politique, que nous sommes des soldats enrôlés dans l'armée de Sa Majesté, et celui à qui ça ne plaît pas est au rang des ennemis de la nation et peut crever.

Le cyber trembla sous les applaudissements. Le soulagement sur le visage d'Imad était évident. Un soulagement mâtiné d'un profond sentiment de fierté. Car Bachir Mourabiti était une des stars politiques du pays. Il le voyait depuis l'enfance prêcher à l'écran. Parlementaire depuis plus de trente ans. Un des fondateurs du parti de la Main dans la Main, avant qu'il ne passe au parti du Héron. Il avait participé aux dernières élections dans le parti du Moulin, et il était désormais un des plus importants tentacules de la Pieuvre. Et sans les directives strictes du parti, qui obligeaient les dirigeants nationaux et régionaux à se rapprocher du peuple pour soutenir leurs candidats, Imad n'aurait jamais rêvé avoir l'honneur d'accueillir Bachir Mourabiti dans l'humble cyber des Lionceaux de l'Atlas en cette auguste occasion.

Yazid et le Sloughi essayèrent alors d'entonner la devise du parti, mais Yazid s'empêtra dès la première ligne, et Bachir le fit taire en le tirant par la manche de la veste qu'il avait empruntée à son voisin. Tout le monde le vit

faire. Yazid rougit un peu, mais Bachir le rassura, avec un regard paternel et compréhensif :

— Notre parti est tout nouveau. On a encore du temps d'vant nous, monsieur Yazid. À nos prochaines rencontres, on aura tous appris notre devise, *inchallah*, et on la répétera tous ensemble. On en est encore au début. Et on commence à peine à construire la charpente de ce parti béni que les journalistes appellent, Dieu leur pardonne, "le nouveau numéro". Nous n'sommes pas un numéro. Un peu de respect, j'vous prie. Nous ne sommes pas un numéro, martela-t-il avec emphase cette fois. Nous sommes le parti des Marocains. Et les Marocains libres, ce sont pas des bûchettes. Ni des numéros. Et puisqu'une chose mène à une autre et qu'on parle de devises, j'ai un secret à vous confier – il prit une voix basse, frémissante d'émotion. Savez-vous que notre secrétaire général, M. Moha Sanhaji – Dieu le garde – a refusé depuis le début de choisir une devise au parti ? On a beaucoup insisté au bureau central, mais il a continué de refuser catégoriquement. Il nous disait, les yeux humides de larmes "on n'a qu'une seule devise, celle de tous les Marocains : Dieu, la patrie, le roi. Et on n'a qu'un seul hymne, l'hymne national". M. Moha – Dieu le garde – résumait ainsi l'essence de l'identité du parti. C'est vrai que, plus tard, on a quand même décidé d'une devise que j'vais vous imprimer et vous distribuer la prochaine fois pour que vous l'appreniez. Mais on l'a juste inventée pour que nos ennemis toujours à l'affût ne disent pas qu'on cherche à monopoliser celle du pays. Voilà m'sieu, vous l'avez votre devise. On est comme tous les autres partis. Mais mettez-vous bien en tête que le Maroc est le pays du consensus. Même les rappeurs et les amateurs de hip-hop qui dans d'autres pays s'opposent à leur gouvernement, chez nous, ils chantent tous à l'unisson pour le Maroc. Et leur devise que vous connaissez tous c'est "Marocains jusqu'à la mort". Voilà c'que c'est l'exception marocaine.

Et on sait bien que celui qui a donné son cœur à ce pays restera marocain jusqu'à son dernier souffle, et aura pour première et dernière devise "Dieu, la patrie, le roi".

Asma tâchait de se faufiler dans les rangs avec le plateau des dernières commandes, quand le cyber fut secoué par un deuxième round d'applaudissements.

OceanofPDF.com

16

Par chance, le journal *Moustaqbal* s'avéra être pour Na'im Marzouq un havre de paix. Il respirait sur ses pages un air différent, et entretenait grâce à lui son étoile auprès d'un public non négligeable, le peuple des cafés. Le peuple du *thei* et du café au lait *moitié-moitié*. *Hot Maroc*, à vrai dire, commençait à l'étouffer. Il l'énervait, et c'était réciproque. Depuis que le journal était aux mains du dénommé Anouar Mimi, son orientation lui tapait sur les nerfs. Un gars qui n'était bon qu'à traîner dans les coulisses, à faire des blagues de mauvais goût ou à entretenir le laxisme. Na'im savait, et pour cause, que le fait de mélanger les cartes s'inscrivait dans la ligne éditoriale de *Hot Maroc*. Mais même mélanger les cartes est un art, Mimi. Ouvrir grandes les portes du journal électronique à un laisser-faire absolu et total de cet acabit était déprimant. Laxisme de la langue, de l'info, de la sélection des titres, de la conception des articles, bref, laxisme dans tous les domaines. Na'im lui, restait une plume sérieuse, du moins théoriquement. Il connaissait la langue arabe, et considérait qu'un minimum de respect pour elle et ses règles de grammaire était nécessaire à son métier. Et il ne pouvait contenir sa rage. Son opinion du nouveau rédacteur en chef se mit à transparaître peu à peu. Car Na'im, d'ordinaire mesuré et réservé sur ses opinions personnelles – sachant que celles qu'il exprimait dans sa

chronique quotidienne n'étaient ni libres, ni siennes –, ne se retenait plus de dire son malaise face à l'état de délabrement qu'avait atteint le journal électronique sous la direction d'Anouar Mimi. Il se mit à s'en plaindre devant ses collègues de *Hot Maroc*, et également devant les journalistes du *Moustaqbal*. Ses critiques trouvaient toujours quelqu'un pour les transmettre toutes chaudes sortant du four à Mimi, lequel savait au fond de lui qu'il pouvait, en tant que rédacteur en chef, exercer ses pouvoirs sur tout le monde, sauf sur Na'im Marzouq. Mimi ne trouvait donc d'exutoire à sa rage que dans ses virées nocturnes quotidiennes dans les restaurants et les cabarets de Casablanca, où, dès qu'il était ivre, il se mettait à stigmatiser son adversaire. Il expliquait à tous ceux qui en sa présence chantaient les louanges de Na'im Marzouq, en pensant ce faisant lui plaire, que Na'im n'était pas le véritable auteur de la chronique qu'il signait de son nom. Car les articles arrivaient, tout prêts, de personnes influentes. Na'im se contentait d'y insérer ses fioritures et ses acrobaties linguistiques, et d'y ajouter quelques-unes de ses épices favorites avant d'y apposer sa signature. Ainsi le Caméléon se retrouva-t-il impliqué dans une guerre secrète avec la Mangouste.

Ah, j'ai oublié de vous dire que Mimi était une mangouste domestique. Certains peuvent se laisser duper par sa douce fourrure et sa taille menue, mais ses pattes sont équipées de griffes acérées. En général elle ne craint pas les reptiles, quels qu'ils soient. Même le majestueux et puissant crocodile, elle fait de ses œufs son repas préféré. Quant à tuer les serpents venimeux, on sait qu'elle est experte en la matière, alors que dire aujourd'hui d'un simple caméléon !

Les choses commencèrent à s'envenimer quand Tanoufi sortit une édition électronique de son journal. Ainsi, la colonne de Na'im Marzouq parut-elle dans le *Moustaqbal* en ligne en même temps que dans *Hot Maroc*. Mimi la lisait parfois sur le site du *Moustaqbal* avant même de la lire sur *Hot*

Maroc. Il est vrai que ceux qui faisaient tourner la roue se fichaient de ce genre de détails – le *Moustaqbal* ou *Hot Maroc*, pour eux c'était pareil. Mais il fallait protéger ta plate-forme Mimi, pour lui conserver la place que le *Moustaqbal* électronique était en train de lui disputer. Il s'énerva encore plus en voyant le fruit d'une enquête sur laquelle l'équipe de son journal avait passé plus d'une semaine atterrir – horreur ! – sur le bureau de Na'im Marzouq, lequel ne fit rien d'autre que de le présenter dans son style devenu consumériste selon Mimi, pour le publier aussitôt dans le *Moustaqbal* en ligne, avant *Hot Maroc*. Mais à qui te serais-tu plaint, Mimi ? À qui ? Patience donc, et un peu de stratégie. Car bien sûr la Mangouste est un excellent stratège.

Mimi ne mit plus toutes les données qu'il recevait à la disposition de Na'im, même si cela contrevenait aux directives. Il en gardait certaines pour les publier en scoop à la une de *Hot Maroc*. Ainsi la colonne de Na'im Marzouq venait-elle compléter ce que *Hot Maroc* publiait en première page, d'une façon qui permettait au journal électronique de sauver la face. Peu à peu, Mimi usurpa la notoriété de Na'im Marzouq, dont ses lecteurs avaient coutume de dire que sa colonne rendait superflue la lecture des unes de tous les journaux nationaux, imprimés ou en ligne. Na'im sentit le piège, mais ce fut son tour de ne pouvoir se plaindre. Quand les données lui venaient d'ailleurs, il savait qu'elles étaient complètes, et il n'avait plus qu'à les épicer à sa sauce, les arroser de son venin, de ses piques et de ses acrobaties faussement argumentatives, et pourtant convaincantes. Mais quand elles lui venaient de Mimi, il savait devoir redoubler d'efforts pour son article, ajouter davantage d'épices, surtout du piment, pour remplacer certains détails essentiels que Mimi lui avait sans aucun doute cachés, des données que la Mangouste saurait parfaitement exploiter dans les gros titres de *Hot*

Maroc, de telle sorte que Na’im aurait l’air d’avoir été mis à l’index, ou du moins de n’être qu’un analyste à qui la vraie nature des problèmes et des dossiers échappait.

Ces manœuvres restaient secrètes. Na’im et Mimi étaient les seuls à les connaître. En général, Na’im Marzouq était trop arrogant pour assister aux réunions des comités de rédaction, que ce soit celles du *Moustaqbal* ou celles de *Hot Maroc*. Il travaillait le plus souvent chez lui, tant qu’il recevait ses missions par mail. Mais les rares fois où il se rendait à *Hot Maroc*, la Mangouste l’étreignait avec chaleur, comme si le différend qui les opposait fondait comme glace au soleil. Il lui souriait aimablement, et lui flattait affectueusement l’épaule de temps à autre quand il lui parlait, l’air enjôleur. Il le regardait en minaudant, les yeux mi-clos, d’une façon qui pouvait être dégradante et écœurante, surtout pour un mâle alpha comme Na’im. Mais que faire ? C’était une mangouste, et c’était sa manière à lui d’être accueillant, et de séduire.

C’était donc la guerre. Tous deux se tenaient à l’affût. Aussi, lorsque Na’im reçut par erreur le mail égaré de Mimi, il ne laissa pas passer sa chance, celle de revenir en tête.

Mahdi Aït al-Hadj, milliardaire et monstre de l’immobilier connu pour son implication dans plusieurs affaires de corruption financière, était revenu sous les projecteurs quelques mois plus tôt. Deux épais dossiers présentés au tribunal, et une simple procédure selon les lois en vigueur, avaient suffi à ébranler son empire et à le jeter derrière les barreaux. Mais il semblait que les négociations qui avaient eu lieu entre lui et la Pieuvre, par lesquelles Aït al-Hadj s’était engagé à financer une partie de la prochaine campagne électorale du nouveau numéro dans sa région, à condition que le parti le nomme tête de liste dans sa ville, ces négociations, donc, avaient remisé les deux dossiers dans un coin pour l’instant, en attendant de les enterrer complètement. Mais *quid* de notre affaire ? Le mail que Na’im avait reçu

par erreur de Mimi contenait des infos terribles dont la presse n'avait pas parlé, des infos qui pouvaient ternir l'image d'Aït al-Hadj dans l'opinion publique, et forceraient la justice à rouvrir immédiatement son dossier et à maintenir cette fois l'accusé en détention. Le mail lui était parvenu sous le titre : "Explosif – Top secret." Na'im l'avait imprimé. Il venait de commencer à lire, stupéfait, les terribles révélations qu'il contenait, quand son portable sonna. C'était Mimi, comme il l'avait deviné.

— Allô, Na'im mon chéri ? Salut beau gosse…

— Bonjour, répondit sèchement Na'im, qui détestait qu'un homme lui parle comme ça.

— Écoute, mon chéri, tu viens de recevoir un mail de moi, n'est-ce pas ?

Na'im garda le silence et Mimi reprit, gêné :

— Bon, si tu reçois un mail de moi c'matin, c'est juste une erreur. Ce mail-là n'a aucun sens. Que du blabla. T'en occupe pas, mon joli. Le mieux c'est de l'ignorer. Tu n'as rien à voir avec. OK ?

Na'im resta muet, accroché à son silence.

— OK, mon chéri ? répéta Mimi. Ce mail, c'est que du blabla. J'te jure. Oublie-le complètement, d'accord ?

Na'im finit par répondre qu'il venait tout juste de se réveiller et qu'il n'avait pas encore pris son café :

— Mon café d'abord, Mimi. Mon café d'abord. Et quand j'aurai ouvert mes mails et compris de quoi tu parles, je t'appellerai.

Mais Na'im avait pris sa décision. Il n'allait pas rater cette occasion. Ce maudit Mimi le menait en bateau. Il connaissait bien sa tactique. L'idiot s'était trop pressé de lui envoyer ce dossier, et il voulait maintenant l'entourlouper pour couvrir l'info lui-même. Qu'est-ce que tu attends, Na'im ? De lire la nouvelle et ses révélations ahurissantes en première page de *Hot Maroc*, puis de la reprendre dans ta colonne ? Tu ne serais donc plus

qu’un simple commentateur à la solde d’Anouar Mimi, aussi insignifiant que les autres blablateurs de *Hot Maroc*, l’Enfant du Peuple par exemple et Abou Sharr Ghifari ?

Jamais. Je ne laisserai pas l’occasion m’échapper, mon salaud.

Mimi s’était levé de son bureau pour gagner le balcon. Un café dans la main droite, une cigarette dans l’autre. Il en tira une longue bouffée, puis souffla la fumée en l’air. Le balcon donnait sur la mosquée Hassan II, flottant sur les eaux bleues de l’Atlantique, calmes ce matin-là comme si ses vagues étaient en vacances, et sur le ciel clair et serein. C’était une belle journée ensoleillée. Une matinée paisible. Peut-être le calme avant la tempête, songea Mimi avec un sourire perfide. Car il savait que cet idiot de Caméléon avait gobé l’hameçon.

OceanofPDF.com

17

Moubarek, le marchand de saucisses, fit irruption dans le cyber et se précipita tout droit vers les WC. Il essaya d'ouvrir la porte, secoué de convulsions, mais la trouvant verrouillée de l'intérieur, il hurla en se tenant le ventre :

— C't âne y est encore !

Quand Moubarek était arrivé un quart d'heure plus tôt, les toilettes étaient occupées, et voilà qu'il les trouvait encore fermées au nez de ses intestins congestionnés.

— Masmoudi est toujours dedans, répondit Qamareddine en dissimulant un sourire narquois, tandis que Rahhal préférait enfouir son visage dans son ordinateur, comme s'il ne voyait ni n'entendait rien.

Moubarek se tortillait en jurant silencieusement. Moubarek était le marchand de saucisses le moins cher de tout Massira. Ses adversaires murmuraient qu'il vendait de la viande d'âne. Impossible qu'il puisse remplir ces boyaux-là de viande de bœuf ou de mouton. Même la viande de chèvre ne lui aurait pas permis de vendre ses saucisses à si bas prix. Mais les saucisses de c't enfant d'salaud étaient délicieuses. Rahhal, comme les autres, avait souvent eu recours à ses sandwiches. Pas pour économiser.

Jamais de la vie. Mais parce qu'ils étaient vraiment bons. Les tripes de Moubarek étaient sur le point d'exploser. Il avait clairement du mal à se retenir. Perdant patience, il se mit à tambouriner sur la porte en criant :

— Hé ho, Masmoudi ! Ouvre bordel ! Tu accouches ou quoi ? Faut qu'on appelle la sage-femme ? La maternité c'est tout près… c'est même juste à côté !

Il se retourna et s'aperçut que tout le cyber observait la scène. Embarrassé, il tenta avec un humour douteux de reprendre contenance :

— Sûr que c'fils de pute est en train d'se branler, pendant qu'moi j'me tortille et que j'vais exploser.

Les trois *Africanos* n'y comprenaient rien. Fadwa et Samira baissaient les yeux, gênées. Quant au pauvre Rahhal, il se recroquevillait sur sa chaise, tout en tendant le cou pour voir ce qui se passait, blanc comme un linge. Il essaya d'imaginer la scène : le gros Masmoudi, marchand de soupe aux escargots et aux herbes, en train de se masturber dans les WC. En vrai, ça faisait plus d'une demi-heure qu'il était enfermé là-dedans. Qu'est-ce qu'il pouvait bien foutre ?

Moubarek continuait de tambouriner à la porte des toilettes, quand on entendit un raclement de gorge à l'intérieur.

— J'sors, mon frère, j'sors tout d'suite, Moubarek. Juste une minute, s'te plaît.

Depuis la réunion électorale, dont un bref compte rendu avait été publié dans *Daba Marrakech*, la décrivant comme une réunion à huis clos de militants du parti de la Pieuvre dans le quartier de Massira, Rahhal se sentait étranger au cyber. Yazid était devenu le maître incontesté des lieux. Et parce que la joyeuse famille des cybernautes des Lionceaux de l'Atlas, mis à part les trois *Africanos*, avait assisté au complet à la réunion en tant que membres du parti – ce fut du moins comme ça que Yazid les avait présentés à Bachir et Imad –, tous étaient au courant du nouveau statut de

Yazid. Rahhal n'avait à priori aucune ambition dans ce domaine. Vissé à son siège, il surveillait ses créatures virtuelles et accomplissait ses tâches quotidiennes sur *Hot Maroc*, où il continuait d'harmoniser les interventions de l'Enfant du Peuple et d'Abou Qatada avec les directives de Huzami, en plus de son job routinier consistant à enregistrer les allées et venues des clients et à les faire payer en conséquence. Il s'était même habitué au pédantisme et à l'arrogance de Yazid – tout ça ce n'était pas nouveau. Mais ce qui enrageait Rahhal, c'était que ce chien de Yazid avait donné carte blanche à certains voyous de colporteurs qui s'étaient installés sur l'avenue Dakhla près du cyber, et qu'il leur avait permis de violer son sanctuaire et d'envahir son espace le plus intime, les WC.

Laarbi, le patron du Milano, avait décidé quelques mois plus tôt de fermer les portes des WC de son café à cette racaille. Au début, il en avait confié l'entretien à une vieille femme d'environ soixante-dix ans. Elle était chargée d'en assurer la propreté et de faire payer ceux qui les utilisaient, qu'il s'agisse de clients du café, de colporteurs ou même de passants. Et il considérait ce que gagnait la vieille comme un gage de charité. Mais les colporteurs refusaient le plus souvent de donner le dirham que la vieille leur réclamait. Or celle-ci, malgré sa fragilité apparente, savait recharger ses batteries en poussant les hauts cris, aussi les toilettes, et le café tout entier, devinrent le théâtre d'échauffourées quotidiennes, d'insultes vulgaires et de hurlements, ceux de la vieille qui, semblables à des lamentations, tenaient du hennissement lorsque les choses s'envenimaient. Laarbi ne supportant plus ces querelles quotidiennes, ni surtout les cris de la vieille, n'eut plus qu'à la congédier. Il confia la clé des WC à Asma, et lui recommanda de ne la donner qu'aux clients du café.

Or Yazid, activement embringué dans la campagne préélectorale, s'était mis à recruter les vendeurs à l'étalage et les colporteurs, enregistrant leurs noms et leurs champs d'activité, en leur jurant que le parti s'occuperait de

leurs affaires et qu'en s'y inscrivant, ils bénéficieraient des aides que la nation accordait aux groupes vulnérables, dans le cadre de l'Initiative nationale pour le développement humain. Et il avait proposé à ces vauriens, pour les assurer de ses bonnes intentions et de sa volonté sincère de les aider et d'alléger leur fardeau, d'utiliser provisoirement les toilettes du cyber, en attendant qu'Imad Katifa triomphe aux élections et leur construise des WC publics dans le petit jardin abandonné, près du pont de l'avenue Dakhla. Ainsi Rahhal se retrouva-t-il face à un véritable dilemme.

Le problème, c'était que ces voyous étaient habitués aux WC turcs sur lesquels ils s'accroupissaient. Aussi le trône confortable que leur offraient les toilettes modernes du cyber ne les aidait pas beaucoup. Et le transit des excréments jusqu'au gros intestin, quand ils étaient perchés sur le cabinet propre et haut, s'effectuait plus lentement que d'habitude. Mais ce qui faisait exploser Rahhal, c'était qu'ils ne tiraient pas la chasse pour que l'eau puisse entraîner leur merde putride au fond de la cuvette. Ils laissaient tout tel quel et sortaient. Il suffisait qu'ils aient vidé leurs tripes, et les voilà qui couraient retrouver leur charrette à bras ou leur misérable marchandise étalée sur le trottoir. Rahhal les avait chapitrés à plusieurs reprises. Même Qamareddine était intervenu pour leur expliquer qu'ils devaient laisser les toilettes propres après usage. Mais ils ne le faisaient pas. Ainsi s'ajouta aux tâches de Rahhal une nouvelle responsabilité – répugnante cette fois – qu'il n'aurait jamais pensé avoir un jour.

OceanofPDF.com

18

L’affaire de la colonne de Na’im Marzouq explosa comme un volcan. L’article parut d’abord dans l’édition papier du *Moustaqbal*, puis sur son site web. L’incroyable volcan de Na’im Marzouq projeta sa lave incandescente de droite et de gauche pour embraser plus d’un toit. Un appel obscur reçu sur son portable obligea Tanoufi à convoquer, embarrassé, les rédacteurs en chef des éditions papier et numérique du *Moustaqbal*, pour une réunion à huis clos. Il était aussi désemparé qu’un gosse qui a perdu sa maman dans un souk bondé, et qui ne sait plus de quel côté regarder. Il savait que la réunion ne lui servirait à rien, car les directives des rédacteurs en chef voulaient que les articles de Na’im Marzouq soient publiés tels quels, sans aucune ingérence ni modification. Il avait lui-même lu la colonne dans le journal dès sa parution, et il était resté bouche bée de voir Na’im y crucifier impitoyablement Aït al-Hadj. Mais il savait que Na’im était inspiré par d’autres, et il n’avait même pas le droit de l’interroger sur ce qu’il écrivait. En réalité, en l’absence de Na’im, se réunir n’avait aucun sens. Mais Tanoufi se débattait. Voilà pourquoi il convoqua ses rédacteurs. Le bureau central du parti de la Pieuvre se réunit en urgence lui aussi. L’effet de surprise était intense. Ils pensaient que le dossier d’Aït al-Hadj était enterré, et que la décision de l’exhumer quelques mois plus tôt n’avait

été qu'un prétexte à lui tirer les oreilles. Sinon, pourquoi leur avait-on donné le feu vert pour le mêler aux élections et tout parier sur lui comme le plus important bulldozer électoral de sa circonscription ? Absurde. Il y avait là-dedans un truc absurde. Complètement absurde.

Anouar Mimi avait fait ses calculs bien entendu. Une chance pour lui, Na'im avait tardé à envoyer son article à *Hot Maroc*. Il ne l'avait fait qu'après s'être assuré qu'il avait déjà paru dans le *Moustaqbal*. Ce fut assez pour que Mimi puisse déclarer ne pas vouloir le publier pour des raisons éthiques et professionnelles, avant même d'avoir parcouru son contenu – ce fut du moins ce qu'il prétendit. Mimi avait aussi enregistré sa conversation avec Na'im, celle où il le priait de ne pas accorder à l'affaire Aït al-Hadj la moindre importance. Ainsi Mimi s'était-il couvert, et il était loin à présent de l'œil du cyclone.

Les informations que Na'im avait fournies étaient correctes. Elles avaient effectivement failli être publiées, mais de mystérieuses négociations avec Aït al-Hadj avaient abouti à la clôture définitive du dossier, à condition que ce dernier accorde le soutien requis à la Pieuvre. L'homme faisait ainsi d'une pierre deux coups : il ouvrait une page blanche, et il retrouvait sa virginité politique avec le nouveau numéro, lui qui s'était vautré dans le lit de plus d'un parti au cours des quatre dernières décennies. Aït al-Hadj se fichait des pieuvres, langoustes et autres mollusques et crustacés. Tout ce qui l'intéressait, c'était de sauver sa peau et d'échapper à un piège qu'on lui avait tendu longtemps auparavant et dans un silence absolu. Aussi combattait-il avec sincérité dans les rangs de la Pieuvre, et faisait-il des pieds et des mains pour que le nouveau parti occupe la place qu'il méritait sur la scène politique nationale. Alors comment pouvait-on le surprendre ainsi avec une volte-face aussi perfide ?

Na’im Marzouq s’attendait à ce que Mimi lui gâche sa matinée en l’enguirlandant au téléphone, aussi mit-il son portable en mode silencieux, et continua-t-il à siroter avec délice son café du matin dans son salon. Les chansons de Fairouz lui tiendraient compagnie. Et sa bibliothèque était bien garnie. Des romans, des ouvrages de critique littéraire et de philosophie, d’autres de politique. Des piles de journaux s’amoncelaient par terre, sur la table et sur le divan. Un beau désordre que Na’im aimait, lui qui préférait se réveiller en douceur, ici, dans le salon de son bel appartement de la rue d’Anfa, et parfois dans sa chambre spacieuse, dans la délicieuse pénombre qu’il affectionnait. Il avait coutume de ne pas ouvrir les volets le matin. Il ne le faisait qu’après avoir pris sa douche matinale et déjeuné, et quand il était vraiment sur le point de sortir. Il était onze heures et demie. Il crevait de faim. Dans le frigo, il y avait du beurre, de la confiture, du fromage, des œufs et du jus de fruits. Mais c’était d’un déjeuner dont il avait envie, pas d’un petit-déjeuner. Il voulait quelque chose de plus consistant. Il se souvint que la femme de ménage ne viendrait pas ce jour-là. Elle lui avait dit la veille que son fils était malade ; il lui avait donc donné cent dirhams et sa journée. Les appels se succédaient, mais son téléphone était toujours en mode silencieux. Comme il s’y attendait, plus de dix appels de Mimi, et plus de vingt de Tanoufi. Et d’autres de numéros qui n’étaient pas enregistrés dans son téléphone. Le jeu lui plaisait. Il aimait bien ne pas répondre quand tout le monde l’appelait pour le féliciter ou l’engueuler. Quelques mois plus tôt, un magazine français de grande diffusion avait écrit sur lui un article qui l’avait beaucoup flatté : “Na’im Marzouq, le premier faiseur d’opinion du Maroc”. On y parlait de lui comme d’un phénomène médiatique unique en son genre. L’article, accompagné d’une photo, prenait toute une page. En général, Na’im n’aimait pas bavarder au téléphone, et il ne se sentait pas obligé de répondre à tous les appels. Car ceux des fans étaient incessants. Et il savait aussi que la plupart de ses interlocuteurs, des

politiciens connus et parfois des ministres, l'appelaient pour le flatter. Il suffisait en effet que Na'im cible un peu l'un d'eux pour que le gars se retrouve dans le pétrin. Voilà pourquoi tout le monde le craignait. On le disait d'humeur changeante, une vraie girouette. Mais en fin de compte, il ne faisait qu'obéir aux ordres. Quand on lui demandait de cibler un tel ou une telle, il devait s'exécuter. À peine recevait-il l'info qu'il se mettait à pétrir la pâte, quelle que soit sa victime. Voilà pourquoi on redoutait sa plume. Les dignitaires le courtisaient et le traitaient en journaliste d'exception. Il en jubilait. Lui dont la seule préoccupation, avant son succès sur *Hot Maroc*, avait été de trouver un journal qui l'accepte comme chroniqueur dans sa section culturelle, et de faire publier par l'Association des écrivains marocains son roman *La Source et la montagne agenouillée*, roman que l'association avait rejeté, le comité de lecture l'ayant trouvé mal construit, truffé de personnages inconsistants, et d'un romantisme dépassé. D'un romantisme dépassé ? Eh bien mes salauds, bienvenue dans l'univers romantique de Na'im Marzouq, espèce d'intellos de la dernière heure. Na'im consacra désormais plus d'un article à dépecer l'Association des écrivains, et à insulter tous les auteurs marocains ayant réussi, ceux qui avaient reçu un prix par exemple, ou dont une des œuvres avait été traduite en français ou en anglais. Et quand on ne lui donnait pas de dossier sérieux sur lequel travailler, sur un opposant ou même un allié à qui on avait besoin de tirer les oreilles de temps en temps pour qu'il reste loyal, Na'im pouvait écrire tout son saoul, et profiter de la liberté de diffamer qu'on lui accordait sans restriction ni condition. Il prenait grand plaisir à vilipender ces intellectuels insignifiants, et à se moquer de leurs œuvres que personne ne lisait. Il dénigrait leurs prix minables, se moquait des querelles qui éclataient autour de l'éligibilité de tel ou tel lauréat, et il clamait haut et fort la déchéance des écrivains dans les tournées et les festivals. Les lecteurs aimaient sa chronique. Ils aimaient sa façon originale d'insulter les gens, de

les rabaisser, de les calomnier, et de les rouler dans la boue sans nuire au bon goût général. Le peuple libre et fier aimait ces choses-là, il y était accro, accro aux insultes de Na'im Marzouq et à ses boniments. Dans les cafés, il ne pouvait y avoir ni *thei*, ni café au lait *moitié-moitié*, sans cigarette Marquise et la colonne de Na'im Marzouq. Na'im était devenu une véritable star, un héros populaire, le maître de tous les habitués des troquets. Voilà pourquoi ce jour-là, il était content de se couper du monde. *Je dors à poings fermés, insoucieux des merveilles que je viens d'écrire, Tandis que tout le monde, à cause d'elles, veille et se querelle*[56], récita-t-il à part soi. Il décida de ne pas sortir, et d'ignorer le téléphone. Même sa faim n'était pas un problème. Il téléphona à une pizzeria rencognée au bout d'une impasse donnant sur la rue d'Anfa, à deux pas de son immeuble, et il commanda une pizza aux fruits de mer pour deux personnes. Oui, pour deux personnes. Car le Caméléon avait le ventre vide et une faim de loup.

Mais Na'im ne s'attendait pas à ce que sa commande soit livrée si vite. Car à peine cinq minutes plus tard retentit la sonnette de son appartement. Il en fut surpris, même s'il savait que le patron de la pizzeria et ses employés comptaient parmi ses lecteurs et ses fans. Il était donc naturel qu'ils se plient en quatre pour le servir et se dépêchent de le livrer.

La sonnette résonnait toujours, et Na'im cria avec gouaille de l'intérieur, tout en enfilant un survêtement, parce qu'il était vaniteux et ne voulait pas que le livreur le voie en pyjama : "J'arrive mon ami ! De toute façon, j'aime pas la pizza chaude, c'est pas grave si elle refroidit un peu ! Juste un peu de patience, s'te plaît !" Il se dirigea vers la porte et l'entrouvrit, main tendue pour prendre la pizza. Mais à peine l'eut-il entrebâillée que trois hommes en costume noir et cravate firent irruption à l'intérieur. Na'im, ahuri, ne sachant s'il s'agissait de cambrioleurs, se mit à hurler :

— Au sec… !

— Police. Désolé de vous déranger. Suivez-nous s'il vous plaît, dit le plus jeune.

Il avait à peine trente ans, la mise élégante et les traits séduisants d'un acteur de cinéma. Il avait parlé poliment, mais d'un ton sans appel.

— Vous suivre ? Mais suivre qui ? Qui êtes-vous d'abord ? Vous n'savez peut-être pas à qui vous parlez ?

— Monsieur Marzouq, on vous connaît bien. Très bien même. Et on vous demande de nous suivre immédiatement. On préférerait que vous coopériez. Parce que les gars qui attendent en bas, on espère ne pas avoir à les faire monter, pour protéger votre dignité et votre statut.

Le ton lui sembla cette fois plus incisif, et il se résolut à les suivre sans tergiverser. Une chance qu'il ait enfilé son survêtement avant d'ouvrir la porte. Il fourra comme il put ses pieds dans des baskets oubliées dans un coin de l'entrée, s'assura que ses deux portables étaient dans sa poche, et sortit. Il était terrifié. Mais il tâchait de garder contenance. Na'im faisait très attention à son image. Même dans les situations les plus sombres, il aimait paraître inébranlable. Cependant, les gargouillis de son ventre lui rappelaient que sa position était peu enviable. Il essaya de faire aussi bonne figure que possible, en espérant que l'endroit où on le conduisait n'était pas trop éloigné, pour qu'il puisse l'atteindre avant de chier dans son froc.

---

56. Extrait d'un poème d'Al-Mutanabbi, traduction de Régis Blachère.

OceanofPDF.com

19

Yazid était bête. Ce n’est pas Rahhal qui en aurait douté, ne serait-ce qu’une minute. Il suffisait de savoir que le gars avait essayé de vendre de la viande de mouton le jour de l’Aïd el-Kebir. Depuis que Qamareddine lui avait raconté l’incident, dont on faisait encore des gorges chaudes dans son immeuble et les immeubles environnants, Rahhal réprimait un rire venimeux chaque fois qu’il y pensait. Même les gamins les plus démunis du quartier et des quartiers alentour savaient tirer un profit respectable des jours de fête. Les moins futés guettaient les dépouilles de mouton que les maîtresses de maison jetaient près des bennes à ordures ou dans des recoins près des immeubles. Ils les ramassaient et les empilaient pour en faire de petits tas qui grandissaient au fil des jours. Le soir, les camions poubelles parcouraient les rues et les ruelles de la ville. Les éboueurs récupéraient les peaux pour les revendre plus tard aux tanneurs de la médina. Dix dirhams par peau. Certains en ramassaient entre cinquante et cent, le jour de la fête. Une petite fortune. Mais Yazid pensait toujours de façon tordue à des projets bidon qui allaient toujours dans le mauvais sens. Aussi, inutile de trop t’occuper de lui, l’Écureuil. Tu n’aurais pas pu le convaincre de quoi que ce soit. Tu n’aurais pas pu le convaincre par exemple qu’il perdait son temps avec Fadwa et Samira. L’Étoile de Marrakech aurait pu voter au

Mexique, au Brésil, ou même en Turquie, mais au Maroc pour les élections nationales, non. Vu les heures que passaient les deux filles devant l'écran pour y regarder les séries produites dans ces pays, elles connaissaient mieux Guadalajara, Brasília ou Istanbul que Marrakech. Alors inutile de perdre ton temps avec elles, insensé. Si Dieu t'avait donné un peu de cette matière grise qui fait le cerveau de l'être humain, tu te serais tourné vers les membres du bureau de l'association que tu as soutenus quand ils protestaient contre la dégradation de l'environnement à Massira, ou vers les employés de la boulangerie Shourouq, ou même vers le patron de la boulangerie, le hadj Bihi en personne. Chez ceux-là au moins tu aurais trouvé du répondant. Mais Yazid était un âne, en plus d'être un chien, et il ne comprenait rien à rien. Il ne savait pas que la majorité de ces bâtards à qui il avait ouvert les portes du cyber pour qu'ils empestent les lieux avec leurs déjections putrides n'étaient pas inscrits sur les listes électorales, et que de toute façon, ils étaient hors-jeu. Même ceux qui étaient inscrits ne voteraient que lorsqu'ils auraient touché le prix de leur allégeance en espèces sonnantes et trébuchantes, et les tarifs étaient connus : deux cents à trois cents dirhams par voix. Et d'ailleurs en fin de compte, ils voteraient dans leur village ou leur hameau du Haouz pour d'autres candidats, et pas pour Imad Katifa. Tout simplement parce qu'ils n'étaient pas domiciliés à Massira, espèce d'idiot.

Mais toi Rahhal, quel était ton rôle dans tout ça ? D'abord, personne ne te demandait ton avis. Imad Katifa n'aurait pas imaginé une seconde que tes conseils pouvaient lui être profitables, ou que tu pouvais lui être utile pour sa campagne. Il savait que tu étais là, un simple écureuil apathique, le mari de Hassaniya à qui on avait donné un petit boulot pour être gentil avec la fille d'Oum el-Eid. Tout ce que tu étais bon à faire, c'était d'aider la serveuse du Milano à s'occuper des "combattants" du parti réunis au cyber. Rien de plus. Alors que tu voyais Yazid s'épanouir dans ses nouvelles

fonctions. Même son café lui était servi d'entrée, depuis qu'il s'était installé au cyber pour mettre en place la gestion électronique de certains aspects de la campagne nécessitant une adresse mail, Facebook, etc., directement sous la houlette de Qamareddine qui, fasciné par l'aventure, l'avait embrassée avec enthousiasme pour occuper le poste bien mérité de bras droit électronique de Yazid, à cent dirhams par jour. Dix minutes après l'arrivée de Son Excellence, Asma accourait avec un café au lait *moitié-moitié*, dont Rahhal ne comprenait pas quand, ni comment, Yazid le lui avait commandé. Par téléphone ? Par SMS ? Ou était-ce simplement une faveur que lui faisait Laarbi, le patron du Milano, qui ne quittait presque jamais sa chaise à une table au premier rang de la terrasse qui avait dévoré tout le trottoir, chassant les piétons sur la rue, et qui de là surveillait tout ce qui se passait sur l'avenue Dakhla ? Laarbi, qui s'était embringué dans le parti de la Pieuvre, par pure conviction semblait-il, voyait peut-être en ce geste une façon militante de remercier Yazid de l'avoir invité lors de la première réunion, et de lui avoir permis de faire une recette exceptionnelle cet après-midi-là. Mais le plus important, c'était que Yazid l'avait présenté à Imad Katifa et au professeur Bouchaïb Makhloufi, et qu'il avait pris une magnifique photo de lui avec Bachir Mourabiti en personne. Cette photo-là, il allait l'agrandir, l'encadrer, et l'accrocher à l'entrée du café, pour que tous ceux qui entraient et sortaient puissent la voir, et qu'en prennent note les contrôleurs communaux, qui venaient de plus en plus souvent au Milano et dans les cafés voisins ces temps derniers pour signaler à leurs gérants qu'ils occupaient illégalement l'espace public. Laarbi avait l'habitude de leur verser généreusement de quoi les calmer quand leurs visites étaient raisonnablement espacées, or elles devenaient mensuelles, et il n'avait pas les moyens de leur glisser ainsi un bakchich tous les mois.

Rahhal souffrait sans doute de ne pas pouvoir se plaindre à Yazid des bâtards à qui ce dernier avait donné carte blanche pour empester le cyber de leurs odeurs électorales nauséabondes. Peut-être souffrait-il aussi de voir qu'Imad ne pensait pas à lui, et ne lui proposait aucun petit rôle dans cette comédie. Mais en réalité, Rahhal, que représente donc Imad Katifa ? Il est trop insignifiant pour distribuer des rôles. Et celui qu'il joue lui a été imposé. C'est un être ordinaire qui n'a même pas réussi au bac. S'il a été choisi, c'est parce que les rapports des services secrets l'ont présenté au secrétariat régional de la Pieuvre comme un brave type, aimé et populaire. Il n'a même pas eu le droit de refuser un rôle qu'il n'avait pas demandé. Reste qu'aujourd'hui, Imad Katifa est le candidat du nouveau numéro. Ils l'ont choisi parce qu'ils s'y connaissent mieux que toi, Rahhal. Ils ont décidé qu'il était parfait pour ce rôle, malgré son échec au bac dont tu es bien le seul à te souvenir. Quant à Yazid, ne sous-estime pas trop ses qualités. Le zigue n'est pas commode. C'est une machine puissante. Sa capacité à se démener et à contacter Dieu et diable n'est pas négligeable. Tu prétends qu'il est stupide, mais crois-tu que Bachir Mourabiti a besoin d'intellos de haut vol qui savent réfléchir ? Jamais de la vie. Le parti est là pour planifier et distribuer les tâches. Ses ouailles doivent seulement bosser et agir avec enthousiasme. Faire le battage nécessaire, organiser des rassemblements électoraux bruyants, danser nus dans les rues s'il le faut. Ne t'en fais pas, Rahhal, il y en a qui pensent pour eux. Bachir Mourabiti est un politicien chevronné. Et roué. Il a trouvé en Yazid l'audace et l'ambition que doit avoir un militant de la Pieuvre. Il l'a donc nommé membre du parti pour la branche de Massira, et l'a chargé de gérer la campagne d'Imad Katifa. Aujourd'hui tout le monde s'active avec ferveur, et toi tu parles de comédie et de théâtre ? De quel théâtre et de quelle comédie, Écureuil apathique ? Et le cas échéant, mon couard, saurais-tu monter sur ces planches pour y jouer le moindre rôle, même quelques

minutes ? Tes genoux te porteraient-ils pour affronter un seul instant la foule ? Les projecteurs, ce n'est pas pour toi, l'Écureuil. Tu aimes agir dans l'ombre. En secret. Dans les coulisses. Tu ne peux donc pas en vouloir à Imad de t'oublier. Et de toute façon, Katifa junior n'est pas en mesure de distribuer les rôles.

Si l'Écureuil accepta le mépris et le désintérêt d'Imad, avec l'esprit sportif et sans rancune, Asma la Lionne considéra ce qui s'était passé le jour de la réunion comme une impardonnable et terrible insulte. Imad voulait s'occuper au mieux de ses hôtes, aussi n'avait-il cessé de l'appeler : "Viens là ma fille, va voir c'que le professeur Bouchaïb veut boire. Un autre expresso pour m'sieu Aziz, s'te plaît." Il lui parlait gentiment. Une gentillesse infâme et condescendante. Quand l'auguste délégation avait quitté le cyber, et parce qu'elle s'était mis une casquette "Milano" sur la tête, Laarbi lui avait demandé de se mettre à côté de lui pour saluer les augustes visiteurs au nom de son établissement, ceci pour bien montrer que le Milano serait toujours à leur service, au service du cyber, du parti et de la nation. À ce moment-là, Imad lui avait glissé cent dirhams dans la main. Générosité ? Charité ? Rahhal n'avait pas compris.

Tu oses faire l'aumône à la Lionne, connard ?

Tu t'es foutu d'dans, mon p'tit Katifa.

OceanofPDF.com

20

Deux jours pleins. Que Na’im passa dans cette pièce qui n’était pas un bureau. Dans ce bureau qui aurait pu être une cellule. Retenu dans un antre dont les murs hurlaient le silence. Un homme d’environ soixante ans en blouse d’ouvrier, la banale blouse bleue que portaient aussi les gardiens de voitures, pas celle bien connue des employés de la municipalité, venait de loin en loin lui apporter un sandwich bon marché. Keftas, frites et sauce tomate. Et le matin du pain, du fromage et de la confiture. Et un verre de *thei*. Toutes ses tentatives d’appel sur ses portables avaient échoué. Comme si un brouillage intentionnel empêchait ses deux téléphones de reprendre souffle.

Le troisième jour, le trio qui l’avait arrêté entra. Ils avaient le même costume et la même allure. De toute évidence, leurs journées se ressemblaient, et ils faisaient le même boulot depuis longtemps, de façon mécanique du coup, avec une grande économie d’énergie. Na’im s’imagina qu’ils allaient partir de là. Ils iraient en voiture dans un autre endroit encore plus lugubre. Un goût amer dans la bouche, et l’étau qui enserrait son cœur l’empêchèrent de poser la moindre question. Il était profondément déprimé. S’il ne s’était pas retenu, il aurait fondu en larmes. Mais ils ne firent qu’une courte marche dans l’enfilade de couloirs de ce vieil immeuble, et ils se

retrouvèrent dans une partie plus vivante et plus propre, où les murs au moins étaient blanchis à la chaux. Et il y avait du mouvement dans les corridors. Des civils et des policiers en uniforme qui circulaient entre les bureaux. Ils frappèrent à une porte. Firent entrer Na'im. Saluèrent, puis se retirèrent aussitôt. La pièce était spacieuse et bien éclairée, avec des meubles simples, mais modernes et disposés avec goût. Il y avait là cinq hommes dont le plus âgé, et sans doute le plus galonné, le salua respectueusement. Il l'invita à prendre place. Na'im s'assit dans un confortable fauteuil noir encore tiède. Il pensa qu'un des cinq hommes qui l'entouraient venait tout juste de s'en lever. Thé ou café ? Thé bien sûr, car Na'im préférait le thé au café. Le *thei* arriva, accompagné d'une petite assiette de gâteaux marocains. Des *ghribas,* des croquants aux amandes et des cornes de gazelle. L'interrogatoire commença aussitôt.

Les questions étaient précises. Ils épluchèrent ensemble, avec une minutie barbante, les données qui se trouvaient dans son dernier article, et les accusations graves qu'il y portait contre le milliardaire Mahdi Aït al-Hadj. Na'im était bien incapable de répondre. Mais son intuition le sauva. Il déclara qu'il ne parlerait qu'en présence de son avocat et ne divulguerait pas ses sources. Ses réponses furent brèves ; il ne changea pas de disque. Son silence ne sembla pas les déranger. Ils enregistrèrent sa déclaration en toute impartialité. À la fin, le plus âgé le salua du même ton respectueux que celui dont il l'avait accueilli. Tous lui serrèrent la main. On l'envoyait cette fois à la prison civile. Dans une vraie geôle. Car il était maintenant officiellement en détention provisoire.

De nouveaux visages l'entouraient à présent. Il était en route vers une prison d'État. Il fut surpris de voir que ses deux gardes ne l'avaient pas reconnu. Son ego en prit un coup. Lui, la grande star des médias, passer inaperçu ? Mais au fond, il était soulagé, parce que sa situation n'avait rien de glorieux. Il était même heureux de l'espace que lui ménageait justement

cet anonymat. Il y avait dans l'estafette une femme dans la cinquantaine et une adolescente. Il se cala près d'elles, embarrassé. On leur demanda d'attendre en silence, et la porte se referma. Un seul garde resta près du véhicule, tandis que les autres allèrent s'occuper des suivants. La femme avait l'air abattue ; la jeune fille pleurait et tentait vainement de tirer sa jupe courte sur ses jambes nues. Quand il était monté, Na'im avait d'abord pensé qu'elles étaient ensemble. Mais non, seul le hasard les réunissait. Ce même hasard qui l'avait fait atterrir avec elles dans cette maudite estafette. Aucune ne se tourna vers lui. Il en profita pour tirer un de ses portables de la poche de son Adidas, sa veste de sport qui commençait à être sale. Le premier était complètement mort, mais le deuxième avait encore un peu de batterie. Il allait appeler Jawad immédiatement. Jawad était l'homme avec qui il partageait tout. Il l'avait reçu dans son bureau longtemps auparavant, de la même façon que l'officier Hakim avait reçu Rahhal Laaouina la première fois, en suivant à peu près le même scénario. Jawad s'était occupé de Na'im dès ses débuts à *Hot Maroc*. Il avait été pendant toutes ces années son mentor et son ange gardien, sa source sûre et agréée, son trait d'union avec les "autres". Tous les mystérieux "autres". Merde. Jawad ne répondait pas. Il essaya plusieurs fois, en vain. Il faut que tu fasses quelque chose avant que les policiers reviennent, Na'im. Il faut que tu fasses quelque chose, Caméléon. Il décida donc d'écrire un message. Il allait envoyer une supplique au chef par l'intermédiaire de Jawad. C'est vrai que Jawad faisait le sourd pour l'instant. Mais il lirait le SMS, c'était sûr, et il serait obligé – il connaissait sa discipline et son professionnalisme – de le transmettre à son chef. Les choses prenaient une tournure à laquelle tu ne t'attendais pas Na'im, et tu n'aurais sans doute pas l'occasion d'envoyer un autre message. Il fallait donc que tu commences par la fin. Que tu t'excuses, que tu demandes pardon, que tu supplies. Soit, il implorerait sa clémence, en espérant que le chef transmettrait à son tour son message à qui de droit. Un

message de vaincu qui commencerait par “La paix soit sur vous, en présence de notre imam suprême”, et qui finirait par des citations du genre “Reconnaître ses fautes est une qualité” et “Pardonner est une force”. Na’im ne manquerait pas de souligner qu’il était victime des machinations d’Anouar Mimi, qu’il savait comment rectifier son erreur, il fallait simplement qu’on lui fasse confiance, qu’on lui accorde une deuxième chance, et il se débrouillerait. Il s’excuserait pour chaque mot qui avait fait du tort à Mahdi Aït al-Hadj, et il expliquerait à ses lecteurs que des ennemis de la nation lui avaient donné ces informations qu’il savait désormais pourries, et dont il avait découvert, trop tard hélas, combien elles étaient inexactes. Il s’excuserait auprès d’Aït al-Hadj à sa manière. Il lui rendrait sa notoriété. Il fallait seulement qu’on lui fasse confiance.

Avant de le jeter dans sa cellule d’isolement, le garde le dépouilla de ses téléphones. Cette nuit-là, il n’arriva pas à trouver le sommeil. L’univers s’était obscurci devant lui. Le film de sa vie défilait sous ses yeux, depuis sa lointaine enfance dans un village oublié de la région de Kénitra. Ses aspirations littéraires. Ses jours de gloire à *Hot Maroc*… À l’aube, la porte de sa cellule s’ouvrit. Au début, il ne put en croire ses yeux. Il crut rêver. C’était Jawad. Avec son béret rayé qui dissimulait sa calvitie, et son manteau mi-saison qu’il portait toujours sur une chemise légère. Il était parfumé, comme d’habitude. Il se parfumait toujours à l’excès. C’était la première fois, Na’im, que tu sentais un parfum depuis ce matin maudit où on t’avait forcé à quitter ton appartement. Ah, Jawad ! Et ses larmes jaillirent. Comme un enfant perdu qui retrouve enfin sa maman dans la foule.

— Qu’est-ce que tu fabriques, imbécile ? lui lança Jawad avec un regard noir.

— J’me suis fait avoir. C’est c’salaud d’Anouar Mimi qui m’a filé de fausses infos non vérifiées.

— Mais pourquoi tu pleures maint'nant, mon vieux ? Et pourquoi tu m'as envoyé ce texto stupide ?

— Parc'que Mimi… parc'que c'est Mimi qui…

— Oublie Mimi maint'nant, mon vieux. Oublie-le. T'es dev'nu un héros, Na'im. Et les héros, ça pleure pas. Et ça n'envoie pas d'lettre d'excuses.

— Quoi ? Mais de quel héros tu parles, Jawad ? L'enquête a été serrée, et j'vais sans doute bientôt passer au tribunal.

— Arrête, de grâce ! Maint'nant t'es un héros, mon vieux. Est-ce que quelqu'un t'a fait du mal ici ? Est-ce que quelqu'un t'a mal parlé pendant l'enquête ?

— À vrai dire, non. On m'a traité avec respect. Mais on m'a pris mes téléphones. Et puis, regarde dans quel état j'suis, Jawad. Mes fringues sont sales comme tu vois, et j'vais pas bien du tout.

Ses sanglots redoublèrent.

— Mais tu t'crois dans un cinq-étoiles ou quoi ? Tu veux la douche chaude le matin, et peut-être un p'tit-déj' royal dans l'jardin ? Réveille-toi ! T'es en état d'arrestation. C'est toi qui l'as voulu, avec ta maudite imprudence. T'as mélangé les cartes, Na'im. Tu les as trop battues. Quand j'ai lu ton article ce matin-là, j't'ai appelé cinq fois. J'voulais juste comprendre. Tu m'as pas contacté avant d'faire ta connerie, et t'as pas répondu. Et quand l'chef m'a appelé pour des explications, j'ai eu l'air aussi con qu'un sourd à une noce. Si tu t'étais pointé d'vant moi à c'moment-là, j't'aurais bouffé, j't'aurais tué tellement j'enrageais. Y aurait eu ni enquête ni tribunal. Mais qu'est-ce qu'on y peut maintenant, tout ça c'est du passé.

— Et Aït al-Hadj, Jawad ?

— Tu veux encore avoir de ses nouvelles après le truc terrible que tu lui as fait ? Ah mon vieux, quel culot ! Tu l'as torpillé comme il faut. Mais oublions c'détail. C'est pas pour ça que j'suis là. Les choses ont pris une

autre direction, Na’im, et on s’retrouve maint’nant devant un truc nouveau qu’il va falloir gérer intelligemment.

— Qu’est-ce que tu veux dire, Jawad ?

— Le monde entier parle de ton arrestation. La campagne électorale a commencé y a deux jours, et ton cas nourrit la polémique et l’influence de façon évidente. C’est une situation qu’on doit tous exploiter judicieusement.

— Mais qu’est-ce que j’deviens là-dedans ? Comment j’peux profiter de cette situation, Jawad, puisque j’vais sans doute passer au tribunal.

— Ça, c’est clair ! Qu’est-ce que tu croyais ? Mais t’inquiète pas, on suit l’affaire de près. Mais faut qu’tu captes un peu mieux c’qui s’passe. T’es plus Na’im Marzouq, le chroniqueur cloîtré dans son appart de la rue d’Anfa qui pond son p’tit article quotidien, et récolte les likes et autres commentaires élogieux. Ça, c’est fini. Aujourd’hui, t’es un morceau de choix pour la presse nationale et internationale, et pour les débats des politiciens pendant la campagne. Tout le monde s’intéresse à ton cas. Ici et à l’étranger. Surtout à l’étranger. T’es d’venu le symbole de la liberté d’la presse au Maroc. Faut que t’agisses en conséquence. Avec discipline cette fois. T’as plus droit à l’erreur. L’enquête va reprendre aujourd’hui, ou demain matin au plus tard. Ne change pas de disque. Refuse de répondre sans la présence d’un avocat, et continue de ne pas vouloir divulguer tes sources. Invoque le respect d’la profession et autres trucs dans l’genre. J’pense que tu passeras en jugement dans trois jours. Au tribunal, t’auras des dizaines d’avocats d’ton côté. Réfute toutes les accusations retenues contre toi, et clame que ton procès est celui d’la liberté d’expression au Maroc. Après, fais le V de la victoire devant les objectifs des photographes, et point final. Ton rôle est petit et précis, faut que tu t’y tiennes à la lettre, mais faut que tu l’joues avec conviction. Pour la douche, on va s’arranger, t’en fais pas. On va aussi t’envoyer des vêtements propres. Et les journaux à

partir de d’main, pour que t’aies une idée plus claire d’la tournure que prennent les choses. Faut juste que tu suives les instructions à la lettre, compris ?

Na’im n’y comprenait rien. Mais il aurait bien le temps de revoir sa conversation épuisante avec Jawad et de la retourner dans tous les sens. L’essentiel à présent, c’est qu’on allait enfin lui organiser une douche. Il s’imagina en train de se frotter à la luffa et au savon sous l’eau. Une douche froide ou chaude, peu importait. Il avait pris sa peau et son odeur infâme en horreur. Aussi l’image d’une eau ruisselant sur son corps ne cessait de hanter son imagination. Il rêvait d’eau. De douche. Pour la première fois alors, un sentiment d’euphorie s’insinua en lui. Il ferma les yeux sur l’image du jet de la douche et dormit profondément. C’était la première fois qu’il dormait bien depuis son arrestation. Il ne se réveilla qu’à midi. Un peu après midi.

OceanofPDF.com

21

La Lionne guetta son adversaire pendant plus de deux mois, jusqu'à ce qu'elle le voie un jour, après le début officiel de la campagne électorale, sortir de son isolement électronique pour mettre un like sur la vidéo d'un discours du chef du parti qu'avait postée Qamareddine sur son mur de Facebook. Imad ne se contenta pas de cliquer sur like, il partagea à son tour la vidéo sur son mur. L'occasion est là, la Lionne. L'heure de la vengeance a sonné, Houyam.

Rahhal cliqua sur like, sous la vidéo postée sur le mur d'Imad. Mais ce n'était pas assez. Il ajouta un petit commentaire silencieux : 😀

Ce petit sourire suffit à ferrer sa proie. Il reçut aussitôt un message d'Imad en privé.

— Bonjour ! Quel beau matin que celui-là ! Je vois enfin se lever ton soleil, princesse. Quelle matinée royale ! Tu ne t'imagines pas comme je suis heureux que la princesse Houyam s'abaisse enfin à visiter ma page. Pauvre de moi qui avais presque perdu espoir.

— Tant qu'y a de la vie, y a de l'espoir. 😀

— Ça fait plus d'un an que tu ignores mes messages, Houyam, comment ne pas désespérer ? Mais fi du désespoir maintenant. Aujourd'hui, je suis heureux.

— Tandis que, moi, je suis très en colère…

— Pourquoi ? Celui qui mettra Houyam en colère ou qui gâchera sa bonne humeur n’est pas encore né.

— C’est de toi qu’il s’agit. De toi, Imad.

— Moi ! Dieu m’en préserve. Pourquoi ? Qu’est-ce ce que j’ai fait de mal ?

— Pourquoi ne m’as-tu pas dit que tu es un homme politique célèbre ? Tu m’as laissée découvrir ça toute seule. En sortant de chez moi ce matin, je suis tombée sur une jolie photo de toi affichée sur le mur en face de mon immeuble. Je t’ai trouvé là devant moi, et je t’ai souri. Mais tu es resté impassible.

— Ah très chère, je reconnais mes torts. Ton sourire m’honore et me couronne. Mais franchement, Houyam, tu as été dure avec moi. Tu ne m’as pas donné la moindre occasion de te parler et de t’apprendre à me connaître.

— J’ai changé d’avis. Je suis prête à te rencontrer. Mais dommage… tu n’as pas de temps à m’accorder, tu es trop pris par la campagne électorale.

— Jamais de la vie, Houyam. Tu passes avant toutes les campagnes. Tout mon temps est à toi.

— Alors, ça te dirait qu’on se rencontre vendredi soir, à la terrasse panoramique de La Renaissance ?

— Tes désirs sont des ordres, Houyam.

— Cinq heures par exemple ?

— OK, ma jolie.

— Cinq heures précises. Au fait, je suis toujours à l’heure. Et je n’aime pas attendre. Si tu es en retard, même d’une minute, tu ne me trouveras pas là.

— Je serai au café avant toi. J’y serai dès quatre heures. J’aime bien l’idée de me torturer en comptant les minutes qui me séparent de l’apparition de ma princesse.

— Ha ha ha ! Tu es trop mignon, Imad… Mais que vas-tu te mettre ?

— Pardon ?

— Eh bien, tu vas t'habiller comment pour notre première rencontre ? Quelle couleur vas-tu choisir ?

— Je ne sais pas, Houyam… Mais dis-le-moi toi, ma jolie, je ferai tout ce que tu voudras.

— J'aime les couleurs claires. Est-ce que tu as une chemise rose ? J'aimerais te voir en rose. La couleur de l'amour et de l'espoir.

— Malheureusement non, je n'ai pas de chemise rose. Mais je vais en acheter une, Houyam. Pour les beaux yeux de ma princesse. Tes désirs sont des ordres.

— N'exagérons rien ! Je suis une femme simple. Tout ce que je te demande, c'est d'être en rose.

— C'est toi la rose, Houyam. Tu es la rose de Marrakech. Ah, que ces deux jours vont me paraître longs, et comme je vais souffrir d'attendre !

— OK, mon chéri, à bientôt donc. On se voit vendredi. Ciao.

— Qu'est-ce que tu as dit ? *Mon chéri ?* Ah Houyam ! Je me pince pour être sûr que je ne rêve pas. Dis-moi que je ne rêve pas !

Mais la Lionne avait disparu. Elle avait fini son boulot, elle s'était retirée dans sa tanière, et elle laissait l'Écureuil se charger du reste. Rahhal acheta une puce de téléphone. Et de ce nouveau numéro, il envoya plusieurs messages à Houyam, l'épouse d'Imad Katifa. Il se présenta comme une femme bien intentionnée qui avait pitié d'elle. Une femme blessée, qui cherchait à confondre les époux volages et leurs maîtresses. Elle voulait la prévenir qu'une pute voulait lui prendre son mari. "Et si tu veux t'en assurer toi-même, tu n'as qu'à aller sur la terrasse panoramique de La Renaissance, où ils se retrouvent depuis plus d'un an. Vas-y par exemple

vendredi soir, et tu les verras de tes yeux. PS : Ton mari portera une chemise rose, qu'il vient d'acheter spécialement pour sa chérie, parce que c'est sa couleur préférée."

Rahhal mit son portable en mode silencieux et se mit à le surveiller. Et soudain… Bingo ! Houyam essaya de l'appeler des dizaines de fois. Comme si l'Oryx était devenue folle. Le soir, il ne monta à l'appartement qu'après avoir retiré la puce de son portable et l'avoir jetée dans une poubelle, près de son immeuble.

Le mardi soir suivant, Hassaniya attaqua comme d'habitude, devant la télé, le tajine de poisson que Rahhal avait préparé pour le déjeuner du lendemain. Elle prétendait toujours y "goûter", et finissait par en engloutir presque la moitié. Mais ce jour-là, elle ne fit vraiment qu'y goûter. Elle semblait avoir l'esprit ailleurs et mangeait sans appétit. Elle laissa même à un moment échapper un léger soupir. Rahhal réunit ses forces et tenta une approche :

— Qu'est-ce que t'as, Hassaniya ? Tout va bien ?

— J'ai rien. Pourquoi, j'ai l'air d'avoir quelque chose ?

— Non… tu parais juste un peu bizarre. J'ai eu peur qu'tu sois malade.

— J'ai rien. C'est bon, t'inquiète… dit-elle exaspérée, avant de pousser un autre soupir.

Puis elle ajouta, comme si au fond elle espérait une question et avait besoin de vider son sac :

— Pauvre Imad…

— Quoi, qu'est-ce qu'il a, Imad ?

— Sa débile de femme a perdu la tête. Il est en pleine campagne électorale et la voilà qui perd la boule. Comme ça, sans prévenir. Elle a pris ses gosses, et elle est r'partie chez ses parents. Et elle a d'mandé le divorce. Bien sûr, personne la croit. Une folle…

Rahhal ne souffla mot. Et il ne dit pas à son idiote de Hérisson que lui, contrairement à elle, savait que Houyam avait raison.

OceanofPDF.com

22

Jawad tint sa promesse. On mit la douche de la prison à la disposition de Na’im. Et des vêtements propres lui arrivèrent tout droit de son placard. On lui apporta un autre survêtement, des slips et des tricots de peau, et trois serviettes. Il y avait aussi un costume noir, une chemise bleu ciel, des chaussettes et des chaussures – pour sa comparution imminente devant le tribunal, supposa-t-il. Quoi d’autre ? Une brosse à dents et du dentifrice. Na’im n’en revenait pas. Ils connaissaient bien ses habitudes. Car il n’imaginait pas de vivre sans se laver les dents. Même quand il était invité à une soirée importante dans un lieu respectable, il emportait une petite brosse à dents et un mini-tube de dentifrice pour se laver les dents immédiatement après le repas. Il avait une étrange obsession pour l’hygiène dentaire. Rester crasseux pendant sa détention l’avait vraiment incommodé, mais puer autant de la bouche avait failli le rendre fou. Il soufflait dans ses mains pour sentir son haleine, et il tournait presque de l’œil. Et il ne pouvait supporter que des déchets restent coincés sur ou entre ses dents. Voilà pourquoi il considéra cette attention-là comme un signe spécial de son ange gardien Jawad.

Le lendemain, on lui apporta les journaux. Il les trouva sur son lit en revenant de sa deuxième séance d'interrogatoire. Rangés dans l'ordre de leur parution. Au début, la presse avait parlé du scandale de Mahdi Aït al-Hadj, puis elle avait fait allusion à la disparition de Na'im Marzouq et à son arrestation probable. Les partis opposés à la Pieuvre avaient trouvé là l'occasion d'attaquer le nouveau numéro et de le dénigrer. Le parti de la Chamelle surtout n'avait pas laissé passer l'aubaine. Il avait publié un communiqué énergique, condamnant la corruption et les corrupteurs, et dénonçant les entités politiques suspectes qui voulaient s'imposer sur la scène politique nationale sans légitimité aucune, en recrutant des opportunistes et des symboles de corruption pour grossir leurs rangs. Il demanda aussi qu'une enquête soit ouverte pour déterminer l'authenticité des révélations graves que contenait la colonne du courageux journaliste Na'im Marzouq. Na'im brûlait de connaître le fin fond de l'histoire. Il retourna la pile de journaux pour y chercher ceux du jour. Il en extirpa le *Moustaqbal*. Il lui suffit de lire la première page pour tout comprendre.

Il découvrit sa photo à la une, dans le coin réservé à sa colonne. Au-dessus de sa photo, un gros titre en rouge : "Avec Na'im Marzouq, contre toute atteinte à la liberté d'expression dans notre pays." Na'im en fut abasourdi. Le journal de Tanoufi, publier un titre aussi fort ! Il n'en revenait pas. Sous la photo, il y avait deux articles qui se partageaient la seconde moitié de la page. Il alla droit sur le premier, à gauche. C'était un communiqué du parti de la Pieuvre. Incroyable ! Le parti annonçait la suspension de la carte de membre de Mahdi Aït al-Hadj, et lui déniait toute responsabilité en son sein, en attendant qu'un tribunal indépendant se prononce. Il annonçait conséquemment au public marocain que Mahdi Aït al-Hadj n'était plus un candidat de la Pieuvre. "Aït al-Hadj est actuellement poursuivi en justice, et en liberté provisoire, par suite des révélations accablantes du journaliste Na'im Marzouq. Et bien que tout accusé jouisse

de la présomption d'innocence, ajoutait le communiqué, notre jeune parti, qui aspire à réconcilier les Marocains avec la politique et à établir les règles d'une politique moderne, propre et honnête, refuse catégoriquement de présenter au peuple des candidats suspects." D'autre part, le parti soulignait qu'il s'inquiétait de la situation du journaliste Na'im Marzouq. "Car bien que nous soyons respectueux des institutions de l'État, et fassions tout à fait confiance à notre système judiciaire, nous craignons que ce qu'endure actuellement Na'im Marzouq soit une atteinte aux libertés en général, et à la liberté de la presse en particulier, ce contre quoi le parti s'élève par principe. Car le Maroc des libertés auquel nous aspirons tous en appelle à l'avènement d'une presse indépendante qui puisse contribuer à la construction de l'édifice démocratique de ce pays." Le parti de la Pieuvre proclamait en ceci qu'il soutenait fermement une presse libre dénonçant la corruption et les corrupteurs, et il réitérait par ailleurs son soutien inconditionnel à Na'im Marzouq dans l'épreuve qu'il traversait.

Na'im comprenait maintenant les explications de Jawad et mesurait l'ampleur du séisme que sa colonne avait provoqué. Aurais-tu imaginé, mon Caméléon, que la Pieuvre tirerait si ingénieusement parti de l'affaire Aït al-Hadj ? Elle faisait du pauvre homme un bouc émissaire et le laissait affronter seul son destin. Le second article choqua Na'im. Mince alors, qui l'eût cru ! Un article d'Anouar Mimi en première page du *Moustaqbal*, repris de *Hot Maroc* avec son accord, et traitant toujours du même sujet, sa solidarité avec toi. Tu y crois, toi ? Anouar Mimi y condamnait l'arrestation arbitraire dont avait été l'objet "notre cher collègue Na'im Marzouq", arrestation qu'il considérait comme une atteinte à la mission de la presse libre et indépendante, et comme un acte répressif aberrant qui ne correspondait pas à l'image du Maroc des libertés. "Le journaliste n'est pas au-dessus de la loi, notait Mimi, mais qu'on n'en fasse pas non plus un maillon faible face aux symboles de la corruption. Et que ceux qui se

languissent encore du temps révolu du despotisme comprennent que le pays, son roi et son peuple ont opté pour la démocratie. Car la liberté d'expression est le fondement de toute démocratie." Mimi saluait également le soutien inconditionnel du Comité de solidarité qu'il avait l'honneur de présider, engageant les associations de défense des droits de l'homme à l'intérieur et à l'extérieur du pays, ainsi que celui des organisations internationales qui défendaient la liberté de la presse. Et il n'oubliait pas de souligner que les extraordinaires témoignages de solidarité dont les avaient inondés les lecteurs et les citoyens demeuraient le plus bel hommage fait à Na'im et à tous ceux qui défendaient la liberté de la presse au Maroc. Le dernier paragraphe était consacré à l'éloge du sérieux et du professionnalisme de Na'im Marzouq, affirmant que l'épreuve qu'il traversait était celle de la presse nationale libre, et que son combat était celui de tous les journalistes honnêtes du pays. Signé : Anouar Mimi, rédacteur en chef de *Hot Maroc*, et président du Comité national de solidarité pour la défense de Na'im Marzouq.

T'attendais-tu à tout ça de la part de la Mangouste, Caméléon ? Au fond de toi, tu le méprisais, et tu avais commencé à le dénigrer dans les salles de rédaction du *Moustaqbal* et de *Hot Maroc*. Et voilà qu'aujourd'hui il te prouvait qu'il était plus futé que toi. Le salaud, il tuait la victime et se pointait ensuite à son enterrement. Et il ne se contentait pas de suivre le cortège comme tout le monde, non, il marchait en tête, et recevait les condoléances à la place des proches du défunt.

À onze heures du matin, le garde ouvrit la porte de sa cellule. Deux policiers en uniforme, rasés de près, entrèrent. Ils lui demandèrent poliment de les suivre. Son procès aurait lieu ce matin-là. Dans l'estafette, les deux hommes s'assirent légèrement à l'écart de Na'im, pour ne pas l'importuner.

Na’im était distrait et essayait de rassembler ses pensées, éparses comme un troupeau de chèvres de montagne éparpillées sur les sommets. Pendant ce temps-là, les policiers chuchotaient :

— On dirait qu’on va être en retard.

— Oui, on va être en retard.

— Ils m’ont dit hier qu’il fallait qu’on soit au tribunal à dix heures.

— C’est vrai que dix heures, ç’aurait été bien mieux. J’sais pas pourquoi le commissaire a tant tardé c’matin. J’étais prêt à huit heures.

— J’suis arrivé avant huit heures… Mais c’est quelle heure maint’nant ?

— Onze heures et demie. On s’ra au tribunal après midi.

— Effectivement, on est en retard. J’pense pas qu’on passera au journal de midi.

— Non, j’pense pas non plus. On est trop en retard. Mais on sera dans l’journal du soir, c’est sûr.

— Bah, beaucoup de gens r’gardent aussi l’journal du soir.

— Non… personne le r’garde, surtout ces temps-ci, parce qu’il tombe en même temps qu’la prière du soir. Les gens sont à la mosquée à c’tte heure-là.

— Y en a quand même qui l’regardent. Tout le monde va pas prier à la mosquée.

— C’est vrai, bien sûr. Et y en a beaucoup qui prient pas du tout.

Na’im n’écoutait pas la conversation des deux policiers. Il tentait en vain d’organiser ses pensées, et imaginait ce qui se passerait à leur arrivée. Il les entendit vaguement parler de journal de midi et de journal du soir. Il n’y voyait aucun rapport avec lui. Mais dès que l’estafette s’arrêta devant le tribunal, et que chacun d’eux arrangea la cravate de l’autre avant de descendre, tout fut clair, les deux benêts comptaient sur lui pour passer à la télé.

Il y avait là plus d'une caméra. Un sit-in houleux devant l'entrée du tribunal. Des journalistes et des militants des droits de l'homme scandaient des slogans qui redoublèrent de force quand l'estafette s'arrêta. Plusieurs chaînes de télévision nationales et internationales filmaient autour du tribunal. À peine Na'im descendit-il qu'Ibrahim Tanoufi, flanqué de ses deux rédacteurs en chef, se précipita vers lui. Il ouvrit grands ses bras, pressa son visage contre sa poitrine en l'étreignant, avant de relever la tête et de crier d'une voix rauque et frémissante, en flattant l'épaule de Na'im : "Tu n'es pas seul Na'im, le *Moustaqbal* est avec toi. Toute l'équipe est avec toi !"

Merveilleux, Na'im ! Tanoufi publiquement solidaire avec toi ! Depuis quand est-ce que ce lâche bouffe du lion ?

Non loin de là, Anouar Mimi était tout absorbé par une interview avec une chaîne de télévision française. Dès qu'il eut fini, il se tourna vers le Caméléon. Na'im s'arrêta un instant et fusilla des yeux son adversaire. Mais Mimi lui renvoya un regard neutre. Il portait une chemise orange sur laquelle était inscrit en noir "Nous sommes tous Na'im Marzouq". Il fit devant lui le signe de la victoire et se tint raide quelques secondes comme un soldat qui salue.

Tu oses me faire le signe de la victoire, mon salaud ! Tu me cherches ? C'est le signe de ta victoire sur moi, n'est-ce pas ? Na'im aurait voulu que la cour du tribunal soit vide. S'ils avaient été seuls en lice, il aurait sorti sa longue langue de caméléon pour montrer à cette odieuse Mangouste de quoi il était capable. Mais la caméra est pointée droit sur toi, Na'im, tu dois rester calme. Ne laisse pas la Mangouste te déstabiliser.

Mimi s'obstinait à faire le V de la victoire devant lui, avec une sorte d'exaspération, tout en le considérant d'un œil froid. T'es con, Na'im, il n'est pas du tout solidaire avec toi. Il te rappelle seulement les instructions. Ah oui, les instructions d'Jawad. Merde.

Na’im fit à son tour le V de la victoire. Il l’adressa aux hordes de manifestants que les forces d’intervention rapide empêchaient d’approcher, et aussitôt, les objectifs des photographes le mirent en joue pour prendre la photo du siècle. Il y avait aussi plusieurs caméras. Les deux policiers encadraient Na’im en souriant aux objectifs. Il était à peu près une heure. Les pauvres, ils avaient loupé le journal de midi, mais cette photo les sauverait. Ils figureraient au moins dans les journaux du lendemain.

OceanofPDF.com

23

Il était près de l’élusif frisson d’extase qui le faisait tournoyer corps et âme dans le ciel de la pièce pendant quelques secondes, quand Hassaniya le frappa. Ce n’était pas une piqûre d’épine de hérisson, mais un coup douloureux qu’elle lui décocha, poing fermé, sur le côté gauche, et qui lui coupa le souffle. Plaisir et douleur se confondirent en lui.

Pourquoi Hassaniya ? Qu’est-ce que je t’ai fait ? aurait-il demandé si sa respiration le lui avait permis.

Hassaniya le repoussa et détourna la tête. Rahhal ignorait quel péché il avait pu commettre. Il venait de fermer les yeux pour les rouvrir en secret sur les grands yeux de l’Oryx. Il avait saisi Houyam par sa magnifique encolure et l’avait jetée à terre avec violence et férocité ; il avait enfoui son visage entre ses seins et planté son sabre dans son ventre. Et il était sur le point d’atteindre l’extase convoitée quand le maudit Hérisson l’avait frappé et lui avait coupé le souffle. Maintenant elle lui tournait le dos, immobile. Comme si elle dormait. Mais qu’est-ce que tu as fait, Rahhal ? Quel péché as-tu commis pour qu’elle te frappe comme ça ? C’était la première fois qu’elle réagissait ainsi. C’est vrai que, de temps en temps, elle explosait. Il lui arrivait de te repousser avec colère. Mais elle ne t’avait jamais envoyé un gnon pareil. C’était bien la première fois. Il palpa sa verge et sentit le

fluide visqueux qui s'en écoulait. Il aurait voulu la presser pour en faire jaillir davantage, la vider dans sa main pour se soulager, mais il craignit d'attiser la rage du Hérisson en remuant, et il laissa son membre turgescent tranquille. Il se leva doucement pour éteindre la lumière, puis revint s'étendre silencieusement sur le bord du lit. Il fit très attention à ne pas effleurer le corps du Hérisson. C'était plus sûr. Il ferma les yeux et tâcha de dormir.

Mais Hassaniya ne dormait pas. Elle sanglotait en silence. Ce salaud l'avait humiliée. Il avait laissé échapper le nom de sa rivale, il avait crié "Houyam !" juste au moment de jouir. Est-ce qu'il s'imaginait la baiser à sa place ? Cette espèce de rat dégoûtant. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois. Hassaniya se rappelait la nuit où il l'avait réveillée en délirant à voix haute dans son sommeil. Il marmonnait et transpirait à grosses gouttes, jusqu'au moment où il avait distinctement crié "Houyam !" Puis il s'était remis à ronfler. Cette pute, comment pouvait-elle tous les ensorceler ?

Hassaniya ne trouvait pas le sommeil. De lointains souvenirs lui revenaient en mémoire. Adolescente, elle aidait sa mère aux tâches ménagères chez le hadj Katifa, le dimanche, ou pendant les vacances. Elle aimait saisir toutes les occasions d'aller chez le hadj, parce qu'elle y retrouvait son beau chevalier. Imad. Elle l'aimait alors. Et elle l'aimait toujours. Elle n'avait jamais aimé personne d'autre. Aujourd'hui, elle ne savait toujours pas comment guérir de lui et de cet amour. Il hantait ses rêves. Un bref sourire lui durait toute une semaine, comme une drogue. Aussi allait-elle chez le hadj pour un oui pour un non. Voilà pourquoi elle avait accompagné Oum el-Eid ce dimanche-là. Le hadj Maati Blayghi et sa famille étaient invités à déjeuner chez le hadj Katifa. Elle alla donc aider sa mère à préparer le festin des hôtes. Hassaniya ne savait pas faire la cuisine, elle détestait ça, même. Mais pour voir Imad, elle aurait fait n'importe quoi. Elle épaulait sa mère, elle lui passait les ustensiles dont elle avait besoin,

elle mettait la table avec elle, et plus tard, elle l'aidait à faire la vaisselle. Ce dimanche-là, Oum el-Eid était souffrante. Mais elle ne dit rien à la femme du hadj pour ne pas lui faire faux bond au dernier moment, d'autant qu'elle savait en quelle estime la famille Katifa portait le hadj Maati Blayghi. Elle alla donc lui prêter main-forte, accompagnée de Hassaniya.

Le hadj Katifa ne traitait pas Oum el-Eid comme une bonne. Il était toujours généreux envers elle. Il lui réglait son dû avant même que sa sueur ne sèche. Il la traitait en voisine. Elle et Hassaniya déjeunaient à leur table lors des fêtes et des grandes occasions, comme si elles faisaient partie de la famille. Ce jour-là, bien qu'une table ait été dressée à part pour les hommes dans le salon, et qu'aient fait cercle autour d'elle le hadj Katifa, le hadj Maati, et Abdelmaoula, Imad lui, préféra manger avec les femmes. À cause d'elle. À cause de cette prétentieuse de Houyam. Il ne la quitta pas des yeux. Elle qui s'acharnait à l'ignorer. Même quand il faisait de l'esprit ou racontait une blague pour amuser la tablée, elle ne riait pas. Moi je riais, j'étais heureuse, je l'aimais encore plus. Je riais pour attirer son attention, et pour qu'il s'aperçoive qu'il me rendait heureuse. Mais c'était elle qu'il voulait faire rire. Et elle le faisait tourner en bourrique. Tout le monde savait qu'Imad était amoureux de Houyam, et qu'elle le faisait marcher. Mais personne ne disait rien. La famille de la jeune fille était fière de sa réussite scolaire, et tous savaient que le parcours d'Imad n'avait rien de glorieux.

Après le déjeuner, la mère de Houyam proposa à hadja Katifa d'emmener les filles dormir chez elle, histoire de les faire changer d'air, ce que cette dernière accepta. Elles partirent aussitôt. Le hadj Katifa et le hadj Maati allèrent directement au souk. Abdelmaoula retourna à l'université. Il ne resta que nous. Oum el-Eid étant épuisée, je l'exhortai à se reposer en buvant un *thei* avec la hadja, et je montai sur la terrasse pour faire la vaisselle à sa place.

Faisait-il si chaud ce jour-là ? Était-ce parce que j'avais mouillé ma robe que je l'étendis pour qu'elle sèche, le temps de finir ma tâche ? Ou l'adolescente que j'étais, ivre d'amour pour un beau jeune homme, voulut-elle mettre un peu son corps en liberté ? Le fait est que je me déshabillai et ne gardai qu'une combinaison transparente qui laissait voir ma culotte. C'était tout ce que je portais dessous. Mes seins étaient trop menus pour être bridés dans un soutien-gorge. Imad m'épiait-il en secret ? J'étais penchée sur la vaisselle quand je sentis des bras m'enlacer par-derrière. Je me retournai et le vis. Imad. Le désir crispait son visage. Je n'en crus pas mes yeux. Impossible ! Le beau chevalier de mes rêves. Je rêvais éveillée. Il m'attira vers lui, et se mit à embrasser mon cou en haletant. Son souffle était brûlant. Quant à moi, je fondis. Complètement. Comme un petit morceau de sucre dans de l'eau. Imad m'entraîna dans la pièce attenante à la terrasse. Je le suivis comme une somnambule, le cœur battant. Il m'étendit sur une vieille banquette sur laquelle les femmes se serraient quand elles venaient ensemble trier le blé ou fendre les olives. Là, il releva ma combinaison légère et fit glisser ma culotte. Je ne lui opposai aucune résistance. Mais à peine laissa-t-il tomber son saroual, et dégaina-t-il son sabre sous mon nez, que je m'évanouis. Quand je repris conscience, son sexe était entre mes cuisses. Imad se démenait pour le planter dans mon ventre. J'aurais aimé le serrer dans mes bras, le contenir tout entier, me refermer sur lui, et le garder là pour l'éternité. J'écartai les jambes pour que l'aimé puisse se glisser en moi. Je ressentis une légère douleur. Une douleur délicieuse. Je les ouvris plus grand. Je voulais qu'il s'enfonce encore. Plus profondément. J'aurais voulu qu'Imad me pénètre tout entier, et pouvoir le remettre au monde. Qu'il soit mon enfant. Que je sois tout pour lui. Qu'à table, il ne regarde que moi. Ah Imad ! Ah mon tout-petit ! Il haletait sur moi qui fondais sous lui. Jamais je n'avais connu un bonheur pareil. Je sentis sourdre une eau visqueuse et tiède. Qui s'insinua dans mon ventre,

dans mon cœur, dans mon âme, tandis que je l'étreignais avec une joie défaillante et convulsive. La porte de la pièce était ouverte. Brusquement, quelqu'un la ferma. Non, personne ne la ferma. Simplement, la lumière baissa. Comme si le soleil s'était soudain couché. Non, il ne s'était pas couché. Seulement elles étaient là, toutes les deux. Debout, stupéfaites. Oum el-Eid, la malade, se mit à trembler, comme si un invisible vent glacé soufflait sur elle, tandis que la hadja laissait échapper un hurlement douloureux : "Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !"

Imad se releva, embarrassé. Quant à moi, je m'évanouis.

Le hadj Katifa fut-il mis au courant ? Sa femme lui dit-elle que j'avais perdu ma virginité, et que c'était son fils qui avait croqué la pomme ? Imad se mit à m'éviter. Le hadj aussi. Et Oum el-Eid alla désormais seule chez eux. Elle m'apprit que le hadj avait cessé de percevoir le maigre loyer que nous lui versions pour le petit logement que nous occupions. Il accorda même à ma mère une aide mensuelle fixe. Et il continua de prendre de mes nouvelles. Quand j'entrai à l'université, je mis le hidjab. L'obligation de sérieux. Imad épousa Houyam, sa bien-aimée. Et quand Oum el-Eid apprit à hadja Katifa qu'un de mes collègues allait venir demander ma main, le hadj s'en réjouit. Il insista pour recevoir en personne la demande du prétendant et déclara que toutes les dépenses seraient à sa charge. Se sentait-il coupable ? Mais de quel crime ? C'était moi qui avais aimé Imad et avais voulu qu'il soit mon enfant. Un enfant qui avait seulement trois ans de moins que moi. Mais c'était Houyam qu'il aimait. Et c'était elle qu'il avait choisie.

Les nombreuses fois où je me remémorerais l'incident de la terrasse, je me rappellerais l'avoir entendu dire dans ma semi-conscience tandis qu'il m'étreignait, son nom à elle. Il fouaillait mon ventre et haletait sur moi en balbutiant "Houyam".

OceanofPDF.com

24

La campagne battait son plein lorsque Imad fit irruption dans le cyber ce matin-là. Asma venait de poser un café devant Yazid. Imad alla directement vers lui en saluant Rahhal d'un bref sourire. Il était content qu'Asma soit là. Il lui demanda de lui apporter en urgence un expresso "parce que sa tête allait exploser". Il s'assit pour parler à Yazid. Ses traits étaient sombres. Au plus fort de la campagne, le fils Katifa semblait éteint, comme s'il avait perdu l'énergie du début. Il n'était pas rasé, ses yeux étaient cernés. Rahhal n'aimait pas le voir dans cet état. Il lui faisait pitié. Le pauvre, la Lionne et l'Oryx s'étaient liguées contre lui en pleine campagne électorale. Toutes deux se disputaient sa dépouille, et la lueur qui brillait dans son regard s'était évanouie.

Rahhal était recroquevillé sur sa chaise. La tête dans l'écran. Mais il savait très bien quand et comment couler un œil vers Yazid et Imad pour épier leur conversation. Il était surpris de l'aplomb avec lequel Yazid décrivait la situation. Émoustillé par la trompeuse attention d'Imad, il déblatérait comme s'il prêchait dans un forum. Il parlait avec enthousiasme, en faisant de grands gestes dans tous les sens, tandis qu'Imad l'encourageait d'un hochement de tête mécanique, le regard ailleurs. Yazid le mettait sans doute au parfum quant au revirement de l'affaire des escargots à Marrakech.

Il l'informait peut-être aussi des dispositions qu'avaient prises les membres de la branche régionale du parti pour que le grand rassemblement électoral prévu au Théâtre royal de Marrakech ce soir-là se passe pour le mieux, d'autant que le secrétariat régional de la Pieuvre comptait beaucoup sur la présence personnelle d'un des dirigeants du parti, l'illustre *fqih* Abou Ayyoub Mansouri, qui affronterait le parti de la Chamelle afin d'avoir le dernier mot dans le débat virulent que la presse avait appelé la bataille de l'Escargot. Soudain, un téléphone sonna. C'est ton portable, l'Écureuil. Rahhal, gêné, commença par ne pas répondre, mais la sonnerie continua de résonner avec insistance.

Imad lui lança un regard impatient, et Rahhal fut bien obligé de répondre. Au moins pour faire cesser ce bruit. C'était Eyyad.

— Allô, mon oncle, j'suis occupé en c'moment. J'te rappelle plus tard, chuchota Rahhal pour mettre rapidement fin à la conversation.

— Non, mon garçon, attends, attends, j't'en prie. Il faut que j'te dise mon garçon… C'est ton père, Abdeslam… Dieu nous pardonne, et à lui aussi.

— Merci, mon oncle, merci. Que Dieu nous pardonne à tous. Mais comme j'te l'dis, j'suis occupé là maint'nant. Je finis c'que j'suis en train d'faire et j'te rappelle. Allez, au r'voir. Salue mon père de ma part et ma mère aussi. Au r'voir.

— Je salue qui, Rahhal ? T'es bête à ce point mon garçon ? Tu fais l'âne ou quoi ? J'te dis que ton père – Dieu ait son âme – s'est éteint c'matin. On l'enterre après la prière de midi. Et toi tu m'dis d'le saluer ?

Le portable lui tomba des mains. Il entendit Eyyad répéter "allô, allô…" à l'autre bout de la ligne. Mais il n'avait plus de main pour ramasser le téléphone, plus de voix pour répondre, plus la force de poursuivre la conversation. Il se sentit aussi fragile qu'un brin de paille. Lourd et froid comme un manteau en laine mouillé. Son cœur battait fort. Un frisson glacé le parcourut soudain, suivi d'une chair de poule qui hérissa tout son corps

comme s’il avait enfilé une veste de glace. Il se sentit défaillir, incapable même de lever la tête pour regarder autour de lui. Il aurait voulu éclater en sanglots brûlants. Mais il était aphone et ses larmes s’étaient solidifiées. Il n’avait jamais entendu l’expression “Dieu nous pardonne, et à lui aussi” qu’avait employée Eyyad. Il n’avait pas tout de suite compris que c’était une autre façon d’annoncer un décès, que son père était mort, et que son oncle lui présentait ses condoléances.

Rahhal ne savait pas si c’était la violence du choc qui lui nouait la langue, le paralysait et l’avait cloué sur sa chaise, ou sa lâcheté innée. Il continua de trembler, comme si une invisible neige tombait sur lui, et lui seul. Soudain, Imad sortit à la hâte, interrompu par un appel sur son portable, et Yazid le suivit d’instinct comme un chien affamé. Par chance, Qamareddine tendit le cou à ce moment-là, et Rahhal se raccrocha à lui comme à une bouée de sauvetage. Il lui demanda de le remplacer – il serait absent toute la journée. Qamareddine essaya de se défiler, car ses responsabilités, celles de la campagne électorale, pouvaient l’obliger à sortir à tout instant. Mais Rahhal insista d’une voix suppliante, et Qamareddine se laissa fléchir et prit les clés qu’il lui tendait. Rahhal ne lui donna aucune explication. Il ne pensa pas non plus une seconde à appeler Hassaniya, comme si la chose ne la concernait pas. Dans le taxi collectif, il se rencogna à l’arrière, près de trois autres clients qui bavardaient avec le chauffeur. Ils parlaient de la lutte électorale qui faisait rage entre la Pieuvre et la Chamelle, tandis que Rahhal pensait à la Mante qui s’en était allé brusquement.

À partir d’aujourd’hui, tu ne verras plus la Mante, Rahhal. Tu ne verras plus ce gars d’Abda qui a vécu toute sa vie à l’écart, isolé du monde et des gens. Tu ne le verras plus jamais. Ses larmes coulaient enfin, ruisselaient

brûlantes sur ses joues, comme si cette eau avait bouillonné en lui depuis l’appel inattendu d’Eyyad ce matin-là, et qu’à présent elle jaillissait en cascade.

OceanofPDF.com

25

Qui eût cru qu’une bataille féroce pourrait s’engager entre la Chamelle et la Pieuvre à propos d’un escargot ? Or c’est exactement ce qui se passa. Il est vrai que les Marocains s’étaient habitués à l’irruption de querelles intellectuelles à chaque échéance électorale, au temps des idéologies, lorsque les partis s’alignaient encore dans des tranchées idéologiques claires. Mais les choses aujourd’hui avaient beaucoup changé. Le peuple n’avait plus l’énergie nécessaire pour tolérer ces débats abstraits autour des principes des partis et de leurs programmes politiques. Les gens voulaient des élections carnavalesques, avec des spectacles et des défilés, de la danse et des chants, des noces et des banquets, et de petits gains tangibles glanés au fil de la campagne. Plus tard, tous les candidats disparaîtraient pour gérer leurs propres intérêts. Ils feraient tous pareil. Ils rejoindraient les rangs des dignitaires de la capitale, et on ne les verrait plus que sur les écrans de télévision, lors de la retransmission en direct des sessions parlementaires, pour les rares qui s’appliqueraient à y assister. Sinon, on perdrait l’insigne occasion de les voir, jusqu’aux élections suivantes, cinq ans plus tard. Voilà pourquoi les gens ne s’intéressaient pas beaucoup aux résultats. Ce qui comptait, c’était le rituel de la période électorale. Ils aimaient cette ambiance de fête, ils suivaient l’évolution des débats en retenant leur

souffle, sans se préoccuper vraiment de leurs lourds enjeux politiques. Les deux partis principaux trouvèrent ainsi dans l'affaire de l'escargot de quoi donner à leur combat une dimension intellectuelle profonde, tout en y incluant deux éléments cruciaux : l'élément de proximité avec les électeurs dans la vie quotidienne – car à Marrakech, l'escargot est un des mets traditionnels les plus populaires, et en débattre est essentiel pour montrer qu'on aborde les sujets brûlants –, et l'élément provocateur, indispensable pour inciter les citoyens à s'intéresser aux affaires politiques et à s'y investir.

Le bazar commença avec la distribution de nouvelles carrioles aux marchands d'escargots ambulants, lors d'un vaste festival électoral que le parti de la Pieuvre organisa place du 6-Novembre, au cœur du Guéliz. On en distribua plus de trente à des marchands venus de divers secteurs de la ville. Yazid, qui assista à la fête en tant que représentant de Massira et des quartiers environnants, reçut à lui seul quatre carrioles, une qu'il garda pour lui pour que Rabeh s'en serve immédiatement après les élections, et trois autres qu'il offrit, au nom du candidat du parti Imad Katifa, au gros Masmoudi et à deux de ses copains et marchands d'escargots les plus connus de l'avenue Dakhla. On ne savait pas vraiment si les carrioles étaient depuis longtemps destinées à être distribuées, dans le cadre de l'Initiative nationale pour le développement humain, et si Bachir Mourabiti et ses acolytes avaient réussi à se les approprier grâce à leurs magouilles, pour ne les allouer qu'au moment de la campagne, après avoir obtenu le monopole de la répartition, en conspirant avec des employés de la municipalité de Marrakech qui avaient adhéré au parti juste avant les élections, et qui agissaient pour son compte, en profitant à cet effet des facilités que leur offrait leur emploi. Ou était-ce qu'un riche membre du

parti avait procuré ces carrioles à la Pieuvre, auquel cas c'était un cas flagrant de corruption électorale, contre lequel les partis adverses avaient le droit de protester.

Les militants du parti de la Chamelle ne laissèrent pas cette occasion leur échapper. Ils publièrent un communiqué qui condamnait en termes forts l'opération, et déclarèrent que cet incident touchait selon eux au cœur du problème de la fraude électorale, et nécessitait l'intervention du ministère de l'Intérieur et de celui de la Justice pour y mettre fin. Puis ils engagèrent une discussion franche et transparente avec les marchands d'escargots eux-mêmes. Une discussion qui ne porta aucun fruit. Elle eut au contraire des effets inverses, notamment lorsque ce dialogue libre et direct avec les marchands d'escargots se solda par l'admission de deux militants du parti aux urgences de l'hôpital Ibn Tofail.

Saleh Regoug, le secrétaire régional du parti de la Chamelle, s'aperçut de la gravité du risque encouru par les jeunes recrues de son parti. Car comment convaincre un marchand d'escargots, enchanté d'avoir une nouvelle carriole, qu'il est impliqué dans une affaire de fraude électorale et qu'il doit prendre ses responsabilités ? Quelles responsabilités, je vous le demande ? Un homme debout au coin d'une rue derrière une carriole au milieu de laquelle est encastrée une grosse casserole dont monte une épaisse vapeur, un marchand entouré de clients qui dégustent une soupe aux escargots, piquante et brûlante, parfumée au thym, à l'anis, à la lavande, au carvi, au fenouil, et garnie de tranches de citron, et qui savourent avec délice les escargots qu'ils tirent de leur coquille avec une petite aiguille pointue, cet homme-là, vous viendriez l'accuser de corruption ? Le pragmatisme de Saleh Regoug lui fit comprendre que l'admission de deux jeunes du parti à l'hôpital Ibn Tofail était une conséquence prévisible, et la preuve définitive de l'inefficacité de ce genre de communication. Il décida donc de changer de tactique. De se retirer de la fièvre de la bataille, ou

plutôt d'y mettre fin avec un coup fatal, sans se frotter directement aux citoyens. Il contacta donc le conseil des *fqihs* du parti à Rabat, et leur demanda d'émettre une fatwa qui interdise la consommation d'escargots. Et ainsi fut fait.

La fatwa était décisive et sans appel. Car le conseil des *fqihs* du parti de la Chamelle s'était réclamé d'une ancienne fatwa du juriste Ibn Taymiyya[57] affirmant que "la consommation de choses impures, de serpents et de scorpions était interdite à la communauté des musulmans. Celui qui en mangeait usurpait la loi et devait soit se repentir, soit être tué". Le conseil étaya ensuite son argument avec une autre fatwa plus explicite de l'imam Ibn Hazm[58] disant : "Il est interdit de manger des escargots sauvages, ainsi que tout autre insecte, comme les geckos, les scarabées, les fourmis, les abeilles, les mouches, les guêpes, tous les vers, les poux, les puces, les punaises et les moustiques." Et les *fqihs* conclurent leur fatwa en se référant à la doctrine chaféite qui interdisait clairement ce mollusque parce qu'il était impur. La parole de Dieu est claire à ce sujet. Dieu interdit de manière explicite à ses serviteurs les choses impures.

Le communiqué du parti de la Chamelle, qui incluait le texte intégral de la fatwa des *fqihs* du parti, comprenait aussi un paragraphe édifiant ajouté par Saleh Regoug au dernier moment, où il critiquait la position du parti de la Pieuvre, lequel ne cessait de défendre les pédés et les débauchés, en prétendant défendre les libertés individuelles. Voilà pourquoi il ne s'étonnait pas que ce parti douteux défende un mollusque lubrique bien connu dans les milieux scientifiques pour ses tendances homosexuelles. Car un seul escargot, précisait le communiqué, avait deux appareils reproducteurs, un mâle et un femelle, et produisait des gamètes mâles et femelles en même temps. "Et certains voudraient que nous mangions cet

animal hermaphrodite, et ils le rangent – à tort et indûment – parmi les nourritures saines et comestibles. *Leur jugement n'est-il pas détestable*[59] *?* Dieu dit la vérité."

---

57. Taqiy ad-Din Ahmad ibn Taymiyya (né en 1263 à Harran, Turquie, mort en 1328 à Damas, Syrie). Théologien et juriste *(fqih)* musulman traditionaliste du XIII^e^ siècle, influent au sein de l'école hanbalite.

58. Abou Mohammed Ali ben Ahmad, ben Sa'id ibn al-Hazm (né en 994 à Cordoue, Espagne, mort en 1064 près de Séville, Espagne). Poète, historien, juriste, philosophe et théologien musulman, auteur du célèbre *Collier de la colombe*.

59. Coran, sourate XVI, verset 59 – Les Abeilles.

OceanofPDF.com

26

— On n’a rien pu faire, sanglotait Halima. On l’a appelé pour le p’tit-déjeuner. Il a pas voulu s’montrer. On a insisté, une fois, deux fois, et il a fini par sortir. Il a juste bu un verre de *thei*, pas plus. Et il est r’parti dans son coin.

Son visage était blême, et les habits de deuil blancs le rendaient encore plus pâle.

— Quand on a eu débarrassé la table, mon garçon, j’suis allé l’chercher, ajouta Eyyad. J’voulais qu’il vienne avec moi au souk, et j’l’ai trouvé raide, immobile. Dès que j’me suis assis, et qu’j’ai vu son teint cireux et sa poitrine qui s’soul’vait pas, j’ai su qu’il était mort. J’ai rien dit à Halima. J’me suis dit, on verra après. J’suis allé frapper chez l’voisin, Si Ali, j’sais qu’il est croyant et pieux. Il est rev’nu avec moi – Dieu le récompense. Dès qu’il l’a vu, il a dit : “Nous sommes à Dieu et à lui nous retournerons.”

Si Ali toussa pour exprimer sa modestie devant les louanges d’Eyyad. Il n’avait pas quarante ans, bien qu’il fasse plus vieux. Il tapota l’épaule de Rahhal et reprit en caressant sa barbe épaisse, pour confirmer ce que l’oncle avait dit :

— Dieu l’a rappelé à lui, mon frère, et la sentence de Dieu est irrévocable. J’ai su qu’il était mort au premier coup d’œil. Dieu est omnipotent. La mort, ça se voit. À ses tempes creuses et le noir trouble de ses yeux, j’ai tout de suite su qu’il était mort. Le pauvre, il est parti d’un coup. Mourir d’un coup, c’est une bénédiction, une grâce et un pardon du Seigneur des croyants quand le défunt est pieux, mais ce peut être un châtiment quand le défunt est impie. Car ceux-là, le Seigneur courroucé les rappelle à lui avant l’heure du repentir.

Rahhal était debout au milieu d’eux, sur le seuil de son ancienne chambre. La chambre où son père s’était réfugié ces dernières années. Un des pieux compagnons de Si Ali était en train de laver Abdeslam. Il s’était porté volontaire et avait fait acte de charité en leur offrant le linceul et les onguents. Si Ali leur expliqua que son ami Moussa était un homme qui craignait Dieu et redoutait la mort. Il avait donc toujours ces choses-là chez lui et disait : “Si l’un d’entre vous me précède auprès du Créateur – qu’il soit glorifié ! –, j’ai son linceul et ses onguents chez moi. Je le laverai de mes mains, comme le prophète Mohammed – la paix soit sur lui – a été lavé, sans aucun risque d’hérésie.”

— Voilà pourquoi ce matin j’ai tout de suite pensé à lui. Parce que notre frère Abdeslam – Dieu l’accueille en sa miséricorde – était un des nôtres.

Dieu avait donc facilité le rituel des derniers soins et de la mise en linceul d’Abdeslam en désignant quelqu’un pour accomplir ces tâches gratuitement. Mais *quid* du reste, Eyyad ?

Par chance, Eyyad avait assisté à plus d’une réunion électorale de Tawfiq Bahi, représentant des quartiers Moukef et Kechiche au conseil communal, et candidat du parti de la Fourmi aux présentes élections. Et comme Tawfiq Bahi n’aurait pas laissé passer une occasion pareille en pleine campagne électorale, car c’était une façon pour lui de montrer à sa communauté combien il leur était dévoué, il chargea un de ses assistants résident du

quartier, un certain Afshi, de s’occuper de tout. Afshi fit venir le médecin municipal responsable du bureau d’hygiène pour établir l’acte de décès moins d’une heure après la mort d’Abdeslam. Il fit délivrer le permis d’inhumer, et veilla à faire venir la camionnette du conseil communal que Tawfiq Bahi avait assignée au transport des morts au cimetière.

Les funérailles n’eurent rien de remarquable. Car Abdeslam était un être insignifiant, sans amis ni compagnons dans le quartier. Ne se joignirent donc au cortège que Rahhal, Eyyad, quatre voisins, trois des hommes de Tawfiq Bahi précédés par Afshi, et quelques fidèles, en plus de Si Ali et Moussa qui savaient combien Dieu tient en estime ceux qui accompagnent les morts. La camionnette du conseil communal qui servait de corbillard partit de devant la mosquée après la prière de midi, une fois récitée la prière des défunts. Eyyad monta à côté du chauffeur :

— Cimetière de Bab Khémis, *inchallah*, lui dit-il.

Mais quand le cortège arriva au cimetière, ils le trouvèrent désert et ses tombes silencieuses. Même les mendiants et les vendeurs d’eau de fleur d’oranger avaient disparu cet après-midi-là. Il n’y avait personne. Heureusement, Rahhal remarqua le numéro de portable peint en vert à l’entrée. Il l’essaya. Il cherchait encore ses mots quand une voix lui répondit.

— C’est pour un enterrement ?

— Oui, on est là avec le mort, devant l’cimetière de Bab Khémis.

— C’est bon, j’suis tout près. J’suis là dans cinq minutes. Cherchez Boumahdi, le fossoyeur, et dites-lui d’préparer ses outils en attendant qu’j’arrive.

— Y a personne ici. Le cimetière est complètement désert.

— OK, j’sais où l’trouver, c’salopard. Il doit être devant sa carriole de courges comme d’habitude. Pas loin du cimetière. J’passe le prendre et on arrive. Soyez tranquilles. On va pas tarder.

L’attente fut pesante. Mais Moussa, qui avait lavé le corps, en profita pour commencer son sermon. Il leur parla de la mort. Car le Prophète nous a exhortés à la citer, à ne pas l’ignorer, et il nous a dit : *Parlez souvent de celle qui met fin aux plaisirs*. Il leur parla de l’heure qui approchait, car une mort soudaine est un rappel et un présage de notre fin dernière. “Et le Prophète messager – la paix et le salut de Dieu soient sur lui – priait ainsi : *Mon Dieu, je me réfugie auprès de toi contre la disparition de la grâce et du bien-être que tu m’as accordés, contre ta vengeance soudaine et toute ta colère*. Une mort subite est un signe de la vengeance divine – Dieu nous en protège.”

À ce moment-là déboula Boumahdi, suivi du gardien. Le fossoyeur sourd-muet se précipita vers le pistachier lentisque, revint avec ses outils et demanda au gardien, avec force mimiques et gestes de la main, de lui indiquer où creuser.

— Ah oui, on creuse où en fait ? On a des tombes à deux cents dirhams, et une bien placée à sept cents dirhams, avec un accès facile pour ceux qui viendront la visiter plus tard. Vous préférez quoi ?

Afshi répondit d’un ton grandiloquent, avec un faux air de reproche, et en parcourant l’assemblée du regard pour voir sur les visages l’effet de son intervention :

— Donne-nous celle à sept cents mon vieux. Tu crois qu’le défunt vaut si peu pour nous ?

Le gardien prit les billets, les compta, donna le numéro de la tombe à Afshi, et se mit à vérifier mécaniquement les documents, avant de s’écrier soudain, comme fou :

— C’est quoi c’bazar, m’sieu ? Tiens, reprends ton argent. Y aura pas d’enterrement. Celui-là, il est pas pour nous. Faut qu’vous alliez au cimetière de Bab Ghmat. D’après la carte d’identité du mort, vous dépendez de Bab Ghmat, pas d’nous.

Eyyad se mit à trembler de rage et lui cria :

— Qu'est-ce que tu racontes avec ta Bab Ghmat ou ta Bab Machin ? Le mort, son cimetière c'est ici. Il y v'nait tout l'temps, et aujourd'hui faut qu'on l'enterre dans son cimetière !

— J'comprends pas, tu veux dire que l'mort, il a un précédent ici ? J'veux dire, c'est pas sa première mort ? rétorqua le gardien d'un ton sarcastique.

Eyyad aurait bondi si Rahhal ne l'avait pas retenu par la manche. Tu vas lui dire quoi, espèce de rat têtu ? Qu'est-ce que tu vas répondre ? Qu'Abdeslam faisait partie de l'armée des récitateurs qui viennent se bousculer sur les tombes des gens et gâchent leur recueillement en psalmodiant le Coran à tort et à travers ? Il nous méprisera encore plus, et tu nous humilieras devant tout le monde.

Moussa et Ali s'étaient reculés de quelques pas. Ils ne comprenaient pas grand-chose aux questions administratives. Mais Afshi intervint pour calmer le jeu.

Il entraîna le gardien loin à l'écart. Les négociations ne durèrent que quelques minutes. Afshi porta la main à sa poche et glissa sans doute trois sous au gardien pour lui clouer le bec. Il revint bientôt en se rengorgeant comme un coq et claironna d'un air triomphant :

— Allons, messieurs, enterrons le défunt !

Boumahdi pelletait la terre sur le corps quand Afshi entonna une prière impromptue, tout imbu de sa victoire. Mais Moussa, saisissant l'occasion de se remettre en avant, l'interrompit et lui intima sans ménagement de se taire, avant de s'adresser à l'assemblée d'une voix forte :

— Demandez pardon à Dieu pour votre frère défunt et priez pour qu'il réponde avec justesse, car à présent on l'interroge là-haut. Mais en silence s'il vous plaît.

Plus tard, après la prière du soir, la maison se remplit de plats de couscous que les voisines avaient préparés pour les hordes de visiteurs. Mais personne ne vint présenter ses condoléances. Ali et Moussa attendirent un moment. Moussa avait préparé son discours. Mais personne ne vint. Son compagnon et lui firent un sort à un plat de couscous au poulet, oignons, raisins secs et pois chiches, puis ils s'en allèrent. Le Pélican et le Rat s'étaient rencognés dans la cuisine. La voix du célèbre récitateur Abdelbassit Abdessamad diffusait dans la maison un souffle d'apaisement. Les larmes de Rahhal se remirent à couler. Il se souvint brusquement de Hassaniya. Il l'appela. Elle venait de rentrer chez eux. Elle lui dit qu'elle ne l'attendrait pas. Elle allait manger et se coucher. Elle était épuisée.

Rahhal expliqua qu'il n'était pas au cyber.

— Je suis à Moukef, Hassaniya. Chez moi, ici, à Moukef. Ba Abdeslam, le pauvre, Dieu l'accueille en sa miséricorde. Il est mort ce matin.

Hassaniya resta un moment silencieuse. Rahhal continua de tendre l'oreille. Il l'entendit renifler. Elle se mit à hoqueter, puis à sangloter bruyamment. Elle pleurait comme jamais elle ne l'avait fait.

OceanofPDF.com

27

Saleh Regoug n’aurait jamais imaginé que le récent communiqué de son parti, et surtout la fatwa interdisant la consommation d’escargots, provoquerait un tel tollé dans les rues de Marrakech. Mais la fatwa des escargots était sur toutes les bouches. Ta Chamelle a galopé loin, Saleh. Plus loin que tu ne pensais. Elle a vraiment foutu le bazar dans les milieux populaires. Même dans les hammams, les femmes discutent de cette affaire, et dans la médina, plusieurs se sont évanouies au cours d’échauffourées entre adversaires des deux partis, certaines ne supportant pas d’affronter à la fois le feu de la discussion et la chaleur du bain. Qamareddine lui-même s’était surpris à en débattre avec son père à table, à l’heure du repas. Shehabeddine Souyouti, qui sympathisait avec le parti de la Chamelle, semblait acquis à la fatwa d’interdiction, mais Qamareddine trouvait difficile de se ranger à son opinion, non seulement parce qu’il était proche du parti de la Pieuvre et parce qu’il était impliqué avec Yazid dans sa campagne électorale, mais surtout parce qu’il adorait la soupe aux escargots et qu’il en prenait un bol tous les soirs quand il faisait froid.

Le parti de la Pieuvre se retrouva en mauvaise posture. Il lui fallait sans délai une solution. Il devait d’abord arrêter la Chamelle dans son élan avant qu’elle ne fasse des ravages. On ne pouvait laisser un parti recourir au

conseil des *fqihs* pour résoudre les problèmes sociaux à coups de fatwa. C'était une incursion flagrante de la religion dans le débat politique, incursion que la Pieuvre rejetait par principe. Et puis *quid* de cette fatwa d'Ibn Taymiyya que le parti de la Chamelle brandissait devant le peuple marocain, bien connu pour adorer la soupe aux escargots et leur chair délicieuse ? Et franchement, comment pouvait-on châtier ceux qui en mangeaient et pire, les tuer ? C'était une véritable incitation au meurtre, donc un délit sanctionné par la loi. Bien entendu, Ibn Taymiyya étant mort depuis des siècles, on ne pouvait pas aujourd'hui le poursuivre en justice, mais il fallait poursuivre ceux qui avaient osé ressusciter cette fatwa pour l'agiter sous le nez de la société. Et puis, même si on décidait de plaire à Ibn Taymiyya, qui appliquerait la peine de mort ? Les membres du parti de la Chamelle ? Qui d'autre sinon ? Allait-on exécuter la moitié des Marocains pour quelques escargots ? C'était un acte de sédition. Et la sédition, c'était pire que le meurtre. Il fallait donc trouver une solution vite fait. Car il était désormais clair que le parti qui sortirait vainqueur de la bataille de l'Escargot remporterait sans aucun doute les élections à Marrakech.

Ce n'est que dans les moments difficiles que nous découvrons le pouvoir de nos dirigeants. Certains leaders du parti de la Pieuvre, chouchous de la classe progressiste moderniste, qui se moquaient en secret du cheikh enturbanné qui assistait avec eux aux réunions du secrétariat général du parti et qui s'en allait aussitôt après la séance de travail, sans les accompagner dans les restaurants somptueux où ils finissaient leurs soirées militantes, ceux-là reconnurent finalement la clairvoyance de leur dirigeant Moha Sanhaji. En effet, avoir inclus une autorité religieuse de la valeur du *fqih* malikite Abou Ayyoub Mansouri au secrétariat général du parti s'avérait être une démarche judicieuse dont on ne mesurait la portée qu'aujourd'hui. Car le parti avait décidé d'organiser un rassemblement

électoral autour du problème de l'escargot, au cours duquel le cheikh Abou Ayyoub se chargerait de répondre aux juristes de la Chamelle, et d'exposer la fragilité et les vices de leur fatwa.

Qamareddine regretta beaucoup que l'Écureuil lui ait confié le cyber pour s'éclipser dès midi ce jour-là. Il s'était retrouvé piégé. Impossible d'assister aux débats qui attirèrent aux côtés du peuple de la Pieuvre un bon nombre d'amateurs de soupe aux escargots que la fatwa d'Ibn Taymiyya effrayait, ainsi qu'un certain nombre de militants du parti de la Chamelle, qui étaient venus argumenter en faveur de la récente fatwa édictée par leur conseil de juristes. Shehabeddine Souyouti s'y rendit avec les autres, tandis que Qamareddine resta coincé dans le terrier de l'Écureuil.

Par chance, *Daba Marrakech* avait décidé de retransmettre en direct les débats sur son site. Ainsi Qamareddine put-il suivre le film en entier depuis son repaire. Yazid avait garé devant le cyber trois cars de transport touristique que Radwan Aït Bihi, un magnat du transport routier au Maroc, avait mis à la disposition du parti. L'homme s'était tenu à l'écart de la politique, jusqu'au jour où divers problèmes avec les impôts l'avaient incité à adhérer au parti de la Pieuvre, en espérant qu'il lui garantirait une certaine immunité. Les Lionceaux de l'Atlas en remplirent deux, avec les Lionceaux de l'école et les Lionceaux du cyber. Le troisième fut réservé à Masmoudi et à ses compagnons les marchands d'escargots de Massira, Douar Iziki, Azli, Socoma, Douar Laâskar, Al-Bahja et Inara. Les accompagnaient, pour les soutenir dans ces circonstances exceptionnelles, Laarbi, le patron du Milano, Moubarek, le marchand de sandwiches aux saucisses, et Tamo, la vendeuse de *baghrir*.

Le Théâtre royal était plein à craquer. Les partisans de la Pieuvre s'y trouvaient bien sûr en majorité. Mais il y avait aussi un groupe de jeunes militants de la Chamelle, tout au fond, à droite de la partie à ciel ouvert du théâtre, un endroit parfait pour cette manifestation publique, surtout si on

considérait que le théâtre était défectueux, et ne convenait absolument pas aux représentations théâtrales, d'après un rapport technique présenté par des experts marocains et internationaux. Par contre, des événements du style de cette comédie animale lui convenaient tout à fait. Tous les correspondants des journaux et des sites web nationaux étaient là. Plusieurs caméras entouraient la scène, dont celle de *Daba Marrakech*, qui avait créé l'événement en retransmettant en direct cette rencontre électorale cruciale.

Bachir Mourabiti monta le premier sur scène sous les applaudissements du public et les acclamations des militants du parti. Bouchaïb Makhloufi le suivit, vêtu d'une magnifique djellaba *bziouiya* à rayures de soie et laine bouclée. Il se campa au beau milieu, essaya le micro, puis les deux hommes se tournèrent vers les coulisses et se mirent à applaudir, pour qu'apparaisse le cheikh Abou Ayyoub qui s'avança vers eux, vêtu d'une djellaba blanche et d'un burnous gris, et coiffé d'un tarbouche fassi. Ses traits respiraient la bonté, et sa barbe était soigneusement peignée. La salle trembla sous les applaudissements. L'Éléphant se précipita pour lui baiser la main. Il avait été l'élève du cheikh Abou Ayyoub quand il étudiait à la fac de Rabat. Ce témoignage public de respect était une des particularités des membres de la vertueuse société éléphantine. Bachir se contenta de souhaiter brièvement la bienvenue aux Marrakchis qui étaient venus en masse à ce rassemblement et à ce débat béni, ainsi qu'à l'illustre cheikh Abou Ayyoub Mansouri, "un grand lettré, mais aussi un leader exceptionnel du secrétariat général de notre vénérable parti". Puis il passa le micro à Makhloufi, le modérateur de la rencontre.

L'argumentation scientifique de Makhloufi fut à vrai dire remarquable. Il confirma l'appartenance de l'escargot au règne animal, et déclara que le classer dans la famille des insectes était une grave erreur scientifique, que l'on pouvait pardonner à Ibn Hazm – Dieu l'accueille en sa miséricorde –, mais qu'on ne pouvait pardonner aux *fqihs* de l'époque actuelle. Il

désapprouva également le fait de qualifier de “dangereuse” une créature innocente et fragile se nourrissant de chou et de feuilles d’arbustes, et il rappela la valeur nutritive de la chair de l’escargot, riche en sels minéraux comme le magnésium, le phosphore et le potassium, en plus du zinc, du cuivre, du sélénium et des nombreuses vitamines qu’il n’avait pas le temps d’énumérer toutes, certaines dont le Créateur avait exclusivement pourvu ce mollusque, lui et aucun autre animal ou plante sur cette planète. Il ne manqua pas non plus de s’attaquer aux allégations du parti de la Chamelle qui accusait le pauvre escargot d’homosexualité. Là Makhloufi se déchaîna vraiment et sortit de ses gonds. Le sang gonfla ses jugulaires et il se mit à hurler dans le micro :

— Il ne vous suffit donc pas d’insulter vos adversaires politiques et de les accuser de corruption et d’immoralité, pour vous attaquer en plus aux animaux ? Vous n’avez pas honte de porter la même accusation d’homosexualité à un être humain et à une des innocentes créatures du royaume de Dieu ? Si vous étiez des observateurs compétents qui étudiez ces créatures divines à bon escient, vous vous seriez aperçus par exemple que cet animal innocent nous donne une leçon sur la pratique du jeûne. Quand nous jeûnons un mois par an pendant le ramadan, nous nous affaiblissons et nous nous plaignons sans cesse de la faim et de la soif, alors que cette créature pieuse et pure peut jeûner trois mois consécutifs sans se plaindre ni chigner. Alors craignez Dieu, partisans de la Chamelle de la dernière heure. Craignez Dieu dans ce monde qu’il a créé.

La performance éblouissante du professeur Bouchaïb Makhloufi surprit tout le monde. Le théâtre trembla sous les applaudissements et les youyous des femmes, avant que Yazid n’achève de l’embraser avec un slogan incendiaire – improvisé à chaud – que Rabeh et lui se mirent à scander d’une voix tonitruante : “Arrière, arrière, à la Chamelle meurtrière !” Un slogan qui excita la ferveur de beaucoup, et que le peuple de la Pieuvre

reprit en chœur avec un enthousiasme hystérique, ce qui mit les partisans de la Chamelle hors d'eux. Ainsi un violent affrontement éclata à l'extrême droite du théâtre, et certains opposants furent blessés, dont un grièvement, un marchand d'escargots l'ayant frappé sur la tête avec une barre de fer qu'il avait dissimulée sous sa djellaba. Heureusement, les ambulanciers étaient sur place, et ils évacuèrent aussitôt les blessés aux urgences, pendant que les hommes des forces auxiliaires s'efforçaient de calmer la situation.

Dès qu'Abou Ayyoub s'empara du micro, un silence absolu se fit dans le théâtre. Après le "Grâce à Dieu, et que la prière et la paix soient sur Mohammed ibn Abdallah, sur sa famille, ses compagnons et ses disciples" d'usage, le cheikh se racla la gorge et déclara d'une voix posée aux accents puissants :

— Bien que notre généreux hôte Bachir Mourabiti m'ait présenté comme un des hommes de ce jeune parti, je souhaite m'adresser à notre vertueux public marrakchi en tant que juriste, et non en tant que partisan ou politicien. Car je suis avant tout un *fqih* malikite, et c'est à ce titre que je suis devant vous ce soir. Nous avons choisi mes frères dans ce pays béni la doctrine ash'arite qui n'excommunie personne, pas même les grands pécheurs impies. Que penser donc aujourd'hui d'un parti qui encourage la sédition et cherche à nous diviser en prononçant une fatwa – Dieu nous protège – invitant à exécuter les gens qui mangent des escargots ? Est-il plus grande sédition que celle-là ? Cette sédition-là, par Dieu, est plus terrible que le meurtre. Et je vous le demande, continua Abou Ayyoub, d'une voix toujours calme mais légèrement plus forte, ne sommes-nous pas, nous les Marocains, des adeptes de l'école de l'imam Malik ? N'est-ce pas l'école que nous ont choisie nos ancêtres pour nous rassembler dans la grâce de Dieu, des siècles auparavant ? Qu'avons-nous donc à faire de ceux qui aujourd'hui viennent rajouter là-dessus ce que les chaféites ou d'autres disent sur ceci ou cela ? Nous sommes malikites mes frères, et nos

références sont l'imam Malik et son code juridique *Al-Mouwatta'*. L'avis de l'imam à ce sujet est clair. Ibn al-Qasim – Dieu l'accueille en sa miséricorde – a dit : *On interrogea Malik sur une chose qui existait au Maroc, qu'on appelait "escargot", et qui vivait dans le désert et s'accrochait aux arbres ; pouvait-on le manger ?* L'imam – Dieu l'accueille en sa miséricorde – répondit : *Je le considère comme semblable au criquet ; si on le ramasse vivant et qu'on le fait bouillir ou griller, je ne vois aucun mal à ce qu'il soit consommé*. Ainsi, tout est dit, car nul ne peut rien ajouter à la parole de l'imam Malik.

Les youyous, les slogans, les applaudissements et les acclamations se déchaînèrent. Bien sûr, tout parti politique peut contrôler ses militants en cas d'émeute, mais qui prétendrait pouvoir contrôler des marchands d'escargots et leurs compagnons colporteurs lors d'un événement pareil ? Leur joie était hystérique. Certains prirent la scène d'assaut et se jetèrent sur le cheikh Abou Ayyoub pour lui baiser le front et les épaules. L'un d'eux se jeta à ses pieds pour les embrasser et le fit basculer. Et sans la clémence divine et l'intervention des forces auxiliaires qui empourprèrent le dos des marchands d'escargots à grands coups de matraque, le cheikh serait mort étouffé dans leurs bras. Voilà précisément pourquoi la seconde partie des débats fut annulée. Bachir Mourabiti et Bouchaïb Makhloufi firent disparaître le cheikh Abou Ayyoub par l'entrée des artistes, tandis que les foules houleuses quittaient le Théâtre royal pour continuer de se déchaîner sur l'avenue Mohammed-VI. Elles scandaient, hystériques, leur plus récent slogan : "Arrière, arrière, à la Chamelle meurtrière !"

Saleh Regoug, qui, au siège du parti de la Chamelle, suivait avec ses frères du bureau régional la retransmission en direct du rassemblement sur le site de *Daba Marrakech*, avait l'air sombre et les traits tirés. Car il savait dès à présent que la chute de la Chamelle à Marrakech serait retentissante, et que son écho résonnerait dans le pays tout entier.

OceanofPDF.com

28

Dès que le cortège fut parti, l'âme d'Abdeslam retrouva la paix. La tombe était accueillante malgré son étroitesse. Reposer tranquillement sous terre était mille fois plus désirable que l'amertume de la vie là-bas, dans la tanière d'Eyyad, à Moukef.

Ah, Abdeslam, puisses-tu baigner dans la grâce divine ! Que ta vie a été dure et comme tu as souffert !

Mon fils bien-aimé,

Je t'écris cette lettre car je crains de mourir sans t'avoir dit adieu.

Ils te diront Rahhal, qu'Abdeslam est mort subitement. Mais la souffrance remonte à bien longtemps mon fils. Et la mort est une bénédiction du Seigneur des deux mondes. Je ne suis pas mort subitement, tant s'en faut. Je suis mort délibérément, d'une mort préméditée. Car j'ai vécu toutes mes dernières années à ne désirer que cette heure. Dis : Si la demeure dernière auprès de Dieu vous est réservée, de préférence à tous les hommes, souhaitez donc la mort, si vous êtes sincères[60]. *Dieu dit la vérité. J'ai désiré la mort, Rahhal. Je l'ai désirée sincèrement, et le Miséricordieux a répondu à ma prière…*

Les yeux d’Eyyad s’emplirent de larmes en lisant la lettre qu’il avait trouvée par hasard cette nuit-là. Il avait décidé de dormir dans le lit de son frère. Dans la chambre exiguë où Abdeslam s’était retiré pendant les dernières années de sa vie, où on avait lavé son corps et où on l’avait enveloppé dans son linceul. Il voulait se confier à lui. Respirer au moins son odeur. Il se retournait sur sa couche quand il entendit comme un froissement. Il chercha du bout des doigts d’où venait ce bruit, et il découvrit la lettre sous l’oreiller. Il ouvrit l’enveloppe jaune, en sortit le feuillet et se mit à le déchiffrer, lui qui n’avait rien lu depuis l’époque de Sidi Zouine. Il gardait en son cœur un sentiment de jalousie à l’égard de ce frère à qui Dieu avait permis d’apprendre le Coran en entier, là-bas à la zaouïa. L’écriture d’Abdeslam n’était pas facile à lire. Mais Eyyad déchiffra la lettre jusqu’au bout. Il la lut et la relut. Finalement, il décida que cette missive écrite d’une main tremblante devait être enterrée et disparaître avec son auteur. Et parce que retourner au cimetière par cette nuit d’encre n’était pas facile, il alla dans les toilettes, sortit son briquet et brûla le feuillet. Il jeta les cendres dans l’eau, tira la chasse, et regagna son lit. Mais les mots d’Abdeslam ne le quittaient pas. Ils semblaient gravés dans sa mémoire. Son cœur saignait et tout son être en était ébranlé.

Mon fils bien-aimé,

Quand j’ai épousé Halima, ce lointain été, c’était pour me plier au désir de ta grand-mère Yamna. C’était elle qui m’avait choisi la fille Ezzenboub dont j’allai en personne demander la main. Mais dans le douar, on ne cessa de se gausser de ce mariage. On racontait qu’Eyyad retrouvait Halima derrière les vignes des Ezzenboub, et qu’elle avait été sienne avant qu’il ne quitte la région et ne disparaisse. On disait que je ne l’avais épousée que pour étouffer le scandale. Quoi qu’il en soit, Halima devint ma femme. Je la protégeai et la chéris comme le Seigneur le recommande, sans me

préoccuper des clins d'œil des médisants. Même quand aucun enfant ne vint, et que le prétendu scandale s'avéra donc injustifié, ils continuèrent de médire. Des années plus tard, quand Eyyad revint un jour pour l'Aïd el-Kebir, et que quelques mois après, le ventre de Halima s'arrondit, ils racontèrent qu'Eyyad avait réussi là où Abdeslam avait échoué, et que c'était lui qui avait bourré la poudre dans le canon, à l'insu de son propriétaire. Je me réfugiai secrètement en Dieu face à ces racontars, et j'évitai les mal pensants. Car je porte en moi le livre sacré, mon fils, et je n'écoute pas les sottises des gens. Au fil des ans, ils te regardèrent grandir et s'obstinèrent à m'humilier en public avec des insinuations blessantes : "C'est son oncle Eyyad tout craché, il n'a vraiment rien pris de toi Abdeslam. Les mêmes petits yeux qu'Eyyad, le même visage – Dieu tout-puissant !" Ils me serinaient en faisant semblant d'avoir l'air surpris, et en dissimulant un sourire sarcastique. Moi je saignais de l'intérieur, et je priais Dieu de nous pardonner à tous. Tu t'épanouissais sous mes yeux, un enfant vif et turbulent, toujours souriant. Tous les enfants sont beaux, mon fils. Et les enfants sont toujours vifs et turbulents, il suffit de les laisser grandir en paix. Aussi, dès que j'ai remarqué que tu te repliais sur toi-même, que tu évitais les gens et fuyais tes camarades, j'ai décidé de quitter le village. J'ai compris qu'ils commençaient à t'user, et j'ai résolu de t'éloigner d'eux et de leur méchanceté d'êtres malveillants. Je savais que si je te laissais grandir parmi eux, ils ne craindraient pas la colère de Dieu et continueraient de t'empoisonner la vie. C'est pour ça que j'ai cherché refuge à Marrakech. Ce n'est pas la sécheresse qui a hâté notre exil, mais la volonté de te protéger. J'ai quitté ma terre, et je suis venu troquer la parole de Dieu contre un petit pourboire au cimetière, pour t'élever et te regarder t'affirmer, loin des gens du douar et de leur malveillance.

Quand Eyyad nous a invités à aller vivre chez lui, j'ai loué sa générosité. Mais dès que tu as quitté notre foyer mon fils, pour aller t'installer chez Oum el-Eid, puis à Massira, ma vie est devenue un enfer. Je me suis retrouvé comme un étranger entre Eyyad et Halima. À la maison, ils se comportaient comme mari et femme, ils ne cessaient de bavarder, nuit et jour. De palabrer. De chuchoter. De plaisanter. De rire pour une raison ou une autre. Je me disais, c'est peut-être moi qui les encourage en me repliant sur moi-même et en restant silencieux. J'ai commencé à sortir de mon cocon, à essayer de me joindre à la conversation, mais ils m'ignoraient complètement. Halima intervenait parfois, mais seulement pour dénigrer et déprécier ce que je disais, avant que tous deux ne retournent à leurs éclats de rire. J'étais perdu entre eux, et je ne savais ni comment les fuir, ni où. Ils m'égorgeaient plus d'une fois par jour. Moi j'agonisais sous leurs yeux en silence, et je me vidais d'un sang invisible dont j'aurais voulu qu'il se coagule dans mes veines pour précipiter ma mort.

Voilà pourquoi je m'isolai d'eux et du monde, et je me réfugiai dans ta chambre, mon fils, pour ne la quitter que pour aller à la mosquée ou manger. Je picorais dans leur misérable assiette de quoi rester en vie, et je retournais dans mon antre avant qu'ils aient fini le repas. Je ne supportais plus d'être avec eux ni de leur parler, et je suppliai le Dieu unique et puissant d'avoir pitié de moi et de rappeler mon âme à lui pour me délivrer de tant d'injustice. Le jour où j'ai senti que ma fin était proche, je suis venu te voir à Massira. Le cyber était plein et je n'ai pas osé entrer ni voulu te déranger. Je suis resté un moment sur le seuil, j'ai récité pour toi La Fatiha et des versets des sourates de La Table, d'Al-A'raf, et de L'Immunité, j'ai prié Dieu de te protéger grâce aux paroles du saint Coran, puis je suis parti au bled. Je suis allé passer l'Aïd el-Kebir là-bas en profitant de ce que toute la famille s'y trouvait rassemblée. Les absents les plus éloignés reviennent y passer la fête. J'ai fait tout le tour de mes proches, un par un,

même ceux qui m'avaient humilié des années plus tôt. J'étais certain de ne plus jamais les revoir. Je les ai donc tous embrassés, j'ai demandé pardon à Dieu pour eux et moi, et je suis revenu attendre mon heure dernière. Car Dieu assurément me l'avait promise.

---

60. Coran, sourate II, verset 94 – La Vache.

OceanofPDF.com

29

La vie était ailleurs.

Rahhal le savait très bien et il l'acceptait. Il avait choisi dès le début de garder ses distances avec elle. Il préférait même la laisser là-bas. Autre part. Loin de lui et de son quotidien monotone. Pas parce qu'elle l'ennuyait ou qu'il l'évitait, mais au contraire parce qu'il s'y accrochait et qu'il y tenait. Il tenait à sa propre vie. Sa petite vie étriquée et bien lisse. Le jour, se rencogner ici dans sa tanière d'Écureuil lui suffisait, et la nuit, il ne risquait rien à dormir auprès du Hérisson. C'était sa vie, et il en était satisfait. Lui et elle étaient en bons termes. Il s'y cramponnait. Il avait même peur de la perdre brusquement.

Rahhal avait constamment l'impression que sa vie était menacée. Il avait peur de mourir. Aussi, il évitait de voyager. Il n'avait jamais rêvé de prendre l'avion par exemple. Il avait essayé le train une fois, aller-retour, le jour où il était allé à Rabat présenter le concours de l'École normale supérieure. Le bus, il l'avait pris dans sa jeunesse avec Abdeslam et Halima pour aller à Abda. Ces vieux cars déglingués le terrorisaient. Une fois adulte, il avait cessé d'aller à Abda, ou n'importe où ailleurs. Ainsi il ne risquait pas de périr dans un de ces horribles accidents de la route dont on entendait parler tous les jours aux nouvelles. La mer était aussi une créature

sauvage qui l'effrayait. Heureusement, il n'y avait pas la mer à Marrakech. La plage la plus proche de la ville rouge était à deux cents kilomètres environ. À Essaouira. Or Rahhal n'avait jamais visité Essaouira. Et il n'avait jamais vu la mer en vrai. C'était mieux ainsi. Ce devait être affreux de rendre l'âme en se battant contre des vagues aveugles… Même la vallée de l'Ourika, tout près de Marrakech, Rahhal refusait d'y aller depuis les inondations catastrophiques qui avaient emporté des dizaines d'estivants et de visiteurs pendant l'été 1995, l'oued en crue entraînant les rochers, les gens, les voitures, et détruisant les maisons, les commerces, et les cafés éparpillés le long des berges. Depuis cet été-là, Rahhal était encore plus réticent à l'idée de s'aventurer dans cette vallée qu'il ne connaissait pourtant pas. Une fois, Hassaniya lui avait demandé de prendre exceptionnellement son dimanche pour qu'ils y aillent ensemble. L'air était printanier, et le Hérisson d'humeur joyeuse en ce temps-là. Ce fut la première et la dernière fois qu'elle suggéra un plan détente. Le dimanche matin, Rahhal lui fit faux bond. Il déclara qu'il ne pouvait pas l'accompagner. Il ne pouvait pas aller en montagne. Il avait le vertige. Il ne lui avoua pas qu'il avait peur de mourir. Que la montagne l'effrayait. Qu'il craignait que leur voiture débaroule dans un fossé, que l'oued déborde à nouveau et que la crue les emporte…

Rahhal s'interdisait aussi les ascenseurs. Bien qu'il se soit rarement trouvé dans un immeuble qui en ait un. Il préférait toujours prendre les escaliers. Grimper les marches, c'était plus sûr que de se retrouver coincé en l'air, ou de mourir asphyxié dans un cercueil en métal suspendu dans le vide.

Rahhal tenait énormément à sa petite vie ; il s'y cramponnait. Il prenait donc toutes ses précautions. Ce qui ne te touche pas, n'y touche pas, se répétait-il en silence. Il avait même cessé d'aller au hammam, qu'il avait ajouté à sa liste d'endroits à risque. Il se contentait de se doucher, depuis

qu’il avait entendu les profs du lycée Massira parler au cyber d’un de leurs collègues qui était allé au hammam près de la mosquée Al-Nour, et s’était endormi de son dernier sommeil près du bassin dans la pièce chaude. Et depuis que *Daba Marrakech* avait rapporté que dans les immeubles de Massira plusieurs personnes étaient mortes asphyxiées à cause de chauffe-eau à gaz chinois, Rahhal se passait définitivement d’eau chaude. Il se douchait chez lui, à l’eau froide. Et quand il faisait très froid, en décembre, il faisait chauffer un peu d’eau sur le Butagaz. Il remplissait un seau d’eau tiède, près duquel il s’accroupissait pour faire une toilette rapide, comme un chat.

Mais la mort d’Abdeslam avait brouillé ses cartes. Elle l’avait affolé et avait fait naître en lui un terrible sentiment d’insécurité. Certes, Oum el-Eid était morte elle aussi subitement, sans avoir été malade. Elle était clouée devant la télé, en train de regarder un feuilleton mexicain, quand son âme avait brusquement quitté son corps. Mais pour Abdeslam ce fut différent. Sa mort secoua violemment Rahhal. Voilà plus de cinq mois déjà qu’il vivait avec ce vide douloureux dans la poitrine. Ton cœur s’est vidé, l’Écureuil. La seule personne que tu aies jamais aimée en ce monde s’en est allée sans crier gare. Toi aussi tu peux crever d’une façon stupide, au cyber par exemple, en commentant un article sur *Hot Maroc*, dans la cuisine en préparant le tajine du lendemain pour ton Hérisson, ou dans ton lit un samedi soir en la chevauchant. Chaque fois que Rahhal évoquait un de ces scénarios, son cœur se serrait et ses yeux se remplissaient de larmes. Un jour, Qamareddine le voyant pleurer essaya de le consoler. Il l’étreignit avec chaleur et lui promit que son père irait au paradis. Or c’était sur lui-même que Rahhal pleurait. Sur sa vie que menaçait sans doute une mort imbécile. Ah Rahhal, une mort subite et brutale peut venir te cueillir en plein cyber, toi qui as renoncé à la mer, aux voyages et à l’eau chaude simplement pour sauver ta vie.

Mais quelle vie ?

La vie est ailleurs, Rahhal. Ou plutôt, la vie est partout. Partout ailleurs. Elle est peut-être chaotique, mais elle est là. La vie s'étire près de toi comme un gros chat paresseux. Ici même, dans ce maudit cyber, si tu veux savoir. Lève un instant les yeux de ton ordinateur. Relève la tête. Essaie par exemple d'aller à l'étage où Fadwa et Samira s'isolent dans un coin pour se couper du monde pendant des heures. Dès que Yazid monte, elles descendent. Yazid s'intéresse depuis peu au dossier de l'Étoile de Marrakech. Il jure sur les sept saints de la ville que les deux filles se déshabillent, dévoilent leurs charmes, et échangent même des baisers brûlants devant la caméra sur Skype, lors de spectacles en direct que regardent des clients spéciaux du Moyen-Orient, et en particulier du Golfe. Des spectacles muets qu'elles donnent en silence, ou qu'elles accompagnent de chuchotements et de soupirs. Le paiement s'effectue *via* Western Union. Un ami de Yazid qui travaille à l'agence de l'avenue Dakhla l'a assuré qu'elles y viennent avec une régularité surprenante depuis quelques mois pour toucher des transferts qui leur arrivent d'ici ou là. Et ne me dis pas, Rahhal, que tu n'as rien remarqué – personne ne te croira.

Qamareddine avait déjà prévenu Rahhal que certains cybercafés faisaient payer plus cher à l'étage. Exactement comme pour les places au balcon au cinéma, où les billets sont plus chers que dans la salle du bas. Et les clients ne pouvaient monter qu'après avoir réglé d'avance une heure de connexion. Une heure, au moins. Comme ça, on coupait la chique aux voyeurs. Mais Rahhal n'avait pas réagi à la suggestion de Qamareddine. En général, il préférait éviter tout ce qui pouvait perturber sa routine sur *Hot Maroc*. Même quand les Marocains avaient découvert Skype pour la première fois, et que les mamans s'étaient mises à faire la queue devant les cybercafés lors des grandes occasions, les jours de fête ou les weekends, pour bavarder avec leurs p'tits chéris émigrés ou expatriés un peu partout, et que les

gérants des boutiques avaient trouvé là l'occasion de suppléer à leurs revenus, grâce aux pourboires que les hadjas illettrées leur donnaient pour les aider à se connecter ou à rappeler quand la ligne était coupée, même à ce moment-là, Rahhal n'avait pas réagi. Et voilà maintenant que Yazid voulait qu'il surveille l'Étoile de Marrakech, alors que lui s'en fichait complètement. Par chance, la politique empêcha Yazid de monter voler à l'étage quelques instants de plaisir secrets derrière un écran salace, et il n'eut pas le loisir d'épier les deux filles ni de mettre le nez dans leurs affaires. En outre, la rapidité avec laquelle elles lui allouèrent leur vote et se rallièrent au parti de la Pieuvre l'incita à remettre à plus tard l'examen de leur dossier.

Qamareddine était lui aussi embringué dans une histoire d'amour électronique, avec une Danoise qui avait environ vingt ans de plus que lui. Divorcée, deux enfants, mais son corps athlétique était encore beau et son visage attrayant, à en croire tous les habitués du cyber qui avaient partagé ses photos – surtout celles où elle était à demi nue –, et tous bénissaient cette relation qui commençait à sentir le mariage. La bonté d'âme exceptionnelle de Qamareddine avait surpris tous ses amis du cyber des Lionceaux de l'Atlas, quand ils s'étaient aperçus qu'il rendait régulièrement visite à Mahjoub Didi qui avait été interné à l'hôpital psychiatrique Amerchich. Rahhal ne l'y avait pas accompagné une seule fois. Non seulement parce qu'ils ne pouvaient pas s'absenter tous les deux en même temps du cyber, mais aussi parce qu'il était le seul à être au courant des mails sataniques qui avaient précipité Didi dans la folie.

Peut-être que Mahjoub aurait préféré la mort à cette vie sans saveur, sans couleur, sans odeur, là-bas à Amerchich. Peut-être aurait-il envié Abdeslam s'il avait appris sa mort. Lui qui était mort délibérément d'une mort juste. Qui était mort parce qu'il voulait mourir. La mort est parfois plus douce qu'une vie dénuée de sens. Pour toi, et pour les autres. La mort, Rahhal,

peut être plus douce qu'une existence stupide en marge de la vie, qu'une vie abjecte de tique, dont le seul souci est de s'accrocher obstinément à la queue d'une vache.

Yazid fut sans doute la seule personne à ne pas lui présenter ses condoléances pour la mort de son père. Les membres de la famille des Lionceaux de l'Atlas lui avaient consacré une veillée au cyber à laquelle ils avaient tous assisté, les trois *Africanos* inclus. Ils avaient lu la Fatiha, et avaient prié pour le défunt avant d'étreindre l'Écureuil un par un. Qamareddine lui avait remis une enveloppe avec cinq cents dirhams de leur part. Même Salim, qui était encore étudiant, y était allé de ses cinquante dirhams, la somme requise de chacun des participants. Rabeh était venu le voir séparément, et lui avait présenté ses condoléances sans mettre la main à la poche. Le seul qui n'avait rien dit ni rien fait avait été Yazid. Quant à Imad Katifa, il avait ébahi Rahhal. En pleine campagne électorale, malgré ses problèmes avec Houyam qui avait quitté le foyer conjugal, et le travail supplémentaire qu'il devait fournir depuis qu'il était obligé de s'occuper de l'école après la démission de son épouse, il insista pour lui présenter dans les règles ses condoléances. Deux jours seulement après la mort d'Abdeslam, Hassaniya vint chercher Rahhal au cyber et lui dit de le suivre en vitesse chez eux. Ils se dépêchèrent de ranger le salon, il prépara à la hâte le plateau du thé, et quelques minutes plus tard, la sonnette d'entrée retentit. Imad était devant la porte, avec ses parents le hadj et la hadja, sa sœur Kenza, et le gardien de l'école des Lionceaux de l'Atlas. Le gardien ployait sous le poids d'un sac de jute rempli d'une douzaine de pains de sucre, de la marque Le Tigre pour être précis, ce qui était tout à fait conforme à la tradition. Le hadj Katifa reprocha à Rahhal de ne pas l'avoir prévenu à temps – ils auraient fait le nécessaire le jour de l'enterrement. La

visite fut de courte durée. Le rituel du *thei* achevé, quand au moment de partir ils se retrouvèrent dans l'entrée, le hadj glissa une liasse de billets dans la main de Rahhal. Trois mille dirhams en tout, que Hassaniya lui prit dès que la porte fut refermée. Elle en garda deux mille et lui lança le reste par-dessus le plateau du thé. Mais Rahhal lui dit de tout prendre. Elle lui jeta un regard inquiet pour s'assurer qu'il disait vrai et qu'il le faisait sans malice, puis elle saisit les mille dirhams et les fourra dans son haut qui se gonfla d'un coup. Ah Rahhal, voilà pourquoi tu trouves ton Hérisson plus féminin et plus sexy ces derniers temps ! Il se garda bien de lui dire qu'Eleyyadi l'avait appelé en personne pour lui présenter ses condoléances – elle ne le connaissait pas, ni comme Rat-taupe, ni comme commissaire – et lui avait envoyé vingt mille dirhams pour l'occasion. Rahhal avait retiré la moitié de la somme et l'avait portée à Moukef pour la donner à sa mère en présence de son oncle Eyyad, et il avait versé l'autre moitié sur son compte secret de la Caisse d'Épargne de Massira, où il gardait sa petite fortune qui grandissait de mois en mois, sans qu'il puisse la dépenser.

Le commissaire Eleyyadi ne l'avait pas seulement appelé pour le réconforter et se conformer aux usages, mais aussi pour lui dire de prendre quelques semaines de congé. Parce qu'ils allaient avoir besoin de lui pour un gros boulot, après les élections. Qu'il les considère comme un congé flexible et payé. Après ça, il devrait créer deux nouveaux profils inédits, semblables à ceux de l'Enfant du Peuple et d'Abou Qatada, pour une nouvelle plate-forme médiatique.

— L'officier Hakim te donnera plus de détails en temps voulu, l'important c'est que tu te reposes maintenant. Encore une fois, toutes mes condoléances, mon ami. Que Dieu accueille le défunt dans sa miséricorde et soit clément avec lui, et qu'il te donne à toi la patience, mon frère. Et présente mes condoléances à ta mère de ma part, s'il te plaît.

C’était la voix et le ton de Mokhtar. C’était son vieil ami Mokhtar qui venait de raccrocher, pas le commissaire Eleyyadi. Une voix amicale et solidaire, avec un accent d’empathie sincère. Rahhal en eut les larmes aux yeux. Il se souvint des histoires que lui racontait Abdeslam sur les caïds d’Abda à l’époque. Lorsqu’un habitant de la région perdait un proche, il laissait les visiteurs endeuillés chez lui pour aller présenter ses condoléances au caïd. Car le caïd était un père pour tous, et de ce fait il méritait ce témoignage de sympathie. Les Marocains en général ne vont pas présenter leurs condoléances les mains vides. Peut-être était-ce un moyen poli de donner au caïd sa part des pains de sucre que les visiteurs offraient à la famille du défunt ? Dieu t’accueille en sa miséricorde, Abdeslam. Aurais-tu un jour rêvé qu’un brillant commissaire te recommande à Dieu ? Aurais-tu un jour imaginé une chose pareille, la Mante ?

Bien qu’Asma, la serveuse du Milano, n’ait pas présenté ses condoléances à Rahhal – peut-être parce qu’elle n’était pas encore au courant du décès –, la Lionne, elle, se chargea de le faire, et en bien mieux. Car sur le mur de Houyam, feu Abdeslam recueillit un nombre inimaginable d’expressions de sympathie pour son âme pure. Plus de deux mille messages que la Lionne reçut en réponse au post dans lequel elle annonçait le décès d’un membre de sa famille, le *fqih* aimé de Dieu Abdeslam Laaouina al-Abdi. Le bonheur de Rahhal n’eut d’égal que la joie de ne pas avoir à nourrir autant de pieuses gens à une veillée funèbre. Et il éclata en sanglots en voyant bon nombre d’intellectuels, de journalistes, d’artistes en vue et de politiciens marocains saluer à leur tour le décès de la Mante, demander à Dieu de le gratifier de son plus généreux pardon, et d’accorder à sa famille et à ses proches la patience et le réconfort. Parmi eux certains prétendirent avoir bien connu le défunt – reflet de leur flagornerie – et ils louèrent ses multiples vertus. Qui eût cru que l’insignifiant Abdeslam, aux funérailles duquel n’avaient assisté qu’une

poignée de gens, aurait droit à un aussi luxueux mausolée sur Facebook ? L'Écureuil reçut toutes ces condoléances *via* le mur de la Lionne avec une émotion mêlée d'orgueil. Il était tranquille, personne ne viendrait gâcher son profond sentiment de fierté, d'autant que son ennemi Imad Katifa n'avait pas accès à cette cérémonie publique, depuis que la Lionne l'avait rayé de sa liste d'amis, juste après l'incident de La Renaissance.

OceanofPDF.com

30

Rabeh dans sa blouse blanche ressemblait à un spécialiste. Il ne lui manquait que le stéthoscope. En effet, la beauté de ce Berbère et sa tenue immaculée lui donnaient l'allure d'un médecin hospitalier plutôt que celle d'un simple marchand de soupe d'escargots. Il est vrai que sa carriole était encastrée près de l'entrée du cyber et gênait les allées et venues des clients, mais qui aurait osé protester alors que tous savaient qu'elle appartenait à Yazid ? Le problème c'est qu'une jeune fille d'environ vingt-six ans, en habits de deuil blancs, était venue se glisser dans le tableau à l'insu de tous, pendant la campagne électorale, quelques mois plus tôt. Depuis, elle s'accroupissait de l'autre côté de la porte, et tendait la main pour demander l'aumône. Une fille avec un joli visage, de beaux yeux, les lèvres pleines et le teint clair. Belle, malgré ses traits austères. Au début, elle s'installa seule devant le cyber. Puis elle amena un enfant d'environ quatre ans. Et récemment, une fillette qui n'avait pas deux ans était venue grossir sa troupe. Le charme de la jeune femme attirait les hommes, qui lui faisaient la charité. Certains avaient réellement pitié d'elle. Une beauté dans la fleur de l'âge, veuve, et avec deux enfants. D'autres faisaient semblant de compatir, mais la désiraient en secret. L'effervescence qu'avait connue le cyber lors de la campagne l'avait attirée jusque-là. Imad Katifa, loin de lui reprocher

de squatter l’entrée de la boutique, taquinait ses petits et lui donnait un peu d’argent. La jeune femme avait deviné qu’Imad était le maître de céans, et son choix lui avait paru bon. Elle n’imaginait pas qu’on puisse vouloir lui disputer la place, surtout dès lors que le patron la traitait avec gentillesse et s’attendrissait sur ses gamins. Elle ne comprenait donc pas pourquoi cet imbécile qui se dandinait avec une morgue excessive pour sa petite taille s’était mis à lui chercher noise. Elle devinait que la carriole à escargots lui appartenait, et que le jeune Berbère qui s’en occupait travaillait pour lui. Elle avait pitié de Rabeh, et sa haine envers Yazid grandissait. Yazid était enivré par la victoire du parti à Marrakech, et par l’accession d’Imad Katifa au Parlement. On le complimentait encore d’un bout à l’autre de l’avenue Dakhla, bien que plusieurs mois se soient écoulés depuis les élections. Il considérait tout ce qui s’était passé comme une victoire personnelle. Plus rien ne venait troubler sa sérénité, sauf cette mendiante, dont il ne savait comment elle lui était tombée dessus. Mais la veuve évitait avec soin tout contact avec lui. Elle l’entendait rouspéter et ronchonner, et elle l’ignorait complètement. Comme si elle était sourde. De l’argile dans une oreille et de la pâte à pain dans l’autre. Cependant un matin, Yazid décida clairement de mettre fin au statu quo. Il se campa devant elle avec un air de défi, des étincelles dans les yeux :

— Hou hou, ma p’tite dame… regard’-moi… tu vois pas que j’te parle ?

Elle ramena ses enfants contre elle et les étreignit en silence, l’œil rivé au sol.

— Pôv femme qui s’la joue miséreuse. Mais dis-moi, tu les loues combien les gosses ? On m’a dit que ça s’louait cent dirhams par tête et par jour, c’est bien ça ?

La jolie veuve se mit à agiter nerveusement la tête, sans toutefois sortir de sa réserve, et Yazid continua de lui aboyer dessus avec une férocité théâtrale, surtout lorsque des passants firent cercle autour d’eux pour

observer la scène, et que les clients du cyber quittèrent leur rade électronique et se bousculèrent à la porte pour voir ce qui se passait.

— J'te demande rien sur tes nippes blanches, c'est clair qu'c'est qu'un uniforme. T'es là d'puis cinq mois maint'nant. Si t'étais vraiment veuve et qu'Dieu t'avait vraiment r'pris ton mari, la période de deuil s'rait finie.

Puis il s'écria en parcourant les curieux du regard :

— N'est-ce pas qu'le deuil c'est quatre mois et dix jours, amis musulmans ? N'est-ce pas qu'je lui mens pas ? Celle-là, cinq mois ont passé, et elle veut toujours pas quitter ses guenilles blanches !

Une partie des badauds hocha la tête en signe d'assentiment, tandis que la veuve continuait de balancer la sienne nerveusement, comme un pendule d'horloge détraqué qui oscille à toute vitesse et court, essoufflé, après les heures qui s'étirent. Brusquement, Yazid lui décocha un coup de pied en hurlant, fébrile :

— Eh m'dame, j'te cause ! Lève les yeux, j'rigole plus.

La suite laissa tout le monde pantois. Car la jolie veuve ne se contenta pas de lever les yeux. Elle explosa comme un volcan et se jeta sur Yazid de toute la force de son corps puissant. Elle le secoua brutalement, le plaqua à terre et lui tordit la tête. Yazid se retrouva à sa merci entre ses mains. Elle lui agrippa le cou, le serra jusqu'à ce que ses yeux jaillissent hors de ses orbites, et lança :

— T'as raison, ce blanc-là j'vais pas l'enlever. C'est mon uniforme, comme la blouse blanche d'ton copain Rabeh. Alors tu m'lâches, OK ? Sinon j'te jure qu'ce blanc qui t'débecte, j'vais l'teindre en rouge avec ton sang ! Tu m'entends, fils de pute ?

Il n'entendait rien du tout. Ses oreilles et son crâne bourdonnaient. La veuve penchée sur lui, les genoux encastrés dans sa poitrine, ressemblait à une magnifique chamelle baraquée sur un chiot chétif. Yazid, impuissant sous elle, manquait d'air. Il promena ses yeux exorbités et suppliants sur la

foule qui les entourait. Mais va te faire fiche, tous observaient la scène en retenant leur souffle. Personne ne fit un geste pour le sauver. Même Rabeh, bouche bée, resta figé sur place, éberlué comme tout le monde. Il aurait voulu agir, mais il en était incapable. Certes, Yazid était son patron, mais il lui aurait été difficile d'intervenir. Pas possible qu'on dise de lui que pour venir à sa rescousse il s'en était pris à une femme. Si la mendiante avait été un homme, le marchand de soupe aux escargots l'aurait mis KO d'un seul coup. Mais malheureusement, son adversaire était une femme. Soudain, la veuve se releva. Elle décocha un coup de pied à Yazid et lança :

— Cette fois, j'te laisse filer. Mais c'est provisoire. Si tu m'cherches encore, j'te chierai d'ssus et sur ta mère d'vant tout l'monde.

Puis elle le frappa à nouveau, et lui cracha au visage en grondant :

— Va chier, sale chien !

Rahhal observait la scène en pleurant presque de bonheur. Pour une raison quelconque, il se souvint soudain de Nisrine, l'étudiante en médecine berbère. Si seulement elle avait été là aujourd'hui ! Il sentit une main affectueuse se poser sur son épaule. Une main légère et tiède comme celle d'une femme. Était-ce la main de Nisrine ? Il se retourna et découvrit Yakabo, juste derrière lui. C'était lui qui avait posé sa main sur son épaule. Il tendait son long cou, l'air ébahi, et suivait des yeux l'humiliante retraite de Yazid. Celui-ci alla lécher ses plaies loin du cyber, la queue entre les jambes. La veuve reprit sa place pour consoler la fillette qui pleurait. Quant à la main de Yakabo, elle ne quitta l'épaule de Rahhal que lorsque tous les clients du cyber eurent retrouvé leur écran. Ah, l'Écureuil, si la main de ton Hérisson était aussi douce que celle de Yakabo, ta vie de couple aurait une tout autre saveur.

OceanofPDF.com

31

Tout à son honneur, le nouveau gouvernement de coalition, formé par l'alliance des deux partis de la Chamelle et de la Pieuvre, ne se mit au travail qu'une fois que ses dirigeants eurent parcouru les grandes villes du royaume pour promouvoir la réconciliation, instaurer un climat de confiance, et inciter les leaders des deux partis à oublier les blessures et les cicatrices de la campagne électorale. Immédiatement après sa formation, Son Excellence le nouveau Premier ministre, M. Moha Sanhaji, affirma que, pour lui, le conflit qui opposait les deux partis était un fait historique qui appartenait au passé, et que les différences idéologiques et les calculs politiques insipides ne l'intéressaient plus aujourd'hui. Ce qui l'intéressait, c'était de construire la patrie bien-aimée et de la servir avec dévouement, en tenant compte de sa marocanité et du désir sincère de promouvoir l'unité de la nation.

Ainsi Moha Sanhaji et son tout nouvel ami Salim Rayes – secrétaire général du parti de la Chamelle et nouveau ministre des Affaires étrangères – présidèrent-ils un débat public organisé au Théâtre royal de Marrakech, sous le slogan "La Chamelle et la Pieuvre, main dans la main pour le Maroc de demain". Un grand mariage politique, marqué par le retour sur scène de Yazid, après l'incident de la jolie veuve. Yazid réapparut

cette fois à la tête d'un orchestre de *daqqa marrakchiya*, avec sous sa baguette les chanteurs de *tqitiqates* populaires qui s'enflammaient au moindre signe de lui. Yazid éteignait instantanément l'incendie dès qu'un des orateurs voulait prendre la parole. Le plus étrange était que Rabeh ne faisait pas partie de la troupe. Il avait peut-être préféré rester à son poste, avenue Dakhla, près du cyber. Quelque chose depuis peu le retenait là-bas. Pas vraiment l'odeur de soupe aux escargots, mais plutôt les regards que la jolie veuve lui coulait de temps à autre et qui le troublaient, et ses sourires secrets et mystérieux qui le bouleversaient et faisaient battre dans sa poitrine un petit muscle qui pouvait bien être un cœur. L'Étoile de Marrakech n'assista pas non plus au débat. *Daba Marrakech* avait publié une vidéo montrant deux jeunes filles qui échangeaient des baisers brûlants et des caresses érotiques devant la caméra, en baragouinant dans un dialecte du Golfe. La vidéo n'était pas très nette, même si tout le monde au cyber s'accordait à dire qu'il s'agissait de Fadwa et Samira. Rahhal avait poussé un soupir soulagé en découvrant que le clip avait été filmé dans un appartement, et non sur la mezzanine du cyber où les deux filles s'isolaient pendant des heures. De toute façon, le film n'était pas bon, et Rahhal n'aurait pas pu jurer qu'il s'agissait du duo de l'Étoile de Marrakech. Pourtant les deux filles avaient complètement disparu de l'avenue Dakhla depuis plus d'une semaine, et elles ne se montrèrent pas au Théâtre royal ce soir-là. Par contre, Imad Katifa y était, au premier rang, avec ses collègues parlementaires des deux partis alliés. Houyam paradait à son bras, le visage fendu par un large sourire. Elle semblait ravie de jouer le rôle d'épouse de l'éminent député. Car le nuage que la Lionne avait accroché à leur ciel s'était dissipé après la victoire d'Imad, et la tempête s'était calmée entre le fils Katifa et la fille du hadj Maati Blayghi.

Moha Sanhaji expliqua à la foule rassemblée dans le théâtre que la politique, ce n'était pas des maths ou de la géométrie, et que leurs partis n'étaient pas deux lignes parallèles qui ne se rejoignaient jamais. "Au contraire, nous nous rejoignons, malgré les complots des comploteurs, et nous nous donnons la main pour le Maroc de demain. Nous nous donnons la main, chers frères et sœurs, parce que c'est dans l'intérêt du pays. Quant aux plumes fielleuses et empoisonnées qui parlent dans les journaux et les sites web d'un accord suspect que nous aurions passé, mon ami Rayes et moi, ou d'une logique opportuniste qui animerait notre alliance, je leur dis que le seul intérêt qui compte, c'est l'intérêt de la nation. Et que nous nous sommes donné la main pour la nation. C'est ça le génie marocain. Et c'est ça l'exception marocaine qui intrigue les plus grands analystes politiques internationaux. Nous sommes un peuple de génie, qui sait créer l'harmonie, et je vous jure chers frères et sœurs que vos élites politiques sont assez mûres pour dépasser l'égoïsme odieux et les calculs partisans étriqués, et pour mettre l'intérêt de la nation au-dessus de tout." Moha Sanhaji acheva son laïus et se tourna vers Saleh Regoug et Bachir Mourabiti. Il les invita à s'approcher du devant de la scène où ils s'étreignirent de façon théâtrale, chacun d'eux flattant l'épaule de l'autre sous un torrent d'applaudissements, de youyous de femmes, de battements de mains de la *daqqa marrakchiya*, et de slogans retentissants, tandis que lui et Rayes se donnaient la main et agitaient en l'air leurs poings entrelacés.

Mais l'atmosphère de réconciliation ne pouvait être parfaite alors que des militants des deux bords, que leur ferveur avait conduits à dépasser les bornes pendant la campagne électorale, moisissaient en prison. Aussi Sanhaji décréta-t-il une amnistie générale pour tous les activistes des différents partis qui avaient été arrêtés pendant la campagne, et dont les dossiers étaient en cours d'examen pour des chefs d'accusation allant des coups et blessures et de l'attaque à l'arme blanche, à la tentative d'homicide

volontaire. Ainsi des dizaines d'inculpés furent-ils libérés le jour de la fête de la fin du ramadan, bien que la plupart des dossiers n'aient pas encore été traités par la justice. Mais l'amnistie annule tous les précédents, et le nom de Mahdi Aït al-Hadj se glissa subrepticement sur la liste des personnes graciées, sans provoquer le moindre tollé dans la presse, l'homme au moins n'ayant pas projeté d'assassiner quiconque.

Na'im Marzouq resta la star incontestée d'entre tous ceux qu'on libéra. Car en sortant de la prison civile de Casablanca, en tête des fans qui l'attendaient derrière le portail d'entrée, le Caméléon ne trouva pas moins que Moha Sanhaji et Salim Rayes. Les deux partis s'étaient tous deux impliqués dans son dossier et avaient essayé d'en tirer profit pendant la campagne. Aujourd'hui, ils l'accueillaient comme un héros national devant les caméras des chaînes étrangères, et sous l'œil des associations de défense de la liberté de la presse et des droits de l'homme, qui avaient embrassé sa cause dans les forums internationaux, et étaient venues célébrer non seulement sa libération, mais aussi leur victoire contre les ennemis de la liberté d'expression au Maroc. Quant au cadeau qu'on lui fit à cette occasion, ce fut un bureau élégant dans un bel immeuble aux parois de verre de Casablanca, siège d'un nouveau journal indépendant que Moha Sanhaji avait choisi d'appeler *L'Étendard*, et dont lui et son allié Salim Rayes souhaitaient qu'il soit le journal de tous les Marocains. Et il n'y avait pas mieux pour le diriger que le brillant journaliste et le rugissant porte-voix du peuple qu'était Na'im Marzouq.

L'Étendard.

C'était bien le titre qu'avait reçu Rahhal de l'officier Hakim, par SMS, avec un petit commentaire suivi d'un sourire : "Ton copain Mokhtar te fait savoir que les vacances sont finies 😀." Rahhal ouvrit *Hot Maroc*, puis le site du *Moustaqbal*, et il eut la surprise de voir que les deux journaux se

réjouissaient ensemble de la création de cette nouvelle plateforme, et souhaitaient à leur collègue Na’im Marzouq tout le succès possible dans sa future aventure médiatique.

Est-ce qu’une équipe professionnelle, disons par exemple une équipe de foot, peut s’engager dans une nouvelle saison sportive sans aucune préparation préalable ? Impossible, évidemment. Tu dois donc te mettre à l’affût en attendant la sortie du premier numéro de *L’Étendard*, Rahhal. Tu es un joueur professionnel, et puisque le commissaire Eleyyadi te dit que les vacances sont finies, les vacances sont bel et bien finies, même si ton nouveau journal n’est encore qu’une info. Rahhal peina à inventer de nouveaux noms après l’Enfant du Peuple et Abou Qatada. Il pensa d’abord au Schtroumpf grognon, mais la prochaine étape serait peut-être une étape de soutien et de loyauté. Peut-être était-il plus malin de jouer la carte de la sobriété, d’enfiler l’habit des sages, et de laisser la colère et l’indignation de côté. Il pensa à la Chamelle Coquette, qui aurait offert à ses lecteurs une voix féminine cette fois, ancrée dans le Sahara. Ça aurait été amusant, surtout que s’occuper du profil de Houyam sur Facebook l’avait habitué aux minauderies des femmes, à leurs manigances et leurs machinations, à leurs arguments et leurs artifices. Mais si cette référence au genre *camelus* déplaisait aux alliés de la Pieuvre ? De toute façon, tu as encore du temps devant toi pour régler la question des surnoms. Pour le moment, Rahhal, il faut te concentrer sur ton entraînement. T’occuper du plus important. Affûter tes nouveaux arguments.

L’Écureuil revint sur les derniers articles de *Hot Maroc* et du *Moustaqbal* pour mieux cerner la logique de la manœuvre. Il avait compris qu’on lui demandait de défendre et de légitimer la coalition gouvernementale, d’autant que certains revanchards des partis de la gauche traditionnelle

dépassés par l'histoire, et certains journalistes soupçonnés d'être liés à des organismes hostiles au royaume chérifien, critiquaient férocement l'alliance, et parlaient d'abus de confiance, d'incompétence politique, de falsification de la volonté du peuple, et d'offense à l'intelligence des citoyens. Certains chroniqueurs s'étonnaient de voir la Chamelle, un parti d'obédience islamique, qui considérait la lutte contre la corruption comme sa raison d'être, s'unir avec la Pieuvre, un parti créé dans des circonstances obscures par des milieux encore plus obscurs, un parti qui avait mobilisé une escouade de gauchistes à la retraite, de féministes immorales et d'hommes d'affaires corrompus, une poignée de notables, et un gang des plus célèbres courtiers électoraux du pays, en y ajoutant aussi des opportunistes de tous bords, tout cela dans le seul but d'empêcher son adversaire d'accéder au pouvoir. La Pieuvre ayant donc fait auparavant de la lutte contre l'islamisme son credo politique, son alliance avec la Chamelle allait à l'encontre de la logique des choses, et à l'encontre de toute logique politique. Un discours acerbe et caustique qu'Anouar Mimi n'était pas de taille à contrecarrer. Seul le puissant Caméléon pouvait se frotter à ces revanchards haineux. Le Caméléon, et ses deux camarades l'Écureuil et le Porc-épic. Notons qu'à force de lire les commentaires d'Abou Sharr Ghifari sur *Hot Maroc*, Rahhal en avait déduit que son collègue était un véritable Porc-épic. Il avait quelque chose de ce farouche animal nocturne, parfois agressif, qui n'hésite pas à tenir tête à des animaux beaucoup plus gros que lui. Rahhal avait découvert le *porc-épisme* d'Abou Sharr Ghifari à son style, à l'humeur de ses articles et à sa façon de manœuvrer, bien qu'il ne l'ait jamais rencontré et ne sache même pas son vrai nom. Quant à Anouar Mimi, sa contribution journalistique se limitait aux insultes à deux sous, aux allusions stupides et aux fausses accusations, et cela ne suffisait pas. En outre, sa réputation était au plus bas, depuis que Mourad Shahboun, un jeune homme d'affaires rattaché au parti du Balai,

avait lancé une bombe dans la presse nationale, en révélant que Mimi l'avait attaqué personnellement, et avait fait courir des rumeurs et de fausses informations sur les performances de son entreprise commerciale. Quand il l'avait appelé pour connaître la raison de cette haine inexpliquée, Mimi s'était "amadoué" et lui avait promis de tourner la page s'il souscrivait à des annonces publicitaires dans son journal. Mourad Shahboun n'avait malheureusement pas enregistré la conversation, car il ne s'attendait pas à ce que le chantage soit aussi direct. Mais l'opinion publique avait penché en sa faveur, surtout après que le magnat du transport touristique Radwan Aït Bihi était sorti de son silence et avait affirmé qu'il avait lui aussi vécu le même scénario, avant son adhésion au parti de la Pieuvre, et qu'Anouar Mimi avait usé du même vil stratagème pour le faire chanter.

Anouar Mimi était grillé. Tanoufi et ses journalistes n'étaient pas à la hauteur. Vous étiez donc les hommes de la prochaine étape, Rahhal. Le Caméléon, le Porc-épic, et toi, l'Écureuil.

Ah, comme Rahhal brûlait de voir paraître le nouveau numéro ! Il commença à affûter sa plume et à inventer des réponses percutantes-écrasantes pour ces gauchistes de la dernière heure qui se languissaient encore du temps maudit des idéologies, et pour ces islamistes qui prônaient le soulèvement, reniaient le régime, et se languissaient d'un califat calqué sur la prophétie. Des réponses ardentes qu'il dispenserait au compte-gouttes pour incendier ces journalistes mercenaires qui profitent de la liberté d'expression dont jouit notre pays pour s'opposer à nos intérêts suprêmes, en échange d'une poignée de dollars que les ennemis de la nation leur glissent en bakchich.

Mais quand donc paraîtrait *L'Étendard* ?

OceanofPDF.com

32

Il était tout occupé à commenter l'article d'un gauchiste, histoire de s'échauffer et d'aiguiser ses couteaux, lorsque Eyyad frappa à la porte du cyber. Il jeta un coup d'œil à la montre à quartz en argent qu'il n'avait achetée qu'après la mort de son père, dans un magasin de Kennaria. Il était onze heures moins le quart. Le repas de midi était encore loin. Rahhal demanda à Qamareddine de le remplacer et invita son oncle à aller boire un *thei* chez Asma. Là-bas, au Milano.

Eyyad déclara qu'il était là pour une affaire importante. Il semblait gêné, ce qui ne lui ressemblait pas.

— Eh bien, Dieu fasse que la nouvelle soit bonne, l'encouragea Rahhal.

— Je l'espère, mon neveu… c'est just'que Halima a rempli ses obligations et quitté ses habits de deuil.

Ce rat a Alzheimer ou quoi ? songea Rahhal qui préféra garder ses sarcasmes pour lui.

— Je sais mon oncle, souviens-toi qu'j'y étais. On est v'nus chez vous ce jour-là, Hassaniya et moi, et on a tous mangé ensemble un poulet *beldi* que t'as toi-même égorgé.

— J'm'en souviens très bien mon garçon… il faut just'que tu saches que…

Il se tut. C'était la première fois que Rahhal le voyait aussi embarrassé.

— Que je sache quoi, mon oncle ?

— Halima est veuve… et maint'nant qu'elle a quitté les habits d'deuil… j'veux dire…

— Tu veux dire quoi ?

— J'veux dire que le fait qu'on habite ensemble pourrait soul'ver quelques…

— Quelques quoi ? s'impatienta Rahhal avant d'ajouter : Ah… je vois… J'ai compris, mon oncle.

Ils restèrent un moment silencieux, comme s'ils étaient soudain muets. Puis Rahhal reprit :

— Donne-moi un peu d'temps. J'vais parler à Hassaniya, et j'vais voir c'qu'on peut faire. Hassaniya n'est pas facile, mais j'pense pas qu'elle refuse d'accueillir ma mère pour qu'elle vienne vivre avec nous. Notre appartement est grand, Dieu merci, et moi j'ai vécu avec sa mère avant, dans une toute petite maison et dans des conditions bien plus difficiles, avant que Dieu ne la rappelle à lui. J'pense donc que Hassaniya ne…

— Non, Rahhal, tu m'as pas compris, mon garçon.

— Comment ça ? s'étonna Rahhal.

— Je suis là pour… pour…

Rahhal garda le silence et attendit qu'Eyyad reprenne la parole. Asma arriva sur ces entrefaites avec une bouteille d'eau fraîche qu'elle posa devant eux, puis elle fit un clin d'œil joyeux à Eyyad et s'en alla en ondulant. Rahhal s'aperçut que la croupe de la Lionne s'était arrondie récemment, et que la fille retrouvait un peu de sa féminité et sa vitalité d'antan. Il aurait juré en secret qu'il y avait un homme dans sa vie. Un homme qui s'occupait d'elle et la baisait bien, et qui lui permettait de croire que la vie était possible ici aussi, et pas seulement là-bas, à Milan. Ce Milan dont lui avait parlé Talios avant d'aller s'installer au "Canada".

— Expliqu’-moi donc pourquoi t’es là, mon oncle, parce que j’comprends pas bien…

— Je suis là pour te demander la main d’ta mère Halima bint al-Wafi, selon la loi de Dieu et de son Prophète. Tu dis quoi ?

Le dernier scénario que tu aurais imaginé, Rahhal ! Une bombe. Même les démons n’y auraient pas pensé. T’es sérieux, le Rat ? Tu sais c’que tu demandes ? Les questions fusaient dans sa tête. Il se les posait en silence. Il avait perdu sa voix.

— J’voulais pas t’choquer, mon garçon. Mais réfléchis un peu. Halima est une femme seule maint’nant. Moi aussi, j’suis seul. On vit sous l’même toit depuis plus de vingt ans. Presque toute une vie, en somme. Pourquoi j’prendrais pas soin d’elle ? Et sinon, à qui va-t-on la confier maint’nant que ton père est mort ? À qui va-t-on la confier ?

Rahhal marmonna quelques mots qui n’étaient guère une réponse. Des mots obscurs auxquels Eyyad ne comprit rien. Comme si l’Écureuil préférait se les garder pour lui. Ou comme s’il espérait que ces mots ne sortent jamais de sa gorge. Ou peut-être les marmonna-t-il comme ça, inconsciemment.

— Comment Rahhal ? Comment mon neveu ? Qu’est-ce que t’as dit ?

Rahhal sembla émerger de sa torpeur. Il revenait de très loin.

— J’ai dit que… je t’ai dit que…

— Oui ? Tu m’as dit quoi ?

— Je t’ai dit que j’te répondrais plus tard. Faut que j’demande l’avis de Hassaniya.

— Quoi ! Hassaniya ?

— Bien sûr mon oncle, faut que j’demande l’avis de Hassaniya.

— Mais qu’est-ce que Hassaniya a à voir là-d’dans ?

— Hassaniya est ma femme, et il faut que j’lui demande son avis ! s’emporta Rahhal.

Eyyad aurait voulu alors que sa main lui obéisse pour coller une gifle retentissante sur la joue de cet imbécile. Mais il se retint. Il se leva, à deux doigts d'exploser, et répondit :

— Très bien, Rahhal. Très bien. Dieu te garde mon garçon. Si ta très chère épouse nous honore de son accord, tu sais où m'trouver.

Ce soir-là, Hassaniya dîna rapidement et se précipita dans la salle de bains. Elle en sortit les yeux rougis en s'essuyant le coin de la bouche du bout des doigts, et alla directement dans leur chambre. Elle est de méchante humeur ces jours-ci, mais tu n'as pas le choix, l'Écureuil. Il faut que tu lui parles de cette affaire. Il s'élança derrière elle. Les traits soucieux, elle se déshabillait avec des gestes fébriles. Elle jeta à Rahhal un regard sec. L'Écureuil, déconcerté, hésita quelques instants, puis finit par bafouiller :

— Hassaniya… s'il te plaît… faut que j'te parle de… de quelqu'chose d'important.

— Garde tes *s'il te plaît* pour toi… J'ai un truc bien plus important à t'annoncer.

Sans préambule, elle lui lança sa bombe et éteignit la lumière.

Rahhal sentit ses genoux se dérober sous la violence du choc. Mille émotions se bousculaient pêle-mêle dans sa poitrine. Il pensa à se changer lui aussi, mais il n'en eut pas la force. Il s'étendit sur le bord du lit, effondré. Le cœur serré. L'obscurité l'habitait tout entier.

Dans son sommeil, il vit un écureuil jouer au milieu d'un vaste champ. Un champ avec des arbres noirs dont les branches sans feuilles se moquaient du bruissement du vent. Un champ avec de la terre ocre comme du sable. Un champ de sable dans le désert. Soudain deux rats l'entourèrent. Un vieux rat malingre, et un autre qui semblait tout juste sorti du ventre de sa mère. Mais qui au lieu de ramper sur le poil de son ventre et de s'accrocher à une mamelle pour téter, s'était rangé aux côtés du vieux rat pour lui montrer les dents, lui aussi. Les yeux des deux rats étaient d'un

noir profond. Ils agitèrent leur longue queue en l'air comme un fouet, avant d'attaquer l'écureuil. Le couinement strident des rats le terrifia. Il essaya de fuir, mais ils l'acculèrent, et se remirent à le fouetter avec leurs queues brûlantes. Ils couinaient de plus en plus fort, et lui se tordait de douleur.

L'Écureuil poussa un cri qui déchira le silence de la pièce. Hassaniya alluma la lumière, et découvrit Rahhal par terre, tombé du lit. Roulé en boule comme un rat. Comme un vrai rat. Il haletait, et la sueur baignait son front. Il regarda son Hérisson en l'implorant en silence, mais le visage de Hassaniya était vide de toute expression. Il coula un œil vers son ventre, se souvint de la bombe qu'elle lui avait lancée avant d'éteindre la lumière, et se recroquevilla de nouveau.

Côte d'Azur, mars 2011 –
Bruxelles, septembre 2015.

OceanofPDF.com

France Meyer est traductrice littéraire (arabe – français), chercheur, et maître de conférences au Centre d'Études arabes et islamiques (CAIS) de l'Université nationale australienne (Australian National University – ANU), Canberra, Australie.

Elle est l'auteur de dix-neuf traductions en français de romans d'écrivains arabes modernes, dont sept de Naguib Mahfouz, lauréat du prix Nobel de littérature.

OceanofPDF.com

Ouvrage réalisépar le Studio Actes Sud

OceanofPDF.com